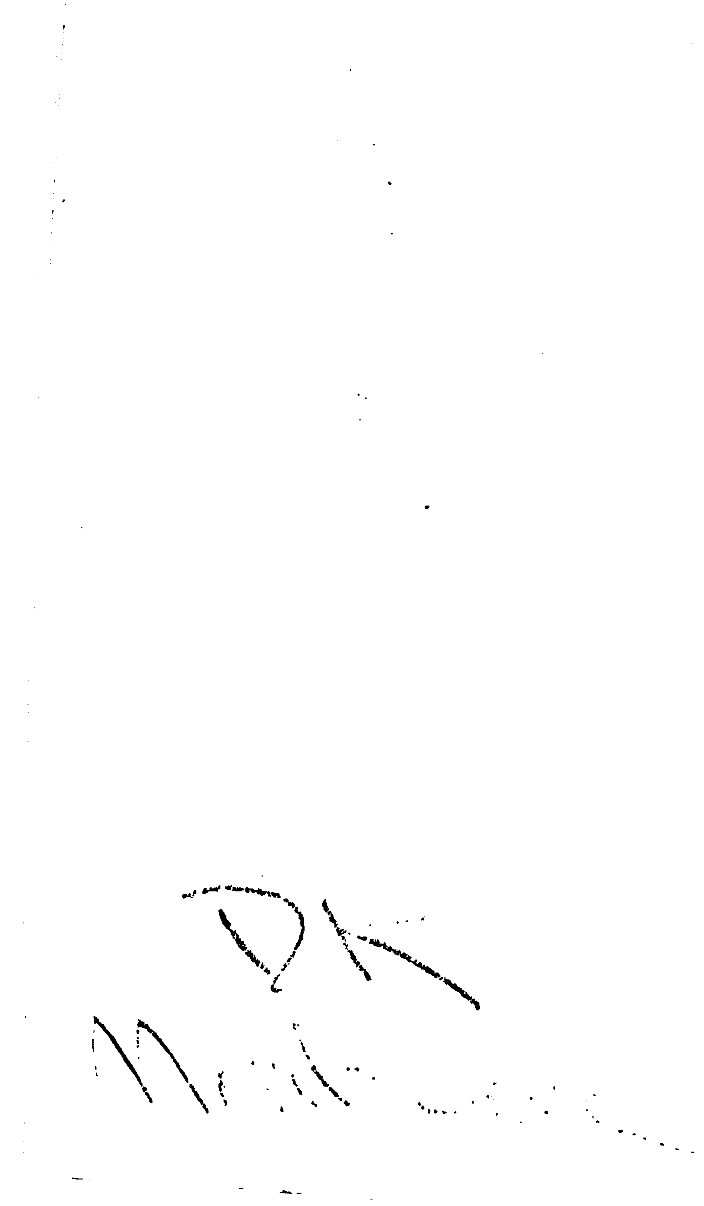
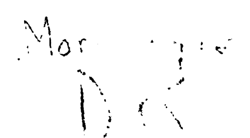




HISTOIRE

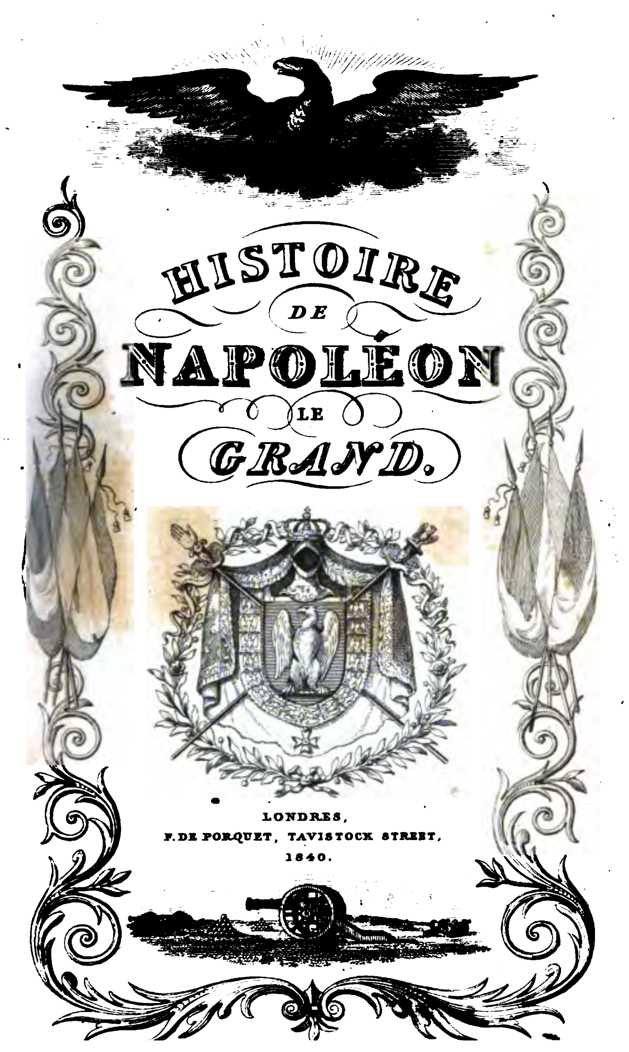
DE

NAPOLÉON BONAPARTE.





F. de Porquet, Londres, Mars, 1840.


HISTOIRE
DE
NAPOLÉON
LE
GRAND.
LONDRES,
F. DE PORQUET, TAVISTOCK STREET,
1840.

HISTOIRE

DE

NAPOLÉON BONAPARTE.

A L'USAGE DE LA JEUNESSE.

PAR L. A. J. MORDACQUE.

"On est persuadé, que l'histoire d'un prince n'est pas tout ce qu'il a fait, mais ce qu'il a fait de digne d'être transmis à la postérité."

VOLTAIRE.

QUATRIÈME EDITION.



A LONDRES:
FENWICK DE PORQUET,
11, TAVISTOCK STREET, COVENT-GARDEN.
And may be had of all Booksellers.

1839.

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

Un ouvrage destiné à être placé, comme Livre de *Lecture*, entre les mains des jeunes gens qui apprennent une langue étrangère, doit être tel, par son sujet, que l'élève y puise des connaissances utiles et en rapport avec ses études générales, en même temps qu'il y trouve un degré d'intérêt qui lui fasse surmonter la difficulté de la traduction immédiate, et l'attache à cette lecture comme à une agréable récréation.

C'est pour atteindre ce double but, que fut publiée, il y a quelques années, l'Histoire de Napoléon; et l'enlévement des trois éditions antérieures à celle-ci, a prouvé que le public est d'accord avec l'Editeur sur l'heureux choix du sujet. En effet nul ne réunit, à un si haut point, les graves enseignements, les vastes données, les détails statistiques, moraux et politiques, qui constituent l'histoire, au merveilleux des faits, à l'imprévu des situations, à la grandeur des catastrophes, à tout ce qui, d'ordinaire, n'est que du domaine des œuvres d'imagination. Le récit le plus simple du narrateur froidement consciencieux devient, par la nature des choses, et la plus universelle des histoires, et le plus impressif des romans.

La vie de Napoléon n'est pas seulement une biographie individuelle; car l'homme, ici, qu'on le considère comme agent primitif ou comme levier secondaire, remua un monde d'idées et d'institutions; l'histoire de Napoléon n'est pas seulement une chronique nationale; car, de son temps, comme alliée ou comme ennemie, la France fut en contact actif avec toutes les puissances Europé-

ennes, et les affaires de la France furent alors les affaires de l'Europe. L'histoire de Napoléon, qui embrasse nécessairement un apercu de l'état de la France sous l'ancien régime, un exposé des événements de la Révolution, un tableau des faits accomplis sous le Consulat et sous l'Empire, une esquisse des deux Restaurations, est effectivement une histoire générale de 1787 à 1815; et, pour l'étudiant Anglais surtout, elle est d'une importance extrême, puisque elle seule donne la clef de toute l'histoire de l'Angleterre durant cette longue période, la raison de bien des actes diversement jugés, les fondements de plus d'un titre de gloire.

Aussi quel livre peut être plus instructif et plus intéressant pour les jeunes gens que celui qui, dans un énoncé rapide, en leur faisant suivre le tracé de la vie d'un seul homme comme le fil qui seul peut les guider dans un labyrithe immense, promène leur esprit au milieu des secousses dont la Révolution Française ébranla l'Occident, parmi les champs de bataille dont l'Europe se couvrit, à travers ces alliances et ces ruptures diplomatiques si fréquentes et de si peu de durée, au sein de ces ouragans de peuples qui se heurtaient et se détruisaient les uns les autres? Quoi de plus attachant que cette progression à pas de géant qui, partie de Brienne pour arriver au Kremlin, ne s'arrêta que pour tomber à Sainte-Hélène?

Les pensées que nous émettons ici ayant été ratifiées par cette portion éclairée du public qui veut bien patroniser nos modestes mais utiles ouvrages, nous publions cette quatrième édition que nous soumettons à ses suffrages bienveillants.

L. P. R. F. De Porquet.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

DE LA RÉPUBLIQUE.

SECONDE PARTIE.

DE L'EMPIRE.

CHAPITRE XXIII.

CHAPITRE XXIV.

CHAPITRE XXV.

CHAPITRE XXVI.

CHAPITRE XXVII.

CHAPITRE XXVIII.

CHAPITRE XXIX.

CHAPITRE XXX.

HISTOIRE

DE

NAPOLÉON BONAPARTE.

PREMIÈRE PARTIE.

DE LA RÉPUBLIQUE.

CHAPITRE I.

L'Auteur à ses enfants—Introduction—Famille de Napoléon Bonaparte—Sur Buonaparte, Bonaparte et Napoléon.

JE vais, mes jeunes amis, vous tracer l'histoire d'un grand règne que j'ai vu finir dans ma jeunesse. Je me bornerai à vous rapporter les faits avérés, car je n'ai pas l'intention de vous inspirer un patriotisme erroné, en vous cachant le mal, ou en exagérant le bien. Mon seul but est de vous instruire, et pour y arriver j'ai débarrassé l'histoire de Bonaparte de toutes les discussions inutiles qui encombrent les récits nombreux que des milliers d'écrivains nous ont lancés depuis vingt ans. J'ai laissé de côté les attaques de la méchanceté et de la jalousie, j'en ai fait de même des flatteries de l'enthousiasme et de l'intérêt : en un mot, je me suis attaché à rendre cette histoire telle que l'histoire doit être quand on l'écrit pour la jeunesse,

qui ne doit pas connaître de passions, qui ne comprend pas encore l'intérêt, et qui, ne désirant que la vérité, a besoin de la rencontrer partout.

Comme nous aurons à parler de beaucoup de pays divers, j'espère que mes récits vous feront sentir la nécessité de bien étudier la Géographie; je me rappelle avoir acquis quelque goût pour cette science et en avoir surtout compris l'utilité, lorsque, bien jeune encore, je lisais l'histoire de Turenne. L'intérêt que m'inspirait cet homme, qui fut vraiment grand, était redoublé par le plaisir que j'éprouvais à suivre sur la carte les mouvements de son armée, dont les marches et les contremarches me rapprochaient ou m'éloignaient des lieux qui m'ont vu naître. Puisse ce petit volume produire le même effet sur vous et sur tous les jeunes gens qui pourront le lire!

Puissiez-vous y puiser un amour réglé pour la Patrie, et une estime sincère pour toutes les nations: car chaque peuple a ses vertus, sa gloire et ses grands hommes.

Je suis convaincu que l'histoire est une étude essentielle, d'autant plus essentielle, que par elle on se forme le cœur et le jugement, on apprend à apprécier les évènements, à connaître les lieux, à comprendre les hommes, et à reporter tout à cette immuable Providence, dont on ne saurait trop tôt vénérer les décrets.

C'est parce que je suis convaincu de ces choses, que je vous recommande l'histoire, non comme une simple lecture, mais comme une étude. Or, si je vous ai écrit la vie de Napoléon que vous allez lire, c'est surtout pour vous faire sentir comment je pense que la jeunesse doit lire les récits historiques. Après avoir lu quelques narrations, on doit se demander ce que l'on a

remarqué, ce que l'on a appris. A votre âge, on n'a guère la patience de s'examiner, je le sais, c'est pourquoi vous trouverez votre examen tout fait à la fin de ce volume, où je vous ai posé quelques questions sur chacun des chapitres qui le composent.

Quand on désire connaître la vie d'un grand homme, il est nécessaire de se former une idée du caractère de ceux qui l'ont entouré : vous trouverez ici quelques notes sur les personnages marquants qui ont figuré dans le grand drame dont Napoléon Bonaparte fut le principal acteur.

Dans cette introduction je me bornerai à vous dire quelques mots de la famille et du nom de notre héros.

Le rôle éclatant que la famille Bonaparte vient de remplir sur la scène du monde, a donné lieu aux recherches les plus minutieuses sur son origine : le nom même a été l'objet de plus d'une controverse entre les généalogistes. Les uns ont prétendu qu'il devait, ainsi que tous les noms propres, être invariable, et que, par conséquent, il fallait l'écrire aujourd'hui comme on l'écrivait dans les derniers siècles, c'est-à-dire, Buonaparte ; d'autres ont soutenu qu'il pouvait s'écrire indistinctement Buonaparte ou Bonaparte, sans néanmoins donner aucune raison satisfaisante pour justifier leur opinion : ni les uns ni les autres n'ont considéré la chose sous son véritable point de vue.

Pour fixer l'orthographe de ce nom, il me semble que ce n'est pas l'histoire de l'Italie, ni celle de la famille Bonaparte qu'il faut parcourir, mais bien l'histoire de la langue italienne.

De même que toutes les langues modernes, celle que l'on parle maintenant dans la patrie de Cicéron, a subi plus d'une révolution ; il est aisé de s'apercevoir que

l'italien du Tasse, n'est pas tout-à-fait celui des chantres de Laure et de Roland, et encore moins l'italien du Dante. Métastase, dont le goût était si pur, a débarrassé les mots de sa langue d'une foule de lettres inutiles. Avant lui, on avait toujours écrit *cuore;* l'immortel auteur d'Attilio Regolo et de Temistocle a constamment écrit *core.* Après Métastase, Cesarotti, Monti, Casti, Alfieri, et presque tous les autres auteurs modernes ont supprimé l'U qui précède l'O de la plupart des mots simples ou composés dans lesquels cette lettre oiseuse ne servait qu'à indiquer la prononciation ouverte de l'O: c'est par l'effet de ces suppressions successives qu'on trouve ces mots indistinctement écrits avec ou sans U, dans les dictionnaires du siècle dernier. Plus tard, ces U ont presque totalement disparu, et les mots *bonificazione*, *bonarità*, etc., sont écrits dans les dictionnaires modernes suivant la nouvelle orthographe.

Il est donc naturel que les anciens Bonaparte aient signé leur nom avec l'U obligé de l'époque, et que les Bonaparte modernes l'écrivent sans U.

Le père de Napoléon signait Buonaparte; en même temps l'archidiacre Lucien, plus familiarisé, sans doute, avec l'orthographe du siècle, écrivait Bonaparte.

Napoléon, dans son enfance, signait comme son père; il conserva l'ancienne orthographe de son nom pendant les immortelles campagnes d'Italie, afin d'étaler aux yeux des peuples de cette péninsule la vieille origine du jeune conquérant, et de flatter ainsi leur amour-propre national; mais, dès que le général fut arrivé au consulat, il ne signa plus que Bonaparte.

De nos jours, les hommes du statu-quo se sont fait une loi de ne désigner l'ex-empereur des Français que

par le nom de Buonaparte, croyant ainsi dénationaliser ce nom, et le rendre étranger; mais ils ne se doutent pas que leur obstination est un ridicule de plus, dont ils se chargent; qu'elle est une nouvelle preuve qu'ils sont en tout en arrière du siècle, et qu'ils s'assimilent par là à ces incorrigibles routiniers qui persévèrent encore aujourd'hui à écrire françois pour français.

Je vous fais ces observations sur le mot Buonaparte parce que je ne doute pas que lorsque vous parcourrez les mémoires du règne de Louis XVIII., vous ne trouviez des remarques absurdes sur Bo et Buonaparte.

Quant au nom de Napoléon, autrefois étranger au calendrier français, la famille Bonaparte le tenait, dans l'origine, d'un Napoléon des Ursins, célèbre dans les fastes de l'Italie; et, depuis plusieurs générations, le second des enfants de cette famille l'avait constamment porté. Néanmoins, on ne connaissait à son patron aucune date certaine dans le calendrier; la galanterie du pape Pie VII. la fixa au 15 du mois d'Août, jour de la naissance de Napoléon Bonaparte, et de la signature du Concordat: avant cette époque, l'Empereur n'avait jamais connu le jour de sa fête.

Si le rang que les ancêtres de Napoléon ont tenu dans le monde, si la noblesse de sa famille pouvaient ajouter quelque éclat à sa gloire et à son illustration personnelles, il eût été aisé de prouver que les Bonaparte ont long-temps joué un rôle distingué dans la moyenne Italie. L'Empereur François, ayant fait faire des recherches sur la famille de Napoléon, qui était devenu son gendre, crut lui faire beaucoup de plaisir en lui apprenant que les Bonaparte avaient été souverains de Trévise; mais Napoléon lui répondit qu'il voulait être le Rodolphe d'Hapsbourg de sa famille.

Le duc de Feltre, qui, malgré les principes républicains qu'il professait lorsqu'il était ambassadeur de la République à Florence, avait la manie des parchemins et des arbres généalogiques, rapporta à Paris le portrait d'une Bonaparte, mariée à un des princes de la maison de Médicis.

La mère d'un pape, né à Sarzanne, était aussi une Bonaparte.

On trouve cette famille inscrite sur le livre d'or de Bologne, et parmi les patrices de Florence.

Lorsque le général Bonaparte conquit l'Italie, des députations de plusieurs villes s'empressèrent de lui présenter les titres et les actes qui attestaient le grand rôle que sa famille y avait rempli. Les armoiries des Bonaparte se trouvent dans le livre d'or de Trévise; et quelques édifices de la ville de Florence, ornés encore aujourd'hui des écussons de cette famille, attestent ce qu'elle fut jadis.

On trouve également dans les archives de la Toscane que c'est un Bonaparte qui a été chargé du traité par lequel s'est fait l'échange de Livourne contre Sarzanne.

Quelques-uns des membres de cette famille ont aussi cultivé la littérature. L'une des premières comédies qui aient paru à la renaissance des lettres est d'un Bonaparte, elle est intitulée La Veuve: on la trouve à la bibliothèque royale, imprimée et manuscrite.

Le sac de Rome, par le connétable de Bourbon, ainsi que l'histoire de son expédition, fut écrite par un monsignor Jacques Bonaparte, contemporain du connétable. Cet ouvrage, imprimé il y a un demi-siècle, contient aussi une histoire de la maison Bonaparte, par le docteur Vaccha.

Enfin, un Italien qui habitait Londres, et qui fut choqué de la manière dont le gouvernement Britan-

nique avait reçu la lettre du consul Bonaparte, publia des renseignements généalogiques qui établissaient la descendance directe de Napoléon d'une antique maison, que l'on suppose être la tige des rois d'Angleterre de notre époque.

Napoléon, qui créa lui-même des essaims de princes, de ducs, de comtes, de barons et de chevaliers, et qui fut le restaurateur du blason, eut néanmoins toujours le bon esprit de se refuser à toute espèce de travail sur sa généalogie. Il fit mieux encore, car, sous le consulat, un généalogiste ayant publié un ouvrage, dans lequel il rattachait la famille Bonaparte à d'anciens rois du Nord, le premier Consul fit persifler, dans les journaux, cet essai de la flatterie, en déclarant que sa noblesse ne datait que de Monténotté et de Millesimo.

Au milieu des nombreuses révolutions qui désolèrent les petits Etats de l'Italie, la famille Bonaparte se trouva exposée à la vengeance des Guelfes, dont elle ne partageait pas les opinions ; c'est ainsi qu'à l'époque des troubles de Florence, l'un des Bonaparte se trouva au nombre des *fuorusciti* (émigrés), et se retira d'abord à Sarzanne, et ensuite en Corse. L'autre branche resta à San-Miniato, où Napoléon trouva encore, après son expédition de Livourne, un vieil abbé de ce nom, qui le fit son héritier.

Les Bonaparte établis en Corse, continuèrent d'envoyer leurs enfants en Toscane, où ils ont tous fait leur éducation.

Charles Bonaparte, père de Napoléon, fut élevé à Rome et à Pise ; il y avait étudié le droit avec fruit ; il avait de la chaleur et de l'énergie. A l'âge de vingt ans, au moment où la consulte extraordinaire de la Corse proposait de se soumettre à la France, Charles

Bonaparte prononça un discours qui enflamma tous les esprits. Lorsque l'île fut conquise, il voulut accompagner Paoli dans son émigration ; mais son oncle, l'archidiacre Lucien, qui exerçait l'autorité d'un père sur toute la famille, le força de revenir.

Charles Bonaparte avait épousé mademoiselle Lœtitia Ramolino, dont la mère, devenue veuve, s'était remariée à M. Fesch, capitaine dans l'un des régiments suisses que la république de Gênes entretenait en Corse. C'est de ce second mariage qu'est né le cardinal Fesch, lequel se trouve ainsi demi-frère de madame Bonaparte, et oncle de Napoléon.

Charles Bonaparte était un très-bel homme, d'une figure distinguée et d'une éducation soignée. Son épouse passait pour une des plus belles femmes de son temps ; sa beauté était citée dans l'île : elle se fit remarquer même à Paris, dans un voyage qu'elle fit, plus tard, en France, pour voir son fils à Brienne. Douée d'un grand caractère, de beaucoup de force d'âme, madame Bonaparte, partagea presque tous les périls de son mari, pendant la guerre de la liberté, et le suivit souvent à cheval dans les expéditions qu'il fit, quelques mois avant la naissance de Napoléon. Quoique veuve bien jeune encore, c'est-à-dire à l'âge de trente ans, madame Bonaparte avait eu treize enfants, dont cinq garçons et trois filles ont vécu, et ont tous joué un grand rôle sous le règne de Napoléon. Ce sont : Joseph, qui fut roi de Naples et d'Espagne ; Louis, qui régna sur la Hollande ; Jérôme, qu'on vit roi de Westphalie ; Lucien, qui ennoblit son caractère par son refus constant des faveurs de Napoléon, puis, par son dévouement, et qui plus tard, publia à Londres, CHARLEMAGNE, poème épique en vingt-quatre chants, dédié au Pape

Pie VII.; Elisa, grande duchesse de Toscane; Pauline, princesse Borghèse; Caroline, reine de Naples; et le grand capitaine dont je vais vous abréger l'histoire.

Dans un temps plus reculé, dans l'avenir, qui n'appartient qu'à Dieu; mais dont selon les lois de la nature, vous pouvez plutôt que moi espérer de jouir, puissent mes simples récits vous fair éprouver le tendre sentiment d'amour, qui pendant que je vous les trace, agite doucement le cœur de votre père et conduit la plume de votre ami.

CHAPITRE II.

Naissance de Napoléon Bonaparte—Son enfance—Son éducation—Son entrée à l'Ecole de Brienne, puis à l'Ecole militaire de Paris.

CE fut dans la ville d'Ajaccio, capitale de l'île de Corse, que naquit Napoléon Bonaparte, le 15 Aôut 1769, vers onze heurs et demie du matin. A son entrée dans le monde, le nouveau-né fut déposé sur un tapis antique, représentant les héros d'Homère. Toutefois, ce ne fut ni à des pressentiments paternels, ni à des préparatifs somptueux, mais au hasard seul, que le jeune enfant dut le choix de sa première couche. On s'accorde à dire que, dans son enfance, Napoléon fut vif, turbulent et fort adroit. Il prit bientôt un ascendant prononcé sur Joseph son aîné, qui était obligé de lui céder en tout. En un mot, c'était un enfant plein de feu et d'activité, et comme tel il ressemblait à tous les enfants impatients.

Ceux qui veulent voir dans les jeux de l'enfance une miniature de la vie et des goûts de l'homme mûr, ne manquent pas de nous dire que Napoléon aimait à

jouer avec des canons de cuivre, à construire des fortifications, etc. Dans le voisinage d'Ajaccio, sur les bords de la mer, parmi des rochers, on montre encore au voyageur quelques ruines recouvertes de broussailles et que l'on nomme, La Grotte de Napoléon : là, dit-on, lorsqu'il était en vacances, il aimait à se retirer et à jouir du silence de la solitude. Ainsi les premières et les dernières méditations de cet homme extraordinaire devaient se faire en présence de l'immensité, au bruit des flots de l'élément incertain !

Des historiens ont découvert, mais ils ne disent point dans quelles annales, qu'un jour Napoléon s'amusant à voler des figues dans un verger, fut surpris par le propriétaire, dont toutefois il désarma la colère par la vivacité d'un éloquence surprenante. N'a-t-on point assez d'anecdotes sur Napoléon sans pousser les recherches jusque sur les figuiers d'Ajaccio? Quelques narrateurs disent aussi que dans sa première jeunesse, Napoléon négligea beaucoup sa personne, au point que les enfants le suivaient dans les rues de la ville, se moquant de lui parce que ses bas tombaient sur ses talons. Tout cela peut être vrai; mais ne s'accorde guère avec l'opinion de l'Archidiacre d'Ajaccio, parent des Bonaparte. Ce vénérable vieillard fit assembler sa famille autour de son lit de mort, lui donna sa bénédiction, puis se tournant vers Joseph, il lui dit, " Vous êtes l'aîné, Joseph, mais Napoléon est le chef de la famille, rappelez-vous mes paroles."

Le goût du jeune Napoléón a pu le porter à se livrer à la carrière des armes; mais il n'est pas certain qu'il ait nommé lui-même sa vocation, il était trop jeune encore pour avoir fait choix d'un état, quand Bonaparte son père s'occupa de l'envoyer dans les écoles de

France. La Noblesse sous l'ancien régime, or Louis XVI, régnait alors, avait de grands priviléges, et ces priviléges balançaient souvent les caprices de l'aveugle fortune, qui ne s'arrête pas toujours au-dessus du berceau des nobles pour ajouter la richesse à la naissance. Comme fesant partie de la Noblesse Corse, la famille Bonaparte avait, sinon des droits établis aux faveurs royales, au moins un grand espoir d'obtenir en demandant.

Napoléon n'avait que neuf ans huit mois et quatre jours quand son père, après lui avoir fait traverser l'Italie et une partie de la France, le conduisit à Paris, puis à l'école de Brienne, où il fut instruit aux frais de l'état.

On considère Napoléon comme français, parce que deux mois avant sa naissance son pays avait été déclaré province française: mais l'Italien était le seul langage qu'il connût quand il entra à l'école de Brienne.

Le jeune étudiant eut beaucoup à souffrir des vexations de ses jeunes camarades qui le traitaient en étranger, et s'amusaient du nom de Napoléon qui leur semblait extraordinaire et très-risible.

A cette époque notre jeune étudiant se lia avec de Bourienne qui le traitait avec plus d'égard. Il étudia la langue française sous Mons. Dupuis, sous-principal, et que par respect autant que par souvenir, il nomma plus tard Grand Bibliothécaire de l'Empire. Il fit des progrès rapides dans la langue française, et bientôt après commença le Latin, dans lequel on assure qu'il ne réussit pas, bien que ceux qui nous disent que Napoléon n'aimait pas le Latin, nous le représentent se retirant à l'écart loin des jeux de ses compagnons et se livrant avec une avidité peu commune à la lecture des historiens latins.

Une étude assidue, une méditation pour ainsi dire continuelle donnèrent au jeune Napoléon des manières sèches ; ses gestes étaient vifs mais un peu brusques. Son regard, naturellement expressif, devint perçant, par l'habitude qu'il prit d'observer sans cesse. Le climat de la France brunit son teint, qui était très-clair à son arrivée à l'école.

Pendant l'hiver de 1783 à 1784, des neiges abondantes couvrirent les retraites de Napoléon et les lieux où s'assemblaient ses jeunes camarades pour se livrer à leurs jeux favoris pendant les récréations. On s'ennuyait. Être obligé de se promener de long en large dans un salon pendant les heures de repos, c'était un supplice pour le génie actif du jeune étudiant, voici ce qu'il imagina pour s'arracher à la monotonie et pour ne point perdre son goût pour l'activité. Il engagea tous ses camarades à se faire, la bêche à la main, un passage à travers les neiges dans les cours de l'école, puis à construire des fortifications. Cela fait, il partagea ses jeunes compagnons en deux parties dont l'une devait attaquer les forteresses, l'autre les défendre. Ce plan fut accueilli et fournit, pendant quinze jours consécutifs, une récréation qui ne finit que parce que la terre et des cailloux venant à se mêler aux boules de neige que se jetaient les combattants, il y en eut plusieurs de blessés.

Dès sa plus tendre jeunesse Napoléon aima l'ordre et la discipline. Les jours de fêtes, les écoliers de Brienne se livraient à diverses récréations auxquelles ils invitaient les habitants de la ville, et pour maintenir l'ordre pendant les jeux on nommait des caporaux, des sergents et des officiers. On choisissait ces derniers parmi les meilleurs élèves. Un jour de St. Louis que

l'on représentait à l'école la Mort de César : la femme du portier, bien connue de tous les élèves, voulait entrer, le sergent de garde refusa, il se fit du bruit dont le rapport fut transmis à Napoléon, qui était officier : celui-ci dit avec beaucoup de sang-froid " Qu'on éloigne cette femme qui nous amène ici la licence d'un camp."

Napoléon était surtout très-sensible à l'honneur et aux affronts. Un jour que pour avoir négligé quelques devoirs latins on l'avait condamné à se couvrir de l'habit de punition et à s'agenouiller dans un passage public de l'école, il en fut tellement agité qu'il tomba en convulsion. Son maître de mathématiques, ayant appris ce qui se passait, consola son élève et empêcha le châtiment d'avoir lieu.

A l'âge de puberté, Napoléon devint morose et sombre ; la lecture fut alors pour lui une passion poussée jusqu'à l'excès : il dévorait tous les livres. Ses professeurs le vantaient comme un des meilleurs sujets de l'école. Pichegru, si célèbre depuis, était alors son maître de quartier et son répétiteur sur l'arithmétique ; il conserva des souvenirs frappants du jeune Napoléon : car, lorsqu'il se fut livré au parti royaliste, et qu'on le consulta pour savoir si l'on ne pourrait pas aller jusqu'au général en chef de l'armée d'Italie, il répondit à ceux qui le questionnaient ; " N'y perdez pas votre temps ; je l'ai connu dans son enfance, ce doit être un caractère inflexible : il a pris un parti, il n'en changera pas."

En 1784, à la recommandation de ses maîtres, bien qu'il n'eût pas l'âge requis, Napoléon passa à l'école militaire de Paris : il avait alors quinze ans, deux mois et deux jours. Il se livra avec ardeur à l'étude des mathématiques et de l'histoire. Il continua de lire

beaucoup. Son poëme favori était OSSIAN qu'il écrivait, OCÉAN : non, comme on l'a dit, parce que son génie était trop grand pour descendre aux minuties de l'orthographe et de la grammaire qu'il ne sut point : mais parce qu'il n'avait aucun goût pour cette étude. C'était un manque de jugement plutôt qu'une marque de génie, de négliger d'apprendre à classer ses idées en langage pur, et dans toute autre situation, Napoléon eût eu sans doute à regretter sa négligence sur ce point.

Du reste, l'histoire de Napoléon, jusqu'au moment de son entrée dans le monde, ressemble parfaitement à l'histoire de tous les jeunes gens studieux et appliqués, qui sentent le besoin de s'élever au-dessus du vulgaire et d'acquérir de la gloire. Ils deviennent ensuite l'ouvrage des circonstances dans lesquelles ils se trouvent placés : alors seulement, leur caractère prend le développement que ces mêmes circonstances exigent. Les progrès du jeune mathématicien le firent remarquer à Paris et lui procurèrent ses entrées chez le célèbre abbé Raynal. Et, au mois d'Août 1785, il fut examiné par le célèbre Laplace et obtint un brevet de sous-lieutenant dans le régiment d'artillerie de Lafère.

CHAPITRE III.

Entrée au service.—Anecdote.—Prix académique.—Voyage.—Accident.

À son entrée au service Napoléon vécut en jeune officier; il fréquenta le monde, et le monde le reçut bien: parce qu'il était instruit, et qu'un homme instruit répand toujours quelque lustre sur la société qui l'entoure.

Il paraît que l'uniforme n'allait pas bien alors à ce soldat heureux; car un soir, à son arrivée dans un salon, Mlle Bermon, qui avait environ treize ans, s'écria, "Oh le chat botté!" La compagnie rit beaucoup et Napoléon prit cette plaisanterie avec assez d'aménité. Peu de tems après il se procura un des plus beaux exemplaires du Chat Botté qu'il put trouver, il le fit richement relier, et l'offrit à Mlle Bermon.

Napoléon se disposait à rejoindre son régiment lorsqu'il reçut un brevet de lieutenant dans le régiment d'artillerie en garnison à Valence: il partit donc pour le Dauphiné.

Le premier hiver que Napoléon passa à son régiment, il avait pour camarades Lariboissière et Sorbier, qui furent plus tard inspecteurs-généraux de l'artillerie; d'Hédouville cadet, que l'on vit ministre plénipotentiaire à Francfort; Mallet, le frère de celui qui conduisit l'échaufourée de Paris, en 1812; Mabille, qui, de retour de l'émigration, fut placé dans les postes; Rolland de Villarceaux, depuis préfet de Nîmes, et Bussy, qui fut son aide-de-camp en 1814. Mais son

ami, son compagnon fidèle, était Demazzis cadet, avec lequel il avait été à l'école militaire; sous l'empire, Napoléon lui confia le garde-meuble de la couronne.

Quels que fussent les agréments que la société de Valence procurât au jeune officier d'artillerie, ils ne lui firent jamais négliger les devoirs du service ni des occupations plus sérieuses. Il remporta, sous l'anonyme, le prix offert par l'académie de Lyon, sur la question posée par Raynal: "Quels sont les principes et les institutions à inculquer aux hommes, pour les rendre le plus heureux possible?" Le mémoire de Napoléon fut fort goûté; car il était tout-à-fait écrit dans les idées du moment. Après l'avénement de Bonaparte au trône impérial, M. de Talleyrand fit déterrer ce mémoire des archives de l'académie de Lyon, et le remit à son auteur, qui, après, en avoir lu quelques pages, jeta au feu cette production de sa jeunesse.

Napoléon fit aussi, à cette même époque, le Voyage sentimental au Mont-Cenis, avec son fidèle Demazzis, qui ne le quittait jamais; il avait commencé la relation de ce voyage, qu'il voulait écrire à la façon de Sterne; mais il y renonça bientôt après. On conserve cependant sa description statistique de l'Italie.

Durant son séjour à Valence, Napoléon courut, pour la première fois, le danger de perdre la vie. En se baignant dans le Rhône, les forces lui manquèrent, le courant l'entraîna, et il disparut. Ses camarades accoururent à son secours, le saisirent aux cheveux, et le traînèrent sur le rivage, où il fut déposé privé de tout sentiment. Rendu à la lumière par les soins qu'on s'empressa de lui prodiguer, il dit qu'il avait senti la vie lui échapper, et qu'il s'était cru de l'autre monde.

CHAPITRE IV.

Révolution en France.—Napoléon Capitaine.—Voyage en Corse.—Toulon au pouvoir de l'étranger.

Le grand siècle de Louis XIV, sa pompe, et sa philosophie; la prodigalité de Louis XV. et la guerre du nouveau monde contre les Anglais, guerre dans laquelle les Français aidèrent les Américains septentrionaux à s'affranchir de l'Angleterre, causèrent en France un changement total dans l'esprit du peuple.

Le Roi sentait qu'il fallait une réforme. La noblesse et le clergé, soutiens-nés des trônes, sur lesquels seuls ils peuvent eux-mêmes s'appuyer, ne voulurent consentir à perdre aucun privilége, ni à faire le moindre sacrifice: tant il est difficile de renoncer aux douceurs de la vie quand une fois on les a acquises—ou usurpées!

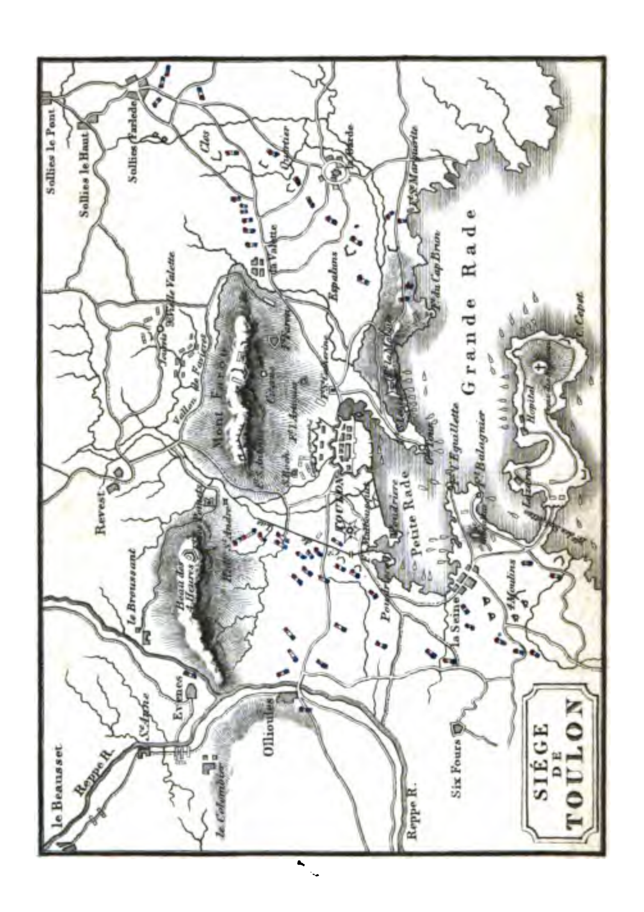
Le peuple se révolta. Ayant conquis facilement sa liberté, il voulut la licence, qui, venant se heurter contre la faiblesse du monarque, rendit la révolution fatale et produisit cette anarchie qui désola la France, cette terreur qui décima les familles, ces guerres qui firent gémir le monde.

Quand la révolution éclata, Napoléon prit le parti des libéraux. "Si j'étais général," dit-il alors, "je pourrais me ranger du parti de la cour, officier subalterne je dois me ranger du côté de l'opposition."

Au commencement de 1792, Napoléon fut nommé capitaine; il désira voir les choses de près, et se rendit à Paris. Il s'y trouvait au 21 Juin et au 10 Août.

A la première époque, il fut témoin de l'insurrection des habitants des faubourgs, qui traversèrent le jardin des Tuileries, et forcèrent le palais. Il vit que cette foule, composée de tout ce que la populace avait de plus abject, n'observait aucun ordre. Au 10 Août, il fit les mêmes remarques. Souvent on l'entendit s'écrier, qu'il serait bien facile à quelques chefs de sang-froid de contenir toutes ces masses vociférantes, et qui, semblables aux flots, soumettent leur fureur à l'impulsion des vents qui les poussent.

En 1793, la situation de la Corse offrait des dangers à toutes les familles de cette île qui étaient dévouées à la France. Napoléon, inquiet pour la sienne, obtint un congé, et se rendit à Ajaccio. La terreur y régnait. Paoli, ce vieillard qui jusqu'alors avait combattu pour l'indépendance de son pays, et auquel Napoléon montrait de l'attachement, Paoli cherchait à livrer la Corse aux Anglais, dont les troupes avaient déjà débarqué dans l'île. Les patriotes Corses voulurent opposer quelque résistance: on organisa des bataillons de gardes nationales; Napoléon en commanda quelques-uns, et combattit à leur tête. Les Anglais et Paoli l'emportèrent: ils brûlèrent Ajaccio. La maison de Bonaparte fut incendiée. Alors eut lieu cette grande émigration de Corses, qui se répandirent sur toute la côte de la Méditerranée. La famille Bonaparte, qui avait constamment refusé d'embrasser le parti des Anglais, fut ainsi forcée de gagner le continent; elle vint se fixer à Marseille. Napoléon partit aussitôt pour Paris; il y arriva au moment où les Marseillais venaient de livrer Toulon aux Anglais et aux Espagnols.



Londres, P. de Porquet, Tavistock Street, 1840.

CHAPITRE V.

Règne de la Terreur—Siége de Toulon—Anecdote—Promotion—Dispositions—Paroles—Prise—Incendie—Suites.

AVANT son départ pour l'île de Corse, Napoléon avait vu les horreurs commises par la populace de Paris, horreurs que les provinces imitèrent en partie. Il avait vu le Roi Louis XVI. forcé de paraître au balcon de son palais la tête couverte d'un bonnet rouge. La Révolution avait continué sa marche destructive pendant tout l'année 1792.

Les prêtres avaient été massacrés; ils avaient teint de leur sang le marbre de leurs autels renversés. A Paris, en un seul jour, plus de mille de ces vénérables ecclésiastiques, dont le seul crime était d'adresser leurs prières au Dieu des Chrétiens, avaient été mis à mort après des tortures et des rafinements de cruauté jusqu'alors inouis.

La Princesse de Lamballe, petite-nièce de Charles Emmanuel Roi de Sardaigne, veuve du Prince de Lamballe, fils unique du Duc de Penthièvre, après avoir vu mourir son jeune époux victime des débauches du Duc d'Orléans, était tombée sous le fer assassin.

Qui osera raconter les horreurs de ces temps de calamité, de ces temps où la mort volait de toute part, où la mort était le prix de toute pensée, de toute action, où la mort était le moindre mal que l'on eût à craindre?

Louis XVI. était vertueux, mais il était faible, dit-on. Quel tigre couronné eût pu montrer assez de courage

pour faire face à tant de passions déchaînées ? Le roi était vertueux ; mais il était seul. Ses frères, ses neveux, sa noblesse, son clergé, avaient fui ; et le Duc d'Orléans, riche et disposé à mal faire, excitait le peuple contre son roi.

A la mort de la Princesse, de Lamballe, un Rotundo, que l'on connaissait pour être sous la protection du Duc d'Orléans, ou soi-disant Égalité, Rotundo se vantait publiquement d'avoir contribué à ce meurtre et aux horreurs qui l'ont suivi. Ainsi le crime planait sur la France et autour du Trône ; le roi devait périr. Il mourut : il mourut en martyr, ses malheurs et le courage qu'il montra à sa mort feront passer son nom à la postérité.

Il monta sur l'échafaud révolutionnaire avec la fermeté de l'innocence, il y courba sa tête vénérable avec toute la résignation d'un chrétien. Il fut privé du trône, puis de la vie par la Convention Nationale, qui n'avait pas le droit de le juger. Parmi ses juges et parmi ceux qui votèrent sa mort on remarqua le Duc d'Orleans, qui, en sa qualité de parent du Roi, ne pouvait être, judiciairement parlant, ni son juge, ni son accusateur, ni son témoin, soit à charge, soit à décharge : car en matière de droit, sa présence seule, comme juge, eût dû annuler la procédure.

Tous les historiens sont d'accord sur ce point, ceux mêmes qui ont écrit contre le système de gouvernement qui constitue une royauté, se sont accordés à dire que lors même que le Roi eût été coupable, la Convention Nationale n'avait pas le droit de le juger.

Mais cette Convention gouvernait comme le corps auquel elle avait succédé : comme l'Assemblée Législ-

lative. Cette dernière avait promulgué 1227 lois, découvert 44 conspirations, vu 28 insurrections et permis 8047 meurtres politiques restés impunis !

Dégoûtés de massacre et d'anarchie, les habitants de Lyon, de Marseille, de Toulon, s'étaient fédérés pour s'opposer aux Républicains. " Si pour établir une république," s'écriaient-ils, " il faut traverser des fleuves de sang ; si pour arriver à la gloire et occuper une page dans l'histoire il faut monter sur des monceaux de cadavres, laissez-nous la médiocrité, rendez-nous la Royauté."

La guerre civile, dans toutes ses horreurs, ravageait la Vendée. Une levée en masse envoyait toute la jeunesse aux armées. Le Prince Egalité, autrement dit Duc de Chartres, maintenant Roi des Français (1832), après avoir combattu et fait son devoir d'officier français dans les journées de Valmy et de Jemmapes, s'était enfui avec son général, avec Dumouriez, qui lui-même avait remplacé Lafayette, lorsque ce dernier avait quitté son armée à Sédan.

Comme on l'a vu, les Anglais et les Espagnols occupaient Toulon.

Les Lyonnais avaient souffert la famine, l'incendie, le carnage et l'humiliation plutôt que de se rendre aux Républicains.

La défection de Dumouriez avait entièrement démoralisé l'armée, qui, abandonnant à la hâte son camp retrenché, se replia sur Condé, Valenciennes et Maubeuge. Beaucoup de soldats même avaient profité du désordre pour retourner dans leurs foyers.

Il se tenait à Anvers un congrès, où l'on traçait des plans de campagne pour anéantir la France, qui était

alors dans la situation la plus critique. Elle était en guerre avec l'Angleterre, l'Autriche et la Prusse. Dans les rangs de ses ennemis, on comptait beaucoup de Français que le désespoir et le désir de se venger avaient portés à cet oubli de l'honneur national. La Hollande, l'Espagne, Naples, la Sardaigne, et les principautés germaniques étaient coalisées contre elle.

Toulon et la belle flotte de Louis XIV. étaient entre les mains des Anglais et des Espagnols.

La conduite de Napoléon dans l'île de Corse, ses excellentes recommandations, son mérite réel et une brochure intitulée *Souper de Beaucaire*, avaient attiré l'attention du gouvernement. Il fallait un officier d'artillerie d'un talent reconnu pour conduire le siége de Toulon, on y envoya Napoléon avec le grade de Capitaine d'artillerie.

La terreur régnait quand Napoléon partit pour l'armée; dès lors il abjura ses principes républicains, par la suite même il fit acheter et détruire tous les exemplaires du *Souper de Beaucaire* qu'il put trouver. Voilà l'explication la plus simple et la plus vraisemblable de sa haine pour les gouvernments populaires. Il les avait vus ces gouvernements, sans cesse entourés d'agitateurs, sans cesse brandissant les torches hideuses de la guerre civile qu'il blâma, qu'il craignit, qu'il évita toujours.

Il les avait entendus décréter qu'il ne fallait point faire de prisonniers! L'aversion qu'il avait pour les Anglais s'expliquera de la même manière à la fin de ce chapitre.

Il sera peut-être utile à ceux qui aiment à vérifier les dates de remarquer ici, que le commencement de la

République Française correspond au 22 Septembre 1792, à l'équinoxe d'automne, à minuit. L'année fut divisée en douze mois, de trente jours chacun, subdivisés en Décades de *Primodi* à *Decadi*. Les jours furent aussi devisés en dix parties égales, ou heures, de minuit à minuit. Pour compléter l'année, on la finit par cinq jours supplémentaires, et six, à chaque Franciade, ou année bissextile.

AUTOMNE.

Vendemiaire,	*Vintage month,*	28 Septembre.
Brumaire,	*Foggy month,*	23 Octobre.
Frimaire,	*Sleety month,*	22 Novembre.

HIVER.

Nivose,	*Snowy month*	23 Décembre.
Pluviose,	*Rainy month,*	21 Janvier.
Ventose,	*Windy month,*	20 Février.

PRINTEMPS.

Germinal,	*Budding month,*	22 Mars.
Floréal,	*Flower month,*	21 Avril.
Prairial,	*Meadow month,*	21 Mai.

ÉTÉ.

Messidor,	*Harvest month,*	20 Juin.
Thermidor,	*Hot month,*	20 Juillet.
Fructidor,	*Fruit month,*	19 Août.

On avait établi une fête de l'Être suprême, et aboli le Dimanche. Ce fut au milieu de ce cahos révolutionnaire que commença la carrière militaire de Napoléon.

Napoléon avait vingt-quatre ans quand il reçut le grade de chef de bataillon et l'ordre de joindre le général Cartaux, qui venait de battre les Marseillais, et marchait sur Toulon avec des troupes détachées de l'armée des Alpes.

Le Général Cartaux venait de forcer les gorges d'Ollioules, et s'était établi au Beaussel, lorsque le jeune

commandant d'artillerie arriva au quartier-général. Il aborda le général, homme superbe, doré depuis les pieds jusqu'à la tête, qui lui demanda ce qu'il y avait pour son service. Napoléon présenta la lettre qui le chargeait de venir, sous ses ordres, diriger les opérations de l'artillerie. « C'est bien inutile, » lui dit le général, en caressant sa moustache, « nous n'avons plus besoin de rien pour reprendre Toulon. Soyez pourtant le bien-venu ; vous partagerez la gloire de le brûler demain, sans en avoir partagé la fatigue. » Et il fit rester l'officier d'artillerie à souper.

Le général Cartaux s'était effectivement occupé des préparatifs pour brûler l'escadre coalisée dans la rade de Toulon, et le lendemain matin, il n'eut rien de plus pressé que de conduire le commandant d'artillerie sur les lieux. Mais quel fut l'étonnement de Napoléon, en examinant les singulières dispositions du général en chef! Il avait fait placer les batteries hors de portée ; la plupart des canons étaient placés de manière à n'avoir point de recul, et les boulets étaient chauffés à de fort grandes distances des batteries, sans que l'on eût aucun moyen de les y apporter, lorsqu'ils auraient été rouges. Le commandant d'artillerie crut un instant qu'on voulait le mystifier ; mais la gravité du général ne lui laissa plus aucun doute sur son inconcevable ignorance. Il employa alors toute la réserve et tous les ménagements possibles pour ne pas heurter les idées du général en chef, et fit décider, non sans peine, que l'on tirerait le coup d'épreuve pour bien s'assurer de la portée des batteries. Ce coup d'épreuve n'atteignit pas au tiers de la distance ; ce qui fit beaucoup crier le général et son aide-de-camp Dupas contre les

aristocrates, qui avaient, sans doute malicieusement, gâté la poudre.

Pendant cette épreuve, le représentant du peuple Gasparain, homme de sens, éclairé et qui avait servi, arriva sur les lieux. Napoléon, jugeant le moment favorable et prenant audacieusement son parti, interpella le représentant, lui démontra sans ménagement l'ignorance inouïe de tout ce qui l'entourait, et le somma de lui faire donner la direction absolue de tout ce qui était dans ses attributions. Dès cet instant le commandant d'artillerie fut saisi de la direction du siége, et commanda en maître.

Son premier soin fut d'appeler près de lui un grand nombre d'officiers de son arme, que les circonstances de la révolution avaient éloignés. Le colonel Gassenti fut mis à la tête de l'arsenal de construction de Marseille.

En moins de six semaines, Napoléon était parvenu à former et à approvisionner un parc de deux cents bouches à feu. Les batteries furent placées sur les points les plus avantageux du rivage; leur effet fut bientôt tel, que les bâtiments Anglais, après avoir éprouvé des pertes et de grandes avaries, se virent obligés de s'éloigner de cette partie de la rade.

En parcourant les batteries, Napoléon arriva dans l'une d'elles au moment où un des chargeurs venait d'être tué: il prit le refouloir dont ce canonnier venait de se servir, et chargea lui-même plusieurs coups. Au bout de quelques jours, le jeune commandant fut couvert d'une gale très-maligne. On sut alors que le canonnier mort en était infecté. Le mal disparut après un léger traitement, mais il n'était que rentré. La santé de Napoléon fut dès lors affectée:

il devint chétif et débile, tel qu'on l'a vu durant les campagnes d'Italie et d'Égypte Ce ne fut que plusieurs années après, que Corvisart lui rendit la santé. Alors, commença cet embonpoint qu'il avait étant empereur.

Comme la reprise de Toulon avait été donnée au concours de toutes les sociétés populaires, il arrivait tous les jours au camp une quantité innombrable de plans d'attaque, dont quelques-uns étaient apportés par des députations. Le comité de salut public à Paris envoya aussi ses plans et ses instructions relatifs à la conduite du siége, que l'on prescrivait au général de faire dans toutes les règles; mais Napoléon, qui depuis un mois avait reconnu exactement le terrain, jugea que les circonstances et les localités s'opposaient à ce que l'on suivît les instructions du comité, et proposa lui même le plan d'attaque, auquel on dut Toulon.

Ce plan consistait à s'emparer des forts et des retranchements que les Anglais avaient fait construire à l'issue de la rade, sur le promontoire de Balagnier, et de l'Éguillette, qu'ils avaient surnommé le Petit-Gibraltar; que dès lors l'escadre ennemie se trouverait forcée de gagner la mer, en abandonnant la garnison, ou bien de rembarquer aussitôt les troupes, pour ne point les laisser exposées à une capitulation tôt ou tard inévitable.

Le plan d'attaque fut longuement discuté; le général Cartaux ne pouvait jamais comprendre que, pour avoir Toulon plus facilement, il fallût l'attaquer à l'issue de la rade: néanmoins, les officiers du génie ayant déclaré que le projet du commandant d'artillerie était au moins un préliminaire nécessaire, les opinions

devinrent alors unanimes en faveur de ce projet. Cartaux, dont la bonne foi et le patriotisme n'étaient égalés que par son ignorance de l'art militaire, ne cessa d'observer, avec inquiétude, que Toulon n'était pas du côté que l'on voulait attaquer; il soupçonna même quelque trahison.

Pour éviter les difficultés que ce général ne cessait d'élever contre le plan de Bonaparte, les représentants exigèrent du premier qu'il fournît aussi son projet d'attaque. Le général Cartaux le rédigea en ces termes, « Le commandant d'artillerie foudroiera Toulon pendant trois jours, au bout desquels je l'attaquerai sur trois colonnes, et l'enleverai.» Le comité du génie trouva cette mesure expéditive, beaucoup plus gaie que savante, et Cartaux fut rappelé.

Le général Doppet succéda à Cartaux; c'était un médecin savoyard, qui n'avait aucune idée de la guerre, et qui n'était rien moins que brave. Cependant Doppet, par un singulier hasard, faillit prendre Toulon, quarante-huit heures après son arrivée. Des insultes et des provocations faites par les troupes espagnoles aux bataillons français de tranchée, contre le Petit-Gibraltar, furent cause d'un engagement imprévu. Napoléon et le général en chef se rendirent au galop sur le terrain; l'attaque fut appuyée, et l'on allai s'emparer des redoutes, lorsqu'un aide-de-camp fut tué à côté de Doppet: la peur s'empara du général, il fit battre la retraite sur tous les points, et disparut. Les soldats furent indignés; le comité de salut public rappela Doppet, qui fut remplacé par le brave Dugommier.

Ce général ne tarda pas à apprécier le commandant d'artillerie; ils s'entendirent parfaitement: toutes les

dispositions furent faites pour enlever le Petit-Gibraltar. Un engagement eut lieu près du fort Malbosquet: le général en chef anglais O'Hara sortit de la place avec six mille hommes, et repoussa les Républicains; mais Napoléon, avec un bataillon d'élite, ayant débouché par un boyau au milieu des Anglais, mit le désordre dans cette colonne. Le général anglais, blessé à la main, fut fait prisonnier. Napoléon reçut un coup de baïonnette dans la cuisse; cette blessure était assez grave; mais elle ne l'empêcha pas d'être constamment partout.

Le Comité de salut public et les patriotes murmuraient de la lenteur des travaux; les représentants Fréron et Barras étaient d'avis de lever le siége, et de se retirer derrière la Durance. La place de Toulon recevait tous les jours des renforts, et les coalisés se flattaient déjà d'envahir bientôt la Provence. Dugommier et Napoléon, seuls, ne doutaient pas de délivrer le territoire de la République.

Enfin, le moment d'attaquer le Petit-Gibraltar arriva: le commandant d'artillerie y fit jeter sept à huit mille bombes; les troupes s'ébranlèrent le 18 Décembre au soir, et attaquèrent le fort, qui les repoussa avec une grêle de boulets et de mitraille. Dugommier se crut perdu: en effet, dans ces temps, l'échafaud attendait le général malheureux. Tout-à-coup, Muiron, l'adjoint du commandant d'artillerie, débouche au pied du fort avec un bataillon, soutenu par la deuxième colonne; il s'élance par une embrasure; son bataillon le suit; les canonniers anglais et espagnols sont tués sur leurs pièces: le fort est pris. " Allez vous reposer," dit Napoléon au général Dugommier; " après-demain nous entrerons dans Toulon." Il fit sur-le-champ retourner

les batteries anglaises contre l'escadre; mais l'amiral Hood n'eut pas plus tôt vu les Français maîtres de ces positions, qu'il fit le signal de lever l'ancre, et de quitter les rades. Le conseil des coalisés se réunit aussitôt, et tous les membres furent d'accord que Toulon n'était plus tenable.

Dès ce moment, la confusion et le désordre régnèrent dans cette malheureuse ville; toutes les familles qui avaient favorisé les coalisés, s'embarquèrent pêle-mêle avec les troupes; plusieurs se noyèrent dans la rade. Les Anglais, après avoir mis le feu à l'arsenal, à neuf vaisseaux et à quatre frégates françaises qui étaient en rade, gagnèrent la haute mer. Le jour prédit par Napoléon, Dugommier entra dans la place.

La nouvelle de la reprise de Toulon, au moment où l'on s'y attendait le moins, produisit un enthousiasme général dans toute la France. Là, commença la réputation de Napoléon: il fut fait général de brigade d'artillerie, et nommé au commandement de cette arme, à l'armée d'Italie. Dugommier alla prendre le commandement en chef de l'armée des Pyrénees-Orientales, où il voulait avoir le jeune officier d'artillerie, pour lequel il avait presque de l'admiration.

Napoléon jouit de ses succès, sans en être étonné. Ils venaient de lui donner un grand ascendant sur les troupes, il en profita pour sauver quelques malheureux émigrés, entre autres, la famille Chabrillant, que la tempête avait jetée sur la plage française: la loi était positive, et on voulait les mettre à mort; mais le commandant d'artillerie osa les sauver, en leur procurant un bateau couvert, sur lequel ils gagnèrent la haute mer.

C'est durant le siége de Toulon que Napoleon s'at-

tacha quelques officiers dont on a beaucoup parlé depuis. De ce nombre étaient Duroc et Junot; l'un posséda par la suite toute la confiance du Consul et de l'Empereur; l'autre devint colonel général des hussards, et duc d'Abrantès. Ce dernier était sergent lors du siége de Toulon: pendant un engagement Napoléon ayant demandé quelqu'un qui sût écrire; Junot s'avança, et s'appuyant sur la culace d'un canon, il écrivit sous la dictée de son chef. Comme il finissait, un boulet laboura la terre près de lui et le couvrit de poussière. « Bon,» s'écria le jeune sergent, « nous n'aurons pas besoin de poudre.» Cette fermeté mêlée d'enjouement au milieu du danger, le fit remarquer de Napoléon, qui savait juger les hommes et ne les oubliait pas lorsqu'il leur avait reconnu du mérite.

L'incendie de la flotte française, que les Anglais rendirent terrible par l'acharnement qu'ils y mirent, fit voir clairement alors que l'intention du cabinet de St. James n'avait point été de servir la France royaliste contre la France républicaine, en s'emparant de Toulon ; mais de donner un coup mortel aux forces maritimes des Français.

La plupart des malheureux, à l'aide desquels les Anglais étaient venus prendre la ville, comprirent alors mais trop tard, l'efficacité des secours étrangers : beaucoup payèrent de la vie l'erreur qu'ils avaient commise.

Si l'on considère que Napoléon était alors dans cet âge, où l'homme croit à la gloire et à l'honneur, tels qu'on les peint dans la vie des héros de l'antiquité, on ne s'étonnera pas, qu'à l'aspect des horreurs que les Anglais laissèrent après eux à Toulon, il ait senti naître en son sein une espèce de haine qu'il combattit souvent; mais qu'il ne surmonta jamais.

CHAPITRE VI.

Napoléon général.—Mandé à la Convention.—Quitte l'armée d'Italie.—Donne sa démission.

Napoléon venait d'être nommé général de brigade de son arme, et devait, en cette qualité, se rendre à l'armée d'Italie; mais avant de partir pour Nice, il fut chargé de l'armement des côtes de la Provence. Il commença son inspection par les Bouches-du-Rhône, et la termina là où se trouvait le quartier-général de l'armée d'Italie.

Il n'arriva à Nice que le 27 du mois de Mars 1794; son brevet était daté du 6 Février.

L'armée d'Italie se trouvait alors sous les ordres du général Dumerbion, vieil et brave officier, mais rongé par la goutte. Napoléon alla visiter tous les avant-postes, et reconnaître la ligne occupée par l'armée ennemie. À son retour, il remit au général en chef un plan pour prendre Saorgio, et rejeter les Piémontais au-delà des Alpes. Il développa ses idées dans un conseil de guerre où siégeaient les représentants du peuple, Robespierre jeune, et Ricord: elles furent adoptées sans aucune opposition; la réputation du jeune général d'artillerie suffisait pour accréditer ses projets.

Napoléon n'était arrivé à l'armée d'Italie, que depuis peu de temps, lorsqu'il fut mandé à la barre de la Convention. Il avait été dénoncé par les Marseillais, qui l'accusaient d'avoir voulu relever les forts Saint-Jean et Saint-Nicolas, démolis par eux au commencement

de la révolution. Il ne s'agissait effectivement que d'un plan fourni par lui pour entourer ces deux emplacements d'un petit mur crénelé, destiné à empêcher le pillage des magasins à poudre, par les sociétés populaires.

Comme les représentants du peuple, à l'armée d'Italie, avaient besoin du général d'artillerie, ils écrivirent eux-mêmes à Paris, donnèrent des explications à la Convention, et il ne fut plus question de cette affaire.

Mais ce n'est pas là le seul désagrément que Napoléon ait éprouvé pendant son séjour à Nice : le représentant Laporte, devant lequel le général d'artillerie n'avait pas voulu plier, le fit mettre aux arrêts. Un autre représentant le mit hors la loi, parce qu'il n'avait pas voulu laisser à sa disposition, les chevaux de l'artillerie, dont il voulait se servir pour courir la poste.

Le représentant Robespierre jeune, dont le frère était alors tout-puissant, s'était enthousiasmé de Napoléon, au point qu'ayant été rappelé à Paris, quelque temps avant le 9 Thermidor, il fit tout au monde pour l'emmener avec lui : heureusement pour Napoléon, il résista.

En conséquence des plans donnés par le général d'artillerie, une partie de l'armée, sous les ordres de Masséna, fila le long de la corniche ; le quartier-général s'établit à Oneille. Des colonnes françaises remontèrent la Roya, la Taggia et la Nervia ; elles débouchèrent ensuite en Piémont par les sources du Tanaro. La cour de Sardaigne en fut épouvantée, et l'armée piémontaise, qui occupait les camps retranchés de Saorgio, se hâta d'abandonner ces fameuses positions, qui avaient été arrosées de tant de sang : Saorgio

capitula. Les Français se trouvèrent en peu de jours maîtres de la crête supérieure des Alpes.

Le résultat de ces manœuvres avait fait tomber au pouvoir de l'armée d'Italie plus de soixante bouches à feu, et un grand nombre de magasins. Les Français s'emparèrent ensuite de Dégo, d'où, après avoir reconnu qu'ils n'avaient plus rien à craindre de l'expédition des Autrichiens, ils prirent position sur une ligne respectable. Le reste de l'année 1794 se passa à mettre en état de défense les positions occupées.

Les évènements de Thermidor avaient amené plusieurs changements dans les comités de la Convention. Celui de la guerre était dirigé par Aubry, ancien capitaine d'artillerie, qui fit assitôt un nouveau tableau de l'armée, dans lequel il porta tous ses anciens camarades, au détriment de plusieurs jeunes officiers qu'il réforma. Napoléon n'avait encore que vingt-cinq ans; Aubry n'osa réformer un général qui avait déjà rendu de grands services à la république: il se borna donc à le placer dans l'arme de l'infanterie, et à le désigner pour l'armée de la Vendée. Bonaparte très-mécontent d'un changement qui ne lui convenait sous aucun rapport, se rendit à Paris pour réclamer contre ces dispositions. Son entrevue avec Aubry fut une véritable scène: Napoléon insistait vivement, parce qu'il avait les faits pour lui; Aubry s'obstinait avec aigreur, parce qu'il avait le pouvoir; il disait au général d'artillerie qu'il était trop jeune; le général lui répondait qu'on vieillissait vîte sur le champ de bataille, et qu'il en arrivait. Aubry, qui n'avait jamais été au feu, se fâcha, et resta inflexible; Napoléon, irrité de voir repousser ses réclamations, donna sa démission.

A cette époque, le commandement de l'armée d'Italie, avait été confié au brave général Kellermann, qui eut le malheur de perdre les belles positions que l'armée occupait : et pensait même à évacuer le territoire ligurien. L'alarme se répandit au milieu du comité de salut public : tous les représentants qui avaient été à l'armée d'Italie furent réunis et consultés. Ils désignèrent l'ex-général d'artillerie Bonaparte, comme connaissant parfaitement les localités, et pouvant rendre les plus grands services. Le comité le fit appeler, et le mit en réquisition. Napoléon se trouva donc attaché au comité-topographique : c'est là que se préparaient les plans de campagne et les mouvements des armées. Le général Bonaparte prescrivit la ligne de Borghetto, qui sauva l'armée Française, et conserva la rivière de Gênes.

Quelques mois après, le Gouvernement retira le commandement de l'armée d'Italie à Kellermann, et le donna à Schérer. Ce général remporta d'abord de grands avantages sur les ennemis, à Loano; mais au lieu d'en profiter, il mit ses troupes en quartiers d'hiver, et retourna à Nice avec son état-major. Napoléon était encore retenu au comité topographique; au 13 Vendemiaire, journée si importante dans les destinées de la révolution, et dans celles du héros corse.

CHAPITRE VII.

Constitution de l'an III.—13 Vendemiaire.—Joséphine.—Mariage.

Robespierre, d'horrible mémoire, et les Jacobins étaient tombés. Le gouvernement était faible et inactif. Les Assignats étaient sans valeur. Les magasins étaient vides. Les vivres manquaient. Le parti de l'étranger se fortifiait : enfin, dans les premiers mois de 1795 tout était trouble dans l'intérieur du royaume, et agitation à l'extérieur. On murmurait contre la Convention. La mission de ce corps avait été de donner une constitution à l'état ; mais les Conventionnels ne remplirent pas l'attente de la France. La Constitution connue sous le nom de Constitution de l'an III., et qui fut renversée au 18 Brumaire, ne satisfit personne. Les partis s'agitèrent. La Convention proposa des lois additionnelles ; mais ces lois furent désapprouvées ; cependant en dépit des remontrances que l'on adressait de toute part, malgré les députations réitérées que les sections envoyaient à la barre de la Convention pour témoigner leur mécontentement ; la Constitution de l'an III., et les lois additionnelles furent proclamées : et la guerre civile recommença.

Le 12 Vendemiaire, les sections s'assemblèrent. La Convention voulut les faire désarmer ; mais elles comptaient dans leurs rangs près de 40,000 hommes de Garde Nationale, tous bien armés et bien équipés. Les efforts du général Menou pour mettre à exécution les ordres des Conventionnels furent infructueux. Les troupes que ce général commandait furent repoussées,

elles durent même en quelque sorte capituler pour se retirer et les sections se constituèrent en permanence, au nom du peuple, contre l'autorité de la Convention.

Conformément à des ordres secrets émanés de Paris, Napoléon avait fait un voyage au Golfe de Gênes. Ce voyage avait excité les soupçons de Laporte et des autres commissaires de l'armée d'Italie.

Napoléon fut arrêté, il se justifia par un mémoire court et plein d'énergie, et recouvra sa liberté. L'officier qui lui annonça le succès de sa justification le trouva occupé dans son cachot à tracer, à la lueur d'une lampe, des lignes et des contrelignes sur une carte de la Lombardie.

Pendant quelque temps Napoléon vécut dans la gêne et presque dans la pauvreté, sans autre emploi que les occupations que son génie actif lui créait. Il visita sa famille qui habitait alors Marseille et qui était loin d'être dans l'aisance. On dit même, qu'à cette époque, le héros à venir fut obligé de mettre sa montre en gage.

On a vu dans le chapitre précédent qu'il refusa de prendre part à la guerre de la Vendée. Il vécut dans la retraite et se livra entièrement à l'étude. Ce fut alors que commença son intimité avec Talma le grand tragédien. Ce fut à cette époque aussi, qu'il forma le plan d'aller aider les Turcs à organiser une armée à l'Européenne.

" Il serait assez étonnant," s'écriait-il un jour qu'il communiquait ses vues à quelques amis, " que le petit soldat de l'île de Corse devînt Roi de Jérusalem!" Il ne pensait pas que la cité sainte ne doit plus former un royaume. Il soumit ses plans au gouvernement qui ne lui fit aucune réponse.

Enfin, après quelque temps d'inquiétude et d'inaction, il obtint le commandement d'une brigade d'artillerie en Hollande.

Il allait se rendre à sa destination quand les troubles de l'intérieur éclatèrent.

La plupart des Français désiraient alors le rétablissement de la royauté : mais quelle réaction ! Que faire du clergé dont on avait pillé les biens ? Comment réintégrer la noblesse dont on avait vendu toutes les propriétés ? Comment remettre le sceptre aux mains de la famille des Bourbons, dont on avait décapité le chef ?

Ceux qui avaient pris part à ces grandes catastrophes devaient donc soutenir la Convention ; ce fut le parti soi-disant républicain qui établit la Constitution de l'an III., sur les bases suivantes, qu'on appela Système représentatif. 1° Le pouvoir exécutif, composé de cinq directeurs élus pour un temps limité, et qui ne devaient prendre aucune part à la législation. 2° Le conseil des Cinq-Cents, qui correspondait à ce que l'on nomme aujourd'hui Chambre des Députés. 3° Le Conseil des Anciens inférieur en nombre, et dont les fonctions ressemblaient à celles de ce que l'on nomma sous l'Empire, Sénat ; sous Louis XVIII., sous Charles X., et au commencement du règne de Louis Philippe premier, Chambre des Pairs. L'élection de ces trois corps devait se faire de manière à conserver le pouvoir au même parti, c'est-à-dire à ceux qui étaient intéressés à empêcher, ou au moins à retarder toute espèce de restauration.

Le peuple en armes s'étant soulevé contre cette tyrannie de huit cents maîtres, il fallut le combattre, on l'attaqua : mais on ne put le vaincre.

La Convention en était aux expédients, il fallait continuer de résister au peuple, et pour cela se procurer des soldats et un autre chef que Menou.

On délibérait et l'on ne concluait rien, lorsque Barras, un des Membres du Conseil, lequel avait assisté au siége de Toulon et compris l'activité de Napoléon, se tournant vers Tallien et Carnot, leur dit, « J'ai l'homme qu'il vous faut, un petit officier Corse que rien n'intimidera. »

On fit donc appeler Napoléon qui se rendit au comité. On lui demanda des plans, il en traça deux ; l'un qui démontrait comment on eût pu éviter l'échec de la veille, l'autre qui promettait une victoire pour le lendemain, pourvu qu'on lui laissât le pouvoir de tout diriger.

Pour concilier les partis, le comité nomma Barras général en chef des forces de l'intérieur, et en donna le commandement à Napoléon.

Napoléon s'occupa aussitôt d'obtenir de Menou tous les renseignements qui lui étaient nécessaires, et fit ses dispositions pour le lendemain. Dès six heures du matin, il parcourut tous les postes, et plaça ses troupes de ligne, qui étaient peu nombreuses. La Convention donna des armes à quinze cents individus, dits les patriotes de quatre-vingt-neuf, et à environ deux cent cinquante volontaires du faubourg Saint-Antoine. On en forma trois bataillons que l'on confia au général Berruyer ; le général Cartaux, posté au Pont-neuf, commandait quatre cents hommes et quatre pièces de canon.

De leur côté, les gardes nationaux se formaient à tous les débouchés ; la générale battait dans tous les quartiers de Paris. Quarante mille citoyens, bien armés

et organisées depuis long-temps, se présentaient animés contre la Convention, qui n'avait que six à sept mille hommes à leur opposer.

Pendant que tout annonçait une affaire sanglante, et que le danger devenait à chaque instant plus pressant, les quarante membres de la Convention, sous la présidence de Cambacérès, discutaient et ne décidaient rien. Tout-à-coup, une colonne de quelques bataillons de la section Lepelletier, ayant à sa tête un émigré nommé Lafond, déboucha sur le Pont-Neuf, et obligea Cartaux à se replier sous les guichets. À trois heures, Danican, général des Sections, fit sommer la Convention d'éloigner les troupes qui menaçaient le peuple. Le danger augmentait à chaque minute. Une heure après on apporta sept cents fusils, des gibernes et des cartouches, pour armer les Conventionnels eux-mêmes, comme corps de réserve. La nuit approchait: il n'était pas douteux qu'elle ne dût être favorable aux Sectionnaires.

Enfin, vers les quatre heures et un quart, des coups de fusil, tirés de l'hôtel de Noailles, où s'étaient introduits les Sectionnaires, furent le signal du combat. La colonne Lafond s'ébranla, et marcha sur le Pont-Royal en longeant le quai Voltaire. Prise en tête et en écharpe par l'artillerie du Louvre et du Pont-Royal, cette colonne fut mise en déroute, après s'être ralliée trois fois sous le feu. Saint-Roch fut enlevé; la rue Saint-Honoré, la rue Saint-Florentin, ainsi que tous les autres postes occupés par les Sectionnaires, furent balayés; à six heures tout était fini, et si l'on entendit encore quelques coups de canon dans la nuit, ils étaient tirés pour effrayer les habitants et empêcher les barri-

cades que quelques uns d'entre eux voulaient établir avec des tonneaux.

Environ deux cents hommes, de chaque côté, furent tués ou blessés dans cette malheureuse affaire. La perte des Sectionnaires eût été bien plus grande, si, dès l'instant où le succès parut ne plus être douteux, le général des forces conventionnelles n'eût ordonné à ses troupes de ne plus tirer qu'à poudre.

Le lendemain, quelques rassemblements eurent encore lieu ; mais il suffit de l'apparition de quelques colonnes pour les dissiper. Le reste de la journée fut employé à lire des proclamations. Le soir du 14, Paris se trouvait parfaitement tranquille.

En récompense du service qu'il venait de lui rendre, la Convention nomma Napoléon Bonaparte général en chef de l'armée de l'intérieur ; Barras ne pouvant cumuler plus long-temps le titre de représentant avec des fonctions militaires. Le premier soin du général Bonaparte fut de sauver Menou, qui avait été traduit devant un conseil de guerre, et dont on semblait vouloir la mort.

Après le 13 Vendemiaire, le général en chef de l'armée de l'intérieur s'occupa de suite de la réorganisation de la garde nationale. On avait fait la même opération après le 9 Thermidor, dans l'intention d'éloigner les Jacobins ; mais on était alors tombé dans un excès contraire ; et au 13 Vendemiaire, les contre-révolutionnaires s'y trouvaient en très-grand nombre. Napoléon apporta beaucoup de soins à cette réorganisation ; car la garde nationale de cette époque était un objet de la plus haute importance, puisqu'elle comptait jusqu'à cent quatre bataillons.

Napoléon forma aussi une garde du Directoire, et recomposa celle du Corps-Législatif. Ce furent ces mêmes gardes qui, au retour d'Égypte, contribuèrent à son succès, lors de la fameuse journée du 18 Brumaire.

Malgré la victoire que Napoléon avait assurée aux Conventionnels, le gouvernement était entouré d'entraves. Tous les partis conspiraient, le papier monnaie était sans valeur, on n'en voulait plus, et la famine se joignant à toutes ces difficultés causait des rassemblements continuels, et même des luttes dangereuses, principalement aux portes des boulangers. Un jour que les subsistances avaient totalement manqué, Napoléon parcourait les rues, avec une partie de son état-major; un groupe d'hommes du peuple et de femmes l'entourent, le menacent, et lui demandent du pain. Une femme, d'un grand embonpoint, se fesait surtout remarquer par la véhémence de ses gestes et de ses paroles: "Tout ce tas d'épauletiers," criait-elle, "se moquent de nous; il leur est fort égal que le pauvre peuple meure de faim, pourvu qu'ils mangent et s'engraissent bien."—"Bonne femme," lui répondit Napoléon, "regardez-moi bien; quel est le plus gras de nous deux?" Il était alors extrêmement maigre. Un rire universel s'empara de cette populace, et la populace est bientôt désarmée quand elle rit: l'état-major continua tranquillement sa tournée. D'autres fois, le général en chef fut obligé de haranguer à la halle, dans les sections et dans les faubourgs: mais à force d'activité, il maintint l'ordre dans Paris, et cela par sa seule présence: tout demeura tranquille jusqu'à son départ pour l'armée d'Italie.

Une Dame Créole; Joséphine Tascher de la Pagerie,

veuve du général de Beauharnais dont la tête était tombée sous la hache révolutionnaire, fesait alors l'ornement des salons de la capitale. Elle était intime avec Barras. Elle avait deux enfants, Eugène et Hortense. Lorsque Napoléon commandait l'armée de l'intérieur, Eugène, alors âgé d'environ onze ans, se présenta chez le général et demanda instamment l'épée de son père. Napoléon la lui fit remettre et le jeune enfant la reçut avec la plus vive émotion, baignant de ses pleurs l'arme de son malheureux père.

Cette scène attendrit le général en chef, et il témoigna tant de bienveillance au jeune Beauharnais, que la mère de ce dernier se crut obligée d'aller le visiter dès le lendemain pour lui faire des remercîments.

Joséphine était séduisante par ses grâces, ses manières, et la douceur de son caractère : elle était la plus aimable et la meilleure des femmes ; aussi, à peine Napoléon l'eût-il connue, qu'il passa chez elle presque toutes ses soirées. C'était la réunion la plus agréable de Paris : M. de Montesquiou, le duc de Nivernais, et plusieurs autres hommes d'esprit, formaient le cercle de Madame de Beauharnais. Napoléon trouva tant de charmes dans la société de cette veuve, que, malgré la différence de leur âge, il offrit sa main à la mère d'Eugène et d'Hortense, et l'épousa peu de temps après.

Le mariage de Napoléon, et de Madame de Beauharnais connue depuis sous le simple titre de La bonne Joséphine, fut certainement, le résultat d'une estime, d'une admiration réciproque ; cependant ni Joséphine, ni Napoléon, n'aimaient pour la première fois, et sur les sentiments qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre, ils basèrent ce que l'on appelle en France un mariage de raison ; car Ma-

dame de Beauharnais ne se décida, que lorsque Barras lui eût promis que son mari serait nommé général en chef de l'armée d'Italie, alors commandée par Schérer, dont on n'était pas très-content. De son côté, Napoléon sentait qu'en épousant l'amie de Barras, il s'assurait la protection du gouvernement. Leur mariage fut heureux.

Tout prouve que les basses intrigues de quelques hommes intéressés et l'ambition de Napoléon devenu Empereur furent les seuls nuages qui pesèrent sur cette union. On a accusé Napoléon de n'en avoir pas bien agi avec les enfants de Joséphine, rien n'est plus faux, et les mémoires, même de Bourienne, attestent que Napoléon possédait au plus haut degré les vertus domestiques.

CHAPITRE VIII.

Armée d'Italie.—Campagne.—Beaulieu et Argentan.—Monténotté.

Les talents reconnus de Napoléon, les services qu'il avait rendus, la protection de Barras et l'admiration de tous les hommes de génie qui le fréquentaient lui valurent sa nomination à l'armée d'Italie comme général en chef. Il rencontra cependant de l'opposition ; mais cette opposition ne s'appuyait que sur la jeunesse du général : un jour qu'on en fit la remarque devant lui, et qu'un des membres du conseil s'était opposé à sa nomination en s'écriant " Il est trop jeune." " Dans un an j'aurai Milan," (MILLE ANS) reprit vivement Napoléon, et il partit pour aller commander l'armée d'Italie.

Lorsque Napoléon prit le commandement de cette armée, elle était dans le dénûment le plus absolu. L'infanterie, composée en tout d'environ vingt-huit

mille hommes, n'avait ni solde, ni habits, ni souliers; la cavalerie ne comptait que trois mille chevaux dans le plus mauvais état; les arsenaux de Nice et d'Antibes étaient assez bien pourvus d'artillerie; mais on manquait de moyens de transport, et l'on ne put atteler que douze pièces de campagne. Les subsistances étaient mal assurées, et depuis long-temps les soldats ne recevaient plus ni viande, ni eau-de-vie; enfin, la pénurie du Trésor et la rareté du numéraire étaient telles, que le Directoire n'avait pu réunir que deux mille louis pour cette campagne. Cette position empirait tous les jours: la victoire seule pouvait, en lui ouvrant les portes de l'Italie, offrir à l'armée toutes les ressources dont elle avait besoin.

Mais l'Italie était défendue par les Alpes, par des places fortes, et par des armées trois fois plus nombreuses que celle de la République. Les Autrichiens, sous les ordres de Beaulieu, comptaient plus de soixante mille combattants; et les Piémontais, sous ceux du général Colli, présentaient plus de trente mille hommes en ligne. Les places étaient gardées, et ces armées pouvaient encore se renforcer des troupes des états Romains, de Naples, de Parme et de Modène; en un mot, l'abondance régnait dans les camps des coalisés.

Les Français avaient à suppléer au nombre, par la rapidité des marches: à l'artillerie et au manque de cavalerie, par la nature des positions. Heureusement, le moral des phalanges républicaines était excellent: c'étaient les soldats de la liberté, commandés par Masséna, Augereau, Laharpe, Serrurier, Joubert et Napoléon.

À son arrivée au quartier général de Nice, Napoléon passa ses troupes en revue, et leur dit:

"Soldats! vous êtes nus, mal nourris; on vous doit beaucoup, on ne peut rien vous donner. Votre patience, le courage que vous montrez dans ces rochers, sont admirables; mais ils ne vous procurent aucune gloire. Je viens, pour vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde. De riches provinces, de grandes villes seront en notre pouvoir, et là vous aurez richesses, honneur et gloire. Soldats d'Italie! manqueriez-vous de courage?"

Tel fut le coup d'essai de Napoléon, dont les harangues produisirent par la suite tant d'effet sur ses soldats. Celle-ci fut accueillie avec enthousiasme; l'armée s'ébranla et commença ses opérations. Conformément aux plans de Napoléon, Serrurier se mit en observation à Garezzio devant les camps du général Colli. Laharpe occupa Voltri. Masséna et Augereau s'étendirent en réserve sur Loano, Finale et Savone. En huit jours, et sans que l'ennemi s'en aperçût, les Français passèrent de la défensive à l'offensive, et Gênes se vit menacée.

Beaulieu courut au secours de cette ville, porta son quartier-général à Novi, et partagea son armée en trois corps, cherchant à couper l'armée française par l'interception de la route de La Corniche, appuyant ainsi ses colonnes sur des montagnes, sans s'apercevoir que ces montagnes séparaient ses forces, tandis que Napoléon prenait des positions qui le missent à même de porter son armée en masse sur quelque point que ce fût.

Le 10 Avril, le général d'Argentan, à la tête du centre de l'armée ennemie, prit position devant les redoutes de Monté-Legino défendues par Rampan. Beaulieu

déboucha sur Gênes pour attaquer Laharpe à Voltri; mais pendant la nuit du 10 au 11, les Républicains firent un grand mouvement, et à la pointe du jour Laharpe était derrière Rampon. Napoléon avec Augereau et Masséna s'avança par le col Cadibonne et déboucha derrière Monténotté. Le centre de l'armée ennemie fut ainsi pris en tête par Rampon et Laharpe, en queue et sur les flancs par Masséna et Augereau, et mis en déroute; pendant que Beaulieu, qui n'apprit la défaite de son centre que le lendemain, cherchait les Français à Voltri. Ces derniers entrèrent en Piémont, et leurs ennemis se replièrent sur Millésimo où ils ne purent arriver que trois jours après, à cause des mauvais chemins.

La supériorité numérique des Autrichiens et de leurs alliés avait facilement remplacé les pertes de Monténotté, et pour couvrir les débouchés du Piémont et du Milanais, ils s'étaient arrêtés à Millésimo et à Dégo, attendant encore des renforts de la Lombardie.

Mais dès le 13, Augereau attaqua leur droite et enleva les gorges de Millésimo, pendant que Masséna et Laharpe enlevaient Dégo. En même temps Menars et Joubert prenaient les hauteurs de Biestro et fesaient capituler le général Autrichien Provira. Cette opération sépara l'armée autrichienne et l'armée sarde, qui perdirent une partie de leur artillerie, abandonnèrent plusieurs drapeaux et un grand nombre des leurs qui furent faits prisonniers dans les gorges de Spigno. Beaulieu se porta sur Acqui, et Colli sur Céva, l'un pour couvrir le Milanais, l'autre pour garantir Turin.

Une division autrichienne égarée se trouva sur les derrières des Français et se porta sur Dégo, où elle se

défendit long-temps, et resta presque toute prisonnière. Ce fut à ce combat de Dégo que Napoléon distingua Lannes et le fit chef de bataillon.

Napoléon poursuivit d'abord les Piémontais avec plus de vigueur qu'il ne harcela les Autrichiens; il força Colli à évacuer Céva et les hauteurs de Cusaglia, où il arriva bientôt en personne. Colli n'osa rester au confluent de la Cusaglia et du Tanaro, il alla prendre position à Mondovi, où Napoléon le rejoignit immédiatement.

Serrurier enleva la redoute de la Bicoque, le général Steingel commanda une charge de cavalerie dans laquelle il périt; il fut remplacé par Murat. Les Français prirent Mondovi et tous ses magasins; et de la disette, ils passèrent à l'abondance. La discipline se rétablit tout à fait dans leurs rangs.

Le 25 Avril, Napoléon chassa le général Colli de Tossano, où il avait son quartier-général; il prit Cherasque et en fit un point d'appui, il fit avancer son avant-garde au-delà de la Stura et se mit en communication avec Nice par Ponté-Divira. Alors la cavalerie eut des remontes, et l'armée compta soixante bouches à feu approvisionnées. Tous les traîneurs se hâtaient de rejoindre, la gaîté française avait reparu, et l'on s'avança jusqu'à deux lieues de Turin.

Dans cet état de choses la cour de Sardaigne ne sachant plus quel parti prendre, abandonnée des Autrichiens qui semblaient ne s'occuper que de couvrir Milan, demanda un armistice, Napoléon l'accorda à Cherasque le 28 Avril : en voici les conditions.

Le roi de Sardaigne quitterait la coalition et enverrait un plénipotentiaire à Paris pour y traiter de la paix définitive. En attendant les troupes sardes

seraient disséminées dans les garnisons, et les milices seraient licenciées. Toutes les routes Piémontaises seraient ouvertes aux Français, et Céva, Coni, Tortonne ou Alexandrie seraient remises aux vainqueurs avec tous les magasins et les armes qu'elles renfermaient. La paix fut signée définitivement à Paris par le Comte de Revel, le 15 Mai. Alexandrie resta aux Français; les fortifications de siége de La Brunette et d'Exil furent démolies; et les Alpes restèrent ouvertes.

Ainsi se termina la première opération militaire de Napoléon, comme général en chef. En moins d'un mois, il fit le tour des Alpes, gagna trois batailles et plusieurs combats contre des troupes bien supérieures aux siennes en nombre, en armement, et en ressources. Il prit quinze mille hommes aux ennemis de la France, leur en tua dix mille, s'empara de cinquante-cinq canons, de vingt et un drapeaux et se mit en communication directe avec l'intérieur de la République. Murat alla présenter au Directoire les drapeaux conquis.

La France parut se régénérer et oublier un instant ses souffrances intérieures, pour contempler le danger dont Napoléon venait de la sauver. Tous les yeux, et l'on peut même dire sans exagération, tous les cœurs se portèrent alors vers le jeune général, qui, sans paraître s'en orgueillir de ses succès, semblait ne s'occuper que de les rendre utiles à la République, et passait le peu de loisirs que lui laissaient les affaires de l'armée à écrire à Joséphine, qui de son côté recevait des félicitations de tous ceux qui avaient accès auprès d'elle.

CHAPITRE IX.

Campagne contre Beaulieu.—Passage du Pô.—Fombio.—Laharpe.—Duché de Parme.—Bataille de Lodi.—Milan.

Après s'être assuré de la neutralité de la Sardaigne, Napoléon se décida à prendre la ligne de l'Adige, dans l'intention d'envahir les états de la maison d'Autriche, ceux de Venise et ceux du Pape, s'attachant à repousser les troupes autrichiennes sans s'inquiéter de Mantoue : il fit annoncer sa marche aux descendants de la vieille Rome par la proclamation suivante.

" Peuples de l'Italie ! L'armée française vient pour rompre vos chaînes ; le peuple français est l'ami de tous les peuples : venez avec confiance au-devant de nous. Vos propriétés, votre religion et vos usages seront respectés : nous fesons la guerre en ennemis généreux, et nous n'en voulons qu'aux tyrans qui vous asservissent."

Au 7 Mai, le général Beaulieu, retiré derrière le Pô, couvrait Milan. Napoléon chargea Masséna de diriger ses troupes vers Valenza, afin de tromper l'ennemi, tandis que de son côté il sortit de Tortone avec trois mille cinq cents grenadiers, quelques chevaux et vingt pièces de campagne. Il longea la rive droite du Pô à marches forcées et atteignit Plaisance en trente-six heures. Lannes, à la tête de neuf cents grenadiers, s'empara du bac, traversa le fleuve, renversa deux escadrons de hussards autrichiens et s'établit sur la rive gauche de ce fleuve qui a deux cent cinquante toises de largeur et que toute l'avant-garde de l'armée française franchit en peu d'heures. Toutes les divisions de l'armée ré-

publicaine, quittèrent alors leurs positions, et se hâtèrent de rejoindre Napoléon à Plaisance. Ce mouvement fut si bien exécuté qu'en moins de deux jours, sans pontons et sans perte, non seulement l'infanterie; mais la cavalerie et l'artillerie même avaient été se mettre en position sur la rive gauche.

La division Lipaty, qui était à Pavie, se hâta de se retrancher à Fombio. Napoléon, craignant que toute l'armée Autrichienne ne vînt se fortifier sur ce point, le fit attaquer. Lannes, Dallemagne et Lanusse chargèrent dans cet engagement; ils cernèrent Lipaty et en moins d'une heure lui prirent ses canons, deux mille cinq cents hommes et forcèrent la division entière à repasser l'Adda.

Ce fut alors que le général Laharpe voulut aller lui même reconnaître le corps d'armée de Beaulieu que l'on s'attendait à voir paraître à tout moment: n'étant point revenu par le même chemin qu'il avait pris en partant, à son retour, il fut accueilli par un feu très-vif, et tué par ses propres soldats. Berthier, chef de l'état-major général, prit le commandement de l'avant-garde.

Le 9 Mai, Napoléon signa un armistice avec le Duc de Parme, se débarrassant ainsi de la nécessité de surveiller ce prince sans perdre les droits du vainqueur.

Le 10, Napoléon marcha vers Lodi. Pour prendre position sur la chaussée, il fallut combattre l'arrière-garde autrichienne, qui se défendit plusieurs heures, et ne se retira que poussée l'épée dans les reins: en sorte qu'ils entrèrent à Lodi pêle-mêle avec les Français, et se rallièrent derrière la ligne de bataille que Beaulieu avait prise sur la rive gauche de l'Adda, où il avait réuni dix sept mille hommes et trente pièces de canon.

Napoléon résolut de l'y faire attaquer sur-le-champ, et commanda à l'instant même une manœuvre des plus hardies. Il ordonna à la division Beaumont d'aller passer l'Adda à un gué peu éloigné et de prendre aussitôt l'ennemi en flanc. Il fit mettre une batterie au débouché du Pont qu'enfilait la mitraille des Autrichiens et une sur la rive droite; forma ses grenadiers en colonnes, derrière les remparts, et dès que Beaumont commença à inquiéter Beaulieu, il fit battre la charge. La tête de sa colonne, par un simple à gauche, se jeta alors sur le pont et le traversa au pas de course. Beaulieu perdit tous ses canons; en un moment, il vit sa ligne enfoncée et repoussée en désordre sur la Créma. Dans cette charge, l'une des plus belles des armées de la révolution, les Français perdirent deux cents hommes, les Autrichiens en eurent quinze cents, de tués, deux mille quatre cents de faits prisonniers, et furent obligés d'abandonner leur artillerie et plusieurs drapeaux.

Le 11, la forteresse de Pizzighittone fut cernée et se rendit. Crémone fut occupée par la cavalerie française, qui poursuivit l'arrière-garde autrichienne jusqu'à l'Oglio.

Napoléon questionna un vieil officier hongrois dans un bivouac de prisonniers. " Tout va mal," dit l'officier qui ne savait pas à qui il parlait, " nous n'y comprenons plus rien; nous avons affaire à un jeune général, qui est tantôt devant nous, tantôt sur notre queue, tantôt sur nos flancs; on ne sait jamais comment il faut se placer. Sa manière de faire la guerre est insupportable, et viole tous les usages."

Cependant les administrations autrichiennes évacuaient Milan, Melzi, depuis duc de Lodi, fut envoyé

faire la soumission de la Lombardie à Napoléon : et le 15 Mai, les Français défilèrent sous un arc de triomphe, et firent leur entrée à Milan entourés de la pompe militaire. Les Italiens arborèrent, dès ce jour, les trois couleurs vert, rouge et blanc, et les troupes françaises se mirent en cantonnement.

CHAPITRE X.

Duché de Modène.—Le petit Caporal.—Démission.—La Lombardie.—Pavie. —Le Mincio.—Les Guides.—Naples.

Au bruit de l'entrée des Républicains à Milan, le Duc de Modène, y envoya le commandeur d'Est, son frère naturel, demander à Napoléon un armistice et la protection des Français. Le général traita, avec le Duc de Modène, comme il avait fait avec le Duc de Parme; mais à Paris, le gouvernement multiplia d'abord les entraves, puis rompit les négociations : et le vieux duc se réfugia à Venise, où il mourut.

Cependant Napoléon continuait de remplir ses devoirs de chef républicain de manière à s'assurer l'estime générale. Au milieu des pompes de la gloire, il fut calme; assailli par les flatteurs qui se groupent toujours autour des heureux, il resta modeste : entouré de la mollesse et du luxe de l'Italie, il conserva des mœurs pures ; en un mot, c'était un jeune sage, repoussant d'une main le débordement des innovations républicaines, de l'autre les erreurs séduisantes des vieilles monarchies.

L'admiration et l'amour de l'armée d'Italie pour Bo-

naparte croissaient de jour en jour. À chaque bataille qu'il gagnait, les vieux soldats s'assemblaient pour lui donner un nouveau titre, dont on le saluait à son entrée dans le camp. À Lodi ils le firent caporal, sergent à Castiglione, &c.; laissant ainsi à la postérité une preuve incontestable que Napoléon possédait le plus grand courage personnel dont puisse s'honorer un capitaine, qui, après avoir su tracer les opérations comme chef, et les conduire comme général, sait aussi contribuer au succès comme soldat.

Napoléon résista avec autant de fermeté que de grandeur d'âme, aux tentations de la fortune. Le duc de Modène, charmé de la générosité du vainqueur, le fit prier d'accepter un présent de quatre millions en or: le gouvernement de Venise lui en offrit un de sept millions; il refusa tout avec dignité. On s'en étonnait, il donna pour toute raison de ses refus qu'il voulait être libre. Plus tard lorsque l'empereur d'Autriche lui fit faire des offres bien plus brillantes encore, il refusa de même: il se contenta de sa solde de général et de son titre de *petit caporal*, que ses soldats lui donnèrent toujours, même lorsqu'il eut changé de vues, de principes et de conduite.

Pour ses soldats, Napoléon fut toujours *le petit caporal*. C'était le mot magique, le mot de ralliement, le signal de la victoire. Ils se disaient, *le petit caporal* est là, nous pouvons dormir en paix. *Le petit caporal* commande, nous allons vaincre. Dans les difficultés, ils se disaient encore, *le petit caporal* souffre comme nous, et ils se soumettaient aux privations, aux souffrances, à la mort.

La France se glorifiait de son général; cinq fois, le Corps Législatif avait décrété que l'armée d'Italie avait

bien mérité de la patrie; cependant, le Directoire adopta le plan de diviser cette armée en deux corps, dont l'un commandé par Napoléon marcherait sur Rome, et l'autre commandé par Kellermann occuperait la rive gauche du Pô, et couvrirait le siége de Mantoue. Napoléon fut indigné qu'on eût proposé une pareille division; il démontra combien cette mesure était impolitique: et persuadé, dit-il, dans ses observations au gouvernement, qu'il fallait de l'unanimité dans une telle guerre, où l'on était harcelé par des forces immenses, où pour assurer les succès d'une journée, il fallait remporter une victoire le lendemain; il envoya sa démission.

Qu'un homme possède des talents, il fera des jaloux: la médiocrité ne pardonne jamais au génie. Qu'il obtienne quelques succès, il aura des ennemis. Qu'il joigne à ces avantages de l'intégrité, de la grandeur d'âme, et du mépris pour les petitesses; l'intrigue fera jouer tous ses ressorts pour le renverser. De pareilles erreurs sont malheureusement dans le cœur humain, on les trouve dans toutes les classes de la société. De tous temps, le fiel de l'envie a noirci le pain de l'artisan, flétri les lauriers du poëte et du héros, obscurci le diamant, même sur la couronne des rois. Dans l'océan commun, l'homme envié se soutient d'abord, puis succombe ou surnage. Dans les situations élevées, dans les affaires de gouvernement, l'injustice aigrit, et l'ambition qui se fait sentir dans le cœur offensé amène la chute ou la vengeance: c'est le retour périodique des Coriolans irrités: ce sont de nouveaux Rubicons à passer.

Le Directoire sentit la justesse des observations de Napoléon, ou n'osa pas ne point les sentir; ce dernier

resta général et maître d'agir selon l'impulsion de son génie, pour le mieux des intérêts de la France.

Son repos ne fut pas long, en neuf jours il établit des dépôts et des ambulances, forma des gardes nationales dans toutes les villes de la Lombardie et organisa ce pays de manière à y assurer la domination française.

Une insurrection, conduite en partie par les prêtres partisans de l'Autriche, éclata alors à Pavie et à Milan; Napoléon à la tête de quinze cents hommes et de six pièces de campagne, alla attaquer environ dix mille rebelles assemblés à Pavie. Ils avaient leur avant-garde à Binasco d'où Lannes les repoussa. Binasco fut pris, pillé et brûlé. Loin d'être intimidés par cette sévérité, les insurgés de Pavie se barricadèrent dans la ville, en fermèrent les portes et engagèrent un feu très-vif. Napoléon fit brusquer une attaque des plus périlleuses; il fit enfoncer les portes à coups de canon et de haches; la ville fut prise, le désordre s'y mit; le pillage dura deux heures: enfin, on accepta des otages et les habitants des campagnes furent, désarmés.

Au 28 Mai, les Français étaient déjà devant Brescia, une des plus grandes villes des Vénitiens en terre-ferme.

Beaulieu, après avoir reçu de nombreux renforts, s'était établi derrière le Mincio. Il paraissait vouloir s'y défendre pour empêcher le blocus de Mantoue, qu'on avait d'ailleurs bien approvisionnée.

Napoléon fit mine de vouloir passer le Mincio a Peschiera; dès qu'il y eut attiré les forces de son ennemi, il se porta rapidement sur Borghetto où il n'était resté que quatre mille hommes. Les grenadiers

du colonel Gardanne entrèrent dans Borghetto au pas de charge, la cavalerie autrichienne voulut les repousser, mais Murat parut,—Murat, dit le beau sabreur! Le passage fut effectué, et le soir même le quartier-général de Napoléon était à Vallégio. A peine y fut-il, que des coureurs autrichiens parvinrent jusqu'à la maison où il s'était arrêté: les soldats du piquet d'escorte n'eurent que le temps de fermer la porte cochère, pour sauver leur général, qui s'échappa par les jardins et rejoignit Masséna, dont la division dissipa le danger.

Ce fut alors que pour sa sureté personnelle, Napoléon créa un corps d'élite qu'il nomma GUIDES. Ces guides furent chargés de veiller sur la personne du général. Ce corps organisé et commandé par Bessières, fut long-temps fameux en Europe et servit ensuite de noyau aux Chasseurs de la Garde Impériale.

Après le passage du Mincio, Napoléon fit occuper Vérone par Masséna avec le centre de l'armée; il appuya la gauche sur Montébaldo, et la droite sur la Basse-Adige; couvrant ainsi Serrurier, qui avec huit mille hommes bloquait Mantoue défendue par quatorze mille.

Le 5 Juin, le prince Belmonte vint au nom du roi de Naples demander un armistice pour son souverain. Napoléon l'accorda le même jour, et la cavalerie Napolitaine quitta aussitôt les Autrichiens, pour rentrer sur le territoire de Naples.

Tel est le rôle des petits états dans un pays qui a le malheur d'être subdivisé, ils s'attachent aux vainqueurs, qu'ils abandonnent dès que la fortune change de drapeaux.

La cour de Vienne remplaça alors Beaulieu par Wurmser. En attendant que ce dernier pût arriver en Italie, Mélas prit la place du général disgracié et porta le quartier-général autrichien à Trente.

CHAPITRE XI.

Bologne.—Le Pape.—Livourne.—Château de Milan.

Wurmser, qui amenait du Rhin un renfort considérable, ne pouvait arriver sur l'Adige en moins de trente-cinq jours. Pendant cet intervalle Napoléon laissa Mélas rassembler les débris de l'armée de Beaulieu et s'occupa de faire disperser les compagnies franches organisées par les fiefs impériaux de Gênes et qui infectaient les routes de la Corniche et du Col de Tende, ainsi que la factorerie anglaise de Livourne : puis il se rendit à Milan où il fit ouvrir la tranchée devant la citadelle. Il se porta ensuite à Tortone, d'où il envoya Lannes prendre Arquata et raser le château du marquis Spinola, sénateur génois et moteur des révoltes. Il força les génois à expulser tous les agents de l'Autriche et même l'ambassadeur Gerola, et à organiser des colonnes pour maintenir l'ordre sur les routes et escorter les convois français. Il envoya Augereau à Ferrare et à Bologne au-delà du Pô, et chargea Vaubois de réunir une division à Modène. Partout où passèrent les Français ce ne furent que fêtes et réjouissances. Joséphine se rendit en Italie, où elle rejoignit l'heureux général qu'elle appelait son Achille : avec lui, elle traversa Plaisance, Parme, Reggio, Modène et s'arrêta à Bologne.

Le 23 Juin, Napoléon reçut l'envoyé plénipotentiaire du Vatican et signa un armistice avec le Saint-Siége. Le Pape dut s'engager à livrer aux Français Bologne, Ferrare et Ancône; vingt et un millions de francs, et cent objets d'art que des commissaires français devaient choisir dans les galeries de Rome. Tristes représailles que le temps amène presque toujours. Tels que les Romains dévastateurs, bien des siècles auparavant, s'étaient rendus par la force des armes possesseurs de la fameuse bibliothèque d'Apellicon, de même les Français portèrent une main sacrilége sur les chefs-d'œuvre de l'Italie, que la Rome moderne conservait dans ces riches galeries, où ils sont rentrés depuis, grâce à la paix et à ce sentiment de justice et d'honneur que les nations, même lorsqu'elles sont en guerre, ne devraient jamais oublier.

On promit la liberté aux Romains, qui dès-lors formèrent des gardes nationales à l'instar des Français.

Après ces opérations importantes, Napoléon passa l'Apennin et rejoignit la division Vaubois à Pistoïa.

Le 29 Juin, il envoya Murat à Livourne. Ce général tourna brusquement avec sa division, et arriva en huit heures; toutefois malgré cette marche précipitée, il ne surprit point les Anglais, qui avertis à temps, avaient mis à la voile.

Ce fut à cette époque que les habitants des montagnes de la Corse se soulevèrent contre les Anglais, qui évacuèrent l'île.

Napoléon se rendit sans escorte à Florence, où il dîna chez le Grand Duc: pendant le repas il apprit la reddition du château de Milan.

Après ces expéditions, ou plutôt ces courses mili-

taires, les troupes françaises repassèrent l'Apennin et le Pô pour rejoindre le gros de l'armée sur l'Adige.

Cependant, les Autrichiens se préparaient à recommencer la guerre avec plus de vigueur que jamais. Le Directoire, tout en approuvant les plans de Napoléon, avait mis un retard de deux mois à les exécuter. Au lieu de faire agir les troupes de l'armée du Rhin dès le 15 Avril, l'ordre n'en fut transmis que deux mois plus tard. Pendant ce délai, Wurmser avait pu sans obstacle se mettre en marche vers l'Italie emmenant avec lui trente mille hommes de troupes d'élite. Napoléon, lui-même, voyait avec inquiétude les préparatifs militaires de l'Autriche pour écraser l'armée d'Italie. Wurmser, réuni à Mélas, se vit à la tête de quatre vingt mille hommes ; tandis que les Français ne comptaient pas quarante mille soldats effectifs.

Le moment d'agir était venu. Napoléon posta son armée sur l'Adige et sur la Chiésa, puis prit congé de Joséphine : s'appercevant qu'elle versait des larmes : « Wurmser va payer cher," lui dit-il, « les pleurs qu'il te fait répandre."

CHAPITRE XII.

Campagne contre Wurmser.—Salo.—Lonato.—Castiglione.—Mantoue.—Rovérédo.—Bassano.—Saint-Georges.

Wurmser jugea que l'armée française aurait à se concentrer vers Mantoue et forma le plan de la cerner. Il dirigea donc sa droite, forte de trente-cinq mille hommes, par la chaussée de la Chiésa, fit déboucher son centre fort de quarante mille par Montébaldo,

envahissant tout le pays entre l'Adige et le lac Guarda ; enfin, il fit défiler sa gauche composée de onze mille hommes ayant avec eux toute l'artillerie, la cavalerie et les bagages, sur la chaussée de Rovérédo pour y passer l'Adige.

Le 28, Napoléon, afin d'être plus à portée de recevoir les rapports de toute la ligne, quitta son quartier-général de Brescia et l'établit à Castelnovo. Dès le 29, Joubert fut attaqué à Corona, Soret fut repoussé de Salo et les coureurs de l'aîle droite autrichienne, qui déjà occupait Brescia, se présentèrent devant San-Marco.

Se concentrer, manœuvrer rapidement et avec ensemble, amener une division dans les forces des Autrichiens pour les attaquer séparément, s'efforcer de prendre l'initiative dans les attaques, voilà ce qui pouvait laisser quelque espoir de succès aux soldats français qui étaient à peine un contre trois. Dans cette conjoncture difficile, Napoléon ordonna au général Serrurier commandant le blocus de Mantoue, de brûler ses affûts et ses plates-formes, de jeter à l'eau sa poudre, d'enterrer ses projectiles, d'enclouer ses pièces ; et de venir en toute hâte rejoindre l'armée : ce qui fut exécuté dans la nuit du 31 Juillet au 1er Août !

Depuis deux jours, quinze cents hommes se défendaient dans l'antique château de Salo contre toute une division autrichienne dont ils avaient cinq fois repoussé l'assaut. À la sixième attaque, Soret accourut au secours des assiégés et les délivra. Au même instant, Napoléon se porta en personne avec une brigade contre une division autrichienne postée à Lonato et la défit. Dans la nuit du 31 Juillet au 1er Août, il

s'avança vers Brescia. Wurmser, qui à son arrivée à Mantoue n'avait trouvé que des débris, se hâta de faire rétrograder ses troupes ; il comprit le dessein de Napoléon et résolut de le déjouer en opérant la jonction de ses trois corps. Dans cette vue, dès la matinée du 3 Août, il fit attaquer et enlever Lonato par trente mille hommes qui s'étendirent ensuite pour ouvrir les communications avec Salo. À la vue de ce mouvement, Napoléon fit reprendre Lonato au pas de charge. Les Autrichiens furent coupés, une partie se replia sur le Mincio, l'autre sur Salo ; mais cette dernière, attaquée en un instant de front et sur ses derrières, dût mettre bas les armes : ainsi les Français tirèrent tout le parti possible du temps que Wurmser perdit à Mantoue.

Les manœuvres des Français furent si habiles, qu'ils fesaient des bataillons Autrichiens prisonniers à chaque pas ; mais surtout à Saint-Osetto et à Gavardo. Une division autrichienne forte de cinq mille hommes et qui s'était égarée, apprenant que Lonato où les Français venaient d'entrer, ne contenait que douze cents hommes, les fit sommer de se rendre. Napoléon arrivait de Castiglione, il fit introduire le parlementaire au milieu de son état-major, et lui dit, " Allez informer votre général de sa position ; il se trouve au milieu de l'armée française : je lui donne huit minutes pour poser les armes, passé ce temps, il n'aura rien à espérer."

Harassés de fatigues, ne sachant de quel côté se tourner, ces cinq mille hommes posèrent les armes. Cette capitulation pourra donner une idée de la confusion que les manœuvres de Napoléon avaient jetée parmi les Autrichiens.

Le 5 au matin, Wurmser présentait encore quarante mille hommes en bataille devant Castiglione, les Français n'en avaient que vingt-cinq mille sur ce point; mais dans la nuit précédente, vingt mille avaient pris position sur les hauteurs, et Serrurier avec cinq mille hommes, par une contre-marche, s'était mis en mesure de tomber dès l'aurore sur les derrières de la gauche de Wurmser.

À la pointe du jour, l'armée républicaine s'ébranla comme pour reculer: mais aux premiers coups de canon du général Fiorella, qui remplaça Serrurier malade, elle marcha vivement aux Autrichiens étonnés et les repoussa de toutes parts. La déroute fut complète. Wurmser s'enfuit avec ses débris au-delà du Mincio, et pour sauver ses bagages, il fit fermer les portes de Vérone; mais Napoléon y arriva dans la nuit du 7, y pénétra à coups de canon et y prit tout ce qui n'avait pas eu le temps de fuir.

De là, Wurmser fut harcelé jusque dans ses positions de Montébaldo et de la Roca-d'Anfo, il fut même forcé de brûler sa flottille, et de toute cette belle armée qu'il commandait dix jours auparavant, il ne reconduisit à Trente que quarante-quatre mille hommes démoralisés et dans le plus grand désordre. Il abandonna l'Adige et laissa les Français se reposer sur leurs lauriers.

Après ces avantages, les Français rejetèrent de nouveau la garnison de Mantoue dans les murs de la ville qu'ils tinrent étroitement bloqués.

Wurmser, qui pendant le mois d'Août s'était retiré dans le Tyrol où il avait recruté vingt mille hommes, avait encore son quartier-général à Trente; Davidowich gardait le Tyrol avec vingt-cinq mille hommes postés

à Rovérédo. Napoléon chargea Masséna et Augereau de passer l'Adige au pont de Pola avec la réserve et la cavalerie, et de remonter la chaussée de la rive gauche: il fit enlever par Vaubois le pont de la Sarca, défendu par le prince de Reuss, et repousser les Autrichiens jusqu'à leur camp de Mori. Le 4 Septembre, à la pointe du jour, les deux armées étaient en présence.

L'attaque fut vive et la résistance opiniâtre: toutefois les Français eurent encore le dessus. Pendant que Vaubois forçait le camp de Mori, les combattants entraient pêle-mêle dans Rovérédo et les colonnes serrées de Napoléon attaquaient et renversaient les Autrichiens dans un défilé où ils étaient parvenus à se rallier à la réserve de Davidowich. Les Français prirent beaucoup de canons et de drapeaux, et firent un grand nombre de prisonniers: ils continuèrent de marcher une partie de la nuit, et le 5 au jour, ils étaient dans la ville de Trente.

Le bruit courut que l'armée d'Italie voulait se joindre à celle du Rhin, ce qui engagea Wurmser à diriger une division sur Mantoue. À cette nouvelle, Napoléon laissa Vaubois pour garder le Tyrol Italien et courut à Bassano afin de renfermer les Autrichiens entre la Brenta et l'Adige. Le 7, les deux avant-gardes se rencontrèrent: les Français forcèrent toute l'avant-garde Autrichienne à mettre bas les armes, artillerie, équipage, drapeaux, ils prirent tout, et bivouaquèrent au village de Cismone, où Napoléon arriva sans suite, sans bagages: accablé de besoin et de lassitude: il partagea la ration d'un soldat.

Le même jour, la division Autrichienne qui marchait sur Mantoue fut repoussée à Vérone.

Le 8, Napoléon était aux avant-postes. Il fit attaquer l'avant-garde Autrichienne qui se replia sur la ligne de bataille. Cette ligne présentait vingt-mille hommes qui après un long combat abandonnèrent six mille hommes, trente-deux canons, des bagages, des drapeaux et deux équipages de pont.

Après cette bataille, dite de Bassano, Wurmser devait s'attendre à se voir forcé de mettre bas les armes; mais heureusement pour lui, on avait négligé de couper le pont à Legnago; il s'y porta, et sans coup férir, il passa l'Adige, au moment même où Napoléon arrivait à Arcole pour le cerner.

Pour échapper à son adversaire Wurmser marcha sur Mantoue: dans cette direction il n'y avait que peu de Français qu'il dispersa facilement; puis il força une avant-garde postée à Céréa, où il faillit même prendre Napoléon qui s'y était porté au galop pour exciter les soldats par sa présence, mais qui y était arrivé trop tard.

Cependant, après quelques légères escarmouches qui eurent lieu le 13 et le 14, Wurmser s'approcha de Mantoue, dont la garnison sortie pour le rejoindre. Ces troupes réunies formaient encore trente-trois mille hommes, dont vingt-cinq campèrent entre Saint-Georges et la citadelle, dans l'espoir de repasser l'Adige à Legnago: mais alors Augereau y était arrivé. Ce général prit aux Autrichiens dix-sept cents hommes et vingt-quatre canons, il fallut donc se mettre en position où l'on était; on s'en occupa pendant la journée du 18.

Le 19, les Autrichiens et les Français se trouvèrent en présence, en nombre égal, et animés les premiers par le désespoir, les seconds par l'ardeur qu'inspirent des tri-

omphes. La bataille commença à Saint-Georges et s'engagea sur toute la ligne. Voyant que rien de décisif ne s'opérait, Napoléon, avec la division Masséna, se jeta sur le centre des Autrichiens et le rompit. Wurmser après une perte de trois mille hommes se retira sous Mantoue, il se maintint quelques jours dans le Serraglio pour faire entrer des vivres; mais le 1er Octobre, il fut enfin pressé et entièrement bloqué dans la place.

Ainsi finit cette campagne dans laquelle Napoléon, à vingt-cinq ans, avec des forces bien inférieures à celles de ses adversaires, avait vaincu des généraux vieux et expérimentés, et détruit deux armées formidables dont il ne restait plus que dix-huit mille hommes réfugiés dans le Tyrol, et seize mille bloqués dans Mantoue.

CHAPITRE XIII.

Campagne contre le Maréchal Alvinzi.—La Brenta.—Caldiéro.—Arcole.

Après avoir forcé Wurmser a se renfermer dans Mantoue, les Français n'eurent plus d'ennemis devant eux; mais ils étaient tellement fatigués, qu'ils ne purent s'empêcher de prendre du repos: il faut avoir vu marcher les armées de Napoléon, pour se faire une idée de ce qu'enduraient ses soldats.

Ils se cantonnèrent donc à Trente, à Bassano, à Vérone, &c. s'attendant à la reddition prochaine de Mantoue; mais la garnison de cette ville tint plus longtemps qu'on ne pensait qu'elle eût pu le faire.

Cependant, les Autrichiens admirables par leur per-

sévérance au milieu de tant de revers, firent de nouvelles levées; ils étaient d'ailleurs encouragés par quelques succès qu'ils avaient obtenus en Allemagne. Pendant le mois d'Octobre, ils rassemblèrent deux armées, dont l'une occupa le Tyrol et l'autre le Frioul.

Le maréchal Alvinzi, chargé de les commander, eut ordre de les diriger sur Mantoue. De leur côté les Français avaient reçu douze bataillons de renfort, leur artillerie était nombreuse, leur cavalerie excellente, et leur admiration pour leur général allait jusqu'à l'enthousiasme; de plus il se fesait une espèce de réaction en leur faveur parmi le peuple Italien, qui semblait se réveiller au cri de liberté,—liberté! Cette chimère pour laquelle les nations Européennes ont versé tant de sang! Cette chimère, qu'après tant de sacrifices elles ont toujours vu s'évanouir, comme l'arc-en-ciel qu'amène l'orage et que l'orage emporte.

À la fin d'Octobre, Alvinzi avait son quartier-général derrière la Piave, à Conégliano; et Masséna l'observait de Bassano. Davidowich avait réuni dix-huit mille hommes dans le Tyrol, Vaubois le contenait de Trente; mais avec une faible division.

Napoléon, qui avait son grand quartier-général à Vérone, ayant appris que le maréchal Autrichien commençait son mouvement avec quarante mille hommes sur la Brenta, d'où Masséna avait dû se retirer; se porta sur Trévise, où il rejoignit ce dernier, la division Augereau et la réserve; et le 6 Novembre il marcha pour livrer bataille à son nouvel antagoniste.

Le résultat que Napoléon obtint à cette bataille, dite de la Brenta, fut de repousser Alvinzi sur Bassano, pendant que Masséna rejetait l'avant-garde de ce maréchal sur la rive gauche de la Brenta. Les Autri-

chiens perdirent beaucoup de monde ; mais ils résistèrent deux heures entières, avant d'abandonner un village que les Français devaient enlever pour pouvoir passer le pont et s'emparer de la ville. La nuit survint, il fallut remettre le passage au lendemain.

Un autre obstacle força Napoléon de renoncer au projet de repousser Alvinzi au delà de la Piave ; à deux heures du matin il apprit que Vaubois avait eu le dessous dans un combat, et que sa division avait été débordée : ainsi Vérone se trouvait vivement menacée et toute l'armée compromise.

On vit donc les vainqueurs et les vaincus rétrograder. Alvinzi, quoique battu, n'en resta pas moins maître de tout le Tyrol et du pays entre la Brenta et l'Adige qu'il voulait passer pour opérer sa jonction avec Davidowich.

Arrivé sur le plateau de Rivoli, Napoléon adressa aux troupes de Vaubois une harangue des plus violentes : il leur fit des reproches amers sur leur retraite, et poussa la sévérité jusqu'à leur dire " Soldats sans courage, vous n'appartenez plus à l'armée d'Italie."

À ces mots un cri de douleur sortit des rangs, on vit de vieux soldats pleurer de rage, il y en eut même qui se donnèrent la mort ! Cette scène était déchirante et pouvait même causer du désordre, lorsque quelques grenadiers s'approchèrent du général, la tête baissée et l'arme au bras. Arrivés près de lui, ils s'écrièrent, " Envoie-nous à l'avant-garde et tu verras si nous sommes de l'armée d'Italie."

Ce cri fut entendu de la division entière et repété de rang en rang. Ces malheureux obtinrent ce qu'ils demandaient : ils furent à l'avant-garde le 12, à la bataille de Caldiéro ; ils y furent encore pendant les trois

journées que dura la sanglante bataille d'Arcole, qui commença le 15 et ne finit que le 17.

Le 12, après un combat opiniâtre au pied de Caldiéro, où Alvinzi s'était couvert de redoutes inexpugnables, les deux armées bivouaquèrent dans leurs positions respectives. La pluie qui avait tombé par torrent pendant la bataille, ayant aussi continué toute la nuit, Napoléon, pour délasser ses troupes et éviter de recommencer le combat dans une position où son artillerie ne pouvait manœuvrer, rentra dans son camp de Vérone.

Alvinzi ordonna à ses avant-postes de marcher aussitôt, et comme Vaubois avait fait des pertes considérables et que les corps qui s'étaient battus sur la Brenta et à Caldiéro ne comptaient plus que treize mille hommes, la supériorité des forces Autrichiennes et les mouvements d'Alvinzi semblaient réduire les Français à la défensive.

Cependant, dans la soirée du 14, Napoléon harangua ses troupes et fit prendre les armes au camp de Vérone.

A son ordre, trois colonnes traversèrent la ville en silence et allèrent se former sur la rive droite de l'Adige. Quinze cents hommes seulement restèrent dans la ville, chargés d'en tenir les portes fermées et d'interdire toute communication avec la rive gauche, afin que les Autrichiens ne s'aperçussent pas des mouvements qui s'opéraient.

Le silence et la consternation régnaient dans l'armée qui se croyait en pleine retraite ; lorsque Napoléon faisant longer l'Adige, mena ses soldats à Ronco, où le général Andréossi venait de jeter un pont, et par un simple à gauche les plaça sur l'autre rive où ils com-

prirent que leur général leur avait tracé un champ de bataille sur des chaussées, où le nombre de leurs ennemis ne pourrait rien contre leur courage, qui en plaine eût dû succomber accablé par le nombre.

Ainsi les Français étaient sur les derrières des Autrichiens. Alvinzi ne pouvant croire qu'il y eût là beaucoup de monde, n'envoya que deux divisions pour chasser ce qu'il appelait une diversion : mais ces deux divisions furent enfoncées et presque entièrement détruites dans les marais.

Ce fut alors qu'eût lieu le célebre passage du pont d'Arcole, si bien défendu par les Croates, que les Français ne purent l'enlever. Napoléon voulant essayer un dernier effort prit un drapeau, s'élança sur le pont et l'y planta ; les soldats suivirent ; mais un feu de flanc dirigé par une nouvelle division Autrichienne fit manquer cette brillante attaque.

Napoléon, suivi de ceux de ses grenadiers qui étaient en tête, ne s'étant point aperçu de la retraite de la queue, se trouva au milieu des Autrichiens et fut précipité dans un marais. Il allait périr : mais ses soldats virent le danger qu'il courait : " En avant pour sauver le général " fut un cri spontané : et ces braves, à travers un feu terrible, revinrent au pas de course sur leurs ennemis, les repoussèrent au-delà du pont et sauvèrent leur chef. Quel dévouement on vit dans cette terrible journée ! Lannes, blessé, courut se mettre entre les Autrichiens et Napoléon : il reçut trois nouvelles blessures et ne voulut pas encore le quitter. Muiron fut tué en couvrant de son corps le corps de son général.

Pendant cet engagement meurtrier, une brigade française avait passé l'Adige à Albarédo et pris Arcole à revers : Arcole, témoin de tant de courage fut donc

enlevée, mais pendant le combat, à l'aspect de tant de grandeur, Alvinzi en avait prévu le résultat : il avait détruit ses batteries, abandonné Caldiéro et fait passer le pont à son artillerie et à ses parcs que les Français espéraient prendre.

Le 16, Napoléon fit évacuer Arcole et replia son armée sur la rive droite de l'Adige, ne laissant qu'une demi-brigade de l'autre côté. Cette marche avait pour but de veiller sur la situation de Vaubois menacé par Davidowich. Alvinzi apprenant que les Français s'étaient retirés d'Arcole, l'occupa de nouveau ; mais Napoléon rassuré sur Vaubois par l'inaction de Davidowich, retomba sur Alvinzi, lui détruisit deux divisions : et vers le soir, les raisons qui la veille l'avaient déterminé à une marche rétrograde, le déterminèrent encore, à reconcentrer son armée sur la rive droite de l'Adige.

Le 17, Alvinzi, qui avait de nouveau reparu, fut de nouveau repoussé ; pour la troisième fois les Français repassèrent le pont de Ronco et un combat opiniâtre s'engagea à moitié des digues. Ce fut à cet engagement que Masséna mit son chapeau au bout de son épée et se précipita avec sa division au milieu des Autrichiens, qu'il culbuta.

À midi Napoléon attaqua en plaine. À deux heures la canonnade était engagée sur toute la ligne des deux armées ; enfin, les Autrichiens furent menés battant toute la soirée.

Dans ces trois mémorables journées d'Arcole, Alvinzi perdit dix-huit mille hommes, dont six mille furent faits prisonniers, quarante-huit drapeaux et dix-huit pièces de canon : son armée ne tenait plus nulle part et son arrière-garde avait évacué Montébello.

Les Français rentrèrent donc en triomphe dans Vérone, par la porte de Venise, trois jours après en être sortis en silence par la porte de Milan : ils effectuèrent leur jonction avec Vaubois, attaquèrent Davidowich, lui firent quinze cents prisonniers et le repoussèrent dans le Tyrol, où ils n'essayèrent point de le suivre, tant ils étaient fatigués.

CHAPITRE XIV.

Rivoli.—Capitulation.—Marche sur Rome.—Traité de Talentino.

Après les journées d'Arcole, Alvinzi s'était retiré sur la Brenta. Tous les jours il lui arrivait de nouveaux renforts des bords du Rhin et des états Autrichiens en si grand nombre, qu'au commencement de Janvier 1797, il avait recruté une nouvelle armée de soixante dix mille hommes, non compris la garnison de Mantoue.

On sait que Napoléon appelait ses adversaires " Les braves Autrichiens." Pour obtenir tant de succès sur ces derniers qui leur étaient bien supérieurs en nombre et en armement, les Français avaient dû en quelque sorte se dévouer entièrement, se sacrifier à la patrie pour vaincre ou mourir : aussi avaient-ils fait des pertes très-considérables, pertes que les légers renforts envoyés par le Directoire furent bien loin de compenser. Les Français comptaient, en tout, quarante-trois mille hommes : trente et un mille seulement étaient disponibles pour agir en observation sur l'Adige ; car il fallait tenir Mantoue bloquée et veiller sur les troupes

du Pape, qui avait rompu toute négociation avec le gouvernement de Paris.

Alvinzi, avec quarante-cinq mille hommes, était à Rovérédo ; Provera, avec vingt mille, était à Padoue.

Le 14 Janvier, Augereau, avec sa division, se porta sur le Bas-Adige pour en disputer le passage à Provera, et Napoléon, avec toute l'armée, arriva à deux heures du matin à Rivoli. Quatre colonnes autrichiennes se portèrent successivement en masse sur le plateau de Rivoli, et furent successivement arrêtées, rompues et repoussées ; une cinquième parut pour opérer un ralliement et recommencer l'attaque ; mais elle éprouva le même sort que les quatre qui l'avaient précédée.

Napoléon veilla sur toutes les opérations avec tant d'ardeur et d'activité, que plusieurs fois il fut entouré par des soldats autrichiens : il eût trois chevaux tués sous lui, et ne fut arraché au danger que par la valeur de ses Guides : toutefois, pour prix de ses efforts, il vit les Autrichiens opérer une retraite difficile, leur prit sept mille hommes, douze pièces de canon et plusieurs drapeaux.

D'un autre côté la division Augereau ne put atteindre à temps la division du général Provera, qui avait une marche sur elle. Augereau ne put attaquer que le 15, il prit à Provera ses pontons et sa garde ; mais les assiégeants devant Mantoue n'en furent pas moins dans une position très-critique.

Dans la journée du 15, Provera était parvenu à communiquer avec Wurmser : le 16, à la pointe du jour, on vit donc ce dernier sortir de Mantoue et prendre position ; mais dans la nuit, Napoléon avait placé sa division de manière à empêcher la jonction des corps-d'armée autrichiens. Le combat s'engagea : en trois

heures Wurmser fut obligé de se retirer dans la ville et Provera n'eut d'autre moyen de salut, que de déposer les armes et d'abandonner à Napoléon toute son armée, dont deux mille hommes seulement, parvinrent à s'échapper. Ce fut à cet engagement que le 55 ème. régiment de ligne fut unanimement surnommé le Terrible, par toute l'armée.

Du côté de Rivoli, Alvinzi fut poussé si vivement qu'il perdit encore sept mille hommes qu'on lui prit, et les troupes françaises occupèrent Trente, Bassano et Trévise. Les débris de l'armée autrichienne s'abritèrent au delà de la Piave, et derrière les neiges qui couvraient le Tyrol.

Mantoue ne résista plus. Wurmser proposa de capituler, et Napoléon honora la valeur malheureuse du vieux général en lui accordant une capitulation plus honorable encore qu'il ne la demandait. La capitulation fut signée le 2 Février, et Napoléon poussa la délicatesse des procédés jusqu'à ne pas rester sous les remparts de la ville soumise, avec son état-major; quand vingt mille hommes, trente-quatre généraux et leur suite défilèrent devant l'armée française. Le Maréchal Wurmser en fut si touché, qu'il écrivit à Napoléon pour le remercier, et quelque temps après, il lui fit part d'une conspiration qu'il avait découverte et dont le but était d'attenter à la vie du jeune héros français.

Après la reddition de Mantoue, Napoléon envoya à Paris le général Bessières présenter au Directoire soixante-onze Drapeaux pris dans cette campagne: Augereau en porta soixante autres, trouvés dans Mantoue.

Malgré tous ces succès, les fatigues de l'armée française n'étaient pas finies. Pendant que l'on combattait

Alvinzi, Provera et Warmser, la cour de Rome avait rompu avec la France et organisé une armée. Mais cette armée, rangée en bataille sur les bords du Sénio, s'étant vue attaquée de front et sur ses derrières, prit la fuite, abandonnant ses armes, son artillerie et ses bagages. Napoléon fit remettre aux prisonniers leurs armes, etc. et les renvoya chez eux. Ce procédé parut faire beaucoup d'amis aux Français dans cette partie de l'Italie.

Cependant, les prêtres tâchaient de rendre la guerre une affaire de religion ; afin d'animer le peuple contre les Français, ils avaient arrangé une *Madone*, qui, au moyen d'une illusion d'optique, paraissait verser des larmes. Napoléon fit examiner la *Madone* par Monge. On retira ce qui produisait le prétendu miracle, puis on replaça la *Madone* dans l'église, où elle ne pleura plus.

Au couvent de Notre-Dame de Lorette, les Français trouvèrent plus d'un million en matières d'or et d'argent.

Enfin le 1er Ventose, An V. 19 Février 1797, malgré le Directoire, qui ne voulait ni trève ni paix avec le Saint-Siége, Napoléon signa le traité de Tolentino, par lequel le Pape se vit obligé de céder à la République Française le territoire d'Avignon, de démembrer les légations de Bologne, de Ferrare et de la Romagne, de consentir à l'occupation d'Ancône, de payer trente millions et de livrer les objets d'art stipulés dans l'armistice de Bologne. Napoléon dans sa situation préféra, en dépit même des ordres de son gouvernement, assurer ainsi le repos de ses soldats. Il n'était point en force d'ailleurs, pour attaquer le royaume de Naples qui eût certainement declaré la guerre à la France si, des États ecclésiastiques, on eût selon les

désirs du Directoire, fait une province de la République Transpadane.

Après ce traité, dans lequel on remarquera une hardiesse d'action, qui peu de temps avant eût fait tomber sur l'échafaud la tête du général qui l'aurait osé montrer, Napoléon se retira à Mantoue, pour en faire rétablir les fortifications.

CHAPITRE XV.

Campagne contre l'Archiduc Charles.—Tagliamento.—Entrée en Allemagne.—Saint-Michel.

Le Prince Charles, tout resplendissant de la gloire qu'il venait d'acquérir en Allemagne, reçut du cabinet de Vienne l'ordre de se mettre à la tête des armées autrichiennes destinées à continuer la guerre contre l'armée de la république française, dite, Armée d'Italie. Dès les premiers jours de Mars, il avait cinquante mille hommes répandus dans le Tyrol et derrière la Piave; de plus, il attendait du Rhin un renfort de quarante mille soldats bien disciplinés et remplis du désir de se mesurer avec les vainqueurs de Beaulieu, de Wurmser, de Davidowich et de Provera.

Le Directoire sentit enfin la nécessité de renforcer l'armée d'Italie, qui se plaignait, non sans raison, d'avoir à supporter toutes les fatigues d'une guerre cruelle.

Bernadotte, l'homme de la liberté par excellence, maintenant Roi de Suède; ce même Bernadotte que l'on vit plus tard combattre contre les glorieux restes des troupes qu'il commandait alors, ce grand soutien des gouvernements démocratiques, dont le bouclier républicain se brisa devant une couronne, comme le pa-

pillon ébloui par la lumière y va brûler son aîle ; Bernadotte donc, à la tête d'une division détachée de l'armée de Sambre et Meuse ; et Delmas, à la tête d'une autre division détachée de l'armée du Rhin, reçurent l'ordre de passer les Alpes. Ces troupes qui devaient s'élever à trente mille hommes éprouvèrent beaucoup de désertions et ne se composaient guère que de dix-neuf mille hommes, quand Napoléon, à son retour de Tolentino, les passa en revue.

D'un autre côté, le Directoire ayant refusé de ratifier le traité de Bologne, l'armée d'Italie fut privée du contingent du roi de Sardaigne et de celui de Venise : ainsi, bien loin de se voir aidés, les Français furent forcés de placer dix mille hommes en observation. Napoléon n'entra donc en Allemagne qu'avec cinquante mille hommes.

Le Prince Charles avait réuni ses principales forces dans le Frioul ; ce qui détermina Napoléon à se hâter de l'attaquer avant l'arrivée des renforts du Rhin et à porter, dans cette vue, son quartier-général à Bassano.

Les Français passèrent la Piave et le Tagliamento en présence de leurs ennemis, renversèrent la division autrichienne commandée par Lusignan, firent ce général prisonnier, s'établirent à Conégliano et reconnurent que le Prince Charles, sans doute parce que le terrein était favorable à sa belle cavalerie, avait choisi les plaines de Tagliamento pour son champ-de-bataille.

Le lendemain, à neuf heures du matin, la canonnade s'engagea d'une rive à l'autre. L'armée française, trouvant les Autrichiens trop bien préparés à la recevoir, cessa son feu et bivouaqua. Les Autrichiens crurent que les Français se retiraient pour prendre position, ils firent eux-mêmes un mouvement rétrograde et entrèrent dan leur camp.

Deux heures après, quand tout fut tranquille, les Français reprirent subitement les armes, se jetèrent dans la rivière et la traversèrent dans le plus grand ordre.

Les Autrichiens accoururent pour s'opposer à ce passage : il était trop tard, la première ligne avait atteint la rive gauche du Tagliamento, où elle était rangée en bataille et protégeait le passage de la seconde. On combattit plus de trois heures, après quoi les Autrichiens, voyant arriver une division française dans la direction de Saint-Daniel, battirent en retraite, abandonnant à leurs vainqueurs huit pièces de canon et tous leurs traîneurs. En vain, dans cette retraite, le Prince Charles et ses grenadiers se prodiguèrent pour l'effectuer en ordre ; ils furent poursuivis, harcelés, rompus : leurs débris se réfugièrent à Willach. Les Français occupèrent Tarwis, et s'avancèrent avec tant de rapidité, que les Autrichiens n'eurent pas le temps de brûler le pont de Willach sur la Drave.

Napoléon fit donc son entrée en Allemagne par la Carinthie. Il ordonna à Joubert de repousser les forces qu'il avait devant lui au-delà du Brenner et de rejoindre l'armée à Spital. Conformément a ces ordres, Joubert livra la bataille dite de Saint-Michel ; défit le général Kerpen et s'empara de Neumarck, ouvrant ainsi le Tyrol.

Cependant la première division autrichienne du Rhin débouchait à Clausen, Kerpen se rallia derrière elle. Joubert l'y poursuivit et l'y défit de nouveau, puis voyant que la division qu'il avait vaincue se retirait sur le Brenner, il opéra sa jonction avec la grande armée, emmenant avec lui sept mille prisonniers.

Ainsi, en vingt jours, Napoléon vainquit deux fois le Prince Charles en bataille rangée et le défit dans plusieurs combats : il rejeta les Autrichiens au-delà du Brenner, de l'Isonzo et des Alpes-Juliennes, et porta son quartier-général en Allemagne, à soixante lieues de Vienne. La cour d'Autriche en fut tellement alarmée, qu'elle fit embarquer sur le Danube, ses papiers, ses meubles les plus précieux, les Archiducs et les Archiduchesses, pour les envoyer en Hongrie. Marie-Louise, alors agée de cinq ans, était au nombre des fugitifs.

CHAPITRE XVI.

Léoben.—États Vénitiens.—Venise.—Montébello.

Pour continuer sa marche et descendre dans les plaines du Danube, Napoléon comptait toujours sur la coopération de l'armée du Rhin : mais ayant reçu une lettre du Directoire, dans laquelle on lui mandait que Moreau ne pouvait entrer en campagne, faute de bateaux pour exécuter le passage du Rhin, il fallut abandonner l'espoir d'avancer jusqu'à Vienne.

Napoléon écrivit donc au Prince Charles :—

"Monsieur le général en chef, les braves font la guerre, mais ils désirent la paix. Depuis six ans que cette guerre est commencée, n'avons-nous point encore détruit assez d'hommes ? N'avons-nous point fait assez de mal à l'espèce humaine, qui gémit de tous côtés ? L'Europe qui s'était armée contre la République Française a déposé les armes. Votre souverain seul continue la guerre, de toute part le sang coule par tor-

rents, et cette sixième campagne s'annonce sous de funestes auspices.

Quelle qu'en soit l'issue, nous causerons la mort de quelques milliers de braves de plus; puis il faudra se déterminer à traiter et à faire taire des passions odieuses.

Le Directoire avait fait connaître à S. M. l'Empereur, le désir qui anime la République Française, de mettre fin à une guerre qui porte la désolation chez tous les peuples. L'intervention du cabinet de Londres a mis obstacle à la paix; n'y a-t-il donc point d'espoir de nous entendre entre nous? Continuerons-nous de nous entre-détruire pour satisfaire les intérêts et les passions d'une nation éloignée du théâtre de la guerre?

Vous, Monsieur le Général, qui par votre naissance, pouvez vous approcher du trône, vous qui êtes au-dessus des passions qui animent souvent les ministres et les cabinets, ne vous sentiriez-vous point le désir de mériter le titre glorieux de bienfaiteur de l'humanité et de sauveur de l'Allemagne? Ne croyez pas, Monsieur le Général en chef, que je veuille dire qu'on ne la saurait sauver par la force des armes; mais en supposant que la guerre vous soit favorable, l'Allemagne n'en sera pas moins ruinée. Quant à moi, si les ouvertures que je vous fais contribuent à sauver la vie d'un seul homme, je serai plus fier de la couronne civique que j'aurai méritée en m'efforçant d'épargner le sang de mes compatriotes, que de celles que je pourrais obtenir par la gloire des conquêtes.

Je vous prie, Monsieur le Général en chef, de croire à mes sentiments d'estime et de respect."

"BONAPARTE."

Cette lettre était datée du quartier-général de Clagenfurt, 31 Mars 1797.

Pour appuyer cette missive, Napoléon fit attaquer l'arrière-garde autrichienne par Masséna, qui entra dans Freisach.

Le 2 Avril, le prince Charles envoya une réponse au général français ; il dit qu'il n'avait aucun pouvoir pour entrer en négociations, qu'il regrettait les malheurs que la guerre entraînait ; mais qu'en soldat, il obéissait aux ordres de son souverain, sans délibérer.

Ce même jour, un combat très-vif eut lieu à Neumarck, l'Archiduc Charles perdit ses positions, trois mille hommes, six pièces de canon, cinq drapeaux et beaucoup de bagages. Le 3, il y eut un autre engagement à Unzmarckt, et les Français entrèrent à Knittelfeld

Le 7, Napoléon avait son quartier-général à Tudemburg, d'où il se porta à Léoben.

Deux envoyés autrichiens, Bellegarde et Merfeld se présentèrent et demandèrent un armistice de dix jours; Napoléon n'accorda que cinq jours. Le 13, les plénipotentiaires arrivèrent à Léoben, le 18, on signa les préliminaires de la paix.

Le jour que l'on signa, le général français Hoche passa le Rhin : le 21, Moreau avait aussi passé ce fleuve et repoussé les Autrichiens : mais il était trop tard, et les hostilités durent cesser.

Ce fut dans les conférences de Léoben, que le plénipotentiaire autrichien fit voir à Napoléon une lettre toute de la main de l'empereur François, dans laquelle ce monarque offrait d'obtenir de ses alliés une souveraineté de deux cent cinquante mille habitants, pour être donnée en propriété à Napoléon et à ses héritiers :

afin, était-il dit dans cette lettre, de le mettre à l'abri de l'ingratitude républicaine. Napoléon sourit ; il chargea le plénipotentiaire de remercier l'empereur de cette marque d'intérêt, et de lui faire savoir qu'il n'ambitionnait ni richesses, ni honneurs, qui ne lui viendraient pas de sa patrie et qui ne contribueraient pas à la gloire et au bien-être de son pays.

Pendant que les Français pénétraient en Allemagne, les états Vénitiens s'insurgèrent : on fit courir le bruit de la défaite des Républicains : plus de trente mille paysans s'armèrent dans le Véronais.

Le 17 Avril, le tocsin sonna partout, et un grand nombre de Français furent massacrés ; mais la nouvelle du traité de Léoben arriva ; l'abattement succéda à l'enthousiasme, la soumission à la révolte. Napoléon envoya Junot à Venise. Le sénat s'humilia ; mais il n'était plus temps. Une correspondance découverte avait informé les Français des trames ourdies par l'oligarchie vénitienne. Napoléon déclara la guerre à Venise. Lorsque cette déclaration arriva, le grand conseil de l'aristocratie se démit et rendit la souveraineté au peuple. Ce fut en vain que ces familles sollicitèrent de la cour de Vienne d'être comprises dans l'armistice ; cette cour, qui avait ses vues, fit la sourde oreille. Le 16 Mai, le drapeau tricolore flotta sur la place Saint-Marc, les Français occupèrent Venise et l'on proclama la constitution des douze cents.

L'ordre rétabli à Venise, où les Républicains commirent aussi quelques dilapidations ; Napoléon envoya Bernadotte à Paris, avec les drapeaux pris aux Vénitiens et au Prince Charles.

Le quartier-général Français fut ensuite transporté à Montébello près de Milan. Napoléon y séjourna plu-

sieurs mois. Ce fut là, que l'on négocia; que l'on signa les traités avec la République de Gênes, le roi de Sardaigne, le Pape, le duc de Parme et la Toscane: que l'on décida la réunion de la République Cispadane et de la Transpadane en une seule, dite Cisalpine; et que Napoléon, choisi pour arbitre entre les Grisons e les habitants de la Valteline, proclama cette maxime: "Aucun peuple ne peut être sujet d'un autre peuple sans violer les principes du droit public et naturel."

CHAPITRE XVII.

Divisions intestines.—Le Directoire.—Dix-huit Fructidor.—Loi.

Pendant que Napoléon fesait ainsi respecter la République Française au dehors, il s'élevait au dedans des divisions qui présageaient une crise fatale. Cet gouvernement, composé de cinq intérêts, de cinq passions, de cinq caractères différents, obligés, pour se satisfaire alternativement, de se faire des sacrifices réciproques, mécontenta beaucoup de monde. Il se forma divers partis. Les uns voulaient un président à la tête des affaires; les autres préféraient à tout un gouvernement militaire. Les émigrés et les privilégiés appelaient de tous leurs vœux une contre-révolution; en vain on les flattait, ils ne voulaient faire aucune concession à des hommes sans naissance. Les hommes de 93 murmuraient, parce qu'ils se voyaient craints, c'est à dire persécutés: car quand un gouvernement craint, il cherche à opprimer l'objet de ses appréhensions.

Le Directoire adopta la basse politique connue sous

le nom de Bascuez. Ce système ne tarda pas à produire ses résultats ordinaires; les élections au Corps-Législatif amenèrent aux affaires des hommes opposés au Directoire: et Pichegru, député du Jura aux Cinq Cents, fut nommé, par acclamation, président de ce conseil.

Bientôt, la division se mit dans le Directoire: Rewbel, Barras, et La Reveillère formèrent la majorité; Carnot et Barthélemy la minorité; le ministère fut changé.

Les républicains prononcés marchaient avec la majorité du Directoire. Les partisans des princes de la maison de Bourbon, et par conséquent de l'étranger, à la tête desquels étaient Pichegru, Willot, Imbert, Colomès, Rovère, &c., formaient un comité royaliste, dont les plans s'organisaient avec ordre et avec le plus grand secret. Les clubistes de Clichy, parmi lesquels on comptait des hommes de mérite, se montraient ennemis des directeurs et des conventionnels: ils se donnaient pour les seuls vraiment sages et bons Français. Ils ne pensaient nullement à tramer un complot contre la République, et cependant, dans leurs discours, ils secondaient la politique de Pitt et des princes: en un mot, ils ressemblaient au plus grand nombre de ceux, qui, se mêlent de politique sans avoir approfondi l'art de gouverner, et sans comprendre les passions, qui, de tout temps, et dans tous les états, ont agité les diverses classes: passions que tout gouvernement devra contenir ou réprimer; parce que d'un côté, le pouvoir, comme ces passions l'entendent, est un abus de priviléges et de tyrannie: tandis que de l'autre côté, la liberté, comme ces passions la comprennent, est une égalité impossible en principe, un droit affreux du

plus fort, un débordement intolérable de l'ignorance et du caprice, dont le résultat ne saurait être que le renversement de l'ordre social.

Enfin, ceux qui gouvernaient à coups de plume, les journalistes, étaient contraires au Directoire, et remplissaient leurs feuilles de déclamations contre Napoléon. Ces journaux devinrent l'objet de l'entretien des camps. Napoléon et Moreau haranguèrent leurs soldats, déjà irrités d'entendre dire qu'on osât leur adresser autre chose que le langage de l'admiration et de la reconnaissance ; car le soldat français, quand il a prodigué son sang et souffert les fatigues d'une guerre cruelle, qu'il soit victorieux ou non, veut être flatté, admiré même : il sait que nulle autre récompense ne l'attend ; mais cette récompense il la veut. Si le vieux vétéran, assis aux confins des Champs-Elysées, montre du doigt le dôme doré de son hôtel, ou le Pont d'Iéna, puis se met à donner les détails du fameux combat que le pont rappelle à son souvenir, il ne se contente pas, lorsqu'il à fini de parler de la bataille, de dire avec emphase, " Et moi aussi j'étais là," il veut encore que son auditeur partage son enthousiasme et qu'il redise, " Il était là !"

Napoléon finit sa proclamation à ses troupes, par ces mots : " Jurons sur nos drapeaux, guerre aux ennemis de la République et de la Constitution de l'an III."

Il eût pu renverser le Directoire, on l'y engageait même. Il eût pu dès-lors, devenir un des premiers chefs de l'état ; l'enthousiasme de son armée, lui eût ouvert le chemin du pouvoir : mais il était encore le héros sans reproche ; le grand homme sans tache ; I

se déclara pour le Directoire, et envoya Augereau à Paris.

Se sentant sûr d'un pareil appui, le Directoire se réforma, il fit arrêter Barthélemy ; Carnot, averti a temps, se réfugia à Genève. Merlin et François de Neufchâteau remplacèrent les deux directeurs ainsi expulsés. Le même jour, Pichegru, Willot, cinquante Députés au conseil des Cinq-Cents et cent cinquante autres individus, la plupart journalistes, furent aussi arrêtés. Le Directoire mit sous les yeux de la nation les papiers trouvés dans le porte-feuille d'Entraigues ; où l'on démêlait une conspiration contre la République, et le 19 Fructidor, la loi, qui porte la date de ce jour, condamna à la déportation deux Directeurs, cinquante Députés, et cent cinquante-huit personnes. Les élections de plusieurs départements furent cassées. On fit embarquer les déportés à Rochefort pour être transportés à la Guiane. Ainsi triomphèrent les trois directeurs qui eurent le dessus ! Par mesure de Salut public, ils envoyèrent des hommes de grand talent, de bons patriotes, périr dans les déserts de Sinamari, et cela sans acte d'accusation et sans jugement : renouvelant, dans une république moderne, les proscriptions des Triumvirs de la vieille Rome. Rewbel, Barras et La Reveillère, ne virent dans ce qu'ils nommèrent le triomphe de la République, que leur vengeance personnelle, et en fesant du Directoire un pouvoir tyrannique, ils en préparèrent le renversement. De leur côté, les Conseils ne convoquèrent pas les assemblées électorales pour se compléter, et parurent ainsi ne pas comprendre qu'un corps mutilé perd son indépendance et ne jouit d'aucune considération.

CHAPITRE XVIII.

Udine.—Campo-Formio.—Retour à Paris.

Après le 18 Fructidor, le Directoire se crut la force, non seulement de commander avec hauteur à la nation, aux généraux et à leurs armées ; mais aussi de dicter des lois à tous les cabinets de l'Europe. Le cabinet de Vienne, avait refusé de ratifier la convention signée à Montébello, le Directoire profita de cette circonstance pour tâcher de rendre la paix impossible, en fesant des demandes plus insultantes encore pour les Autrichiens. Napoléon reçut l'ordre de rompre les négociations et de recommencer les hostilités : mais comme il voulait le salut de la France et non la satisfaction de l'orgueil du Directoire, il n'obéit pas.

Le 29 Novembre, le Directoire envoya son *ultimatum :* il ne voulait céder à l'Autriche ni Venise, ni la ligne de l'Adige, et insistait même sur ce que le général en chef de l'armée d'Italie fît agréer ces conditions par la force des armes.

Des conférences eurent lieu à Udine, où le comte Cobentzel assura que l'empereur était bien résolu à s'exposer à toutes les chances de la guerre ; même à fuir de sa capitale, plutôt que de se soumettre à l'*ultimatum* posé par Napoléon ; cet envoyé finit même par menacer la France de l'intervention de la Russie, (faute politique dont toute l'Europe aura à se repentir ;)

et rejeta sur Napoléon le sang qui pourrait couler dans une nouvelle lutte.

Napoléon se leva, prit sur le guéridon un petit cabaret de porcelaine, et s'adressant au Comte il lui dit: "La trève est donc rompue et la guerre déclarée; mais souvenez-vous qu'avant la fin de l'automne, je briserai votre monarchie, comme je brise cette porcelaine." En prononçant ces derniers mots, il la jeta à terre, salua le congrès et sortit.

À peine arrivé au camp, il fit mander au Prince Charles que les négociations étant rompues, les hostilités recommenceraient sous vingt-quatre heures. Toutefois, avant l'expiration de ce temps, le Marquis de Gallo déclara que l'Autriche adhérait à l'*ultimatum* de la France, et le 17 Octobre, à cinq heures du soir, la paix fut signée.

Par ce traité de paix, l'empereur reconnut à la France ses limites naturelles, limites auxquelles il faudra bien en venir quelque jour, et que les cabinets de l'Europe feront mieux de tracer à coups de plume qu'à coups de canon: ces limites sont le Rhin, les Alpes, la Méditerranée, les Pyrénées, et l'Océan!

Le gouvernement autrichien consentit à ce que la république Cisalpine fût formée de la Lombardie, des duchés de Reggio, de Modène et de la Mirandole; des trois légations (de Bologne, de Ferrare et de la Romagne); de la Valteline et de la partie des États-Vénitiens sur la rive droite de l'Adige. Il céda encore le Brisgaru, ce qui éloignait les États héréditaires des frontières françaises. Il fut convenu, en outre, que le boulevard important de Mayence serait remis aux troupes de la République, d'après une convention militaire qui serait faite à Rastadt, où le plénipo-

tentiaire français et le Comte de Cobentzel se donnèrent rendez-vous.

Ce traité, dit de Campo-Formio, portait pour Article premier: " L'Empereur d'Allemagne reconnaît la République Française." " Effacez cela," dit Napoléon, " la République Française est comme le soleil : est aveugle celui qui ne la voit pas."

Le général Berthier, et le célèbre savant Monge membre de la commission des sciences et des arts en Italie, portèrent le traité à Paris.

Le Directoire, qui était loin de s'attendre à la paix, reçut le traité avec surprise ; il laissa même entrevoir du mécontentement et parut hésiter à le ratifier : mais l'opinion publique voulait la paix : le Directoire n'en pouvant raisonnablement espérer une plus avantageuse pour la France, donna sa ratification.

On avait alors la manie des républiques, comme de nos jours (1832), on a celle des gouvernements représentatifs. Il fallait donc établir des républiques partout, où maintenant on veut réunir les trois pouvoirs. Espérons que l'on finira par trouver une politique, qui assurant le bonheur du plus grand nombre, mettant les faibles à l'abri de la tyrannie innée dans les puissants, distinguant le spirituel du temporel, et l'ignorance du mérite, fera la base de tous les gouvernements.

Pour finir l'organisation de la république cisalpine, Napoléon se rendit à Milan, où il eut une véritable cour. Joséphine l'y joignit et par des manières douces fit beaucoup d'amis à son mari. Avec quel plaisir elle revit son glorieux Achille, et son jeune Eugène qui venait de faire ses premières armes!

De Milan, Napoléon se rendit au congrès de Rastadt, qu'il quitta aussitôt que les Français eurent oc-

cupé Mayence, en échange de Venise et de Palma-Nuova. Partout le général républicain se déroba aux témoignages d'admiration qu'on lui prodiguait, il traversa même la France incognito et alla descendre à sa modeste demeure, rue Chantereine. A peine y fut-il, que la municipalité changea spontanément le nom de cette rue, que l'on appela rue de la Victoire et qui est redevenue rue Chantereine.

Pour la France, les victoires de Napoléon avaient produit les plus heureux résultats; et si elle eût été gouvernée par des hommes sages, la paix alors eût été signée avec toute l'Europe: car l'Angleterre seule, restait menaçante; et elle avait témoigné le désir de traiter. Aidés par l'ordre que les succès de l'armée d'Italie ramenèrent dans les relations extérieures, des hommes zélés ramenaient l'ordre dans l'intérieur.

L'Italie était sous l'influence de la France. Les Armées du Rhin et de Sambre et Meuse avaient reporté le drapeau français sur les bords du Loch, où Turenne, le premier, l'avait arboré. Plus de cent vingt millions de contributions extraordinaires avaient été levés en Italie; une moitié avait servi à nourrir et à réorganiser l'armée dans tous ses services, l'autre moitié, envoyée à Paris, avait aidé le service de l'intérieur et de l'armée du Rhin. Le Muséum *National* s'était enrichi de productions *étrangères*.

Les bâtiments pris à Livourne et à Venise avaient un peu relevé la marine. Les escadres de Toulon reparaissaient avec influence dans la Méditerranée, dans l'Adriatique et même dans le Levant.

Le grand débouché des Alpes fesait renaître le commerce de Lyon, de la Provence, et du Dauphiné. Certes, de beaux jours eussent pu alors être assurés à

la France, et ces beaux jours, on les eût dus à Napoléon: mais des intérêts personnels, des passions mal-éteintes, se heurtèrent; et il en fut autrement.

CHAPITRE XIX.

Napoléon à Paris.—Institut.—Remise solennelle du traité de Campo-Formio.—Le Directoire.—La Suisse.—République romaine.—Bernadotte.—Madame de Staël.

NAPOLÉON qui avait procuré tant d'avantages à la France, à qui l'on avait offert tant de richesses, retourna dans sa patrie presque aussi pauvre qu'il en était parti. Il ne possédait que les économies qu'il avait faites sur ses appointements de général, avec lesquelles il fit acheter Malmaison au nom de sa femme. On pensait alors que la nation allait lui décerner quelque grande récompense, le Conseil des Cinq-Cents avait même rédigé un acte, pour lui offrir la terre de Chambord et un grand hôtel à Paris: mais le Directoire qui se sentait infiniment petit et voyait Napoléon infiniment grand, se montra jaloux et s'opposa à ce que la France prouvât sa reconnaissance au jeune général.

Cependant, les chefs de tous les partis cherchaient à s'introduire auprès de Napoléon, il refusa de les accueillir. De toute part, le peuple s'assemblait et se portait où l'on espérait de le voir, il ne se montrait que bien rarement.

Au spectacle, il n'allait qu'aux loges grillées, et il refusa une représentation d'apparat que les administrateurs de l'Opéra lui offrirent.

Le Directoire ne put s'empêcher, de lui montrer les plus grand égards. Souvent même, un des ministres allait de la part du gouvernement l'inviter à assister au

conseil; il y prenait place entre deux directeurs, et donnait avec calme son avis sur les objets du moment.

La proscription de Carnot, avait laissé une place vacante à l'Institut, on l'offrit au général Bonaparte, qui dès-lors, adopta le costume de ce corps savant.

Enfin, le Directoire, sous prétexte de la remise du traité de Campo-Formio, donna une fête des plus brillantes au général de l'armée d'Italie. On éleva des échafaudages sur la place du Luxembourg, et l'on groupa en dais, au-dessus des cinq directeurs, les drapeaux conquis en Italie. Napoléon reçut les honneurs dont on le combla, comme un homme qui sent avoir droit à de pareils hommages et qui y est accoutumé: il fit un discours simple, dans lequel on remarqua le passage suivant: "Le peuple français, pour être libre, avait les rois à combattre; pour obtenir une constitution fondée sur la raison, il avait dix-huit siècles de préjugés à vaincre: la religion, la féodalité, le despotisme, ont successivement gouverné l'Europe; mais de la paix que vous venez de conclure, date l'ère des gouvernements représentatifs. Je vous remets le traité de Campo-Formio ratifié par l'empereur. Cette paix assure la liberté, la prospérité et la gloire de la République. Lorsque le bonheur du peuple Français sera assis sur les meilleures lois organiques, l'Europe entière deviendra libre."

Barras dans sa réponse, dit "Que la nature avait épuisé toutes ses richesses pour créer Bonaparte."

Les Conseils, et le ministre des Affaires étrangères, Talleyrand, lui donnèrent aussi des fêtes: il parut à toutes, mais y resta peu de temps. Dans une de ces fêtes, Madame de Staël,* dont les prétentions et les

* Voyez "Les Quarante soirées, ou Biographie des Dames," par L. A. T. MORDACQUE.

avances lui déplaisaient beaucoup, l'interpella, au milieu d'un grand cercle, de lui dire quelle était, à son avis, la plus grande femme du monde, morte ou vivante. "Celle," répondit froidement Napoléon, "qui a donné le plus de citoyens à la patrie." Madame de Staël, qui cherchait évidemment un compliment, ou une flatterie, fut déconcertée : elle crut se venger plus tard en disant : "J'avais rassemblé des matériaux pour l'histoire de Napoléon; mais ils ne serviront que pour les aventures de Bonaparte."

Ce fut alors que Napoléon refusa de retourner à Rastadt, et qu'il accepta le commandement de l'armée d'Angleterre.

L'histoire des temps héroïques n'offre rien de plus grand que Napoléon à cette époque. En vain la jalousie a voulu ternir ce brillant début, les calomnies ont disparu, la vérité triomphe et la gloire du grand homme reste dans toute sa splendeur.

Ici s'arrêteront les premiers récits de l'historien qui divisera la carrière de Napoléon en quatre époques. Campagne d'Italie, Expédition d'Egypte, Consulat et Empire.

Dans la première époque tout écrivain impartial reconnaîtra en Napoléon une vraie grandeur : car cette grandeur passera sans tache à la postérité ; elle encouragera les hommes de génie qui n'ont pas de naissance, et servira de leçon à ceux qui se croient grands parce qu'ils comptent beaucoup d'ayeux.

Les trois autres époques méritent surtout l'attention des peuples, qui se laissant éblouir par une vaine gloire, s'enchaînent ainsi à la destinée d'un ambitieux et perpétuent cette maxime absurde : "Que la guerre est un fléau nécessaire."

CHAPITRE XX.

Expédition d'Égypte.

Napoléon, jusqu'à l'époque de l'expédition d'Égypte, n'avait paru s'occuper que de la gloire et du salut de la France. Après avoir en quelque sorte assuré l'objet de ses désirs par la force des armes, il le consolida par sa conduite privée. Ce fut lui, qui par des représentations calmes au cabinet de Vienne, obtint la mise en liberté de La Fayette et de plusieurs autres républicains, retenus prisonniers d'état à Olmütz, depuis 1792. Il exerça aussi son influence dans l'intérieur du Royaume, pour alléger les peines d'un grand nombre de familles. Il fit effacer plusieurs noms de la liste des émigrés, et entre autres, celui de son sécretaire Bourienne. Il ne paraissait ambitieux que de faire le bien.

La mauvaise politique du Directoire ayant éloigné du Continent le plénipotentiaire Anglais, Lord Malmesbury, qui s'était rendu à Lille, dans l'intention d'établir sur la bonne foi les bases d'un traité de paix entre la Grande Bretagne et la République Française, on organisa en France une armée qui devait tenter une expédition contre l'Angleterre. Les troupes destinées à cette prétendue expédition étaient cantonnées en Normandie, en Picardie et en Belgique. Napoléon, qui devait les commander, fit un voyage incognito, et alla inspecter ces forces sur tous les points. Ce fut pendant ces courses mystérieuses, qu'il conçut les projets d'établissements maritimes qu'il fit exécuter à

Anvers, sous l'Empire; qu'il reconnut les avantages que Saint Quentin retirerait d'un canal, qu'il fit ouvrir sous le Consulat; et qu'il se décida à préférer Boulogne à Calais, en cas de descente en Angleterre.

Cependant, la manière dont Napoléon était reçu partout par les soldats et par le peuple; la jalousie que lui montraient les Directeurs sous le masque de l'admiration; les conseils que lui demandait le gouvernement; l'ardeur que chacun des partis qui divisaient la France mettait à rechercher son appui; l'aigreur des journaux; l'ingratitude qu'affichaient des hommes puissants qui devaient leur pouvoir à ses conquêtes: l'espèce de culte que lui rendaient les enthousiastes qui se laissent séduire et entraîner par tout ce qui est grand; enfin les intrigues et le sentiment de sa supériorité rendirent l'ambition du jeune conquérant un peu plus personnelle. Il fut visible qu'il désirait faire partie du Directoire; mais il n'avait pas l'âge requis, et rien ne put lever cette difficulté. Alors se renouvelèrent dans l'esprit de Napoléon ses projets sur l'Orient. Il ne tarda pas à acquérir la certitude qu'une entreprise directe contre l'Angleterre n'était point praticable, cela le décida à porter toutes ses vues vers l'Égypte. Il soumit un plan d'expédition au gouvernement, en disant. "Les Anglais en continuant de chercher à dominer sur la Méditerranée, forceront les Français à faire des choses auxquelles ils n'eussent jamais pensé." Le gouvernement adopta les plans de Napoléon, qui, avec le plus grand secret, se prépara pour le départ.

Pendant que Napoléon organisait son expédition, la Suisse se souleva, pour s'opposer à la prépondérance que le Directoire voulait s'arroger, en donnant à cette

république fédérative, une constitution unique, semblable à celle de la France: il fallut renverser les obstacles à coups de canon.

D'un autre côté, la Cour du Saint-Père, aigrie par le traité de Tolentino, encouragea plusieurs révoltes dans Rome, le jeune Duphot, général d'un grand mérite et qui devait épouser une sœur de Napoléon, fut assassiné. L'Ambassadeur Français se retira à Florence. Berthier, à la tête d'une armée, marcha sur Rome et exécuta les ordres qu'il avait reçus de rétablir la République Romaine. La ville aux sept collines revit un gouvernement populaire; le Capitole, contempla de nouveau des consuls, un sénat, un tribunat........ mais la république et le royaume ont disparu, et le soi-disant descendant de l'humble pêcheur de Bethsaïde, le front ceint de la triple couronne, tient encore dans Rome les clefs du Paradis, du Purgatoire et de l'Enfer des Catholiques Romains.

A tous ces incidents, vint aussi se joindre l'insulte faite à Vienne au général Bernadotte, ambassadeur près de l'Empereur d'Autriche. La paix entre ce pays et la France fut sur le point d'être rompue parce que la populace de Vienne avait arraché le drapeau tricolore arboré par Bernadotte sur son hôtel, et outragé ce général. Mais l'Empereur fit des excuses au Directoire, et Napoléon, qui s'était vu sur le point d'être appelé de nouveau à combattre les Autrichiens, put fixer le jour de son départ pour l'Égypte, destination qui n'était pas connue, même du soldat.

À son arrivée à Toulon, il apprit que la loi, portant peine de mort contre les émigrés, régnait dans toute sa force, et que récemment encore, on avait fusillé un vieillard de quatre vingts ans Il adressa aux membres de

la commission militaire des remontrances écrites, dans lesquelles il les engagea à ne pas suivre à la lettre une loi aussi cruelle; il finit par ces mots: " Je vous conjure donc, Citoyens, quand la loi amène devant votre tribunal des vieillards et des femmes, de déclarer, qu'au milieu des combats vous avez respecté les pères et les femmes, même de vos ennemis. Le soldat qui signe une sentence de mort contre un individu qui n'est point capable de porter les armes est un lâche." Ces remontrances sauvèrent la vie à plusieurs émigrés.

Les escadres de Gênes, de Civita-Vecchia et de Bastia, s'étaient réunies à celle de Toulon. Treize vaisseaux de ligne, quatorze frégates, quatre cents bâtiments de transport, quarante mille hommes de troupes d'élite commandées par Berthier, Caffarelli, Kléber, Désaix, Régnier, Lannes, Dumas, Murat, Andréossi, Belliard, Menou et Zayonscheck; et les aides-de-camp élus Louis, Duroc, Eugène Beauharnais, le fils du directeur Merlin, et le Polonais Sulkowsky attendaient Napoléon à Toulon.

L'Amirauté anglaise, supposant que cet armement était destiné contre l'Angleterre et l'Irlande, envoya un renfort de dix vaisseaux de ligne à Nelson dans la Méditerranée; car le cabinet de Saint-James qui observait toujours les opérations de la France, avait tout supposé, excepté une expédition en Egypte.

Pendant dix jours, le vent fut contraire à la flottille. Napoléon employa cet intervalle à consoler Joséphine qui voulait le suivre, et à passer en revue tous les soldats à bord des bâtiments; il leur promit à chacun sept arpents de terre, et leur adressa la proclamation suivante.

" Soldats! Vous avez fait la guerre des montagnes,

des plaines et des siéges; il vous reste à faire la guerre maritime. Les légions romaines, que vous avez quelquefois imitées, mais pas encore égalées, combattaient Carthage tour-à-tour sur cette même mer, et aux plaines de Zama. La victoire ne les abandonna jamais, parce que constamment elles furent braves, patientes à supporter la fatigue, disciplinées et unies entre elles. . . . . Soldats, matelots! vous avez été jusqu'à ce jour négligés; aujourd'hui la plus grande sollicitude de la République est pour vous. Le génie de la liberté, qui a rendu dès sa naissance la République arbitre de l'Europe, veut qu'elle le soit des mers et des nations les plus lointaines. . . . . ."

Le 19 Mai, un coup de vent avait endommage les vaisseaux de Nelson, qui pour les faire réparer, s'était vu forcé de se retirer dans le golfe d'Ostand en Sardaigne. Napoléon profita de cette circonstance, et fit donner le signal. On mit à la voile, et un beau soleil que l'on nomma tant de fois, le soleil du Petit Caporal, éclaira le départ de la flotte Française.

CHAPITRE XXI.

Malte.—Alexandrie.—Proclamation.—Etat de l'Armée.—Remaniah.—Chebrheis.

Napoléon était à bord du vaisseau amiral l'Orient, où il eut de fréquentes conversations avec l'infortuné Brueys, sur la manœuvre, et sur la marine en général: souvent il étonnait l'Amiral, par la profondeur de ses remarques. Celui-ci, quand l'occasion s'en présentait,

se plaignait beaucoup de l'armement: "Tout," disait-il, "a été prévu pour faire un débarquement prompt et assurer le succès d'une campagne pour l'armée de terre: mais les navires sont encombrés, les vaisseaux de guerre, surtout, sont mal montés, les équipages sont trop faibles; en cas d'attaque, je ne garantirais rien, non, pas même si j'avais à combattre des forces inférieures aux nôtres. Il fallait bien du courage pour se charger d'une pareille flotte. Dieu veuille que nous passions sans rencontrer les Anglais qui nous cherchent; car, n'auraient-ils que dix vaisseaux, ils nous vaincraient, ou ne nous laisseraient qu'une victoire dont le résultat même ferait manquer l'expédition." D'après ces observations, Napoléon avait promis, en cas d'attaque, de faire jeter à la mer tout le bagage.

Dans le cours du voyage, plusieurs hommes tombèrent à la mer, Napoléon leur montra le plus grand intérêt, et par les ordres qu'il donna, sauva presque tous ceux à qui cet accident arriva. Pendant une nuit obscure, on entendit le bruit sourd d'une chute, Napoléon, craignant qu'un homme ne fût tombé à la mer, fit manœuvrer de manière à ce que l'on pût arracher la victime à la mort. Chacun se mit à l'ouvrage et l'on repêcha un quartier de bœuf, qui entraînant le crochet auquel on l'avait suspendu, était tombé dans l'eau. Le général en chef fit récompenser les matelots, en disant: "Si c'eût été un homme, ils l'eussent sauvé. Ils ont montré autant de zèle et autant de courage que si un de leurs frères eût été dans les flots."

Un jour que la sérénité du temps invitait à respirer l'air sur le pont, la flotte était alors dans la mer de Sicile, Napoléon aperçut les Alpes. "Les Alpes!"

s'écria-t-il. "Jamais je ne contemple l'Italie sans émotion.—Ces montagnes commandent les plaines où j'ai tant de fois conduit les soldats Français à la victoire.—Maintenant, nous allons en Orient.—Ce sont les mêmes hommes.—Nous vaincrons encore!" Et il resta debout, pensif, les yeux toujours tournés vers le point où il avait découvert le sommet des Alpes, qui descendaient comme un gros nuage à l'horizon.

Pour employer les longues heures de la navigation, Napoléon se plaisit à s'entourer des savants qui se trouvaient à bord de l'Orient. Il s'entretenait, surtout, avec Monge et Berthollet sur la Chimie, sur les Mathématiques et sur la Religion. De temps en temps, il proposait quelque question, qu'il développait lui même et que l'on discutait ensuite: par exemple. "Les planètes sont-elles habitées?"—"Sur les pressentiments."—"De l'interprétation des songes."—"Notre planète sera-t-elle détruite par l'eau ou par le feu?"—"Quel est l'âge du monde?" etc.

Ces scènes sociales servaient à remplir les heures que le service actif ne réclamait pas, et à chasser momentanément la crainte qu'inspirait la flotte de Nelson, qui, pendant plusieurs jours, n'était guère éloignée de l'expédition que de six lieues.

L'escadre avait quitté la France le 19 Mai 1798; le 10 Juin, elle fut devant l'île de Malte.

Les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem défendirent si mal leur inexpugnable rocher, que les Français débarquèrent le même jour et occupèrent la forteresse le lendemain, après une courte et honteuse négociation.

Ainsi tomba l'ordre de Malte, deux cent soixante huit ans après la donation de l'île par Charles-Quint.

Ainsi la Chevalerie religieuse fut chassée de son dernier asile par les enfants de la liberté, par les défenseurs des *droits de l'homme*. Un soldat protestant est maintenant en sentinelle, là ou veillait le chevalier. Quelque descendant de l'aristocratie d'Albion, un volume de Shakspeare à la main, se promène maintenant sous les beaux orangers, dans les jardins délicieux du Grand-Maître; où jadis on lisait les histoires rimées de Robert Wace, La Table Ronde, et les beaux vers du Tasse; car bien qu'ils ne s'en doutassent pas, ce fut pour les Anglais que les Républicains prirent l'île de Malte.

Napoléon possesseur de Malte, mit les Turcs en liberté, fit disparaître les bagnes: ordonna des travaux divers aux fortifications, laissa une garnison et partit le 19 Juin.

Nelson avait alors appris la destination de l'armement français, il se dirigea donc sur Alexandrie, où il arriva le 29. Si les Français n'eussent point été retardés deux jours dans l'attente d'un convoi parti de Civita-Vecchia, ils seraient arrivés en vue de la colonne de Sévère en même temps que les Anglais.

Napoléon, à l'approche de l'escadre anglaise, avait fait manœuvrer pour reconnaître le Cap d'Azé en Afrique, attendant des nouvelles avant de se diriger sur Alexandrie. Nelson, ne trouvant point les ennemis qu'il poursuivait devant Alexandrie, se dirigea sur Rhodes, sur Syracuse et sur la Morée, où il apprit que les Français avaient débarqué près d'Alexandrie, deux jours après son départ de ce point de l'Égypte.

A peine débarquée, l'infanterie se mit en marche sur la ville, qui fut enlevée avec tant de rapidité, que les habitants n'eurent pas le temps de capituler; mais on les traita bien. Le sang de Kléber fut le premier qui

coula sur cette terre, où les Français devaient tant souffrir. Napoléon adressa à ses soldats la proclamation suivante.

"Soldats Français! Les peuples avec lesquels nous allons vivre sont mahométans; leur premier article de foi est celui-ci: Il n'y a d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. Ne les contredisez pas; agissez avez eux comme vous avez agi avec les Juifs et avec les Italiens. Avez des égards pour leurs Muphtis et pour leurs Imans, comme vous en avez eu pour les Rabbins et pour les Evêques.... Les légions romaines protégeaient toutes les religions. Vous trouverez ici des usages différents de ceux de l'Europe; il faut vous y accoutumer. Les peuples, chez lesquels nous allons, traitent leurs femmes différemment que nous; mais dans tous les pays, celui qui insulte une femme est un monstre; le pillage n'enrichit qu'un petit nombre d'hommes, il nous déshonore, il détruit nos ressources; il nous rend ennemis des peuples qu'il est de notre intérêt d'avoir pour amis."

Après avoir ainsi parlé à ses soldats, il fit circuler une autre proclamation parmi les Egyptiens: "Peuple de l'Egypte, on vous dira que je viens pour détruire votre religion: ne le croyez pas; répondez que je viens vous restituer vos droits, punir les usurpateurs, et que je respecte plus que les Mameluks, Dieu, son prophète et le Koran..... Qadhys, Cheiks, Imans, Tchorbadys, dites au peuple que nous sommes aussi de vrais Musulmans. N'est-ce pas nous qui avons détruit le pape, qui disait qu'il fallait faire la guerre aux Musulmans? N'est-ce pas nous qui avons détruit les chevaliers de Malte? Trois fois heureux ceux qui seront avec nous! .... Malheur à ceux qui s'armeront pour

les Mameluks, et combattront contre nous ! Il n'y aura pas d'espérance pour eux ; ils périront !"

Napoléon laissa, dit-on, à Brueys, l'ordre d'entrer dans le port d'Alexandrie ; mais cet amiral ayant craint une fois entré de ne pouvoir sortir, se contenta d'embosser son escadre à Aboukir. Quand on informa le général en chef de la décision qu'avait prise l'amiral, il était déjà en marche pour le Caire, et les Arabes avaient coupé les communications entre l'armée et l'escadre.

Le 7 Juillet, l'armée partit d'Alexandrie, et arriva le lendemain au soir à Damanhour, harassée de fatigues et dévorée par la soif. On ne saurait décrire le dégoût, le mécontentement, la mélancolie, le désespoir même de cette armée lors de ses premières marches dans ce désert brûlant. Beaucoup de soldats se donnèrent la mort. Deux dragons sortirent des rangs et se précipitèrent dans le Nil : les généraux eux-mêmes se plaignirent ; on vit Lannes et Murat fouler aux pieds leur chapeux sur le sable, en présence des soldats. Plus d'une fois, on complota d'enlever les drapeaux et de retourner à Alexandrie. Caffarelli, qui avait une jambe de bois, et que l'on croyait l'auteur de l'expédition, était surtout l'objet de la haine de l'armée : mais tout se passa en sarcasmes, en jurements et en plaisanteries. Quand ce général passait, les soldats s'écriaient : "Celui-là, se moque bien de ce qui arrivera, il est toujours bien sûr d'avoir un pied en France." Les savants, qui fesaient partie de l'expédition, étaient aussi l'objet des brocards des soldats. On avait mis à la disposition de ces hommes avides de science, qui n'avaient pas craint de s'exposer à tant de fatigues pour s'instruire, un certain nombre d'ânes, afin de les aider dans les marches ; de là, ces animaux dont la bêtise est proverbiale, reçu-

rent le nom de *demi-savants.* Ainsi, au milieu même des souffrances; quand une mort affreuse décimait les soldats, dont à chaque journée, on voyait un grand nombre chanceler, tomber sur le sable, s'y rouler en agonie . . . . puis mourir, le caractère français perçait encore: mais à ce caractère s'était joint un égoïsme affreux, une ironie dont le souvenir glace le cœur. À la vue de leurs compagnons mourants sur la sable, du désert, on entendait les vainqueurs de l'Italie s'écrier: "Encore un d'établi sur la terre promise!" puis ils ajoutaient: "Si c'est ici que doivent être situés nos domaines, le gaillard pouvait bien assurément nous promettre du terrain à discrétion, nous n'en aurions pas abusé."

Malgré ses murmures et ses souffrances, l'armée se conduisit toujours bien devant l'ennemi.

Le 10 Juillet, la division Désaix repoussa un corps d'armée de Mameluks, devant Remaniah. Le 13, les deux armées furent en présence et alors eut lieu la fameuse bataille de Chebrheis. Toute la belle cavalerie des Mameluks se déploya. Ces hommes, couverts d'or et d'argent, armés d'excellentes carabines et de pistolets anglais, étaient montés sur les meilleurs chevaux du continent. Ils débordèrent les aîles de l'armée française; mais furent obligés de reculer devant un double feu de flanc et de front. La flottille turque fut aussi défaite; une explosion détruisit son amiral, une de ses demi-galères fut prise. Enfin, après sept jours de marche, privée de tout et sous un des ciels les plus brûlants du monde, l'armée Française campa à six lieues du Caire et aperçut les Pyramides, aux pieds desquels Napoléon apprit, que, vingt trois Beys avec toutes leurs forces, s'étaient retranchés et avaient garni leurs retranchements de soixante pièces de

anon

CHAPITRE XXII.

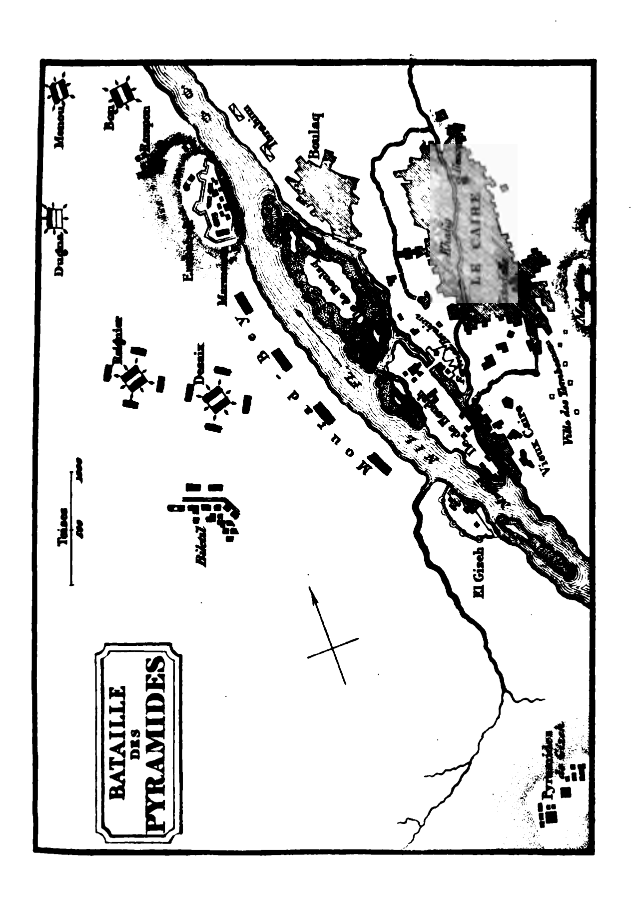
Bataille des Pyramides.—Salahie.—Combat naval d'Aboukir.—Religion.—Administration.—Institut.—Travaux.—Le Caire—La mer Rouge—Canal de Sesostris.

Le 21 Juillet, Napoléon à la tête de son armée partit pour Omedinar, où il arriva à une heure du matin. À la pointe du jour il rencontra une avant-garde de Mameluks, qui se retira sans attaquer; mais en bon ordre.

À dix heures, l'armée Française aperçut ses ennemis rangés en bataille. Leur droite, soutenue par une ligne de huit mille Mameluks à cheval, s'appuyait au Nil et à un grand camp retranché garni de quarante pièces de canon et défendu par vingt mille hommes d'infanterie; leur gauche s'étendait dans la direction des Pyramides, trois mille Arabes tenaient l'extrême gauche; formant une masse de soixante mille hommes: tous braves, bien armés et brûlants du désir de rejeter et d'envelopper dans le désert, ces Européens par qui leur pays était envahi.

Napoléon rangea son armée en bataille; et résolut de commencer l'attaque par la droite, dont il donna le commandement au brave Désaix: se tournant alors vers ces masses de pierre, qui semblent écraser la terre qui les porte, puis vers son armée, il s'écria: " Soldats! du haut de ces Pyramides, quarante siècles vous contemplent."

Le plan de Napoléon était d'appuyer le mouvement



Londres, F. de Porquet, Tavistock Street, 1840.

de sa droite avec toute l'armée, en passant hors de la portée des canons du camp retranché, qui n'étant pas sur des affûts de campagne, ne pourraient alors l'inquiéter : par cette manœuvre, il voulait opposer les Français aux Mameluks, et rendre la cavalerie et l'artillerie de ses ennemis inutiles.

Mourad-Bey, général en chef des forces Égyptiennes, devina l'intention de Napoléon, et pour en empêcher le succès, à la tête de neuf mille cavaliers, il se jeta sur la division Désaix qui fut d'abord ébranlée. Les Mameluks suivirent en masse pour soutenir l'attaque de Mourad-Bey ; mais les Français, s'étant formes en carrés, reçurent toutes les charges à coups de feu et sans s'ébranler. Napoléon, qui était dans le carré du général Dugua, se jeta sur le gros des Mameluks et se plaça entre le Nil et le général Régnier. Les Mameluks, au milieu des cris, de la poussière, de la fumée et de la mitraille, rentrèrent dans le camp d'Embabeh: la cavalerie se replia en désordre sur l'infanterie qui se précipita dans les bateaux pour repasser le Nil. Les Mameluks, s'apercevant de la fausse direction qu'ils avaient donnée à leur retraite, et voulant reprendre la route de Gizeh, où Mourad-Bey s'était retiré, se trouvèrent entre deux feux et cherchèrent leur salut dans le Nil qui les engloutit.

Retranchements, artillerie, pontons, bagages, tout tomba au pouvoir des Français, dont le général fut, dès-lors, nommé par les peuples de l'Egypte : le Sultan Kébir, *père du feu.* Les Mameluks et l'infanterie eurent environ dix mille hommes tués ou noyés et incendièrent soixante bâtiments chargés de leurs richesses. Pour s'emparer de l'or et des armes précieuses des Mameluks, les soldats français s'occu-

pèrent pendant plusieurs jours à pêcher des cadavres !

À neuf heures du soir, Napoléon prit possession de la maison de campagne de Mourad-Bey à Giseh ; à la pointe du jour, il fit passer une division dans l'île de Rodah. L'armée française se vit alors dans l'abondance et cessa, pour quelque temps, de se plaindre de l'Egypte.

Le 26, Napoléon fit son entrée au Caire, où la bataille des Pyramides avait répandu la consternation ; il occupa la maison d'Elfy-Bey, sur la place El-Bekir, et y transporta son quartier-général.

Les deux principaux Beys, Ibraïm et Mourad, se retiraient lentement, l'un vers la Syrie, l'autre vers la Haute-Egypte. Napoléon poursuivit Ibraïm. Dans cette poursuite, il rencontra les débris de la caravane de la Mecque, que les troupes d'Ibraïm avaient pillée, délivra les marchands arabes et leur donna une escorte pour les conduire au Caire. Ibraïm s'arrêta avec son armée, et prit position à Salahié ; il fut défait et rejeté en Syrie.

Délivré de son plus dangereux ennemi, Napoléon retourna au Caire. Ce fut là qu'il apprit la bataille navale d'Aboukir, et les désastres de la flotte française. Par cette victoire des Anglais sur sa flotte, Napoléon se trouva prisonnier dans le pays qu'il venait de conquérir. Il fit part de la perte de ses vaisseaux aux soldats, et leur dit : " Nous n'avons plus de flotte ! Eh bien ! il faut rester ici ou en sortir grands comme les anciens."

C'était l'époque de l'antique cérémonie que les Egyptiens célèbrent chaque année, à l'occasion du débordement du Nil. Napoléon, qui n'avait plus de

flotte et qui sentait la nécessité de se faire aimer des habitants, se joignit à eux dans toutes leurs fêtes religieuses, et donna le signal auquel on rompt la digue et l'on précipite dans le fleuve la statue de la fiancée. Peu de temps après, il célébra la naissance de Mahomet, chez le Cheik, commanda toutes les évolutions militaires qui eurent lieu ce jour-là : et répandit de grandes largesses dans la ville. Enfin, à l'époque religieuse du départ de la caravane du Caire pour la Mecque, il donna des ordres pour que la caravane fût protégée et écrivit lui-même au Schérif de la Mecque.

Quant à l'administration de la justice, Napoléon en investit les Arabes et donna tout prépondérance aux Cheiks : il choisit quarante de ces derniers pour former un Divan, communiquant ainsi avec le peuple, par l'entremise de ces hommes, qui étaient à-la-fois Nobles et Docteurs de la loi. Par la même politique, il s'attira les Cophtes, qui étaient versés dans l'administration du pays et qui, de plus, professaient la même religion que les Français.

Quant aux Janissaires et aux Ottomans, Napoléon les ménagea, persuadé que le ministre Talleyrand s'était rendu à Constantinople pour y entamer avec la Porte des négociations sur l'Egypte.

Après avoir organisé l'administration du pays, Napoléon établit l'institut d'Egypte : il le composa des membres de l'institut de France, des savants et des artistes de la commission étrangers à ce corps ; il y adjoignit plusieurs officiers d'artillerie et d'état-major, qui avaient cultivé les sciences ou les lettres.

L'Institut fut placé dans un des palais des Beys : la grande salle du harem, au moyen de quelques changements qu'on y fit, devint le lieu des séances, et le

reste du palais servit d'habitation aux savants. Le jardin fut métamorphosé en jardin botanique. On avait apporté de France un grand nombre de machines et d'instruments de physique, d'astronomie et de chimie ; on les distribua dans les diverses salles, qui se remplirent successivement de toutes les curiosités du pays, et des trois règnes de la nature.

Lorsque la Haute-Egypte fut conquise, ce qui n'eut lieu que la seconde année après l'invasion, la commission des savants s'y rendit pour s'occuper de la recherche des antiquités. Ces divers travaux ont donné lieu au magnifique ouvrage sur l'Egypte, rédigé et gravé dans les quinze premières années de ce siècle, et qui a coûté plusieurs millions.

Napoléon fit constamment travailler aux fortifications. Du Caire à Boulac, il fit construire une chaussée qui pouvait servir même pendant les inondations ; il éleva un théâtre, établit une manutention et fit bâtir plusieurs moulins à vent pour faire de la farine.

Cependant les émissaires de Mourad-Bey et d'Ibraïm-Bey, et un manifeste du Grand-Seigneur répandu dans toute l'Egypte par les Anglais, soulevèrent la population et rassemblèrent des armées. Napoléon reforma son armée, enrégimenta les marins échappés aux revers d'Aboukir, et se mit en mesure de faire face aux émeutes.

Le 22 Octobre, pendant qu'il était au Vieux-Caire ; le général Dupuy commandant de la ville et un grand nombre de français isolés furent massacrés. Napoléon arriva en hâte à la porte du Caire, il fut repoussé et entra par la porte de Boulac, rejeta les Arabes dans le désert, dirigea ses colonnes dans les rues, entoura de canons la ville et les mosquées et offrit aux habitants

un pardon qu'ils refusèrent. Alors l'artillerie foudroya la grande mosquée dont les portes tombérent sous les coups redoublés des haches des sapeurs, qui abattirent ensuite les rebelles. Après cette terrible journée, plusieurs turcs et égyptiens furent jugés et exécutés. Pour punir la ville, Napoléon abolit le Divan qu'il remplaça par un gouvernement militaire et leva une contribution extraordinaire.

Après avoir appaisé les troubles, Napoléon accompagné de quelques savants, partit pour Suez, où il désirait résoudre le problême de la jonction de la mer Rouge avec la Méditerranée, et rechercher les traces du canal de Sésostris. Après trois jours de marche dans le désert, où la route était marquée par les ossements de ceux qui avaient péri en fesant le même trajet, l'expédition atteignit Suez. Napoléon donna les ordres nécessaires pour compléter les travaux de la place, et établit une nouvelle douane pour faciliter le commerce avec l'Arabie ; puis profitant de la marée basse, il traversa la Mer-Rouge et gagna la rive opposée ; mais au retour il fut surpris par la nuit et par la mer montante : et courut le plus grand danger.

Pendant son séjour à Suez, le général en chef reçut une députation des cénobites du mont Sinaï, qui venaient implorer sa protection et le supplier de vouloir bien s'inscrire sur l'antique registre de leurs garanties : Napoléon écrivit son nom à la suite de ceux d'Ali, de Saladin, d'Ibraïm, et de quelques autres. Dans la même année, il avait reçu des lettres de Rome et de la Mecque : le pape l'appelait son très-cher fils, et le schérif, le protecteur de la sainte Kaba.

Après bien des recherches, ce fut Napoléon, qui le premier, découvrit un canal, construit en bonne maçon-

nerie, et susceptible d'être réparé. Ce fut à deux lieues de Suez. Les traces de cet ancien canal sont assez bien conservées pendant près de quatre lieues et se perdent ensuite dans les sables.

CHAPITRE XXIII.

Syrie.—El-Arish.—Gaza.—Jaffa.—Massacres.—Peste.—Saint-Jean d'Acre.—Mont-Thabor.

SUR ces entrefaites, Napoléon apprit que la guerre entre la Porte et la République Française était déclarée, et que déjà, Djezzar, pacha de Syrie s'avançait avec une armée considérable, dont l'avant-garde occupait le fort d'El-Arish, sur les frontiéres de l'Egypte.

Le but de l'expédition en Orient était, de la part du gouvernement, d'occuper Napoléon, et les Anglais loin de l'Europe: de la part de Napoléon, d'acquérir de la gloire et d'abaisser la puissance anglaise dans les Indes:

"La France," disait souvent Bonaparte, "une fois maîtresse des ports de l'Italie, de Corfou, de Malte, et d'Alexandrie, la Méditerranée deviendra un lac français. La révolution des Indes devra être plus ou moins prochaine selon les chances plus ou moins heureuses de la guerre: et les dispositions des habitants de l'Arabie et de l'Égypte plus ou moins favorables, suivant la politique qu'adoptera la Porte dans ces nouvelles circonstances."

Conformément à ces vues, le seul objet dont on s'occupa essentiellement, quand on forma une expédition, fut la conquête immédiate de l'Egypte, afin d'y former d'abord un établissement solide. Pour ce qui le regardait personnellement, Napoléon avait donc

réussi et consolidé ses succès par la fameuse victoire qu'il avait remportée aux pieds des Pyramides. Mais la destruction de l'escadre française à Aboukir, avait apporté de grands changements dans les moyens d'exécution de l'armée d'Egypte : d'un autre côté, le Directoire ayant donné contre-ordre à l'expédition d'Irlande, les Anglais purent harceler davantage leurs ennemis en Orient : enfin, la Porte se voyant bien soutenue par l'Angleterre, rendit toute opération de la part des Français bien plus difficile.

En effet, un plan se traçait à Constantinople par les Turcs, de concert avec les Anglais, pour attaquer les Français en Egypte dans le courant de Mai. Deux armées turques se réunissaient, l'une à Rhodes, l'autre en Syrie. Ainsi, Napoléon eut à craindre de se voir assailli par la première de ces armées, à Aboukir ; par la seconde, aux confins du désert qui sépare l'Egypte de la Syrie. De plus, il devait s'attendre à voir des troupes Européennes se joindre aux Turcs, et il ne doutait pas que les habitants ne se révoltassent contre l'autorité française à l'approche d'un tel orage.

Ces craintes portèrent le général en chef à faire un effort contre la Syrie, afin de forcer l'armée de Rhodes à secourir ce pays, et d'assurer la tranquillité de l'Egypte.

Napoléon partit donc du Caire à la tête de dix mille hommes. Kléber, Bon et Régnier dirigèrent l'infanterie ; Murat commanda la cavalerie ; Dammartin l'artillerie ; Caffarelli le génie ; et le contre-amiral Perrée, reçut ordre de croiser avec trois frégates devant Jaffa et d'y porter de l'artillerie de siége.

En peu de jours, Régnier arriva devant El-Arish : on prit la ville et le château, où l'on passa la garnison au

fil de l'épée. Après soixante lieues d'une marche pénible dans le désert, l'armée aperçut les belles montagnes de la Syrie et les riches plaines de Gaza. Les troupes de Djezzar, ayant abandonné cette ville à l'approche des Français, les habitants firent leur soumission au général républicain qui permit à son armée de se reposer deux jours. Deux jours!—après les fatigues et les privations inouïes qu'elle avait souffertes dans le désert!

Le troisième soleil qui éclaira les Français dans Gaza les vit se disposer à marcher sur Jaffa où ils arrivèrent bientôt. Il parait qu'ils étaient continuellement harcelés par des hordes nombreuses, que leurs rangs s'éclaircissaient tous les jours, et qu'il leur était difficile de s'approvisionner. Dans ces circonstances, un conseil de guerre présidé par Napoléon, décida qu'on ne ferait pas de prisonniers! On arriva devant Jaffa défendue par une bonne garnison. Trois jours cependant suffirent pour battre en brèche, marquer la place de l'attaque décisive et emporter la ville d'assaut. Le massacre fut général, et presque tous les turcs qui étaient dans la ville y périrent. Une troupe d'albanais et autres, au nombre d'environ quatre mille se retirèrent dans une forte position; puis ils ouvrirent quelques fenêtres, d'où ils annoncèrent leur intention de se rendre, si on leur promettait la vie, ou sinon de se défendre jusqu'à la mort. Les jeunes officiers qui commandaient le détachement envoyé à la poursuite de ces malheureux, crurent pouvoir prendre sur eux de leur accorder la vie, et les amenèrent désarmés dans le camp français. À la vue de cette masse d'hommes, Napoléon s'écria: « Eh! que voulez-vous que je fasse de tout ce monde-là, quand je n'ai pas

même assez de vivres pour mon armée!" puis il réprimanda vivement ses aides-de-camp Beauharnais et Croisier pour avoir accepté la capitulation de ce corps. Ils se défendirent en disant: " Général, ne nous avez-vous pas envoyé pour arrêter le carnage?" "Oui," reprit Napoléon, "j'ai voulu mettre fin au massacre des femmes, des enfants, des vieillards, des habitants paisibles en un mot; mais des soldats armés! vous deviez affronter la mort et les combattre plutôt que de me les amener." Toutefois il était trop tard, les prisonniers étaient là. Pendant trois jours, Napoléon les nourrit, en réduisant la ration de ses soldats, qui murmuraient et paraissaient même prêts a se révolter: à chaque instant, il tournait sa longue-vue vers la mer, cherchant une voile amie, dans l'espoir de quelque secours. Rien ne parut, et à l'unanimité, il fut décidé en conseil: 1o. Que ces quatre mille prisonniers seraient dangereux si on les mettait en liberté: 2o. Qu'on ne pouvait les nourrir: 3o. Qu'il fallait les fusiller! En conséquence, on les rangea en bataille entre l'eau et l'armée Française....et on les fusilla......

Au récit de tels malheurs, l'humanité frémit. O Peuples! O Rois!—Voilà la guerre—la gloire! Plusieurs de ces victimes vouées au massacre, s'échappèrent à la nage, et se retirèrent hors de portée de fusil, on leur fit le signe de paix, ils y crurent: ils revinrent chercher la paix promise, ils trouvèrent la mort!

Aussitôt après la prise de Jaffa, la peste se manifesta dans le camp français, on établit un hôpital pour les pestiférés et l'on marcha sur Saint-Jean d'Acre. En chemin, on prit Kaiffa où l'on trouva des munitions et des approvisionnements qui soulagèrent un peu le soldat.

On arriva devant Saint-Jean d'Acre le 18 Mars. Cette forteresse était défendue par une garnison nombreuse à laquelle les Anglais et les Turcs envoyaient journellement des renforts. Les fortifications avaient été armés sous la direction de l'émigré Français Phélippeaux, et de l'Anglais Sidney Smith. On savait cela, cependant on n'ouvrit qu'une petite tranchée, peu profonde, ce dont tous les officiers supérieurs et principalement Kléber se plaignirent hautement. On envoya Mailly en parlementaire à Djezzar. Ce cruel pacha fit trancher la tête à l'envoyé, fit mettre son corps dans un sac, puis le fit jeter à la mer. Tous les jours le rivage était couvert de ces témoignages hideux de la barbarie de ce Musulman.

Le 20 Mars, on ouvrit la tranchée, le 25 on jugea la brèche praticable, on essaya l'assaut; mais on fut arrêté par une contrescarpe et un fossé de plusieurs toises. On mina, on fit sauter en partie la contrescarpe, le second assaut ne fut pas plus heureux que le premier. On creusa un puits de mine pour faire sauter une tour; mais on ne réussit qu'en partie. Pendant cette dernière opération, les Turcs firent une brillante sortie avec toutes leurs forces: ils livrèrent bataille aux assiégeants, furent vaincus et rentrèrent dans leur forteresse; où ils s'occupèrent de se reformer. Napoléon profita de cette espèce de suspension d'hostilités pour délivrer une partie de son armée, en danger devant l'armée de Damas. Dans les combats de Canaan, de Nazareth et de Saffet il repoussa ses ennemis; puis rencontra au pied du Mont-Thabor les vingt mille Turcs qu'il cherchait: il leur tua cinq mille hommes, leur prit leurs chameaux, leurs tentes et leurs provisions; puis reprit le chemin de Saint-Jean-d'Acre,

où il apprit que Perrée venait de lui débarquer des canons.

On recommença le siége; mais Caffarelli fut tué. Toute l'armée murmurait: Napoléon, à chaque instant, avait à commander à ses généraux de ne point s'exposer inutilement; tous, las de la guerre et du siége, épuisés de fatigue, et craignant la peste, cherchaient la mort et le disaient hautement.

Huit assauts avaient été infructueux. Une fois, quelques grenadiers pénétrèrent dans la ville; mais ils la trouvérent encombrée de monde: de tous côtés on brandissait des armes, on jetait de la poussière et l'on s'excitait au combat par des hurlements affreux; à cet aspect, cette colonne de braves s'arrêta; elle s'aperçut qu'elle n'était pas soutenue par l'armée, elle recula; mais perdit beaucoup des siens.

Le siége continua soixante jours; ce furent soixante jours de carnage. Cependant on allait prendre Saint-Jean d'Acre, du moins on avait toutes les chances de guerre qui pouvaient permettre d'espérer ce résultat de tant d'efforts et de bravoure, lorsqu'on signala une flotte portant douze mille hommes de renfort aux Turcs. Napoléon, attaqué par deux ennemis formidables, ayant des armées devant lui et la peste à l'ambulance, fit lever le siége. Le 20 Mai, l'armée reprit la route de l'Egypte; tout le monde, et Napoléon lui-même, dut marcher: les chevaux furent employés à transporter les blessés, les malades et les pestiférés, et à trainer les bagages.

Djezzar, malgré les renforts qu'il reçut, ne poursuivit point les Français dans leur retraite.

CHAPITRE XXIV.

Retour au Caire.—Armée Turque.—Aboukir.—Motifs de retour.

Avant de donner le signal du départ pour l'Egypte, Napoléon adressa à son armée la proclamation suivante :—

" Soldats ! Vous avez traversé le désert qui sépare l'Afrique de l'Asie, avec plus de rapidité qu'une armée arabe.

" L'armée qui était en marche pour envahir l'Egypte est détruite : vous avez pris son général, son équipage de campagne, ses outres, ses chamaux. Vous vous êtes emparés de toutes les places fortes qui défendent les puits du désert ; vous avez dispersé aux champs du Mont-Thabor cette nuée d'hommes accourus de toutes les parties de l'Asie, dans l'espoir de piller l'Egypte.

" Les trente vaisseaux que vous avez vus arriver dans Acre, portaient l'armée qui devait assiéger Alexandrie; mais obligée d'accourir à Acre, elle a terminé ses destins.

" Soldats ! après avoir, malgré votre petit nombre, nourri la guerre pendant trois mois dans le cœur de la Syrie, pris quarante pièces de campagne, cinquante drapeaux, fait prisonniers six mille hommes, rasé les fortifications de Gazah, de Jaffa, d'Acre, de Kaiffa, nous allons rentrer en Egypte : la saison des débarquements m'y rappelle."

Dans cette retraite, on eprouva de grandes souffrances

et l'on perdit beaucoup de monde; les dernières pièces de calibre furent ensevelies dans les sables de Tentoura, où restèrent aussi bien des hommes.

L'armée marchait, le 22 Mai, près de Césarée, ayant la mer à deux pas de sa droite: un homme caché dans un petit bois, sur la gauche, tira sur Napoléon; mais ne l'atteignit pas.

Le 24, on était à Jaffa, où l'on resta jusqu'au 29, pour y prendre les français qui y étaient restés.

On fit sauter les fortifications.

Il y avait dans l'hôpital un certain nombre de pestiférés dont le rétablissement était considéré comme impossible. Napoléon traversa les salles de l'hôpital, puis assembla son conseil. On y délibera sur les pestiférés, et l'on décida de terminer leurs souffrances par une forte dose d'opium; afin d'éviter de mettre la contagion dans l'armée. On ignore si l'opium fut administré; mais on sait que les pestiférés moururent. Napoléon a dit qu'il n'y en avait que sept, ses ennemis ont dit sept cents, et Bourienne qui n'a certainement pas cherché à pallier les fautes de Napoléon, dit qu'il y en avait tout au plus soixante.

Enfin, après vingt-cinq jours de souffrances, le 14 Juin, Napoléon arriva au Caire, où il fit une espèce d'entrée triomphante, pour imposer aux habitants, auxquels il adressa une proclamation annonçant la défaite de Djezzar!

Pendant l'expédition de Syrie, les habitants de l'Egypte furent tranquilles. Désaix avait contenu Mourad-Bey dans la Haute-Egypte. Dugua, dans la Basse-Egypte, avait facilement réprimé quelques légères insurrections; et Lanusse avait défait, dans le Delta, Elmody qui y avait fait des rassemblements.

La plupart des Beys apprirent alors qu'une armée Turque était sur le point de débarquer à Aboukir; ils s'efforcèrent donc de rassembler leurs troupes et de se rapprocher de cette rade: mais ayant trop précipité leurs mouvements, ils furent attaqués, cernés et défaits.

L'escarde anglaise commandée par Sidney-Smith, et l'armée Turque sous les ordres de Mustapha-Pacha arrivèrent devant Aboukir le 12 Juillet, ils débarquèrent, prirent les redoutes d'assaut de firent capituler la forteresse.

Napoléon apprit cette nouvelle le 14. Il fit aussitôt marcher toutes ses troupes disponibles sur Remaniah, où vingt-cinq mille hommes, dont trois mille cavaliers, se rassemblèrent.

Le 20 Juillet, Napoléon apprit que ses ennemis ne s'étaient pas encore mis en marche et qu'ils travaillaient à se fortifier, parce qu'ils attendaient une armée anglaise venant de Mahon; n'ayant eux-mêmes que vingt-six mille hommes, trois cents chevaux et trente bouches à feu. Le plan de les surprendre se présenta naturellement à l'esprit du général. Il alla d'abord visiter les fortifications d'Alexandrie, d'où il partit le 24, pour aller camper au Puits.

Sans le zèle de quelques sapeurs qui dépassèrent les feux de l'armée française et tombèrent dans ceux des Turcs, ces derniers eussent été surpris: mais avertis par cette circonstance, ils se rangèrent en bataille, et le 25, on les trouva prêts à recevoir l'attaque des Français.

Napoléon changea alors ses premiers plans, et résolut d'attaquer à l'instant même. Le général Lannes, avec dix-huit cents hommes, se dirigea contre la droite de l'ennemi, et le général Destaing contre la gauche:

Murat, avec toute la cavalerie et une batterie légère, se partagea en trois corps. Les Turcs maintinrent le combat avec succès jusqu'au moment où Murat, ayant pénétré par leur centre, se dirigea sur les derrières, coupant ainsi la communication de la première ligne avec la deuxième. Les troupes turques perdirent alors contenance, et se portèrent en tumulte sur leur seconde ligne; mais leur infanterie, rencontrée dans la plaine par la cavalerie française, ne put rejoindre cette deuxième ligne. La colonne de Lannes et celle de Destaing, qui s'étaient portées sur les hauteurs que l'ennemi venait de quitter, en descendirent au pas de charge et le poursuivirent l'épée dans les reins. On vit alors; spectacle digne des héros! dix mille Turcs, pour échapper aux Français, se précipiter dans la mer, où ils se noyèrent presque tous: une vingtaine d'hommes seulement parvinrent à se sauver sur des chaloupes!

La seconde ligne des Turcs, et les retranchements, où se trouvait Mustapha furent aussi forcés. Dans cette attaque, trois mille Turcs furent jetés à la mer où ils périrent. Mustapha, son état-major et quinze cents hommes furent pris. Sidney-Smith, qui fesait les fonctions de Major du Pacha, fut blessé à la main et ne regagna sa chaloupe qu'avec beaucoup de peine. À quatre heures de l'après-midi, les Français étaient maîtres de tout le camp des Turcs; quatre mille hommes, échappés pendant la journée, se barricadèrent dans un village, on ne les y attaqua pas, ils capitulèrent.

Telle fut la bataille d'Aboukir, où les Français combattirent pour venger la perte irréparable qu'ils avaient faite dans le combat naval du même nom! Dans cette bataille ils perdirent de trois à quatre mille hommes. Murat fut blessé à la tête d'un coup de tromblon. Duvi-

vier fut tué d'un coup de Kandjiar, le colonel Crétin tomba mort percé d'une balle, et Guibert, aide-de-camp de Napoléon, fut emporté par un boulet.

L'armée turque anéantie, les troupes françaises reprirent leurs cantonnements. Il s'établit alors quelques rapports entre les Anglais et les Français. Sidney-Smith fit passer une liasse de journaux à Napoléon, qui apprit alors en les parcourant, que la France avait perdu ses conquêtes en Italie et que tout allait mal. Il est faux qu'il en ait reçu la nouvelle par d'autre voie. Il sentit alors que le moment était venu de tenter un coup en France et de donner un libre essor à son ambition. Il fit donc armer deux frégates, la Muiron et la Carrère et deux chebecs, la Revanche et la Fortune, avec deux mois de provisions pour cinq cents hommes.

Tous les préparatifs se firent dans le plus grand secret. Le 5 Août, Napoléon partit d'Alexandrie: il arriva au Caire le 10, où il fit circuler le bruit de sa visite dans la Haute-Egypte. Le 21, il arriva aux puits de Birket, dont les Arabes avaient empoisonné l'eau. Le 22, se retrouvant auprès d'Alexandrie, il annonça à sa suite, que la France était le but de leur voyage. À ce nom tous les visages rayonnèrent de joie.

Napoléon, fit alors mander à Kléber de le rejoindre à Damiette: Kléber fut au rendez-vous; au lieu d'y rencontrer Napoléon, il y trouva cette proclamation pour les troupes.

"Soldats! Je laisse le commandement de l'armée au général Kléber. L'armée entendra bientôt parler de moi, je ne puis en dire davantage sur ce point. Il m'en coûte de me séparer des braves que j'aime tant; mais notre séparation ne sera que momentanée et je vous laisse un général qui jouit de la confiance du

gouvernement et de la mienne." Il trouva aussi des renseignements et des ordres pour le nouveau général en chef, comme suit.

Alexandrie, 5 Fructidor An VIII (23 Août 1799).

" Vous trouverez ci-joint, Citoyen général, un ordre pour prendre le commandement de l'armée. La crainte que la croisière anglaise ne paraisse d'un moment à l'autre, me fait précipiter mon voyage de deux ou trois jours. J'emmène avec moi les généraux Berthier, Lannes, Murat, Andréossi, et les citoyens Monge et Berthollet.

" Vous trouverez ci-joint, tous les papiers d'Angleterre et de Francfort, jusqu'au 10 Juin ; vous y verrez que nous avons perdu l'Italie, que Mantoue, Turin, et Tortone sont bloqués. J'ai lieu de croire que la première de ces places tiendra jusqu'au mois de Novembre ; j'ai l'espérance, si la fortune me sourit, d'arriver en Europe avant le commencement d'Octobre.

" Vous trouverez, ci-joint un chiffre pour correspondre avec le gouvernement, et un autre pour correspondre avec moi.

" Je vous prie de faire partir, dans le courant d'Octobre, Junot, ainsi que les effets que j'ai laissés et mes domestiques. Cependant je ne trouverais pas mauvais que vous engageassiez à votre service tous ceux qui vous conviendraient.

" L'intention du gouvernement est que le général Désaix parte pour l'Europe dans le courant de Novembre, à moins d'évènements majeurs.

" La commission des arts passera en France avec un parlementaire que vous demanderez à cet effet, conformément au cartel d'échange, dans le courant de

Novembre, immédiatement après qu'ils auront achevé leur mission ; ils sont en ce moment-ci occupés à ce qui reste à faire pour visiter la Haute-Egypte. Cependant ceux que vous jugerez pouvoir vous être utiles, vous les mettrez en réquisition sans difficulté.

" L'Effendi fait prisonnier à Aboukir est parti pour se rendre à Damiette. Je vous ai écrit de l'envoyer en Chypre : il est porteur, pour le grand-visir, de la lettre dont vous trouverez copie ci-jointe.

" L'arrivée de notre escadre à Toulon, venant de Brest, et de l'escadre espagnole à Carthagène, ne laisse aucune espéce de doute sur la possibilité de faire passer en Egypte les fusils, sabrés et fers coulés dont vous aurez besoin, et dont j'ai l'état le plus exact, avec une quantité de recrues suffisantes pour réparer la perte de deux campagnes. Le gouvernement vous fera connaître alors ses intentions, et moi, homme public ou particulier, je prendrai des mesures pour vous faire avoir fréquemment des nouvelles.

" Si par des évènements incalculables, toutes les tentatives étaient infructueuses, et qu'au mois de Mai vous n'eussiez reçu aucun secours ni aucune nouvelle de France ; si cette année, malgré toutes les précautions, la peste était en Egypte, et que vous perdissiez plus de quinze cents soldats, perte considérable, puisqu'elle serait en sus de celle que les évènements de la guerre occasionnent journellement, je dis que, dans ce cas, vous ne devez pas vous hasarder à soutenir la campagne prochaine, et que vous êtes autorisé à conclure la paix avec la Porte Ottomane, quand même l'évacuation de l'Egypte devrait en être la condition principale : il faudrait seulement éloigner l'exécution de cet ordre, si cela était possible, jusqu'à la paix générale.

"Vous savez aussi bien que personne, Citoyen général, combien la possession de l'Egypte est importante pour la France; l'empire Turc, qui menace ruine de tous côtés, s'écroule aujourd'hui, et l'évacuation de l'Egypte par la France serait un malheur d'autant plus grand que nous verrions de nos jours cette belle province passer en d'autres mains européennes.

"Les nouvelles des revers ou des succès qu'aurait la République en Europe, doivent influer puissamment dans vos calculs. Si la Porte répondait aux ouvertures de paix que je lui ai faites, avant que vous eussiez reçu des nouvelles de France, vous devez déclarer que vous avez tous les pouvoirs pour continuer la négociation que j'ai entamée. Persistez toujours dans la condition que j'ai avancée; faites-lui connaître que l'intention de la France n'a jamais été d'enlever l'Egypte à la Porte; demandez que la Porte quitte la coalition et nous accorde le commerce de la mer Noire; qu'elle mette en liberté les Français prisonniers, et six mois de suspension d'hostilités; enfin, que pendant cette intervalle, les échanges de ratification peuvent avoir lieu.

"Supposant que les circonstances soient telles, que vous croyiez devoir conclure le traité avec la Porte, vous feriez sentir que vous ne pouvez le mettre à exécution qu'il ne soit ratifié, suivant l'usage de toutes les nations. L'intervalle entre la signature d'un traité et la ratification doit toujours être une suspension d'hostilités.

"Vous connaissez, Citoyen général, quelle est ma manière de voir sur la politique de l'Egypte. Quelque chose que vous fassiez, les Chrétiens seront toujours pour nous; il faut les empêcher d'être trop insolents, afin que les Turcs n'aient pas contre nous le même fanatisme qu'ils ont contre les Chrétiens, ce qui nous les

rendrait irréconciliables ennemis ; il faut endormir le fanatisme, en attendant qu'on puisse le déraciner. En captivant l'opinion des grands Cheiks du Caire, on a l'opinion de toute l'Egypte et de tous les chefs de ces peuples. Il n'y a rien de plus dangereux pour nous que ces Cheiks peureux et pusillanimes, qui ne savent pas se battre, et qui, semblables à tous les prêtres, imposent le fanatisme, sans être fanatiques.

" Quant aux fortifications d'Alexandrie et d'El'-Arisch, elles sont les deux clefs de l'Egypte. J'avais le projet de faire établir, cet hiver, des redoutes de palmier ; deux depuis Salahié jusqu'à Kathié, et deux de Kathié à El'-Arisch. Une de ces dernières se serait trouvée dans l'endroit où le général Menou a trouvé l'eau potable.

" Le général de brigade Samson, commandant le génie, le général Songis, commandant l'artillerie, vous mettront au fait, chacun en ce qui concerne son arme. Le citoyen Poussielgue a été exclusivement chargé des finances : je l'ai reconnu travailleur et homme de mérite ; il commençait à avoir quelques renseignements sur l'administration du pays. J'avais le projet, si aucun évènement ne survenait, de chercher les moyens d'établir, cet hiver, un nouveau système d'impositions, qui aurait à peu près permis de se passer des Cophtes. Cependant, avant de l'entreprendre, je vous conseille de réfléchir long-temps : il vaut mieux entreprendre un jour trop tard qu'un jour trop tôt.

" Des vaisseaux de guerre paraîtront indubitablement cet hiver à Alexandrie, à Bourlos, ou à Damiette. Faites construire une tour ou une batterie à Bourlos ; tâchez de réunir cinq ou six cents Mameluks, que, lorsque ce jour sera arrivé, vous ferez arrêter dans un jour au Caire, ou dans toute autre province, et em-

barquer pour la France ; à défaut de Mamelucks, des ôtages d'Arabes, des Cheiks Elbeled, qui, pour une raison quelconque, seront arrêtés pour y suppléer. Ces individus, arrivés en France, y seront retenus un ou deux ans, verront la grandeur de notre nation, prendront une idée de nos mœurs et de notre langue, et, de retour en Egypte, nous formeront, autant de partisans.

" J'avais déjà demandé plusieurs fois une troupe de comédiens ; je prendrai un soin particulier d'en envoyer. Cet article est important pour l'armée et pour commencer les mœurs du pays.

" La place importante, que vous allez occuper, va vous mettre à même de déployer les talents que la nature vous a donnés. L'intérêt de ce qui se passe ici est vif, et les résultats en seront immenses sur le commerce et la civilisation ; ce sera l'époque d'où dateront de grandes révolutions.

" Accoutumé à ne recevoir les peines et les récompenses de la vie que de l'opinion de la postérité, j'abandonne l'Egypte avec le plus grand regret. L'intérêt de la patrie, sa gloire, l'obéissance, les évènements extraordinaires qui viennent de se passer, me décident à traverser les escadres ennemies pour me rendre en Europe. Je serai d'esprit et de cœur avec vous ; vos succès me seront aussi chers que ceux où je me trouverai moi-même, et je regarderai comme mal employés les jours de ma vie où je ne ferai pas quelque chose pour vous. Consolidez le magnifique établissement dont les fondements viennent d'être jetés.

"L'armée que je vous confie est toute composée de mes enfants. J'ai eu dans tous les temps, même au moment de leurs plus grandes peines, des marques de

leur attachement. Entretenez-les dans les mêmes sentiments ; vous le devez pour l'amitié et l'estime toute particulière que j'ai pour vous, et l'attachement que je vous porte."

"BONAPARTE."

Kléber, indigné de ce qu'il appela une désertion, se hâta d'écrire au gouvernement. Il donna un état exact de l'armée, etc., etc. Il prouva que loin d'être dans l'affluence, on avait anticipé sur les revenus, et que Napoléon pour les besoins pressants de son armée, avait dû même faire argent de ses propres ressources. Il énuméra les pertes qu'on avait faites en hommes et en canons, ajoutant qu'à ces pertes, il fallait encore ajouter ce que Napoléon avait pris pour armer ses navires : mais les choses allèrent grand train en France, et la lettre de Kléber au gouvernement, tomba naturellement dans les mains de Napoléon lui-même.

Kléber, dans son premier mouvement de colère, pensa à capituler et à retourner en France avec son armée ; mais jugeant qu'il ne pouvait accepter avec honneur les propositions que lui fesaient les Anglais, dans leurs dernières dépêches, il se détermina à continuer la guerre. Il fit publier dans son armée la lettre du commandant de la flotte anglaise, et écrivit au-dessous ces mots : "Soldats ! on ne répond à de telles insolences que par la victoire : préparez-vous à combattre." Le 20 Mars, il gagna la bataille d'Héliopolis, en un mot, il applanit toutes les difficultés, devint lui-même partisan zélé de l'expédition et espérait même traiter dans Constantinople : quand un jeune syrien, Souleyman-El-Api, armé d'un poignard, le frappa d'un coup mortel.

Le commandement de l'armée échut à Menou, qui pour plaire aux Egyptiens s'était fait Mahométan sous le nom d'Abdallah-Menou. Menou, qui d'ailleurs n'avait pas désiré le commandement, ne fut pas heureux, et le 2 Septembre 1801, il signa avec les Anglais la capitulation d'Alexandrie pour l'évacuation de l'Egypte, et les troupes françaises montèrent sur des bâtiments de transport pour regagner les côtes de la France.

Les admirateurs zélés de toutes les entreprises de Bonaparte blâmèrent Menou; mais que l'on se rappelle que lorsque Menou prenait à Alexandrie l'engagement d'évacuer l'Egypte, le Gouvernement Français prenait à Londres l'engagement de retirer ses troupes d'Egypte.

Ainsi finit cette expédition, dont il reste pour la France, un livre, et ce que les hommes sont convenus d'appeler de la gloire; pour l'Egypte, un souvenir terrible, semblable à celui que les peuples conservent du passage de quelque grand fléau.

On tremble encore en Egypte au nom de Napoléon, et naguère, un voyageur a vu au pied du Delta un de ses fanatiques habitants, en prière devant un portrait grossier du Sultan Kébir! Ces peuples ont de tous temps essayé d'appaiser par des prières, ce qu'ils regardaient comme des Génies du Mal: c'est un descendant de ceux qui jadis adoraient le crocodile, que l'on vit à genoux devant l'image de Napoléon.

CHAPITRE XXV.

Retour de Napoléon en France.—Réception.—Machination.—18 Brumaire an VIII.—Lucien.

L'Amiral Gantheaume qui commandait la petite escadre française, avec laquelle Napoléon s'éloignait des côtes d'Egypte, avait espéré, en mettant à la voile le soir, être au large le lendemain matin, hors de la vue des vaisseaux anglais mouillés à Aboukir; mais un grand calme le trompa, et au lever du soleil, les fugitifs, du haut de leurs mâts, pouvaient encore compter les vaisseaux ennemis. On proposa à Napoléon de rentrer à Alexandrie, il s'y opposa; le vent fraîchit et l'escadre continua son voyage.

La traversée fut longue ; à l'apparition d'une voile, on croyait être poursuivi ; mais on en fut quitte pour la peur.

Quand on approcha de l'Europe, Napoléon, par mesure de precaution ; car il croyait les affaires de la France bien pires qu'elles n'étaient, fit gouverner sur Collioure et Port-Vendre. Un coup de vent ayant repoussé l'escadre du golfe de Lyon, la jeta sur la Corse. Napoléon ordonna d'entrer à Ajaccio pour s'y procurer des nouvelles. Au bruit de l'arrivée de leur illustre compatriote, les habitants se portèrent sur le rivage, et d'un consentement unanime, enfreignirent les lois sanitaires. Pendant neuf jours, il fallut se soumettre à attendre que le vent cessât d'être contraire. Enfin, on remit à la voile et Napoléon quitta son pays

natal qu'il ne devait plus revoir, et fit prendre la direction de Toulon. On pensait à aborder, lorsqu'au coucher du soleil, et précisément sur son flanc gauche, Gantheaume compta jusqu'à trente voiles qui arrivaient vent arrière ; il se crut perdu et proposa d'armer le grand canot, d'y jeter les meilleurs marins de la frégate et d'essayer, à la faveur de la nuit, de gagner la terre. Napoléon s'y opposa.

Pendant la nuit, on entendit les coups de canon qui servaient de signaux à l'ennemi ; mais ils étaient tirés au loin et sur les derrières, ce qui fit croire à Gantheaume qu'il n'avait pas été aperçu. Dans la matinée du 16 Vendemiaire an VIII, 9 Octobre 1799, et cinquante jours après leur départ d'Egypte, les frégates françaises, la Muiron et la Carrère mouillèrent dans le golfe de Fréjus.

On apprit bientôt dans cette ville que les frégates venaient d'Egypte, et qu'elles ramenaient en France le général Bonaparte. Tous les citoyens accoururent sur le rivage ; l'enthousiasme fut tel que les soldats blessés sortirent des hôpitaux, malgré les gardes, pour se traîner jusqu'à la plage ; en un moment toute la mer fut couverte de canots. Les officiers des batteries, les douaniers, les èquipages des bâtiments mouillés dans la rade assaillirent les frégates : le général Pereymont, qui commandait sur la côte, aborda le premier. Avant l'arrivée des préposés à la santé, la communication avait eu lieu sur toute la côte. Ces préposés, voyant que les circonstances n'étaient pas ordinaires, déclarèrent qu'il n'y avait pas lieu à la quarantaine, et motivèrent leur procès verbal sur ce que la pratique avait eu lieu à Ajaccio.

Sur les six heures du soir, Napoléon, accompagné de Berthier, monta en voiture pour se rendre à Paris. Il est impossible de décrire l'impression que l'apparition soudaine du général de l'armée d'Egypte produisit partout. Les habitants des villes et des villages accouraient en foule pour témoigner à Napoléon, le bonheur qu'ils éprouvaient de le revoir. A Aix, à Avignon, à Montélimart, à Valence, à Vienne, à Lyon, ce fut un délire. Toutes les imaginations étaient encore exaltées par la nouvelle qui circulait, depuis huit jours, de la bataille d'Aboukir et des brillants succès des Français en Egypte.

Cependant, la nouvelle du retour de Napoléon était parvenue à Paris; on l'annonça sur tous les théâtres elle produisit une sensation extrême, que les membres du Directoire firent semblant de partager. Napoléon était déjà dans sa maison, rue de la Victoire (Chantereine), qu'on le croyait encore bien loin de la capitale. Deux heures après, il se présenta au Directoire dont il fut bien accueilli. Des anciens Directeurs, il ne restait plus que Barras; les autres membres étaient alors Roger-Ducos, Moulins, Gohier et Siéyes.

Napoléon avait alors formé le projet de se mettre à la tête des affaires en France. Passionné pour la gloire, il avait compris ce qu'il pourrait faire avec les Français s'il parvenait à commander seul.

Depuis son débarquement en France, à son retour d'Egypte, jusqu'à son départ pour Sainte-Hélène, il ne faut plus voir en lui qu'un héros, un grand homme ambitieux: brûlé du désir d'accroître sa renommée en fesant la gloire de son pays.

La manière dont il arriva au pouvoir fut une véri-

table conspiration. Voici ce qu'en peu de mots, on peut dire, sur cet évènement qui influa tant sur les affaires du monde.

A son retour d'Egypte, Napoléon goûta peu les fêtes publiques qui lui furent données, et adopta le même plan de conduite qu'il avait suivi à son retour d'Italie. Toujours vêtu de l'uniforme de membre de l'Institut, il ne se montrait en public qu'avec cette société: il n'admettait chez lui que quelques savants les généraux de sa suite, et quelques amis : l'historien dirait quelques complices, si la trame eut été rompue, et ceux qui l'ourdissaient fusillés : car le résultat des efforts des hommes de tous les temps pour arriver au pouvoir, est, et sera toujours le même.

Lucien Bonaparte était alors un des orateurs les plus influents du conseil des Cinq-Cents ; il avait soustrait la République au régime révolutionniare, en s'opposant à la déclaration de la patrie en danger. Joseph Bonaparte était aussi fort accrédité, et tenait une grande maison.

On ne négligea aucune intrigue pour arriver au renversement du Directoire, auquel, il faut avouer que plusieurs Directeurs contribuèrent eux-mêmes. Quand tout fut bien arrêté, quand la désunion se fut mise parmi les chefs du gouvernement; en un mot, quand les promesses eurent gagné un grand nombre d'hommes qui ne voulaient que des places, quand chacun des Directeurs, trompés tour à tour, offrait sincèrement ses plans plus ou moins erronés pour donner une nouvelle direction au timon de l'état, Napoléon frappa le grand coup.

Il savait que les Directeurs ne l'admettraient pas parmi eux, parce qu'il n'avait pas l'âge ; il se mit en devoir de prendre leur place ; et à l'exception du pré-

sident Gohier et de Moulins, que Moreau, alors du parti de Napoléon, retint prisonniers dans le palais du Luxembourg, il se servit, pour renverser les Directeurs, des Directeurs eux mêmes.

Siéyes lui proposait de le placer à la tête du gouvernement, en changeant la Constitution de l'an III, qu'il jugeait mauvaise, pour adopter les institutions et la constitution qu'il avait méditées et qui étaient encore dans son feuille porte.

Mais les directeurs Barras, Moulins, et Gohier lui insinuaient de reprendre le commandement de l'armée d'Italie, de rétablir la République Cisalpine et la gloire des armées françaises. Moulins et Gohier étaient de bonne foi, ils croyaient que tout irait bien, dès l'instant que Napoléon aurait conduit les armées à de nouveaux succès. Barras était loin de partager cette sécurité: il savait que tout allait mal, que la République périssait; mais soit qu'il eût contracté des engagements avec le prétendant, soit qu'il s'abusât sur sa situation personnelle; il crut pouvoir se maintenir à la tête des affaires. Une conversation qui eut lieu entre Barras et Napoléon, apres un dîner que ce dernier avait accepté chez le Directeur, décida et hâta le renversement du gouvernement directorial.

Le 15 Brumaire, Siéyes et Napoléon eurent une entrevue dans laquelle ils arrêtèrent toutes les dispositions pour la journée du 18. Il fut convenu que le Conseil des Anciens, que Siéyes dirigeait, profitant de l'article 102 de la constitution, décréterait la translation du Corps-Législatif à Saint-Cloud, et nommerait Napoléon commandant en chef de la garde du Corps-Législatif, des troupes de la division militaire de Paris et de la garde nationale. Napoléon devait ensuite se

rendre aux Tuileries, et prendre le commandement de la capitale.

Le 17, Napoléon, prétextant un voyage, fit dire à tous les officiers qu'il les recevrait le lendemain à six heures, et aux régiments qu'il les passerait en revue le même jour, à sept heures du matin, aux Champs-Élysées. Il prévint en même temps tous les généraux qui étaient revenus d'Égypte et tous ceux dont il connaissait les sentiments, qu'il serait bien aise de les voir de bonne heure. Moreau, ayant appris par le bruit public qu'il se préparait un changement, fit dire à Napoléon qu'il se mettait à sa disposition. Ni Augereau, ni Bernadotte ne furent prévenus ; ce fut Joseph Bonaparte qui amena ce dernier. Enfin, Napoléon fit dire au général Lefèvre, qui commandait la division militaire, et qui était tout dévoué au Directoire, de venir chez lui à six heures du matin.

Le lendemain matin, 18 Brumaire An 8 (10 Novembre 1799), le Conseil des Anciens s'assembla dès sept heures, sous la présidence de Lemercier. Cornudet, Lebrun, Fargues, peignirent vivement les prétendus malheurs de la République et les dangers dont elle était environnée. Régnier, député de la Meurthe, demanda par motion d'ordre, que le siége des séances du Corps-Législatif fût transféré à Saint Cloud, et que Napoléon fût investi du commandemant en chef des troupes de la 17e. division militaire, et chargé de faire exécuter cette translation : il appuya sa proposition sur les dangers que la République courait, soit de la part des anarchistes, soit du parti de l'étranger. Le décret passa, mais non sans une forte opposition.

Une heure après, Napoléon entouré d'un grand nombre de généraux et d'officiers de tous grades, se

rendit à la barre du Conseil des Anciens, pour le remercier de la confiance dont il venait de lui donner une preuve si éclatante : de là, il courut passer en revue les corps qui se trouvaient réunis aux Tuileries. Il donna le commandement des troupes chargées de la garde du Corps-Législatif au général Lannes ; et au général Murat, le commandement de celles envoyées à Saint-Cloud. Moreau fut chargé de garder de Luxembourg.

Le bruit se répandit bientôt dans toute la capitale, que Napoléon était aux Tuileries, et qu'il ne fallait plus obéir qu'à lui seul. Le peuple y courut en foule, une proclamation fut addressée aux citoyens, et une autre aux troupes. En ce moment, Napoléon envoya un aide-de-camp à la garde du Directoire pour lui communiquer le décret, et lui prescrire de ne recevoir d'ordre que de lui. Cette garde monta à cheval pour aller rejoindre les autres troupes, et abandonna ainsi Barras et ses deux collègues. Siéyes et Roger-Ducos s'étaient rendus aux Tuileries dès le matin. Moulins donna sa démission ; Napoléon fit reprocher à Barras les dilapidations qui avaient perdu la République, et insista pour qu'il donnât aussi sa démission ; Talleyrand fut chez ce directeur, et la rapporta. Siéyes et Roger-Ducos avaient déjà donné la leur. Ainsi, dès ce moment, le Directoire se trouva dissous, et Napoléon seul chargé du pouvoir exécutif de la République.

Le Conseil des Cinq-Cents s'était assemblé sous la présidence de Lucien Bonaparte ; mais la constitution était précise, le décret du Conseil des Anciens était dans ses attributions : il n'y avait rien à objecter. Les membres de ce conseil se conformèrent à la nécessité et ajournèrent la séance pour le lendemain à Saint-Cloud.

Jourdan et Augereau vinrent trouver Napoléon aux

Tuileries; Augereau l'assura de son dévouement. Napoléon leur conseilla de ne pas se montrer à Saint-Cloud à la séance du lendemain, de rester tranquilles, de ne pas compromettre les services qu'ils avaient rendus à la patrie, car aucun effort ne pouvait s'opposer au mouvement qui était commencé.

Cambacérès, ministre de la justice; Fouché, ministre de la police; et tous les autres ministres furent aux Tuileries, et reconnurent la nouvelle autorité.

À sept heures du soir, Napoléon eut un conseil aux Tuileries, où Siéyes proposa d'arrêter les quarante principaux opposants: mais Napoléon ne le désirant, ou ne l'osant point, s'y opposa.

Ce fut dans cette réunion que l'on convint de l'établissement des trois consuls provisoires, et de l'ajournement des Conseils à trois mois.

Les membres de la majorité des Cinq-Cents, de la minorité des Anciens, et les orateurs du Manège passèrent toute la nuit en délibérations.

Quoique l'on eût travaillé sans relâche pour préparer les salles du palais de Saint-Cloud; il était deux heures après midi, et l'orangerie, destinée au conseil des Cinq-Cents, n'était pas encore prête. Ce retard de quelques heures faillit devenir funeste à Napoléon. Les députés, arrivés depuis midi, se formèrent en groupes dans le jardin; les esprits s'échauffèrent ils se sondèrent réciproquement, se communiquèrent leurs craintes et organisèrent leur opposition. Ils demandèrent au Conseil des Anciens ce qu'il voulait? Pourquoi il les avait fait venir à Saint-Cloud? Le petit nombre d'individus qui étaient dans le secret, laissaient alors percer que l'on voulait régénérer l'État, en améliorant la constitution, et ajourner les conseils. Ces

insinuations ne réussissant pas, une hésitation se manifesta parmi les membres sur lesquels on comptait le plus.

La séance s'ouvrit enfin : Émile Gaudin monta à la tribune, peignit vivement les dangers de la patrie, et proposer de nommer une commission pour faire un rapport sur la situation de la République. Ce fut le signal du désordre. L'orateur fut précipité avec fureur en bas de la tribune. L'agitation devint extrême. Delbred demanda que les membres prêtassent de nouveau serment à la Constitution de l'an III. Lucien, Boulay, et leurs amis pâlirent; l'appel nominal eut lieu, l'assemblée semblait se prononcer avec tant d'unanimité, qu'aucun député n'osa refuser de prêter ce serment; Lucien lui-même y fut contraint. Tous les esprits étaient en suspens; les zélés devenaient neutres, les timides avaient déjà changé de bannière. Napoléon n'avait pas un instant à perdre, il entra au Conseil des Anciens, et se plaçant à la barre en face du président; il dit :

" Vous êtes sur un volcan, la République n'a plus de gouvernement; le Directoire est dissous; les factions s'agitent, l'heure de prendre un parti est arrivée. Vous avez appelé mon bras et celui de mes compagnons d'armes au secours de votre sagesse; mais les instants sont précieux, il faut se prononcer. Je sais que l'on parle de César, de Cromwell, comme si l'époque actuelle pouvait se comparer aux temps passés. Non, je ne veux que le salut de la République, et appuyer les décisions que vous allez prendre . . . . . Et vous, grenadiers, dont j'aperçois les bonnets aux portes de cette salle, dites-le; vous ai-je jamais trompés ? Ai-je jamais trahi mes promesses; lorsque, dans les camps,

au milieu des privations, je vous promettais la victoire, l'abondance ; lorsqu'à votre tête, je vous conduisais de succès en succès ? Dites-le maintenant, était-ce pour mes intérêts, ou pour ceux de la République ? . . ."

Le général parlait avec véhémence, les grenadiers furent comme électrisés ; et, agitant en l'air leurs bonnets et leurs armes, ils semblaient tous dire ; "Oui, c'est vrai ! il a toujours tenu parole."

Alors un membre (Linglet) se leva et d'une voix forte dit : "Général, nous applaudissons à ce que vous dites : Jurez donc avec nous obéissance à la Constitution de l'an III, qui peut seule maintenir la République."

L'étonnement que causa ces paroles produisit le plus grand silence.

Napoléon se recueillit un moment, après quoi il reprit avec force : "La Constitution de l'an III, vous n'en avez plus ! vous l'avez violée au 18 Fructidor, quand le Gouvernement a attenté à l'indépendance du Corps-Législatif ; vous l'avez violée au 30 Prairial an 7, quand le Corps-Législatif a attenté à l'indépendance du Gouvernement ; vous l'avez violée au 22 Floréal, quand par un décret sacrilège, le Gouvernement et le Corps-Législatif ont attenté à la souveraineté du peuple, en cassant les élections faites par lui. La Constitution violée, il faut un nouveau pacte, de nouvelles garanties."

En ce moment, on vint prévenir Napoléon que dans le conseil des Cinq-Cents, l'appel nominal était terminé, et que l'on voulait forcer le président Lucien à mettre aux voix la mise hors la loi de son frère. Napoléon se rendit aussitôt aux Cinq-Cents, entra dans la salle, chapeau bas, et ordonna aux officiers et aux soldats qui

l'accompagnaient de rester aux portes. Il voulait se présenter à la barre pour rallier son parti ; mais à peine se fut il avancé au tiers de l'orangerie, que deux ou trois cents membres se levèrent subitement, en s'écriant : " Mort au tyran ! À bas le dictateur !"

Deux grenadiers coururent aussitôt rejoindre leur général, et le couvrirent de leur corps. Tous les autres grenadiers suivirent cet exemple, et entraînèrent Napoléon hors de la salle. Dans ce tumulte, l'un d'eux nommé Thomé, fut légèrement blessé d'un coup de poignard ; un autre reçut plusieurs coups dans ses habits. Napoléon descendit dans la cour du château, monta à cheval, et harangua les troupes. Il ordonna aussitôt à un capitaine d'entrer dans la salle avec dix hommes, et de délivrer le président.

Lucien venait de déposer sa toge. " Quoi !" s'écria-t-il, " vous exigez que je mette hors la loi mon frère, le sauveur de la patrie, celui dont le nom fait trembler les rois ! Je dépose les marques de la magistrature populaire ; je me présente à cette tribune comme défenseur de celui que vous m'ordonnez d'immoler sans l'entendre." En achevant ces mots, il quitte le fauteuil, et s'élance à la tribune. Un capitaine de grenadiers se présente alors à la porte de la salle, en criant. " Vive la République !" on croit que les troupes envoient une députation pour exprimer leur dévouement aux Conseils ; le capitaine profite de cette erreur pour s'emparer du président, et le conduire hors de la salle. Les grenadiers crient alors ; " Mort aux assassins !" et le plus morne silence succède aux cris de joie de l'assemblée.

Le président Lucien monta à cheval, et annonça aux troupes que des factieux ayant violé les délibérations

le poignard à la main, le Conseil des Cinq-Cents était dissous. Lucien joua bien son rôle, et servit parfaitement la cause de son frère en cette circonstance.

Napoléon ordonna aussitôt à Murat de faire évacuer la salle, en recommandant toutefois aux grenadiers de ne pas commettre d'excès, de ne pas verser de sang. Murat s'avança, et somma le Conseil de se séparer: il fut accueilli par des murmures. Alors, le colonel Moulins fit battre la charge, les soldats entrèrent dans l'orangerie en colonnes serrées, et la baïonnette en avant. Les députés sautèrent par les fenêtres, et se dispersèrent: en un instant, la salle fut vide.

Les membres les plus prononcés s'enfuirent jusqu'à Paris; une centaine d'autres se rallièrent au bureau; ils se rendirent en corps au Conseil des Anciens, où Lucien expliqua les motifs qui l'avaient forcé à dissoudre les Cinq-Cents. Le Conseil des Anciens, qui voyait avec inquiétude, ce coup d'autorité du pouvoir militaire, se contenta néanmoins de cette explication.

À onze heures du soir, quelques membres des deux conseils se réunirent de nouveau. Deux commissaires furent chargés de faire un rapport sur la situation de la République. On décréta des remercîments à Napoléon et aux troupes. La loi du 19 Brumaire fut décrétée; elle ajournait les Conseils au 1[er] Ventose suivant, et créait deux commissions de vingt-cinq membres chacune pour les remplacer provisoirement: ces commissions devaient aussi préparer un Code civil. Une troisième commission nommée consulaire-provisoire, composée de Siéyes, Roger Ducos et Napoléon, fut chargée du pouvoir exécutif. Cette loi mit fin à la Constitution de l'an III.

Le 20, à deux heures du matin, les Conseils se ren-

dirent dans la salle de l'orangerie et remirent le pouvoir aux Consuls Provisoires. Avant l'ajournement des Conseils, chaque membre prêta serment de "fidélité inviolable à la souveraineté du peuple, à la République Française une et indivisible, à la liberté, à l'égalité, et au système représentatif." Les Consuls se rendirent ensuite au Luxembourg, et la révolution du 18 Brumaire fut ainsi consommée. Voici comment on l'annonça aux Français.

PROCLAMATION AU PEUPLE FRANÇAIS.

"La Constitution de l'an III périssait; elle n'avait su ni garantir vos droits, ni se garantir elle-même. Des atteintes multipliées lui ravissaient sans retour le respect du peuple; des factions haineuses et cupides se partageaient la République, la France approchait enfin du dernier terme d'une désorganisation générale.

"Les patriotes se sont entendus: tout ce qui pouvait vous nuire a été écarté; tout ce qui pouvait vous servir, tout ce qui était resté pur dans la représentation nationale, s'est réuni sous les bannières de la liberté. Français, la République raffermie et replacée dans l'Europe au rang qu'elle n'aurait jamais dû perdre, verra se réaliser toutes les espérances des citoyens, et accomplira ses glorieuses destinées.

"Prêtez-nous le serment que nous fesons d'être fidèles à la République une et indivisible, fondée sur l'égalité, la liberté et le système représentatif."

Cette proclamation mensongère fut imprimée à quatre cent mille exemplaires, affichée à tous les coins de rue de Paris, criée dans les rues par cinq-cents colporteurs, jusqu'à minuit, et envoyée à toutes les autorités des départements de la République. Des procon-

suls, que l'on eut soin de choisir parmi ceux des membres des deux Conseils qui avaient contribué au changement, furent envoyés dans toute la France.

Ainsi la France passa sous l'autorité d'un gouvernement militaire. Ainsi réussit le soldat heureux. Les félicitations qu'il reçut le lendemain s'expliquent clairement par ces beaux vers que le grand poëte Corneille met dans la bouche de Cinna, la veille du jour marqué pour frapper le coup décisif et renverser César.

"Demain j'attends la haine ou la faveur des hommes,
Le nom de parricide, ou de libérateur,
César celui de prince, ou d'un usurpateur.
Du succès qu'on obtient contre la tyrannie
Dépend ou notre gloire, ou notre ignominie;
Et le peuple, inégal à l'égard des tyrans,
S'il les déteste morts, les adore vivants."

CHAPITRE XXVI.

Consuls provisoires.—Ministère.—Intérieur.—Parti des Bourbons.—Pacification intérieure.—Publication de la Constitution.—Consuls.—Napoléon Premier Consul.—Angleterre.—Amérique.—Organisation.—Situation.—Autriche.—Gênes, Masséna.—Armée du Rhin, Moreau.—Italie, Mélas.—Réserve.

Ce fut le 11 Novembre 1799, que les Consuls Provisoires tinrent leur primière séance. "Il est bien inutile d'aller aux voix pour la présidence," dit Roger Ducos, en s'adressant à Napoléon, "elle vous appartient de droit." Napoléon prit donc le fauteuil. Depuis lors, Roger Ducos, qui avait constamment voté avec Siéyes, vota toujours dans le sens de Napoléon. Siéyes avait espéré que Napoléon ne se mêlerait que

des affaires militaires, et lui laisserait la conduite des affaires civiles; mais il fut très-étonné, quand il vit que le jeune général avait des opinions faites sur la politique, sur les finances, sur la justice, sur la jurisprudence même, et enfin, sur toutes les branches de l'administration. Aussi, le soir, en rentrant chez lui, Siéyes dit en présence de Chazal, Talleyrand, Boulay, Rœdérer, Cabanis, etc. "Vous avez un maître; Napoléon veut tout faire, sait tout faire, et peut tout faire. Dans la position déplorable où nous sommes, il vaut mieux nous soumettre que d'exciter des divisions qui nous mènerait à une perte certaine."

Le premier acte du Gouvernement fut l'organisation du ministère, Berthier fut nommé ministre de la guerre, à la place de Dubois-Crancé; Gaudin succéda à Robert-Lindet au ministère des finances; Cambacérès conserva celui de la justice; Reinhart fut maintenu provisoirement aux affaires étrangères; Forfait remplaça Bourdon à la marine; La Place eut le ministère de l'intérieur; Fouché, malgré l'opinion unanime des consuls sur son immoralité, conserva le ministère de la police; et Maret fut nommé secrétaire d'État.

Tout était alors dans le désordre le plus effrayant; au ministère même on ignorait la situation des armées. Celle de l'intérieur était nourrie et habillée par des réquisitions et payée au moyen des violations de caisse. Celles du Rhin et de l'Helvétie souffraient beaucoup, le désordre y était extrême; l'armée d'Italie était sans subsistances, privée de tout, et dans une complète insubordination. Le trésor était vide, il ne s'y trouvait pas de quoi expédier un courrier; toutes les sources étaient épuisées, il n'y avait plus de crédit; la rente était à six francs.

Le nouveau gouvernement eut donc à s'occuper d'améliorer l'état des choses. On créa une caisse d'amortissement. On tira des receveurs généraux des obligations qui assurèrent la rentrée des contributions. Monge fut chargé de diriger l'organisation de l'Ecole Polytechnique, qui n'était alors qu'ébauchée ; on sait ce qu'est devenue depuis cette école célèbre.

Cependant la Vendée, le Languedoc, et la Belgique étaient les foyers d'insurrections toujours renaissantes. Généralement on se plaignait que la tribune restât muette, et un grand nombre de députés qui s'étaient opposés à l'ajournement des Chambres, persistaient à rester à Paris et à s'assembler. Un décret condamna cinquante-neuf des principaux meneurs à la déportation ; cette mesure violente fut désapprouvée, mais les députés se dispersèrent. C'était-là, tout le désir du gouvernement, qui convertit la déportation en surveillance.

Napoléon, avec ses collègues, fit alors rapporter la loi des otages qui pesait sur deux cent mille citoyens, et les lois portées contre les prêtres : il fit rendre les églises au culte, ordonnant que toutes les cérémonies, se fissent dans l'intérieur ; et proclama la liberté des cultes sous la surveillance, la paie et la protection du gouvernement.

Ce fut à cette époque, qu'un soir à dix heures, dans un des petits appartements du Luxembourg, Napoléon eut une entrevue avec les agents des Bourbons Hyde-de-Neuville et Dandigné. Pensant que le jeune consul agissait dans l'intention de rétablir la royauté en France, ils lui adressèrent les paroles suivantes. « Vous êtes en position de rétablir le trône, et de le rendre à son maître légitime, dites-nous ce que vous

voulez faire; comment vous voulez marcher: et si vos intentions s'accordent avec les nôtres, nous et les chefs de la Vendée, avec lesquels nous agissons d'accord, nous serons tous à votre disposition."

Napoléon répondit qu'il ne fallait pas songer à rétablir le trône des Bourbons en France; que son intention était d'oublier le passé, et de recevoir les soumissions de ceux qui voudraient marcher dans le sens de la nation; qu'il traiterait volontiers avec les chefs des Vendéens; mais à condition que ces chefs seraient désormais fidèles au gouvernement national, et cesseraient toute intelligence avec les Bourbons et l'étranger.

Cette conférence dura une demi-heure, et l'on se convainquit de part et d'autre qu'il n'y avait pas moyen de s'entendre sur une pareille base.

Le gouvernement en adoptant des principes d'ordre, fit disparaître les troubles de Toulouse et de la Belgique: et entama des négociations avec des chefs de la Vendée, envoyant en même temps des forces considérables contre les Vendéens.

Chatillon, Suzannet, d'Autichamp, l'abbé Bernier, chefs de l'insurrection de la rive gauche de la Loire, se soumirent le 17 Janvier 1800. Sur la rive droite, Georges, la Prévalaye, Bourmont et Frotté commandaient les royalistes de la Bretagne et du Maine. La Prévalaye et Bourmont se soumirent, et vinrent à Paris; Frotté fut pris par les colonnes mobiles, et passé par les armes. Georges se soutenait dans le Morbihan, au moyen des secours que lui fournissaient les Anglais; attaqué, battu, cerné par le général Brune, il capitula, promit de vivre en bon et paisible sujet, et demanda l'honneur d'être présenté au premier

Consul. Ainsi, la guerre de l'Ouest se trouva terminée et plusieurs bons régiments devinrent disponibles.

Le gouvernement consulaire s'occupa peu de politique extérieure, seulement il envoya Duroc à Berlin. La Prusse traita l'ambassadeur avec honneur, et mit son armée sur le pied de paix.

Napoléon considérait comme important d'empêcher la réunion des deux Conseils, qui de droit, devait avoir lieu le 19 Février 1800. À cet effet, les trois consuls et les deux commissions intermédiaires se réunirent en comité, pour entendre le développement d'une Constitution que Siéyes avait en portefeuille. Ce comité rédigea la Constitution dite de l'an VIII., qui ne fut pas celle que Siéyes avait proposée, parce que Napoléon s'opposa fortement à l'organisation d'un gouvernement, dont le chef n'eût été qu'un *roi fainéant*, c'est-à-dire, n'eût eu qu'un *pouvoir limité*. Enfin, le 13 Novembre 1799, on publia la Constitution de l'an VIII., le peuple y donna sa sanction, et le 24 du même mois, elle fut proclamée. Siéyes se retira, il organisa le Sénat, et en fut le premier président. Il y eut trois Consuls. Napoléon, Cambacérès et Lebrun.

Par la Constitution de l'an VIII., Napoléon était devenu Premier Consul, et se voyait investi de la magistrature suprême pour dix années. Son premier soin fut de chercher à établir la paix, dans ce qu'il pouvait dès lors appeler ses états.

Il écrivit au prince régent d'Angleterre; mais ce prince fit faire par son ministre une réponse hautaine, et il fallut continuer la guerre.

Voici la lettre que le Premier Consul écrivit lui-même à S. M. Britannique, elle porte la date du 26 Décembre 1800.

"Appelé par le vœu de la République Française à occuper la première magistrature de la République, je crois convenable, en entrant en charge, d'en faire part directement à votre Majesté. La guerre qui depuis huit ans ravage les quatre parties du monde, doit-elle être éternelle? n'est-il donc aucun moyen de s'entendre?—La France et l'Angleterre par l'abus de leurs forces peuvent, long-temps encore, pour le malheur de tous les peuples, en retarder l'épuisement; mais, j'ose le dire, le sort de toutes les nations civilisées est attaché à la fin d'une guerre qui embrase le monde entier."

Ce fut au sujet de cette lettre que Pitt s'écria à la Chambre des Communes: "Dans aucun cas, ne traitez avec cet homme-là."

Le Directoire avait rompu les relations entre les États-Unis d'Amérique et la République Française: le Premier Consul fit faire des démarches auprès de l'Union, pour les renouer. Ces démarches furent bien accueillies: des plénipotentiaires Américains se rendirent à Paris, ils y virent décerner des honneurs à la mémoire de Washington et la bonne intelligence reparut entre la République de l'ancien et celle du nouveau monde.

On donna à la Suisse conquise une nouvelle constitution, par laquelle Napoléon s'établit Médiateur et Arbitre des treize Cantons.

Le Premier Consul réorganisa les tribunaux et les départements. Il trouva moyen d'assimiler aux émigrés les victimes du 18 Fructidor, et par ce moyen, il fit rentrer en France un grand nombre d'hommes de mérite, qui n'étaient coupables que d'avoir une opinion contraire au pouvoir du moment, et il s'en servit pour

le bien de la France. C'est ainsi que Portalis, Carnot, Barbé-Marbois, etc., arrivèrent de nouveau à remplir des fonctions publiques. Carnot fut placé au ministère de la guerre.

Au mois de Janvier 1800, la France avait quatre armées sur pied: celle du Nord, commandée par Brune; celle du Danube, sous les ordres de Jourdan; celle d'Helvétie, conduite par Masséna; et enfin celle d'Italie.

L'armée du Nord avait vu le Duc d'York s'embarquer avec sa dernière division; elle ne servait plus qu'à contenir les partisans de la maison d'Orange et à veiller aux tentatives que l'Angleterre pourrait faire sur la Hollande. L'armée du Danube battue à Stockach avait repassé le Rhin.

L'armée d'Helvétie, d'abord repoussée, avait battu les Russes et reconquis la Suisse.

L'armée d'Italie, battue à Génola, se ralliait sur les cols des Apennins.

Paul premier, mécontent des intrigues et de l'égoïsme des Anglais, affligé de la perte de l'élite de ses troupes, avait ordonné à son armée de repasser la Vistule.

L'Autriche déployait tous ses moyens et venait de mettre deux grandes armées sur pied; l'une en Italie, forte de cent quarante mille hommes, sous les ordres de Mélas: l'autre en Allemagne forte de cent vingt mille hommes, commandée par Kray.

Mélas avait l'ordre de s'emparer de Gênes, de Nice et de Toulon, où il devait se joindre à l'armée anglaise de Mahon, à l'armée napolitaine et aux Français que Willot et Pichegru devaient insurger dans le Midi.

La France n'avait à lui opposer que trente-huit mille hommes démoralisés, qui gardaient l'Apennin et les

hauteurs de Gênes, où Masséna se rendit avec ordre de ne rien négliger pour ranimer l'esprit de l'armée.

En même temps qu'il envoyait Masséna à Gênes, le Premier Consul ordonna la réunion de l'armée d'Helvétie à celle du Rhin. Cette armée, à laquelle on envoya toutes les vieilles bandes, s'éleva à cent cinquante mille hommes, dont Moreau obtint le commandement en récompense de ses services au 18 Brumaire.

Du côté de l'Italie, Mélas leva ses cantonnements dès les premiers jours de Mars: il laissa ses parcs de réserve et sa cavalerie dans les plaines, et s'approcha de l'Apennin avec soixante quinze mille hommes.

Masséna avait son quartier général à Gênes. Suchet était à la gauche avec douze mille hommes. Soult commandait le centre. Miollis barrait la rivière du levant avec la droite forte de cinq mille hommes. Une réserve de cinq mille hommes était dans la ville.

Les grandes opérations commencèrent le 6 Avril. Les Autrichiens furent d'abord repoussés dans les ravins; mais ils parvinrent à couper l'armée française et à séparer Masséna de Suchet. Le général autrichien Ott bloqua Gênes, et le 11 Mai, Mélas fut devant Nice avec trente mille hommes.

Cependant, la Constitution de l'an VIII. ne permettant pas que le Premier Consul commandât personnellement les forces militaires, Napoléon éluda la loi en formant une armée de réserve. Cette réserve devait déboucher sur les derrières de Mélas, lui enlever ses magasins, ses parcs et ses hôpitaux; et lui livrer bataille après avoir coupé ses communications avec l'Autriche.

Pour tromper l'ennemi, Napoléon fit annoncer au

Sénat que Dijon était le point de réunion des troupes de réserve, qu'il devait aller passer en revue.

Mais cette prétendue réserve de Dijon ne compta que sept à huit mille hommes, tandis que l'armée réelle se formait sur divers points et marchait sur cent routes différentes. La pacification de la Vendée accéléra le rassemblement de plusieurs corps nombreux.

Pendant que les plans de Napoléon pour former une armée s'exécutaient ainsi, il s'occupait avec la plus grande activité des affaires du gouvernement, pour ne point paraître donner trop d'attention aux opérations militaires : et la nuit, quand il n'avait d'autre témoin que sa lampe et quelquefois son secrétaire Bourienne; il déroulait une carte de l'Europe sur le parquet, se couchait sur cette carte et marquait du doigt la marche de ses troupes et de celles de son ennemi; il plantait des épingles aux points d'opération, aux endroits où il se proposait d'attaquer et de vaincre.

Enfin, le 13 Mai, Napoléon passa à Lausanne, la revue de la véritable armée, qui se composa de trente-six mille hommes, munis de quarante pièces de canon.

Quel fut l'étonnement de Bourienne, quand pendant les opérations dont on va lire le récit, il vit Napoléon gravir les montagnes à pic, planter ses drapeaux, tracer ses camps, livrer ses batailles; aux endroits mêmes qu'il avait marqués sur la carte avec des épingles; lorsque tranquille, au palais des Tuileries, il paraissait plutôt chercher à se délasser, qu'à tracer le plan d'une campagne.

CHAPITRE XXVII.

Passage du Grand Saint-Bernard.—Milan.—Gênes.—Montébello.

Le Premier Consul, pour l'exécution de ses plans, avait résolu de passer le Grand Saint-Bernard, de laisser Turin sur la droite et d'agir dans un pays couvert et peu connu. Dans ce passage mémorable, les munitions furent portées à dos de mulet. Les canons furent mis dans des troncs d'arbre creusés à cet effet ; cent soldats s'attelèrent à chaque bouche à feu ainsi disposée. Pendant toute la durée du passage, la musique des régiments se fesait souvent entendre pour animer le soldat, et aux endroits difficiles à gravir, on battait la charge pour l'encourager. Toute l'armée passa le Saint-Bernard le 17, le 18, le 19, et le 20 Mai. Napoléon se portait partout et souvent montrait à ses soldats comment il fallait s'y prendre pour vaincre les difficultés. Au couvent des Hospitaliers, chaque soldat reçut d'excellentes rations.

La descente fut plus difficile pour les chevaux que ne l'avait été la montée : Napoléon l'opéra à la Ramasse, sur un glacier presque perpendiculaire. Enfin l'avant-garde arriva devant Aoste ; ville qui fut d'une grande ressource pour l'armée.

Le lendemain, on repoussa quatre à cinq mille hommes postés à Châtillon pour défendre la vallée, et l'on crut tous les obstacles surmontés.

Tout-à-coup, le canon du fort de Bard répandit l'alarme dans le camp français. Ce fort ferme entière-

ment la vallée; la route passe dans les fortifications de la ville, et l'on reconnut qu'il n'existait pas d'autre passage. Le Premier Consul qui était déjà arrivé à Aoste, se porta devant Bard, et reconnut qu'on pouvait s'emparer de la place. Aussitôt, une demi-brigade escalada l'enceinte, et se logea dans la ville, malgré une grêle de mitraille que l'ennemi fit pleuvoir toute la nuit. L'infanterie et la cavalerie défilèrent, un à un, par un sentier de la montagne de gauche, qu'avait gravie le Premier Consul, et où cheval n'avait jamais pénétré auparavant. Les nuits suivantes, les troupes d'artillerie firent passer leurs pièces par la ville, dans le plus grand silence; le chemin avait été couvert de matelats et de fumier, les canons étaient sous la paille; la garnison du fort ne se douta de rien.

L'obstacle du fort de Bard était en quelque sorte plus fort que celui du Grand Saint-Bernard; mais ni l'un ni l'autre ne retarda la marche des Français.

Dès le 12 Mai, le général autrichien Mélas avait fait refluer des troupes sur Turin, et lui même était dans cette ville. Cependant l'avant-garde française parvint à s'emparer d'Ivrée, à chasser les Autrichiens de leur position derrière la Chiusella, à enlever la ville de Chivasso et à intercepter le cours du Pô. Le 26 et le 27 Mai, toute l'armée de réserve arriva à Ivrée, et Napoléon opéra sur Milan et sur l'Adda, pour se joindre à Moncey, qui avec quinze mille hommes, venait de l'armée du Rhin par le Saint-Gothard.

Il se porta rapidement sur le Tésin, le passa malgré le corps d'observation de Mélas, et le 2 Juin, au grand étonnement des habitants de la ville, il fit son entrée à Milan à la tête de l'avant-garde.

De toutes les parties de la Lombardie, on envoya

des députations au Premier Consul, qui réorganisa la République Cisalpine. En même temps, les divisions françaises arrivèrent jusqu'à Lodi et à Crémone, et répandirent l'alarme dans Mantoue désapprovisionnée et sans garnison.

Napoléon porta son quartier-général à Stradella sur la rive droite du Pô ; pour fermer à Mélas la route de Mantoue. Ce fut là, qu'il apprit que Gênes était tombée au pouvoir des Autrichiens et que loin d'être aidé par les troupes qui défendaient cette ville, il aurait à combattre celles qui en fesaient le siége.

Le 8 Juin, Lannes, avec sa division, atteignit le général Autrichien Ott qui occupait Montébello avec dix-huit mille hommes : Lannes n'avait que huit mille hommes, néanmoins, il tint ferme, depuis la pointe du jour jusqu'à midi ; ayant alors reçu quelque renfort il repoussa Ott, après lui avoir tué ou blessé trois mille hommes et lui avoir fait six mille prisonniers.

Napoléon dirigeait tout de Stradella, où il resta jusqu'au 12. Ce fut à ce quartier-général qu'il revit Désaix qui arrivait d'Égypte et avec qui il passa une nuit entière en conférence sur l'expédition.

Mélas avait son quartier-général à Alexandrie, toute son armée y était réunie ; mais il avait perdu sa ligne d'opération, et se trouvait dans une situation des plus critiques.

Cependant il manœuvra si bien, que Napoléon, malgré les espions qu'il avait rencontrés et dont il avait tiré beaucoup de renseignements, faillit perdre ses traces et crut, pour un moment, que toute l'armée autrichienne lui avait échappé. Désaix chargé du commandement d'une division, reçut l'ordre d'observer la chaussée d'Alexandrie à Novi : et Napoléon se

porta lui même au milieu de l'immense plaine de Marengo, mais il n'apperçut pas les Autrichiens.

Victor s'avança jusqu'au village de Marengo, d'où il chassa trois mille Autrichiens; sans découvir aucune trace de l'armée de Mélas.

Après le combat de Montébello: Mélas avait vu son armée coupée dans sa ligne d'opération et séparée de ses dépôts placés entre l'armée de Suchet, dont les avant-postes avaient déjà passé les montagnes, et celle du Premier Consul. Il crut donc devoir se décider à faire un gros détachement sur Suchet, et à tenir le reste de son armée couvert par la Bormida et la citadelle d'Alexandrie.

Mais, dès qu'il apprit le mouvement du Premier Consul sur la Scrivia, il rappela son détachement, et se détermina à passer sur l'armée française, afin de rouvrir ses communications avec Vienne. Toutes les chances pour le succès de la bataille, étaient en faveur de l'armée autrichienne, supérieure en nombre à l'armée française, et ayant d'ailleurs trois fois autant de cavalerie.

Ce fut le 14 Juin, à l'aube du jour, que les Autrichiens et les Français se rencontrèrent dans la plaine de Marengo.

CHAPITRE XXVIII.

Bataille de Marengo.—Désaix.—Mélas.—Retour.

Dès les premiers rayons du matin, les Autrichiens firent attaquer le village de Marengo avec fureur.

Napoléon, instruit par la vivacité de la canonnade, que toute l'armée autrichienne livrait le combat, fit avertir Désaix, qui était à une demi-marche de distance, de revenir sur San-Juliano; et se porta lui-même sur le champ-de-bataille où il arriva à dix heures du matin.

Les Autrichiens avaient emporté Marengo, la division Victor se retirait en désordre et répandait l'alarme. Le corps de l'armée, un peu en arrière de la droite de Marengo, était aux mains avec l'ennemi, qui, déployant sa gauche, débordait déjà la droite des Français. Le Premier Consul envoya sa garde pour contenir l'ennemi sur la droite: il se porta lui-même avec une brigade au secours de Lannes, et dirigea la division de réserve de Carra-Saint-Cyr sur l'extrême droite, pour prendre en flanc toute la gauche des Autrichiens.

La division de Lannes, attaquée par une grande partie de l'armée ennemie, opérait sa retraite avec un ordre et un sang-froid admirables. Ce corps mit trois heures pour faire en arrière trois-quarts de lieue, exposé à la mitraille de quatre-vingts bouches à feu: en même temps, par un mouvement inverse, la division de réserve Carra-Saint-Cyr, marchait en avant sur l'extrême droite, et tournait la gauche de l'ennemi.

Napoléon parcourt alors au galop l'immense plaine où allaient se décider de si grands intérêts. Son regard, son port, ses paroles, semblent inspirés par le génie des batailles, il commande, il encourage, il censure.

Au petit chapeau français, à la modeste redingote grise, on reconnaît le Premier Consul. Un cri d'espoir se fait entendre et se prolonge dans l'armée, la division Victor ralentit encore sa marche et les fuyards se rallient derrière elle; mais les Autrichiens continuent

d'avancer avec ardeur pour ajouter aux avantages qu'ils ont déjà obtenus, et les Français paraissent ne pouvoir conquérir qu'une retraite honorable. Il était trois heures de l'après-midi. Mélas, accablé de fatigue, croyant la victoire assurée, rentra dans Alexandrie; après avoir donné l'ordre au général Zach, son chef d'état-major, de poursuivre l'armée française.

Alors, Désaix arriva: Napoléon lui ordonna de se porter sur la chaussée de San-Juliano. En passant devant le Premier Consul, Désaix s'écria: "Général, c'est une bataille perdue!" "C'est une bataille gagnée," reprit Napoléon, "vous allez voir." Mais l'infortuné général ne le vit pas. Six mille grenadiers de Zach ayant gagné la gauche de San-Juliano, Désaix à la tête de deux cents éclaireurs alla les reconnaître, et aux premiers coups de feu, il tomba frappé mortellement: il ouvrit avec peine ses yeux que couvraient déjà les ombres de la mort; sa langue glacée articula lentement ces paroles: "Allez dire au Premier Consul, que je meurs avec le regret de n'avoir pas fait assez pour la République," et il mourut. Bourienne a démenti ces paroles, celles de plusieurs des généraux français qui moururent sur le champ de bataille, et quelques autres faits; mais Bourienne n'était pas sur le théâtre du carnage, et ses mémoires, quelque véridiques qu'ils puissent être, n'empêchent pas quelques récits contraires d'être également vrais.

Cependant la division Victor, s'était ralliée, toute la cavalerie de l'armée était massée sur la droite de Boudet qui remplaça Désaix, et en arrière de la gauche de Lannes.

Alors, Napoléon parcourant les lignes avancées, s'écria, "Soldats! c'est avoir fait trop de pas en

arrière; le moment est arrivé de marcher en avant: souvenez-vous que mon habitude est de coucher sur le champ de bataille."

À ces mots, Kellermann avec cinq cents hommes de grosse cavalerie, fit une charge intrépide sur le flanc gauche de la colonne.

En moins d'une demi-heure, les six mille grenadiers de Zach furent enfoncés, culbutés et dispersés, et Zach fut fait prisonnier avec tout son état-major.

Le général Lannes marcha sur-le-champ en avant, au pas de charge; Carra-Saint-Cyr se trouvait en potence sur le flanc gauche de l'ennemi, et beaucoup plus près des ponts sur la Bormida. Dans un moment, l'armée autrichienne fut dans la plus épouvantable confusion. Huit à dix mille hommes de cavalerie qui couvraient la plaine, craignant que l'infanterie de Carra-Saint-Cyr n'arrivât au pont avant eux, se mirent en retraite au galop, culbutant tout ce qui était sur leur passage. Chacun ne pensa plus qu'à fuir: l'encombrement devint extrême sur les ponts de la Bormida, et à la nuit, tout ce qui était resté sur la rive gauche tomba au pouvoir de la République.

Il serait difficile de peindre la confusion et le désespoir de l'armée autrichienne. Mélas, voulant sauver d'une perte inévitable ce qui lui restait de troupes, envoya un parlementaire proposer une suspension d'armes, ce qui donna lieu le lendemain, 15 Juin, à une convention, par laquelle la place de Gênes, toutes celles du Piémont, de la Lombardie et des légations furent remises à l'armée française; et l'armée autrichienne obtint ainsi la permission de retourner derrière Mantoue: par là, toute l'Italie fut conquise.

Des courriers de commerce, partis d'Alexandrie dans

l'après-midi, avaient porté à Paris la nouvelle de la défaite des Français. Les intrigants se montraient, les passions s'excitaient; déjà même, des murmures se fesaient entendre, lorsque arriva la contre-nouvelle de la grande victoire de Marengo, si mémorable dans les fastes de la Grande Armée.

Napoléon quitta Marengo le 17, et se rendit a Milan. Il rétablit la République Cisalpine, et réorganisa la République Ligurienne. Il établit un gouvernement provisoire en Piémont, où il laissa Jourdnli en qualité de ministre de la République Française; à donna le commandement en chef de l'armée d'Italie à Masséna et partit de Milan le 24 Juin. Il traversa le Mont-Cénis, et arriva à Lyon, où il s'arrêta pour poser la première pierre de la construction de la place Bellecour. Il arriva à Paris, le 2 Juillet, au milieu de la nuit; mais le lendemain, dès que la nouvelle en fut répandue, les habitants de la ville et des faubourgs accoururent dans les cours et dans les jardins des Tuileries. La population entière se pressait sous les fenêtres du héros, dans l'espoir de voir celui à qui la France devait tant. Partout les acclamations de la joie se fesaient entendre. Le soir, riche ou pauvre, chacun à l'envi illumina sa maison: c'était un délire.

Bientôt, tout fut à la Marengo. Dans la France entière, on se couvrit d'habillements gris-foncé; et l'on nomma cette couleur Marengo. Le héros a disparu de la scène du monde, le nom de la couleur est resté sur les tablettes du manufacturier, et il y restera longtemps encore, quisque la restauration même n'a pu l'en faire effacer.

CHAPITRE XXIX.

Négociations.—Paul I.—Ceracchi.—Machine-Infernale.—Louis XVIII.—Hohenlinden.—Lunéville.

Après la bataille de Marengo, l'Autriche envoya le comte de Saint-Julien à Paris, pour y traiter de la paix définitive. On prit pour base, les arrangements de Campo-Formio ; mais pendant que le comte de Saint-Julien négociait avec la République Française, il fut rappelé par le cabinet de Vienne, qui gagné par l'Angleterre, déclara ne plus vouloir traiter que conjointement avec le cabinet de Saint-James.

Le Premier Consul, qui, même pour donner l'essor à ses projets d'ambition, ne pouvait que désirer la paix avec l'Angleterre, consentit à ce que les plénipotentiaires anglais se joignissent à ceux de l'Autriche et à ce que la trève se prolongeât, pourvu que, de son côté, l'Angleterre accordât un armistice naval ; ce qui n'était que de toute justice.

Il ne fallut pas de bien longues conférences, pour mettre à jour que l'Angleterre n'indemniserait jamais la France des pertes que lui pourrait causer la prolongation de l'armistice, et qu'elle ne consentirait jamais à aucun des sacrifices que deux grandes nations doivent se faire quand elles traitent d'égale à égale, pour le bien-être de l'humanité. À cette époque d'ailleurs, bien que l'Angleterre fût supérieure à la France sur mer, elle n'avait aucune raison plausible pour traiter

avec la sotte hauteur qui dicte généralement les conditions des conquérants, conditions, que l'on appelle des traités de paix.

De son côté, la cour de Vienne, ne montrait guère de bonne foi. Napoléon résolut donc de mettre fin à l'indécision générale, et fit transmettre à Moreau général en chef de l'armée du Rhin, et à Masséna général en chef de l'armée d'Italie, l'ordre de déclarer à l'Autriche la cessation de l'armistice et la reprise immédiate des hostilités.

À cette nouvelle, l'Autriche, qui n'était pas en état de continuer la guerre, implora une nouvelle trève de quarante-cinq jours, offrant de livrer, en garantie de sa sincérité, Ulm, Ingolstadt et Philisbourg. Cette trève fut accordée le 20 Septembre.

Il était évident que l'Autriche n'avait agi ainsi que pour obtenir du temps, afin de gagner la saison des pluies et d'avoir tout l'hiver pour lever des troupes : mais la France pouvait en faire autant de son côté, et ses conquêtes au Nord et au Midi, lui permettaient de faire de plus grands efforts ; car elle pouvait tirer des soldats des nombreuses populations de la Hollande et de l'Italie.

La France, d'ailleurs, avait encore l'avantage de pouvoir, pendant ces quarante-cinq jours, et cela sans craindre d'être molestée, s'occuper de soumettre Rome, Naples et la Toscane qui n'étaient point comprises dans l'armistice.

Ces négociations avec l'Autriche se firent sous le ministère de Thugut, qui au mois d'Octobre fut disgracié et remplacé par de Cobentzell ; le même qui avait signé le traité de Campo-Formio.

M. de Cobentzell se rendit donc à Lunéville, où

s'étaient assemblés les plénipotentiaires français : tout fesait espérer une paix prochaine, lorsque Napoléon, ayant exigé que les négociations commençassent immédiatement, l'envoyé autrichien déclara ne pouvoir traiter sans le concours d'un plénipotentiaire anglais.

Or, un ministre anglais ne pouvait prendre part au congrès, qu'autant que l'Angleterre consentirait à appliquer l'armistice aux opérations navales. Il s'échangea donc quelques courriers entre Paris et Vienne ; la mauvaise volonté de la cour de Vienne n'en devint que plus évidente, et les généraux de la République reçurent de nouveau l'ordre de dénoncer l'armistice et de recommencer les hostilités.

Pendant que le Premier Consul cherchait vainement à traiter de la paix avec l'Angleterre et l'Autriche, il ne négligeait rien pour captiver l'amitié de Paul Ier Empereur des Russies. Cet empereur, déjà peu satisfait de ses alliés, condamna ouvertement la conduite de l'Angleterre relativement à l'île de Malte et laissa entrevoir qu'il ne resterait pas dans la coalition contre la France.

Napoléon, pour flatter le Czar, lui envoya, après la bataille de Marengo, l'épée que le pape Léon X. avait donnée à l'Ile-Adam, comme témoignage de sa satisfaction pour avoir défendu Rhodes contre les Infidèles.

Plus tard, ayant vainement proposé aux Anglais et aux Autrichiens l'échange de huit mille russes prisonniers en France, Napoléon les fit habiller et armer complètement, et, sans aucune rançon, les renvoya à leur souverain.

Paul Ier s'enthousiasma pour la France et pour son premier magistrat, auquel il éctivit : " Citoyen Premier Consul, je ne vous écris point pour entrer en

discussion sur les droits de l'homme ou du citoyen : chaque pays se gouverne comme il l'entend. Partout où je vois à la tête d'un pays un homme qui sait gouverner et se battre, mon cœur se porte vers lui. Je vous écris pour vous faire connaître le mécontentement que j'ai contre l'Angleterre, qui viole tous les droits des nations, et qui n'est jamais guidée que par son égoïsme et par son intérêt. Je veux m'unir à vous pour mettre un terme aux injustices de ce gouvernement." Depuis ce moment la correspondance entre le Premier Consul et Paul 1er, devint journalière et des plus intimes : bientôt, la guerre se trouva déclarée entre l'Angleterre, d'une part ; la Russie, la Suède et le Danemark, de l'autre. Les ennemis de la France prévirent le coup qui allait leur être porté : Paul 1er fut assassiné dans la nuit du 23 au 24 Mars, et l'escadre anglaise sortit de la Baltique quelques jours après ! . . Encore un demi-siècle, et tous les hommes qui ont trempé dans l'assassinat de Paul 1er auront, eux et la génération qui les suit, disparu de ce globe ; les passions qui les ont guidés ne seront pas les passions des hommes de l'avenir, et l'histoire, qui tôt ou tard marque de son sceau réprobateur tous les gouvernements sanguinaires, nommera les assassins de l'empereur Paul et mettra au grand jour les causes et les effets.

Bien que le Premier Consul fit alors beaucoup pour la gloire, pour la paix et pour la prospérité de la France, il fesait aussi beaucoup pour son élévation personnelle, et ainsi, se trouvait en but à la haine des Royalistes, et des Républicains à la Brutus.

Diverses conspirations se tramaient contre lui. Celle du sculpteur Ceracchi fut la première. Cet artiste avait fait le buste du général Bonaparte, et, sous pré-

texte d'une correction, sollicitait une nouvelle séance dans laquelle il se proposait de poignarder le grand général devenu le tyran de son pays; il disait tyran, parce que l'esprit de parti confond toujours entre un tyran et un usurpateur, quoique la signification de chacun de ces deux mots soit bien différente.

Un tyran est un monstre, généralement amené au pouvoir par la naissance; tôt ou tard, il tombe victime de sa propre tyrannie. Un usurpateur, est le premier grand homme, qui dans des temps d'anarchie et de désorganisation sociale, rappelle l'ordre et fonde une dynastie. Si on lisait avec attention les annales des nations et l'histoire des trônes, on verrait que presque tous les fondateurs de dynasties ont été, dans toute la force de l'expression, des usurpateurs.

" Le premier qui fut roi, fut un soldat heureux;
Qui sert bien son pays, n'a pas besoin d'ayeux."

Les nombreuses occupations de Napoléon, l'empêchèrent de recevoir Ceracchi, qui voyant l'exécution de ses projets sans cesse retardée, résolut d'assassiner le Premier Consul à l'Opéra. Il s'adjoignit l'adjudant-général Aréna, le peintre Topinau-Lebrun, Damerville et un capitaine qui dévoila la conspiration. Les conjurés furent arrêtés, avant d'avoir pu s'approcher de celui qu'ils devaient poignarder.

Le 10 Octobre 1800, deux mois après la conspiration de Ceracchi, eut lieu celle connue sous le nom de Machine-Infernale. Cette invention diabolique, qui causa tant de rumeur et fit tant de victimes, fut préparée par des Royalistes. Napoléon devait aller à l'Opéra: sur son passage on posta la Machine-Infernale. C'était un tonneau, comme en ont les porteurs

d'eau de Paris, que l'on avait rempli de poudre, d'artifice et de projectiles. On y attela un cheval et on en donna la conduite à un enfant apparemment pauvre, que l'on rencontra dans la rue Saint-Honoré, et auquel on ordonna de s'arrêter et d'attendre au détour de la rue Saint-Nicaise. L'enfant obéit. Au moment même où la voiture de Napoléon passa, on mit le feu à la machine. L'explosion tua le pauvre enfant qui tenait la bride du cheval, cherchant des yeux l'homme qui l'avait chargé du tonneau. La dame qui était au comptoir d'un café voisin, la plupart des personnes assises dans ce café, et un grand nombre de passants furent tués ou cruellement blessés; les glaces de la voiture du Consul furent brisées. Napoléon, s'adressant à Lannes et à Bessières qui se trouvaient avec lui, s'écria: "Nous sommes minés!" puis se tournant vers le cocher qui s'était arrêté et attendait de nouveaux ordres, il lui dit avec calme et dignité: "À l'Opéra!" et il alla entendre la première représentation du célèbre Oratorio de Haydn, La Création. Si la voiture eût passé dix secondes plus tard, c'en était fait du Premier Consul.

On ne tarda pas à découvrir que des chouans avaient tramé l'infâme complot qui fut si fatal à des citoyens paisibles; mais Napoléon profita de l'occasion pour sévir contre les ultra-républicains, dont il fit exiler un grand nombre. Il en fit aussi un prétexte pour établir ces surveillances, ces polices et contre-polices, qui déshonorèrent l'Empire et que la Restauration a conservées et augmentées.

Pendant que le Premier Consul était ainsi en but aux conspirations, l'Abbé de Montesquiou, agent secret du Comte de Lille, depuis Louis XVIII.; fit remettre

à Napoléon, par le second Consul Lebrun, une lettre du Prétendant; dans laquelle il disait au chef de la République Française: "Vous tardez beaucoup à me rendre mon trône, il est à craindre que vous ne laissiez écouler des moments bien favorables. Vous ne pouvez pas faire le bonheur de la France sans moi, et moi, je ne puis rien pour la France sans vous. Hâtez-vous donc, et désignez vous-même toutes les places qui vous plairont pour vos amis." Le Premier Consul répondit: "J'ai reçu la lettre de V. A. R.; j'ai toujours pris un vif intérêt à ses malheurs et à ceux de sa famille. Elle ne doit pas songer à se présenter en France; elle n'y parviendrait que sur cent mille cadavres. Du reste, je m'empresserai toujours de faire tout ce qui pourrait adoucir ses destinées, et lui faire oublier ses malheurs."

L'ouverture de Monseigneur le Comte d'Artois eut plus d'élégance et de recherche encore: il dépêcha la Duchesse de Guiche, femme charmante, très-propre par les grâces de sa figure à mêler beaucoup d'attraits à l'importance de sa négociation. Elle pénétra facilement auprès de Madame Bonaparte; mais dès que le Premier Consul apprit la mission de la jolie Duchesse, il lui fit donner l'ordre, dans la nuit même, de quitter Paris.

Le bruit courut plus tard, que Napoléon avait, à son tour, fait des propositions aux princes français pour les engager à se démettre en sa faveur de leurs droits à la couronne de France; et que ce fut cette demarche qui donna lieu à la déclaration suivante, que Louis XVIII., fit répandre par toute l'Europe.

"Je ne confonds pas M. Bonaparte avec ceux qui l'ont précédé; j'estime sa valeur, ses talents militaires;

je lui sais gré de quelques actes d'administration ; mais il se trompe, s'il croit m'engager à renoncer à mes droits : loin de là, il les établirait lui-même, s'ils pouvaient être litigieux, par les démarches qu'il fait en ce moment. J'ignore quels sont les desseins de Dieu sur ma race et sur moi ; mais je connais les obligations qu'il m'a imposées, par le rang dans lequel il lui a plu de me faire naître. Chrétien, je remplirai ces obligations jusqu'à mon dernier soupir. Fils de Saint-Louis, je saurai, à son exemple, me respecter jusque dans les fers ; successeur de François Ier, je veux du moins pouvoir dire avec lui : "Nous avons tout perdu, hors l'honneur."

Cependant Napoléon, avait, comme on l'a vu plus haut, ordonné à ses généraux de recommencer les hostilités, ce qui eut lieu le 17 Novembre, à l'armée d'Italie, et le 27 à celle du Rhin. L'Autriche avait mis à profit les cinq mois de suspension d'armes qui venaient de se passer : elle comptait en ligne deux cent quatre vingt mille hommes, qu'elle avait bien équipés à l'aide de soixante millions reçus de l'Angleterre, L'Archiduc Jean était à la tête de l'armée d'Allemagne forte de cent trente mille hommes, et le Feld-maréchal Bellegarde commandait l'armée d'Italie, forte de cent vingt mille hommes. Le reste des troupes autrichiennes était en observation sur divers points. La France avait cent soixante quinze mille hommes en Allemagne, et quatre vingt dix mille en Italie.

L'armée de Moreau devait passer l'Inn, et se porter sur Vienne par la vallée du Danube ; l'armée d'Italie, alors sous les ordres de Brune, devait passer le Mincio, et l'Adige, puis se porter sur les Alpes Noriques ; tandis que deux autres petites armées, commandées par

Macdonald et par Murat, s'avanceraient aussi vers la capitale de l'Autriche, ainsi menacée par une force de deux cent cinquante mille combattants bien habillés, bien armés, munis d'une nombreuse artillerie ; force inférieure en nombre aux armées de 1793 : mais bien supérieure par son moral et par son organisation.

Le 28 Novembre, la grande armée du Rhin fit replier tous les avant-postes autrichiens ; mais n'obtint que des avantages indécis et bien contestés.

Enfin le 4 Décembre, Moreau gagna la grande bataille de Hohenlinden, ce qui le fit regarder par toute l'Europe comme rival de Napoléon en talents militaires. Cette opinion existe encore, et il est généralement reconnu que Bonaparte et Moreau furent les deux plus grands capitaines de cette époque.

A Hohenlinden, les Autrichiens perdirent vingt-cinq mille hommes, sans compter les déserteurs et sept mille prisonniers, cent pièces de canons et une grande quantité de voitures. Moreau poursuivit les vaincus jusqu'à Steyer, où il signa le 25 Décembre, un armistice par lequel l'armée française s'engageait à rester dans ses positions, jusqu'à la paix définitive.

Du côté de l'Italie, Brune passa le Mincio le 25 Décembre, et l'Adige le 1er Janvier 1801. Il fit cerner Vicence et Rovérédo le 11 ; passa la Brenta devant Fontanina, et malgré les ordres du Consul de n'accorder aucune trêve avant le passage de l'Isonza et la reddition de Mantoue, il signa, le 16 Janvier 1801, l'armistice de Trévise, sans même demander cette place.

Le Premier Consul déclara à M. de Cobentzell, qui se trouvait encore à Lunéville, qu'il n'approuvait pas la convention de Trévise : et ce plénipotentiaire, voyant

la nécessité d'en finir franchement, expédia le 26 Janvier, l'ordre de l'occupation de Mantoue par l'armée française.

Murat, opposé à l'armée Napolitaine, était entré dans les états de l'Église, et les avait remis sous la domination de Pie VII. Par considération pour l'empereur de Russie, on accorda une suspension d'armes aux Napolitains, qui, le 28 Mars suivant, signèrent un traité de paix avec la République Française.

Ce fut le 12 Février 1801, que l'on publia à Paris le fameux traité de paix conclu à Lunéville le 9 du même mois. Les limites des possessions autrichiennes furent fixées à l'Adige. L'Empereur reconnut la République Cisalpine, la Batave et l'Helvétique, abandonna la Toscane à la France, qui acquit aussi tous les états de la rive gauche du Rhin, et la Belgique.

CHAPITRE XXX.

Camp de Boulogne.—Paix.—Nelson.—Egypte.—Le Pape.—République Cisalpine.—Traité d'Amiens.

Après le traité de Lunéville, Napoléon dirigea toute son attention vers l'Angleterre. Afin d'amener les Anglais à faire la paix, il crut devoir les menacer d'une invasion. On ne parla plus que d'un débarquement en Angleterre. On assembla une armée de deux cent mille hommes au camp de Boulogne et dans les environs, et l'on construisit dans tous les ports du nord de la France une très-grande quantité de bateaux plats qui devaient, disait-on, transporter l'armée aux bords de la Tamise.

Pendant que ces préparatifs se fesaient au nord; une armée commandée par Leclerc beau-frère de Napoléon, se formait au midi, pour aller forcer le Portugal à renoncer à son alliance avec l'Angleterre. Cette démonstration produisit l'effet désiré, le Portugal craignant une invasion, se hâta de conclure la paix avec la République Française. Cette paix fut signée le 29 Septembre 1801, le jour même de la ratification d'un traité entre la France et la Bavière. Peu de temps après, on publia les traités de paix conclus entre la France, la Russie et la Porte-Ottomane; il n'y avait donc plus vers la fin de 1801, que l'Angleterre qui continuât la guerre contre la République.

Les Anglais méprisèrent d'abord la flottille de Boulogne; mais changeant bientôt de manière de voir, ils envoyèrent Nelson avec ordre de la détruire.

Nelson se présenta donc avec trente vaisseaux de ligne, un grand nombre de brûlots, de canonnières et de bombardes; mais il trouva l'Amiral Latouche en position devant la rade. La flottille et les batteries françaises forcèrent Nelson à se retirer à Deal. Douze jours après, le grand amiral anglais reparut avec soixante douze voiles: à sa manœuvre il fut aisé de comprendre qu'il avait formé le plan d'anéantir l'armée navale qui restait à la France; car il s'avança pendant l'obscurité de la nuit pensant surprendre le port et détruire la flotte: mais il trouva les Français préparés à le recevoir et à la pointe du jour, il fut obligé de rallier et de se retirer avec une perte de deux cents hommes. Le résultat de la tentative de Nelson décida le cabinet de Saint-James à traiter de la paix.

Pendant que d'un côte la République française signait la paix avec quelques-uns de ses ennemis, et

qu'elle traitait secrètement avec le plus puissant, la sollicitude du Premier Consul s'était portée sur son armée d'Egypte. Cinq mille cinq cents hommes, sous les ordres du général Sahuguet, avaient été embarqués avec le plus grand mystère, sur sept vaisseaux de ligne commandés par Gantheaume. Cet amiral fut assez heureux pour sortir de Brest, et pour entrer dans la Méditerranée sans être aperçu par les escadres anglaises; mais près d'aborder en Egypte, il se crut compromis, et courut se réfugier dans le port de Toulon. Le Premier Consul, qui voulait à tout prix conserver la colonie d'Egypte, fit repartir Gantheaume, qui ne fut pas plus heureux à sa seconde, ni à sa troisième sortie des ports de France, où il revint enfin débarquer ses troupes. Ainsi, malgré tous les efforts du Premier Consul, il ne put parvenir à ravitailler l'armée d'Orient; qui, bientôt après, comme on l'a vu au Chapitre XXIV., dut évacuer l'Egypte.

Depuis son arrivée au pouvoir, le Premier Consul avait tout fait pour réunir les partis; mais les prêtres étaient encore persécutés: ils étaient divisés en trois sectes, les constitutionnels, les vicaires apostoliques et les évêques émigrés, à la solde de l'Angleterre. Il fallait faire cesser ces désordres, dissiper tous les scrupules des acquéreurs de domaines nationaux, et rompre le dernier fil par lequel l'ancienne dynastie communiquait avec le pays. Le Premier Consul crut qu'un concordat avec le Pape était nécessaire pour atteindre à ce triple but. Ce concordat fut signé le 15 Juillet 1801; il mit fin à toutes les divisions, et fit sortir de ses ruines l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine. Napoléon releva donc les autels, prescrivit aux fidèles de prier pour la République, et destitua

définitivement les évêques qui paraissaient préférer les affaires du monde à celles du ciel. Ainsi fut rétablie en France par Napoléon l'ancienne religion de l'état. On verra plus tard quelle fut la reconnaissance que les prêtres montrèrent à celui qui leur avait rendu leur influence spirituelle : ils voulurent y ajouter le pouvoir, on sait ce qu'ils recueillirent de leurs efforts qui produisirent la révolution de 1830.

Le Premier Consul n'eut pas plus tôt relevé les autels, qu'il voulut constituer définitivement la République Cisalpine. En conséquence, il ordonna à la consulte italienne de se réunir à Lyon, où il se rendit lui-même pour faire l'ouverture de ses séances. Cette consulte ne tarda pas à émettre le vœu d'avoir pour président de la République Cisalpine le fondateur de cette même république. Tout avait été arrangé d'avance. Napoléon accepta ce titre le 21 Janvier 1802, en vertu de la constitution que la consulte venait de promulguer. Ainsi, le Premier Consul de la République Française, fut en même temps le premier magistrat d'une autre république, ce qui donnait à la France une influence encore plus directe sur l'Italie.

Toutefois, les négociations secrètes avec l'Angleterre, avaient pris une tournure favorable à la paix, et cette puissance avait envoyé Lord Cornwallis à Amiens; mais les négociateurs anglais ne semblaient se douter ni du temps, ni des hommes, ni des choses. La manière de Napoléon les déconcerta tout-à-fait. On n'avait prétendu qu'amuser les Français à Amiens, on y traita sérieusement. L'affaire convenue, Lord Cornwallis avait promis de signer le lendemain ; quelque empêchement majeur le retint chez lui, mais il envoya sa parole. Le soir même un courrier de Londres vint lui interdire

certains articles : il répondit qu'il avait signé, et vint apposer sa signature. C'est ainsi que fut conclue, le 25 Mars 1802, cette paix qui devait rendre le repos à l'Europe, et qui ne fut pour la France qu'une trève fallacieuse.

CHAPITRE XXXI.

Napoléon Consul à vie.—Emigrés.—Légion-d'Honneur.—Saint-Domingue.

Le 6 Mai, un sénatus-consulte prolongea de dix ans le Consulat de Napoléon. Immédiatement après cette prorogation, une députation du Sénat se rendit auprès de Napoléon, qui la reçut en audience solennelle. Un des sénateurs prit alors la parole et dans un long discours tissu de flatteries, il énuméra les services que le Premier Consul avait rendu à la République et finit par le prier, au nom du Sénat, d'accepter le Consulat à vie ; avec le privilége de nommer son successeur. La réponse de Napoléon fut courte, et bien noble, si elle fut sincère. "Tous mes vœux," dit-il, "sont pour la France, tout ce que j'ai fait, je l'ai fait pour son bonheur, auquel mon élévation est liée. Je remercie le Sénat, mais je ne puis accepter l'offre qu'il me fait faire, qu'autant que j'aurai acquis la conviction que cette offre émane de la volonté du peuple."

Le 2 Août suivant, un sénatus-consulte annonça le vœu de la nation sur la question de savoir si Napoléon Bonaparte serait consul à vie. Il fut établi que trois millions cinq cent soixante dix-sept mille huit cent

quatre-vingt cinq citoyens avaient voté librement, dont trois millions trois cent soixante-huit mille deux cent cinquante-neuf pour l'affirmative. C'est une des élections les plus remarquables dans l'histoire : Napoléon fut proclamé Consul à vie de la République Française.

Deux actes importants signalèrent cette époque, l'Amnistie des émigrés et l'institution de la Légion d'Honneur.

La loi d'amnistie ramena en France un grand nombre de malheureux auxquels on rendit les biens non-vendus. Napoléon avait d'abord eu la pensée de composer une masse, une espèce de Syndicat de tous les biens des émigrés, et de faire à chacun de ces derniers, à leur retour en France, une indemnité fixée par une échelle proportionnelle. Cette pensée fut long-temps discutée au conseil d'état, et le Consul ne put jamais faire tomber la majorité dans son sens. Lui qui savait si bien persuader, qui obtint tant de concessions de la part de ses conseillers, ne put les persuader dans cette circonstance. Ce même Consul à qui le Conseil d'Etat, le Sénat et les Ministres laissèrent entreprendre une guerre maritime de douze ans, guerre dans laquelle les Anglais, les Français et leurs alliés perdirent huit cent cinquante mille hommes, ne put donner à des familles pour la plupart injustement dépouillées de leurs biens, cinq ou dix pour cent surla fortune de leurs ancêtres !

Napoléon agit donc, à l'égard des émigrés, dans un sens tout-à-fait opposé au plan qu'il s'était tracé, et il fit une grande faute. Quand il se mit à rendre individuellement, il ne tarda pas à s'appercevoir qu'il ne fesait que des insolents, qu'il enrichissait trop de cer-

tains hommes, tandis qu'il se fesait des ennemis de ceux à qui il ne devait donner que peu de chose ; que ceux qui recevaient beaucoup un jour, loin de se montrer reconnaissants, n'ôtaient plus même leur chapeau le lendemain, et que l'esprit des émigrés restait toujours anti-national. Alors le Consul, en opposition à la loi d'amnistie, arrêta la restitution des biens non-vendus, toutes les fois qu'ils dépasseraient une certaine valeur. C'était une injustice d'après les termes de la loi ; mais la politique le voulait impérieusement : la faute en avait été à la rédaction et à l'imprévoyance. Cette réaction de la part du Consul détruisit tout le bon effet du rappel des émigrés, et lui aliéna toutes les grandes familles. Le syndicat eùt pourvu à cet inconvénient, ou en eût neutralisé les effets. Pour une grande famille mécontente, Napoléon se fût attaché cent nobles de la province ; il eût satisfait au fond à la stricte justice, qui voulait que l'émigration entière, qui avait couru la même chance, qui avait embarqué sa fortune en commun sur le même vaisseau, éprouvé le même naufrage, et encouru la même peine, obtînt le même résultat.

La décoration de la Légion d'Honneur, devait récompenser quiconque honorerait son pays et contribuerait à sa prospérité, ou à sa gloire. L'officier, le soldat, le ministre de l'Evangile, le magistrat et l'homme de lettres, pouvaient y aspirer. Cette décoration n'était point un joujou pour amuser les Français, comme on l'a prétendu ; ce n'était point une distinction dont le but fût de flatter la vanité personnelle de quelques hommes et de les attacher au pouvoir : c'était une marque qui égalisait l'honneur.

La croix d'honneur, sur la poitrine du plus humble

des soldats, était la même que celle du doyen en chaire, la même que celle de l'officier, la même que celle du philosophe revêtu des honneurs académiques.

Ce fut à cette époque aussi, que Toussaint-Louverture notifia à la métropole qu'il avait adopté une constitution du consentement général de la colonie de Saint-Domingue, qui se déclarait état indépendant.

Deux partis se présentaient, l'un de reconnaître l'indépendance de Saint-Domingue, ce qui eût ajouté au pouvoir de la République Française; l'autre de reconquérir la colonie par la force des armes.

Napoléon inclinait pour le premier parti; mais après délibération, il choisit le second. L'expédition fut arrêtée: seize mille hommes partirent sous les ordres du capitaine-général Leclerc. La fièvre jaune, les fatigues, la guerre des mornes, moissonèrent cette belle armée! Napoléon se reprocha souvent la guerre de Saint-Domingue; s'il avait choisi le parti contraire, que n'eût il pas pu entreprendre, sur la Jamaïque, les Antilles, le Canada, sur les Etats-Unis et même sur les colonies espagnoles, avec une armée de vingt-cinq à trente mille noirs! Pouvait on mettre en compensation de si grands intérêts politiques avec quelques millions de plus rentrés en France? L'expédition de Saint-Domingue fut une grande faute, que plus tard Napoléon n'eût point commise: s'il lui eût été permis de s'occuper d'intérêts éloignés, il eût reconnu l'indépendance de la République d'Haïti.

Pendant que l'Europe suivait des yeux la désastreuse expédition de Saint-Domingue, la République Française prenait possession de l'île d'Elbe, ainsi que du Piémont, qu'elle s'incorporait; elle envahissait les Etats de Parme, et une armée de trente mille Français

soutenait en Suisse le pacte fédéral. L'Angleterre crut voir dans ces actes une infraction au traité d'Amiens, ou plutôt, elle y trouva les prétextes qu'elle cherchait pour rompre une paix qui la ruinait.

CHAPITRE XXXII.

Rupture.—Prisonniers.—Travaux maritimes.—Conspirations.

À LA paix d'Amiens, l'Angleterre avait traité avec la France d'égale à égale. Voilà tout le secret de la rupture. Le gouvernement anglais eût voulu traiter la France en nation secondaire, et Napoléon, comme on le verra plus tard, quitta les rênes de l'état plutôt que de consentir à l'humiliation de son pays; c'est une tache qu'il laissa à ses successeurs.

On a cherché mille causes en Angleterre pour rejeter sur la France la faute commise par les deux nations de recommencer la guerre. En France on a considéré les Anglais comme agresseurs. Ceux qui liront le procès de Peltier, émigré français à Londres, et éditeur d'un journal dans lequel on répétait tous les jours qu'il fallait assassiner le chef du gouvernement français, pourront se faire une idée des raisons personnelles de Napoléon pour se plaindre du gouvernement anglais. Quant aux raisons d'état, on les comprendra mieux, peut-être, par la communication de Lord Whitworth à Lord Hawkesbury, que par aucun autre document. Cette communication donne un aperçu succint des bases du traité d'Amiens et des causes qui le rompirent.

Cette dépêche est datée de Paris, 21 Janvier 1803.

Je venais d'expédier, à votre Seigneurie, mes dépêches, qui vous rendent compte de mon entrevue avec M. de Talleyrand, lorsque je reçus de ce dernier une note par laquelle j'appris que le Premier Consul désirait avoir une entrevue avec moi, et me priait de me rendre aux Tuileries, à neuf heures.

Napoléon me reçut avec assez de cordialité, et après quelques minutes de conversation sur divers sujets, me pria de m'asseoir, et s'assit lui-même, laissant entre nous une table dont nous occupions chacun une des extrémités. Il commença l'entretien par me dire, qu'après ce qui s'était passé entre M. de Talleyrand et moi, il pensait qu'il était important qu'il me fît connaître sa façon de penser, et cela de la manière la plus claire et la plus authentique, afin que je la transmisse à S. M.; et qu'il croyait pouvoir parvenir à ce but personnellement, beaucoup mieux que par l'entremise de qui que ce soit.

Il dit alors qu'il regrettait beaucoup que le traité d'Amiens, au lieu d'avoir eu pour résultat la réconciliation et l'amitié, qui devraient naturellement accompagner la paix, n'avait produit qu'une jalousie qui croissait tous les jours, et une méfiance portée à un tel point, qu'il devenait nécessaire d'amener les choses à une fin quelconque.

Ici, il énuméra les provocations qu'il croyait avoir reçues de l'Angleterre, il se plaignit surtout de ce que nous n'ayons point évacué Malte et Alexandrie, comme nous nous y étions engagés par traité: ajoutant que rien au monde ne lui ferait donner son consentement à ce que nous restions possesseurs de Malte; qu'il aimerait mieux nous voir maîtres du faubourg

Saint-Antoine que de cette île. Il fit ensuite allusion aux insultes qui lui étaient faites journellement dans les feuilles anglaises; insultes, dit-il, auxquelles il ne s'arrêtait pas autant qu'à celles qu'on lui prodiguait dans les papiers français publiés à Londres; parce que ces derniers avaient une tendance bien plus dangereuse, celle d'exciter les français contre sa personne et de leur faire mépriser son gouvernement. Il se plaignit aussi de la protection accordée à Georges et à ses semblables, qui sans cesse commettaient des crimes, sur les côtes de France et à l'intérieur, et à qui l'Angleterre accordait de fortes pensions, au lieu de les envoyer au Canada, comme on en avait si souvent réitéré la promesse.

Pour confirmer cette assertion, il me dit que ces jours derniers, on avait arrêté en Normandie, deux hommes que l'on amenait à Paris, où on les jugerait publiquement; et que la procédure prouverait au monde entier, que ces malheureux étaient des assassins salariés par Georges, par l'évêque d'Arras, par le Baron de Rolle et par Dutheuil.

Il convint que son irritation contre l'Angleterre croissait de jour en jour; parce que, dit-il, chaque souffle de vent ne lui amenait que de l'amertume et de a haine.

Il se reporta ensuite aux affaires d'Egypte, et me dit, que s'il eût eu le moindre désir de s'en emparer par la force des armes, il eût pu le faire, il y a un mois, en y envoyant vingt-cinq mille hommes, qui se fussent facilement emparés de tout le pays, en dépit des quatre mille anglais fortifiés dans Alexandrie. Que cette garnison, bien loin de protéger l'Egypte, pourrait au contraire lui servir de prétexte pour l'en-

vahir : *Que toutefois il n'en agirait point ainsi, quel que fût son désir de faire de ce pays une colonie française, parce que l'avantage qu'il en pourrait retirer ne valait pas le risque d'une guerre, dans laquelle on pourrait le regarder comme l'agresseur, et où il y avait plus à perdre qu'à gagner ; parce que tôt ou tard l'Egypte appartiendrait à la France, soit par suite du démembrement de la Turquie, soit par quelque arrangement entre la France et la Porte-Ottomane.*

Comme preuve de ses vœux pour le maintien de la paix, il me demanda quel avantage il pourrait retirer d'une guerre contre l'Angleterre. Une descente, dit-il, était le seul moyen offensif qui fût en son pouvoir ; qu'il avait résolu de l'entreprendre, et de se mettre à la tête de l'expédition. Mais comment pouvait-on supposer qu'après avoir atteint le dégré de grandeur auquel il était parvenu, il voulût exposer sa vie et sa renommée dans une entreprise aussi hasardeuse, à moins que la nécessité ne l'y forçât : car il était probable que dans une telle guerre, lui et la plus grande partie de son armée seraient coulés à fond. Le Premier Consul s'étendit beaucoup sur ce sujet ; mais n'affecta nullement d'en méconnaître le danger. Il avoua qu'il y avait cent chances pour une contre lui ; cependant il avait résolu d'entreprendre une descente si la guerre était le résultat de cette discussion et que l'esprit des troupes était tel, que la France reproduirait armée sur armée pour l'expédition.

Il fit alors de longues observations sur la force naturelle des deux pays. La France avec une armée de quatre cent quatre vingt mille hommes (nombre, dit-il, qui allait être complété) tous préparés pour les entreprises les plus difficiles ; et l'Angleterre avec une

flotte qui la rendait maîtresse des mers et qu'il ne pourrait égaler en moins de dix ans.

Ces deux pays, en s'entendant bien, pourraient gouverner le monde, tandis qu'en se déchirant ils le bouleverseraient. Il ajouta, que sans l'inimitié que le gouvernement anglais n'avait cessé de manifester depuis le traité d'Amiens, il n'y avait point de sacrifices qu'il ne fût disposé à faire pour l'union : participation aux indemnités, influence sur le continent, traités de commerce ; en un mot, tout ce qui eût pu satisfaire les Anglais et leur prouver la sincérité de son amitié. Rien, toutefois, n'avait pu adoucir l'amertume du Gouvernement Britannique, et les choses en étaient venues au point de décider de la paix ou de la guerre.

Pour conserver la paix, dit-il, il fallait remplir les conditions du traité d'Amiens ; réprimer, sinon anéantir entièrement, les insultes faites à la France dans les journaux anglais ; se montrer sévère sur les feuilles françaises publiées à Londres ; et retirer la protection que les Anglais accordaient si ouvertement à ses ennemis les plus invétérés, il nomma Georges et plusieurs personnes de la même trempe.

Si l'on voulait la guerre, il suffisait de le dire, et de refuser de se conformer au traité. Ici il passa l'Europe en revue, pour me prouver, qu'il n'y avait point à cette époque une seule nation, qui pût se liguer avec l'Angleterre contre la France : que notre intérêt était donc de gagner du temps, et si nous avions quelque objet en vue, de renouveler la guerre quand les circonstances seraient plus favorables. Il dit que ce n'était point lui rendre justice, que de supposer qu'il se crût au dessus de l'opinion de son pays et de celle des autres nations : qu'il ne désirait pas exciter toute

l'Europe contre lui par des actes d'agression ouverte; que, d'ailleurs, il n'était pas assez puissant en France, pour engager la nation à entreprendre une guerre, à moins que ce ne fût pour de justes motifs. Il dit qu'il n'avait point sévi contre les Algériens; parce qu'il ne voulait pas exciter la jalousie des autres pouvoirs; mais qu'il espérait que l'Angleterre, la Russie et la France sentiraient un jour qu'il y va de leurs intérêts de détruire ce repaire de brigands et de les forcer à se procurer les besoins de la vie, par le travail et non par le pillage.

Dans mes courtes réponses, car pendant deux heures il ne me laissa guère l'occasion de dire une parole, je me suis strictement renfermé dans les limites des instructions de votre Seigneurie. Je les ai représentées comme j'avais fait avec M. de Talleyrand et j'ai appuyé autant qu'il m'a été possible sur la sensation que l'écrit de Sébastiani avait causée en Angleterre, où les vues de la France sur l'Egypte exciteraient toujours la plus grande vigilance et la plus vive jalousie.

Le Premier Consul me répondit, que ce qui devait nous convaincre de son amour pour la paix, était, d'un côté, le peu qu'il avait à gagner en renouvelant la guerre; et de l'autre, la facilité avec laquelle il eût pu s'emparer de l'Egypte avec les troupes et les vaisseaux mêmes qui naviguaient sur la Méditerranée pour se rendre à Saint-Domingue: et cela, il eût pu le faire avec l'approbation de toute l'Europe et surtout des Turcs, qui l'avaient à plusieurs reprises fait prier de se joindre à eux pour nous forcer à évacuer leur territoire.

Je ne prétends point suivre les assertions du Premier Consul dans tous leurs détails; cela serait impossible,

vu le nombre d'incidents qu'il prit à tâche d'introduire: Son but était évidemment de me convaincre que de la possession de Malte dépend la guerre ou la paix, et surtout de me pénétrer des ressources qu'il avait pour nous harceler dans nos foyers et jusque dans les parages les plus reculés.

Quand à la méfiance et à la jalousie, qui, dit-il, existait depuis la conclusion du traité d'Amiens, je lui fis observer, qu'après une guerre si longue et si cruelle, guerre que les deux partis avaient conduite avec un acharnement dont il n'y a point d'exemple dans l'histoire, il était tout naturel qu'il restât quelque agitation; mais que semblable aux vagues après la tempête, cette agitation diminuerait par dégrés si aucun des gouvernements ne l'alimentait: qu'il ne m'appartenait pas de décider qui avait été l'agresseur dans la guerre de journaux dont il se plaignait, et qui continuait encore; toutefois avec cette différence, qu'en Angleterre, le gouvernement ne s'en mêlait pas; qu'en France au contraire, le gouvernement dictait ce que l'on publiait dans les feuilles politiques. J'ajoutai à ceci que nous avions des sujets de méfiance contre la France, tels que l'on n'en saurait avancer contre nous, et j'allais parler de l'augmentation du territoire et de l'influence de la France depuis le traité, lorsqu'il m'interrompit en disant: "Vous voulez sans-doute parler du Piémont et de la Suisse, ce sont des bagatelles que l'on a dû prévoir même pendant le cours des négociations, vous n'avez pas le droit d'en parler maintenant."

Je citai alors comme cause de méfiance et de jalousie l'impossibilité où se trouvaient les sujets de S. M. de se faire rendre justice.

Il me demanda sous quel rapport; et je lui dis, que

dans l'espace d'un mois après la signature du traité, tous les français qui avaient fait des réclamations, avaient reçu des indemnités ; tandis que pas un anglais n'en avait pu obtenir : que depuis mon arrivée ici, et que j'en pouvais dire autant de mes prédécesseurs, il m'avait été impossible de me faire donner une réponse satisfaisante aux représentations sans nombre qu'il avait fallu faire en faveur des sujets de S. M. B. dont la propriété était retenue dans plusieurs ports de France et ailleurs, sans aucune ombre de justice : un tel état de choses, ajoutai-je, ne peut guère inspirer de confiance, il ne peut au contraire que faire naître des soupçons.

Il prétendit qu'il fallait attribuer les retards aux difficultés qui environnaient naturellement de telles réclamations, dans lesquelles chaque partie croyait avoir le bon droit de son côté ; et non au manque de désir de rendre justice.

Pour ce qui était des pensions accordées à quelques Français et à quelques Suisses, je fis remarquer au Premier Consul que c'était en récompense de leurs services pendant la guerre, et non pour leurs actions présentes et bien moins encore pour des actes tels que ceux auxquels il avait fait allusion ; actes contraires aux sentiments d'honneur des Anglais et à la LOYAUTÉ RECONNUE de leur gouvernement. Quant à participer aux indemnités et à s'agrandir, je pouvais prendre sur moi de lui assurer que S. M., aimait mieux conserver que d'acquérir : et qu'à l'égard des temps les plus favorables pour recommencer les hostilités, S. M. qui désirait sincèrement conserver à ses sujets les douceurs de la paix, considèrerait toujours de telles mesures comme une grande calamité ; mais que si S. M. dési-

rait la paix, il ne fallait point l'attribuer à la difficulté de se procurer des alliés : parce que les moyens à employer pour obtenir de pareils secours, secours souvent bien inférieurs aux sacrifices que l'on fait pour se les procurer, se trouvant tous concentrés en Angleterre, redoubleraient l'énergie des Anglais et ajouteraient en proportion à l'efficacité de leurs efforts.

La conversation en était là, lorsqu'il se leva, et me dit, qu'il donnerait des ordres au Général Andréossi pour continuer la discussion de ces affaires avec votre Seigneurie ; mais qu'il désirait en même temps me faire connaître ses raisons et me convaincre de sa sincérité, personnellement plutôt que par l'intermédiaire de ses ministres. Alors, après un entretien de deux heures, pendant lequel il parla presque continuellement, il conversa quelques minutes avec aménité sur différents sujets et se retira.

Tel fut, autant que je puis me le rappeler, le sens de cette conférence.

Il faut remarquer cependant, qu'il n'affecta pas, comme M. de Talleyrand, de n'attribuer la mission du général Sébastiani, qu'à des affaires commerciales ; mais qu'au contraire, il en parla comme d'une mesure que notre infraction au traité d'Amiens rendait nécessaire.

J'ai l'honneur d'être, etc.

WHITWORTH.

Cette communication, quoique faite par un anglais à son gouvernement, explique cependant les vues de Napoléon, et laisse entrevoir celles du cabinet de Saint-James.

Cette pièce suffira à la postérité pour juger, du

traité d'Amiens, de sa durée, de ses effets et du parti qui l'enfreignit.

Peu de temps après cette communication de Lord Whitworth, un message du gouvernement anglais annonça à la Chambre des Communes que des préparatifs de guerre contre la France étaient nécessaires, le fait est que ces préparatifs ne cessèrent jamais, et que la paix d'Amiens ne fut considérée à Londres que comme une trève.

Une seconde communication de Lord Whitworth annonça bientôt au cabinet de Saint-James, que Napoléon avait, dans une audience solennelle censuré le manque de bonne foi de l'Angleterre et des deux côtés on se prépara à combattre.

Immédiatement après le discours émané de la couronne au mois de Mars 1803, et sans déclaration de guerre préalable, les Anglais saisirent plusieurs bâtiments de commerce français. Sur les vives réclamations du Premier Consul, le gouvernement anglais répondit froidement que c'était son usage, qu'il en avait toujours agi de cette manière, et c'était la triste vérité.

A la lecture de l'ironique et insolente réponse faite aux plaintes du Gouvernement français, le Premier Consul expédia dans la nuit même, l'ordre d'arrêter par toute la France et sur les territoires occupés par les Français, tous les Anglais quelconques, et de les retenir prisonniers, en représailles des vaisseaux français si injustement saisis. La plupart de ces anglais étaient des hommes considérables, riches, titrés, venus pour leurs plaisirs. Plus l'acte était nouveau, plus l'injustice était flagrante, plus elle paraissait convenir au Premier Consul. La clameur fut universelle; ces

anglais s'adressèrent à Napoléon, qui les renvoya à leur Gouvernement: "Votre sort," leur dit-il, "dépend du cabinet de Saint-James." Plusieurs, afin d'obtenir leur liberté, furent jusqu'à se cotiser pour acquitter eux-mêmes le montant des vaisseaux capturés: ce n'était pas de l'argent qu'on voulait, mais l'observation de la simple morale, le redressement d'un tort odieux; et, le croira-t-on, l'administration anglaise, aussi tenace dans ses droits maritimes, que la cour de Rome dans ses prétentions religieuses, a mieux aimé laisser dix ans dans les fers, une masse très-distinguée de ses compatriotes, que de renonçer authentiquement, pour l'avenir, à un misérable usage de rapines sur mer.

Outre le chagrin de se voir ainsi injustement retenus prisonniers, plusieurs eurent à souffrir beaucoup, des machinations de la police de France, qui chercha souvent à les envelopper dans de prétendues conspirations ou a les compromettre d'une autre manière. L'histoire doit signaler, à la honte des derniers temps, que tous les pouvoirs qui se sont succédés en France, ont toujours trouvé de ces vils subalternes prêts à souiller la vertu, à tromper les faibles, et même à entacher les grands hommes, par une soumission, une obéissance servile jusqu'à la bassesse.

Dès que la guerre avec l'Angleterre ne fut plus un problême, Napoléon fit reprendre avec une incroyable activité, les travaux des Côtes-du-Nord, pour la flottille destinée à l'invasion. Boulogne fut choisi pour le centre du rassemblement; Vimereux, Ambleteuse et Etaples, pour ses aîles ou succursales. Boulogne fut mis à même de recueillir à lui seul plus de deux mille bâtiments de diverses espèces. Outre son por naturel, on y obtint, à force d'art, un bassin qui reçut huit à

neuf cents bâtiments toujours à flots et prêts à appareiller. D'autres travaux non moins étonnants furent faits à Vimereux, à Etaples, à Ambleteuse, à Saint-Valery, à Dieppe, au Havre, à Calais, à Gravelines et à Dunkerque. Ostende fut destiné à recevoir une seconde flottille ; Flessingue allait devenir inattaquable, et Anvers un grand arsenal maritime de première importance. Napoléon inspectait lui-même ses camps et ses ports. Toute la côte devenait formidable. Des escadres se réunissaient à Brest, à Rochefort, à Toulon ; les chantiers de la France se couvraient de prames, de chaloupes canonnières, de grandes et de petites péniches.

L'Angleterre de son côté courut aux armes.

Pitt abandonna le paisible travail de l'échiquier, endossa l'uniforme, et ne rêva plus que machines de guerre, bataillons, forts et batteries. Le vieux et vénérable Georges III. quitta ses maisons royales, et passa journellement des revues ; des camps s'élevèrent sur les dunes de Douvres et dans les comtés de Kent et de Sussex : les deux armées se voyaient, elles n'étaient plus séparées que par le détroit.

CHAPITRE XXXIII.

Conspiration.—Georges.—Pichegru.—Moreau.—Le Duc d'Enghien.—Chateaubriand.—Fin du Consulat.

Dans un tel état de choses, il était naturel que l'Angleterre n'oubliât rien pour exciter de nouveau les puissances du continent à déclarer la guerre à la

France : mais l'Autriche, la Russie, la Prusse et l'Espagne n'y étaient point disposées. Les tentatives pour rallumer le feu éteint dans la Vendée furent infructueuses ; Napoléon en signant un concordat avait en partie rallié le clergé, et les habitants de cette malheureuse province avaient besoin de repos.

On pensa que les Jacobins devaient être mécontents du gouvernement français, on tâcha de les engager à se réunir aux Royalistes, dans l'espoir qu'un même désir, celui de renverser le Premier Consul, les ferait agir ensemble ; comme deux rivières différentes se joignent et sans se confondre, sans même entremêler leurs eaux, forment un grand fleuve.

De 1803 à 1804, on avait découvert plusieurs conspirations tramées par des ultra-républicains et par des émigrés, qui avaient accepté la solde de l'étranger : toutefois il faut consigner dans l'histoire, qu'il y eut beaucoup d'hommes, qui émigrés par principe de conscience, n'agirent jamais contre leur patrie, dont la main ne se trempa jamais dans le sang français, et qui à l'exemple du Duc de Chartres, alors Duc d'Orléans et maintenant Roi des Français, vécurent dans une honnête médiocrité, dans une humble retraite : mettant à profit, pour se procurer des moyens de subsistance, leurs talents, ou leurs sciences.

Les admirateurs de Napoléon ont d'ailleurs eu grand tort de faire un crime à l'Angleterre d'avoir à plusieurs reprises payé des agents français qui trahissaient leur patrie. La guerre a de tous temps légitimé des actions qui dans le fond ne sauraient être honnêtes. Toutes les nations belligérantes emploient des espions, séduisent des généraux avec de l'or ou avec des honneurs ; l'Angleterre n'a fait que ce que toutes les puissances de

l'Europe, et la France elle même n'ont pas hésité à faire, et si l'on se rappelle avec tant d'amertume l'or que les Anglais ont répandu en Europe et dans les autres parties du monde pour susciter des ennemis à la France, il faut aussi se rappeller avec admiration, que nation protestante, l'Angleterre accueillit les prêtres catholiques romains persécutés par la rage révolutionnaire et se chargea de consoler leurs vieux jours sur la terre d'exil : que nation morale, elle accueillit à chaque contre coup du règne de la terreur les réfugiés de France et d'Italie, dont les mœurs introduites dans son sein, ne pouvaient lui faire que du mal, et elle leur fournit des moyens de subsistance.

Tous les jours des bateaux anglais jetaient des conspirateurs sur les côtes de France ; mais ces hommes, qui avaient tramé des complots à Londres et cherchaient à les mettre à exécution en France, eussent sans-doute conspiré, lors-même que la paix n'eût pas été rompue. Un jour que Napoléon parcourait la liste des personnes suspectes que la police avait fait arrêter, il y aperçut le nom d'un chirurgien de l'armée. Il pensa que cet homme ne pouvait être un fanatique, et fit diriger de vives poursuites contre lui pour obtenir un aveu.

On assembla une commission militaire qui condamna le prévenu à être fusillé, et lui promit sa grâce s'il découvrait ce qu'il pouvait savoir. On apprit alors tous les détails des trames ourdies à Londres par des Français, on apprit la présence à Paris de Pichegru et de Georges et on put remonter à la source d'une conspiration contre l'état. Les hommes rampants, alors serviteurs très-soumis du Consul, crurent s'élever et se mettre en grande faveur en confondant le crime avec

l'intrigue : et Moreau qui n'avait pris part qu'à des coteries politiques et qui n'était coupable que d'imprudence, fut honteusement jeté sur le banc des accusés, avec ceux que le gouvernement de ce temps regardait comme des assassins et des traîtres.

Moreau arrêté, le Premier Consul lui fit dire qu'il lui suffisait d'avouer qu'il avait vu Pichegru, pour que toute procédure à son égard fût finie. Moreau répondit comme il devait répondre, qu'accusé publiquement, il voulait une réparation publique, et il préféra passer en jugement. On a beaucoup parlé de la haine de Moreau pour le Premier Consul, on a prétendu faire de ce grand général, d'ailleurs homme faible et de mœurs suspectes, un martyr du Consulat : on s'est trompé. Moreau fut, et fut volontairement, un des instruments dont Napoléon se servit pour saisir les rênes du pouvoir. Moreau admirait Napoléon et le servit avec zèle, jusqu'à ce que sa femme qui se crut offensée par Madame Bonaparte, lui eut persuadé que Napoléon ne le traitait pas avec les égards et ne lui rendait pas les honneurs dus au vainqueur de Hohenlinden : l'amour-propre chatouillé par la flatterie se laisse facilement convaincre ; Moreau fut mécontent, mais il ne fut pas conspirateur : il n'avait ni assez de force de caractère pour que Napoléon le craignît, ni assez de fermeté pour devenir dangereux autrement qu'il le fut par la suite : au prix de l'honneur.

Voici la cause de tout le mal. Un matin Madame Moreau et sa mère firent visite à Madame Bonaparte. Cette dernière qui à ce moment revenait de faire une promenade à cheval crut devoir réparer le désordre de sa parure avant de donner audience. Pour se rendre à son boudoir, il fallait qu'elle traversât la salle où

Madame Moreau et sa mère attendaient ; elle traversa donc, rapidement et sans même paraître remarquer qu'il y eût quelqu'un dans le salon : lorsqu'elle revint, les deux dames étaient parties—on ne les revit plus.

Depuis le grand Homère jusqu'à nos jours, que de guerres, que de révolutions causées par un dédain ou par un sourire de femme !

Pendant que Moreau et les conspirateurs attendaient qu'on les jugeât, une scène des plus tragiques glaça d'effroi l'Europe entière.

Celui qui conseille à un autre de commettre un crime n'est pas moins coupable que celui qui le commet ; mais la complicité du conseiller ne diminue point la faute du chef qui trempe ses mains dans le sang d'un homme innocent.

La rapidité avec laquelle le génie de Napoléon ramenait l'ordre en France, dans toutes les classes de la société, montrait à tous les êtres pensants et au Consul lui-même, que la majorité en France préférait un gouvernement monarchique. Peu à peu les formes républicaines disparaissaient ; le Monsieur de l'antique politesse française, remplaçait souvent l'appellation républicaine de Citoyen. Dans le Moniteur, Napoléon avait plusieurs fois fait mélanger les anciens noms des jours avec les noms des mois républicains, afin, disait-il, de faire rire d'abord, mais de ramener les anciennes formes. À diverses reprises, soit lorsqu'il se rendait à une revue en cérémonie, ou à l'église Notre-Dame en cortége, il fesait remarquer à ceux qui l'entouraient, que l'on reprenait les usages d'autrefois. « Voyez," dit-il un jour en pareille occasion, « comme tout revient."—« Oui," reprit un de ses con-

seillers, "mais ce qui ne reviendra pas, ce sont les hommes morts pour la liberté. Si vous faites le lit des Bourbons, vous n'y coucherez pas dix ans." "Liberté :" reprit Napoléon, "les Français tiennent plus à l'égalité, qu'à la liberté; que tout français puisse aspirer à tout, et l'on ne se plaindra pas."

Il n'était donc guère difficile, pour les hommes qui entouraient Napoléon, de voir qu'il voulait se faire Roi. Ces hommes comprirent alors que cette nouvelle monarchie ne serait jamais reconnue de l'Angleterre, que la noblesse et le clergé préfèreraient toujours les Bourbons à Bonaparte; qui tôt ou tard, fatigué d'avoir à craindre des conspirateurs, des ambitieux, des intrigants et des ingrats, ne pouvant espérer de fils à qui il pût laisser la couronne, pourrait bien rappeler les Bourbons et les replacer au trône de leurs ancêtres; car on devait s'attendre à tout de la part d'un homme aussi extraordinaire. Le retour des Bourbons devait naturellement être un objet de terreur continuelle pour les hommes qui avaient voté la mort de Louis XVI., et ce retour, tous ceux que l'on nomma depuis Régicides, le craignaient avec juste raison. Napoléon sans avoir la grandeur d'âme de se démettre de la dictature qu'il exerçait, pouvait succomber par suite d'une conspiration, ou dans une guerre; et la restauration de l'ancienne dynastie serait évidemment le résultat d'une révolution quelconque.

Les votants, ou Régicides, comme on voudra les appeler, dirigèrent donc tous leurs efforts vers le but qu'ils désiraient atteindre—l'éloignement des descendants de Henri IV. et de Louis XIV. Pour y arriver, il fallait d'abord rendre tout espèce de rapprochement impossible entre Napoléon et les Bourbons. On re-

présenta donc au Premier Consul les Princes Bourbons comme sans cesse conspirant contre lui, et on eut soin à chaque occasion d'insister sur la nécessité de faire un exemple.

Napoléon se laissa aller à ces insinuations et il ternit sa gloire. L'infortuné Duc d'Enghien fut choisi pour victime. Ce prince plein de sentiments tout à fait français, de jeunesse et de valeur était alors à quatre lieues des frontières de France à Ettenheim, où il fut arrêté dans la nuit du 15 au 16 Mars. Le ministre des relations extérieures, Talleyrand-Périgord, fit connaître le plan de cette arrestation au ministre de l'électeur de Bade, par une lettre en date du 11. "Le Premier Consul," dit le ministre Talleyrand, "a cru devoir donner à des détachements l'ordre de se rendre à Offembourg et à Ettenheim, pour y saisir les instigateurs des conspirations inouies qui, par leur nature, mettent hors du droit des gens tous ceux qui, manifestement, y ont pris part . . . . . Le général Caulincourt, qui, à cet égard, est chargé des ordres du Premier Consul, aura l'honneur de remettre à votre Excellence la lettre que je suis chargé de lui écrire." Mais cette lettre, comme de raison, n'arriva qu'après l'arrestation du malheureux duc d'Enghien, qui fut rapidement transporté au château de Vincennes. Il y arriva le 20 à sept heures du soir. Aussitôt le général Murat, gouverneur de Paris, ordonna au général Hullin de se rendre incontinent au château de Vincennes, en qualité de président d'une commission qui devait s'y rassembler, Hullin demanda un ordre écrit. "Cet ordre," lui répondit-on, "vous sera envoyé avec l'arrêté du gouvernement, à votre arrivée à Vincennes." Tous les postes de Vincennes étaient

occupés par la gendarmerie d'élite, sous le commandement du général Savary (depuis Duc de Rovigo). L'ordre arriva à dix heures du soir; il était ainsi conçu: "La commission se réunira sur-le-champ sans désemparer." Le général Hullin, dans sa réfutation du mémoire de Rovigo, dit: "La lecture des pièces donna lieu à un incident." Nous remarquâmes qu'à la fin de l'interrogatoire passé devant le capitaine-rapporteur, le prince, avant de signer, avait tracé de sa propre main quelques lignes où il exprimait le désir d'avoir une explication avec le Premier Consul. Un membre fit la proposition de transmettre cette demande au gouvernement. La commission y déféra; mais au même instant le général Savary, qui était venu se poster derrière mon fauteuil, nous représenta que cette demande était inopportune. On procéda à l'interrogatoire du prince, qui se présenta avec une noble assurance. Il repoussa avec indignation l'accusation d'avoir trempé directement ou indirectement dans un complot d'assassinat: mais il avoua avec une noble fierté qu'il avait porté les armes contre la France; il ajouta: "J'ai soutenu les droits de ma famille." Sur l'avertissement que les commissions militaires jugeaient sans appel, "Je le sais," répondit le prince, "et je ne me dissimule pas le danger que je cours; je désire seulement avoir une entrevue avec le Premier Consul." On fit retirer le prince. Son arrêt de mort fut prononcé. Le général Hullin écrivit d'après la demande du Duc d'Enghien. Savary s'approcha et lui dit: "Que faites-vous là?—J'écris au Premier Consul, pour lui exprimer le vœu du conseil et celui du condamné.—Votre affaire est finie, lui dit-il en reprenant

la plume; maintenant cela me regarde." Un greffier fut alors lire au prince sa sentence de mort, puis on le fit descendre dans un des fossés de la forteresse. Il demanda la permission de couper ses cheveux, et chargea l'officier de gendarmerie, nommé Noirot, de les remettre à la princesse de Rohan, avec des bagues et autres objets, gages de tendresse. On lui refusa de donner lui-même aux soldats l'ordre de tirer sur lui: et au signal donné; à six heures du matin, avant le lever du soleil, le prince tomba sous le plomb meurtrier.

Il était né le 2 Août 1772. Il avait reçu de la nature la figure la plus noble et la plus agréable, une taille avantageuse, beaucoup d'esprit; ses expressions étaient correctes et naturelles. Toute la cour de Bonaparte était contre cette exécution. Joséphine se jeta aux genoux de son mari pour empêcher la condamnation à mort. Cambacérès opina pour qu'on n'immolât pas le prince. "Ah! depuis quand," répondit Bonaparte, "êtes-vous devenu si avare du sang des Bourbons?"

Malgré que ce fût le conseiller-d'état Réal qui fit le rapport, d'après les pièces envoyées par le maire de Strasbourg, M. Shée, où le Duc d'Enghien était désigné comme complice de Georges Cadoudal, le rapporteur alla au château des Tuileries, à dix heures et demie du soir, faire observer au Premier Consul que tout Paris murmurait. Bonaparte l'écouta et ne répondit rien; mais, après avoir fait plusieurs fois le tour de son cabinet, il dit: "Eh bien! Réal, je vous autorise à faire suspendre et à lui faire subir un interrogatoire." Réal monta en voiture, et courut à Vin-

cennes, mais il n'arriva que lorsque le prince avait cessé de vivre. Bonaparte avait-il calculé que Réal arriverait trop tard ?

Le Roi de Prusse, dans son manifeste du 9 Octobre 1806, s'exprime ainsi : " L'indépendance du territoire allemand est violée au milieu de la paix, d'une manière outrageante pour l'honneur de la nation. Les Allemands n'ont pas vengé la mort du Duc d'Enghien, mais jamais le souvenir de ce forfait ne s'effacera parmi eux."

Les conventionnels qui avaient voté la mort de Louis XVI. se réjouirent, et dirent : " Le Premier Consul n'aura plus le droit de nous reprocher la mort du roi."

Lorsque Louis XVIII. apprit la fin tragique du Duc d'Enghien il renvoya au roi d'Espagne (Charles IV.) l'ordre de la Toison d'Or, dont Napoléon venait d'être décoré et motiva ainsi sa conduite : " Monsieur et cher Cousin . . . . ., il ne peut y avoir rien de commun entre moi et le grand criminel que l'audace et la fortune ont placé sur un trône qu'il a eu la barbarie de souiller du sang pur d'un Bourbon, le Duc d'Enghien. La religion peut m'engager à pardonner à un assassin ; mais le tyran de mon peuple doit toujours être mon ennemi . . . . . La Providence, par des motifs inexplicables, peut me condamner à finir mes jours en exil ; mais jamais ni mes contemporains, ni la postérité, ne pourront dire que, dans le temps de l'adversité, je me sois montré indigne d'occuper jusqu'au dernier soupir le trône de mes ancêtres."

Le matin, lorsque le mouvement recommença dans la bruyante capitale de la France ; on entendit de toutes parts les crieurs publics annoncer le fatal évènement, la consternation se répandit dans Paris, puis dans

toute la République. Ceux qui n'aimaient point Napoléon lui vouèrent dès lors une haine implacable; ceux qui l'aimaient le craignirent. La sensation ne fut pas moindre à l'étranger. L'Allemagne fut indignée de la violation de territoire commise sur la rive gauche du Rhin ; la Russie témoigna sans réserve son improbation ; et tout ce que l'indignation peut dicter de plus amer fut publié dans les feuilles anglaises. Dans toutes les cours de l'Europe on célébra un service funèbre, en l'honneur du Duc d'Enghien.

Toutefois les hommes en place dont la fortune croissait avec celle de Napoléon, virent le crime en silence, en vrais courtisans; M. de Chateaubriand fut le seul osa montrer son indignation: il envoya sur-le-champ au Gouvernement sa démission de ministre plénipotentiaire dans le Valais.*

Pendant que le Premier Consul fesait un exemple si effrayant, les tribunaux étaient saisis de l'affaire de Moreau, de Pichegru, de Georges, etc. Pichegru, se voyant dans une situation désespérée, son âme ne put envisager l'infamie du supplice; il douta de la clémence du Premier Consul, ou la dédaigna, et il se donna la mort. On a voulu accréditer le bruit que ce général avait été étranglé par les ordres du Premier Consul;

---

* Quelques historiens ont démenti ce trait de courage de l'immortel chantre des amours d'Atala, d'autres ne l'ont point cité: voici ce qu'il écrivit lui-même à ce sujet.

Extrait d'une lettre de Monsieur le Vicomte de Chateaubriand à l'auteur de cette histoire.

"Il est très-vrai que j'ai donné ma démission de ministre plénipotentiaire dans le Valais, à la mort de M. le Duc d'Enghien. Ceux qui ont pu dire le contraire, et ceux qui ont paru en douter, se sont plu à ignorer un fait connu de toute la France, et une résolution qui m'a pensé coûter la vie," &c.

mais que pouvait gagner Napoléon en ordonnant ce crime ? Un homme de son caractère n'agit pas sans de grands motifs. Pichegru était convaincu de sept années de félonie et de conspiration, aucun tribunal au monde n'eût osé l'absoudre. Georges fut condamné et exécuté. Moreau ne fut condamné qu'à deux ans de détention, peine qui fut commuée en deux années d'exil. La plupart des complices furent condamnés à mort ; le Premier Consul fit grâce aux Polignac, à M. de Rivière, et à plusieurs autres.

Débarrassé des conspirateurs, Napoléon prépara les grands changements qu'il méditait dans le gouvernement de la France par un prélude à la suppression du tribunat dont il réduisit le nombre des membres à cinquante, éloignant bien entendu, ceux qui ne voulaient pas de chef absolu.

Ici finit la République Française en l'an XII. ; après avoir coûte à la France, trois cent cinquante cinq millions de francs, dont cent dix millions furent dépensés sous le consulat de Bonaparte : et causé la mort de trois millions vingt-six mille quatre cent soixante-seize hommes, non compris ceux qui périrent pendant le consulat, dont on trouvera le nombre à la fin des guerres de Napoléon.

Pendant la République, dix-neuf mille neuf cent soixante-deux lois furent promulguées, dont deux mille neuf cent cinquante et une par Bonaparte Consul.

Voici un aperçu des frais de gouvernement, que ceux qui étudient l'histoire et l'économie politique ne consulteront pas sans intérêt.

DIRECTOIRE EXÉCUTIF DE CINQ DIRECTEURS.

Du 28 Octobre 1795 au 10 Novembre 1799, cinq Directeurs, à 150,000 francs par an chacun; pour les quatre ans un mois	3,062,500 fr.	6,368,749
Plus, ils ont demandé à être meublés, chauffés, éclairés, fournis en linge, chevaux et voitures; le tout évalué	3,000,000 fr.	
Un secrétaire général, à 25,000 fr. .	102,083 fr.	
Cinq secrétaires, à . 10,000 fr. .	204,166 fr.	

CONSEIL DES ANCIENS.

Deux cent cinquante membres, à 33 fr. par jour chacun	49,183 fr.	12,295,750

CONSEIL DES CINQ-CENTS.

Cinq cents membres, à 28 fr. par jour	41,720 fr.	20,860,000
		39,524,499

CONSULAT DE BONAPARTE.

Du 30 *Décembre* 1799 *au* 18 *Mai* 1804:

Bonaparte, Premier Consul, à 500,000 fr. par an quatre ans cinq mois	2,208,333
Cambacères, second Consul, à 150,000 fr. par an .	662,500
Lebrun, troisième Consul, à 150,000 fr. par an . .	662,500
Maret, Secrétaire général, à 25,000 fr. . . .	112,000
Trois Secrétaires, à 10,000 fr. chacun par an . .	132,498
Trente Conseillers d'Etat, à 20,000 fr. chacun, jusqu'en 1804.—90,000 fr.	2,650,000

SÉNAT CONSERVATEUR.

Du 13 *Décembre* 1799 *au* 31 *Mars* 1814, *treize ans trois mois, à* 98 *fr.* 66 *c. par jour :*

Quatre-vingt-sept Sénateurs, à 36,000 fr. par an chacun, 468,900 fr.	40,790,000
Dix Sénateurs, de 1806 au 31 Mars 1814, huit ans trois mois ; chacun 297,000 fr.	2,970,000
Neuf Sénateurs, de 1807 au 31 Mars 1814, sept ans trois mois ; chacun 261,000 fr.	2,349,000
Vingt-huit Sénateurs, de 1808 au 31 Mars 1814, six ans trois mois ; chacun 225,000 fr.	6,300,000
Un Trésorier du Sénat, à 100,000 fr. par an ; treize ans vingt jours	1,305,000
Vingt-neuf sénatoreries, depuis le mois de Mai 1804 au 31 Mars 1814, neuf ans dix mois ; à 75,000 fr. chacune par an,—737,500 fr.	21,387,500
Cent trente-quatre Sénateurs commandants de la légion d'honneur, à 2,000 fr. chacun ; pour neuf ans quatre mois, 18,666 fr.	2,501,329
Six Ministres jusqu'en 1804, à 50,000 fr. par an chacun ; 216,666 fr.	1,300,000

Le Sénat a coûté 77,903,379 fr.

CORPS-LÉGISLATIF.

Du 13 *Décembre* 1799 *au* 18 *Mai* 1804, *à* 27 *fr. par jour pendant quatre ans six mois :*

Trois cents Députés, 54,000 fr. chacun	16,200,000

TRIBUNAT.

Du 13 *Décembre* 1799 *au* 18 *Août* 1807, *six ans six mois:*

Cent Tribuns, à 15,000 fr. par an chacun ; 97,500 fr.	9,750,000
Total . . .	110,281,210

TABLEAU DES MINISTRES SOUS LE CONSULAT DE NAPOLÉON.

Ministères.	An VIII.	An IX.	An X.	An XI.	An XII.
Justice.	Cambacérès.	Abrial.	Abrial.	Régnier.	Régnier.
Intérieur.	Quinette.	Lucien Bonaparte.	Chaptal.	Chaptal.	Chaptal.
Finances.	Robert-Lindet.	Gaudin.	Gaudin.	Gaudin.	Gaudin.
Guerre.	Dubois-Crancé.	Carnot.	Alexandre Berthier.	Alexandre Berthier.	Alexandre Berthier.
Marine.	Bourdon.	Forfait.	Decrès.	Decrès.	Decrès.
Relations extérieures.	Reinhart.	Talleyrand-Périgord.	Talleyrand-Périgord.	Talleyrand-Périgord.	Talleyrand-Périgord.
Police.	Fouché.	Fouché.	Fouché.	. . . .	. . . .
Trésor public.	. . . . . .	. . . .	Barbé-Marbois.	Barbé-Marbois.	Barbé-Marbois.
Administration de la guerre.	. . . . . .	. . . .	. . . .	Dejean.	Dejean.

HISTOIRE

DE

NAPOLEON BONAPARTE.

SECONDE PARTIE.

DE

L'EMPIRE.

Dieu mortel, sous tes pieds les monts courbant leurs têtes
T'ouvraient un chemin triomphal,
Les éléments soumis attendaient ton signal :
D'une nuit pluvieuse écartant les tempêtes
Pour éclairer tes fêtes,
Le soleil t'annonçait sur son char radieux ;
L'Europe t'admirait dans une horreur profonde,
Et le son de ta voix, un signe de tes yeux
Donnait une secousse au monde;

Casimir Delavigne.

CHAPITRE PREMIER.

Napoléon empereur.—Organisation impériale.—Noblesse.—Sacre.

Le 30 Avril 1804, le tribun Curée, se chargea de proposer de confier le gouvernement de la République à un empereur et de déclarer la couronne héréditaire dans la famille du Premier Consul Napoléon Bonaparte.

Voici le passage le plus remarquable de son discours. " Couronner Bonaparte, c'est sanctionner, par les siècles les institutions politiques et assurer à jamais le maintien des grands résultats qu'elles ont laissés après elles : c'est ramener et rétablir dans un cours de succession certain, authentique, héréditaire, le gouvernement qui est incorporé à ces grands résultats . . . Des ennemis de notre patrie se sont effrayés de sa prospérité comme de sa gloire ; leurs trames se sont multipliées, et l'on eût dit qu'au lieu d'une nation toute entière, ils n'avaient plus à combattre qu'un homme seul. C'est lui qu'ils ont voulu frapper pour la détruire . . . Avec lui le peuple français sera assuré de conserver sa dignité, son indépendance et son territoire . . . Il ne nous est plus permis de marcher lentement : le temps se hâte, le siècle de Bonaparte est à sa quatrième année, et la nation veut un chef aussi illustre que sa destinée."

Carnot seul s'éleva contre cette proposition, que le servile Tribunat se hâta d'adopter. Le 4 Mai, le

vœu du Tribunat fut porté au Sénat Conservateur. Le président François de Neufchâteau répondit à la députation. " Depuis le 27 Mars, le sénat a fixé sur le même sujet la pensée attentive du premier magistrat . . . Comme vous, citoyens tribuns, nous ne voulons pas la contre-révolution, seul présent que nous peuvent faire ces malheureux transfuges qui ont emporté avec eux le despotisme, la noblesse, la servitude et l'ignorance, et dont le dernier crime, la conspiration de Georges Cadoudal, est d'avoir supposé qu'un chemin pour rentrer en France pouvait passer par l'Angleterre."

Le Sénat Conservateur déclara qu'il était du plus grand intérêt pour le peuple français de confier le gouvernement héréditaire de la République à Napoléon Bonaparte, et le 18 Mai, tout le sénat se transporta à Saint-Cloud pour saluer le nouvel empereur sous le titre de Napoléon Premier Empereur des Français. " Tout ce qui peut contribuer au bien de la patrie," dit alors Napoléon, " est essentiellement lié à mon bonheur . . . J'accepte le titre que vous croyez utile à la gloire de la nation . . . . . Je soumets à la sanction du peuple la loi de l'hérédité . . . J'espère que la France ne se repentira jamais des honneurs dont elle environne ma famille . . . Dans tous les cas, mon esprit ne sera plus avec ma postérité le jour où elle cessera de mériter l'amour et la confiance de la grande nation."

Napoléon organisa immédiatement sa cour impériale avec la splendeur la plus imposante.

Il éleva au rang de connétable, Louis Bonaparte ; de grand électeur, Joseph Bonaparte ; de grand amiral, Murat ; d'archichancelier de l'Empire, Cambacérès ;

d'architrésorier, Lebrun; au rang de maréchaux de l'empire, Berthier, Murat, Moncey, Jourdan, Masséna, Augereau, Bernadotte, Soult, Brune, Lannes, Mortier, Ney, Davoust, Kellermann, Lefebvre, Pérignon et Serrurier; il distribua les soixante sénatoreries; et nomma le tribun Curée sénateur.

Afin de donner une marche régulière aux affaires dans toute l'étendue de l'Empire, il établit des préfets; souverains subalternes dont la restauration a senti l'utilité et qu'elle a conservés.

Tout alors parut être émané de Napoléon et se reporter à lui. Le code, immortel ouvrage du Consulat fut nommé Code Napoléon. Sur tous les édifices publics on sculpta des N couronnées, on en mit sur les shakos des soldats de presque tous les régiments. L'aigle et la foudre, furent les armoiries de la France, le blason reparut et avec lui une nouvelle noblesse, dans laquelle on fit tout ce que l'on put pour confondre l'ancienne. Napoléon fit aussi battre une nouvelle monnaie à son effigie.

Six sénateurs à cheval, suivis de cinquante cavaliers avec un trompette, proclamèrent sur les principales places de Paris, Napoléon Empereur de la République.

Le Sénat, et ensuite les membres de toutes les autorités, furent tour-à-tour admis à prêter serment à l'empereur.

Maintenant qu'il ne reste plus de cet empire que les pages crayonnées par l'histoire et l'ombre d'une vanité; maintenant qu'il se publie tant de mémoires et que de temps à autre beaucoup d'hommes mettent en action la fable du Lion devenu vieux: il est assez intéressant de jeter un coup d'œil sur les flatteries qui assaillirent le trône impérial de Napoléon à sa première aurore.

Un écrivain dit de l'Empereur : "Son élévation au trône est unique dans l'histoire, elle ne peut aucunement être comparée avec celle d'aucun fondateur de dynastie, ou de ceux qui sont parvenus au trône à la faveur des troubles civils. Pour régner, David fit périr la maison de Saül, son faiteur bien ; César alluma la guerre civile, et détruisit le gouvernement de sa patrie ; Hugues Capet combattit son souverain, et le fit mourir dans une tour ; Cromwell fit périr son maître sur l'échafaud ;" enfin les princes de la maison régnante d'Angleterre, reçurent aussi un coup de griffe, dans cette comparaison, où l'on prétendait ne point comparer.

Le président du Sénat adressa ces paroles au nouveau potentat. "Sire, vous n'acceptez l'empire que pour sauver la liberté ; vous ne consentez à régner que pour faire régner les lois ; vous ne fîtes jamais la guerre que pour avoir la paix . . . La liberté, les lois, la paix, ces trois mots de l'oracle semblent avoir été réunis tout exprès pour composer votre devise et celle de vos successeurs . . . Vous n'aurez point eu de modèle, et vous en servirez toujours."

Au signal donné par le Sénat, des adresses de félicitations arrivèrent de toute part. Le clergé se distingua par de pieuses et savantes adulations. "Le Dieu des Dieux et des Rois," dit l'archevêque Cambacérès, "avait donné et il avait repris ; il n'a pas rendu, mais il a donné de nouveau, comme il avait donné le trône de Clovis à Charlemagne, et le trône de celui-ci à Saint-Louis."—" L'homme de la religion trouvera nos maximes dans l'Evangile."—" Un Dieu et un monarque," dit l'archevêque de Turin, " comme le Dieu des Chrétiens, est le seul digne d'être odoré et obéi ; vous (Na-

poléon) êtes le seul homme digne de commander aux Français."—"Qu'elle est grande!" s'écria un autre pontife, "qu'elle est admirable, cette divine Sagesse qui établit les empires!"—"Napoléon, que Dieu appela des déserts de l'Égypte, comme un autre Moïse." —"Donnons pour garant de notre fidélité à César, notre fidélité à Dieu."—"Ne cessons de le dire: Le doigt de Dieu est ici."—"Prions le Très-Haut qu'il protége, par sa main puissante, l'homme de sa droite." —"Qu'il vive! qu'il commande à jamais, le nouvel Auguste, cet empereur si grand, qui reçoit des mains de Dieu la couronne! etc."

Quand l'organisation impériale fut complétée; Napoléon désira se faire couronner.

Il fallait le premier père de l'Église, pour donner de l'éclat à cette cérémonie: Napoléon demanda à être oint de la main du Pape, et le vénérable Pie VII., quitta le Saint-Siége et se rendit à Paris; non pour poser la couronne sur la tête de Napoléon, mais pour le regarder se couronner.

Napoléon Ier. fut couronné le 2 Décembre 1804. Les villes de France dont la population passait quatre mille âmes envoyèrent leur maire au couronnement. L'Europe entière excepté l'Angleterre, envoya des députations, tout se passa avec la plus grande pompe militaire et l'appareil le plus imposant. Après s'être mis sur la tête la couronne impériale modelée sur celle des Césars, Napoléon couronna Joséphine, qui par suite de l'élévation de son mari, devint Impératrice des Français.

Le soir, Paris fut illuminé; on ne voyait de toutes parts que des cordons de feu, des devises de mille cou-

leurs et des feux d'artifice des plus beaux. Un ballon annonçant le couronnement de l'Empereur s'éleva dans les airs, et poussé par le vent alla tomber à Rome, au pied du Capitole.

La ville donna dans son hôtel une de ces belles fêtes, dans lesquelles on se croit transporté au séjour magique des fées : l'Arioste n'a rien de plus beau dans ses palais enchantés.

Ce fut au milieu de cette pompe que l'officier d'artillerie d'Ajaccio s'assit sur le trône de France, qu'il rendit le plus grand dont l'histoire eût parlé depuis Charlemagne.

La finesse du discernement de Talleyrand, ayant passé en proverbe, il ne sera pas hors de propos de citer à la suite de la scène la plus flatteuse où un ambitieux conquérant puisse paraître, ce que le Prince de Bénévent ministre des relations extérieures sous le Directoire, dit aux Directeurs en leur présentant le jeune héros, le vainqueur d'Italie : " C'était, n'en doutons point, pour conquérir l'amour et l'estime des Français, qu'il se sentait pressé de vaincre. . . . . Tous les Français ont vaincu en Bonaparte ; sa gloire est la prospérité de tous ; il n'est aucun républicain qui ne puisse en revendiquer sa part. . . . . Tout en lui est l'ouvrage de cet amour insatiable de la patrie et de l'humanité ; et c'est là un fonds toujours ouvert que les belles actions, loin de l'épuiser, remplissent chaque jour davantage. . . . . Il déteste le luxe et l'éclat, misérable ambition des ames communes, et il aime les chants d'Ossian, surtout parce qu'ils détachent de la terre. . . . . Ah ! loin de redouter ce qu'on voudrait appeler son ambition, je sens qu'il nous faudra peut-

être le solliciter un jour pour l'arracher aux douceurs de sa studieuse retraite. La France entière sera libre; peut-être lui ne le sera jamais: telle est sa destinée."

CHAPITRE II.

Projet d'invasion.—Plan d'une descente en Angleterre.—Trafalgar.—Napoléon roi d'Italie.

Pendant les fêtes du couronnement, Napoléon ne cessa point de s'occuper du projet d'envahir l'Angleterre. Immédiatement après les cérémonies, il se rendit à Boulogne avec l'impératrice. Arrivé au camp, il fit construire un trône élevé, d'où il distribua des croix-d'honneur à tous les officiers, aux sous-officiers et aux soldats de l'armée, dont la conduite avait mérité son approbation. Tous les jours il passait des revues, et plusieurs fois des escarmouches entre les soldats de la flottille et les Anglais se passèrent sous ses yeux.

Voici le plan d'invasion, tel que Napoléon l'avait conçu, et qui fut renversé par les évènements du continent et par la bataille navale de Trafalgar.

Cent soixante mille hommes de bonnes troupes étaient destinés à s'emparer de Londres. À cet effet, l'Empereur les avait réunis au camp de Boulogne, où on les exerçait journellement à s'embarquer au premier signal. L'innombrable flottille ne pouvait servir qu'à débarquer ces cent soixante mille hommes en peu d'heures, en s'emparant de tous les bas fonds; mais si on voulait que ces bâtiments légers pussent aborder sur les côtes d'Angleterre, il fallait que les forces

navales de la France devinssent maîtresses de la Manche pendant quelques jours. Pour arriver à ce grand but, Napoléon avait prescrit à l'amiral Villeneuve, commandant l'escadre de Toulon, forte de quatorze vaisseaux de ligne, de se rendre au Ferrol, où il devait être renforcé par cinq autres vaisseaux français, et par neuf vaisseaux espagnols. L'amiral Villeneuve devait encore rallier cinq vaisseaux et trois frégates dans la rade de l'île d'Aix, et un vaisseau dans celle de l'Orient, qui tous étaient prêts à appareiller. La rade de Brest contenait une escadre de vingt-et-un bons vaisseaux, sous les ordres de Gantheaume; elle était mouillée en avant du goulet, et prête à sortir dès qu'elle aurait aperçu l'escadre de Villeneuve.

Pour réunir ainsi toutes ces escadres, et en former une de soixante à soixante-dix vaisseaux avec laquelle on serait entré dans la Manche, il fallait d'abord tromper toutes les croisières anglaises, et les obliger par de faux mouvements, à se porter aux Antilles, et même aux Grandes-Indes. Villeneuve sortit de Toulon avec onze vaisseaux; mais il ne put rallier, des escadres de Carthagène et de Cadix, que six vaisseaux espagnols et un vaisseau français. Il prit aussitôt la route de la Martinique, où il fut rejoint par quatre vaisseaux sortis de l'île d'Aix. Nelson, chargé du blocus de la rade de Toulon, se persuada que l'escadre française de la Méditerranée était destinée pour l'Égypte; il fut la chercher dans les mers de la Syrie et de l'Égypte, et s'opiniâtra à rester dans ces parages; ce ne fut qu'à la fin d'Avril qu'il se rendit à Gibraltar. Il fit route alors pour la Barbade, où il arriva le 4 Juin avec dix vaisseaux en très-mauvais état. D'un autre côté, l'amiral anglais Cochrane,

avait quitté les côtes de l'Ouest pour courir sur l'escadre de Missiessy, sortie de Rochefort le 6 Janvier. Il arriva aux Antilles, après avoir parcouru les côtes du Portugal : il se réunit, en Juin, à Nelson avec trois vaisseaux seulement. Les ports du Ferrol et de Rochefort furent successivement débloqués ; mais des stations anglaises rejoignirent l'escadre devant Brest, qui devint dès-lors très-supérieure à celle de Gantheaume, laquelle ne put plus sortir sans le secours de Villeneuve.

Jusqu'à ce moment la fortune avait secondé le projet de descente en Angleterre : seulement on avait à se plaindre de Villeneuve, qui avait gâté ou affaibli le plan de Napoléon, en exécutant mal les instructions qu'il avait reçues. Cet amiral revint dans les mers d'Europe, et eut avec l'amiral Calder, le 22 et le 23 Juillet, à cinquante lieues du cap Finistère, une action navale, qu'il aurait pu éviter, et dans laquelle il ne profita pas des avantages qu'il obtint. Il en fut blâmé par Napoléon, et il fut décidé qu'à Brest, Gantheaume prendrait le commandement. Villeneuve entra à la Corogne et ensuite au Ferrol, avec trente-quatre vaisseaux ; ne donna point d'ordre à l'escadre de Vigo, et au lieu de se rendre à Brest, ainsi que le portaient les derniers ordres, il alla se faire bloquer à Cadix. Napoléon ordonna au ministre de la marine de lui faire un rapport sur la conduite de Villeneuve, et de le faire passer à un conseil d'enquête. L'amiral Rosily fut nommé pour lui succéder.

Villeneuve n'était peut-être pas autant à blâmer que Napoléon l'a prétendu. Il est bien différent d'agir de son plein gré, sans avoir de compte à rendre à aucun

supérieur, ou de suivre des instructions. D'ailleurs il en est toujours ainsi, dans les monarchies absolues. Quand les généraux ne font pas une guerre heureuse, la faute en est à eux; quand ils réussissent, la gloire retombe sur le chef de l'état qui, bien entendu, avait tracé les plans de campagne avec tant de précision, de talent, etc., etc., qu'il eût été impossible au général de faillir.

Toutefois, il est reconnu que Napoléon avait bien recommandé à ses amiraux d'éviter les batailles; mais il est reconnu aussi que Nelson, qui était alors le premier homme de mer du monde, ne laissait pas choisir à ses ennemis le plan de conduite qui paraissait leur plaire le plus.

D'un autre côté, l'état militaire était devenu en France le chemin le plus facile pour arriver aux honneurs et à la fortune. La plupart des généraux aspiraient au bâton de Maréchal, ou ambitionnaient un Duché. Pourquoi Villeneuve aurait-il résisté à la contagion? Pourquoi n'aurait-il pas ambitionné le titre de Duc de Trafalgar? Il coûtait si peu à Napoléon de donner de ces sortes de récompenses. Si l'amiral français eût vaincu Nelson, à quel honneur ne devait-il pas s'attendre?

Ce fut le 21 Octobre 1805, que se livra la fameuse bataille navale de Trafalgar, où la France unie à l'Espagne perdit tout espoir de détruire la force maritime de l'Angleterre et où Nelson mourut en héros dans les bras de la victoire.

Villeneuve fut conduit en Angleterre comme prisonnier de guerre. Il obtint quelque temps après la permission de retourner en France, où il voulait se faire

juger et justifier sa conduite; mais il ne revit point Paris, à peine avait il reposé sa tête fatiguée sous le ciel de la patrie, qu'il mourut d'une mort violente. Les journaux annoncèrent qu'il s'était suicidé.

Napoléon, arrêté d'ailleurs par d'autres obstacles, dut abandonner son projet de descente. S'il eût pu le mettre à exécution, il se proposait de débarquer le plus près possible de Chatham, afin de pouvoir arriver à Londres quatre ou cinq jours après son débarquement. Maître de cette capitale, il aurait déclaré qu'il venait pour délivrer la nation anglaise du joug de l'oligarchie qui pesait sur le peuple; il aurait aboli la noblesse et la chambre des pairs, et conservé la chambre des communes, après lui avoir fait subir une grande réforme; en un mot, il eût donné au gouvernement de l'Angleterre une forme plus populaire, afin de produire une espèce de révolution, et donner de nombreux partisans aux Français. Napoléon n'a jamais pensé à détruire l'Angleterre.

Pendant que ces grands évènements se passaient, l'Empereur s'occupait d'ajouter à sa grandeur personnelle, et à maintenir l'ascendant de la France sur le continent. On persuada à la nation italienne de prier l'empereur des Français d'ajouter la couronne de fer à sa couronne impériale. Napoléon répondit à la députation qu'il reçut à Paris qu'il acceptait, pour le bien-être des Italiens, de devenir leur roi. Il se rendit donc à Milan avec Joséphine. Le couronnement eut lieu le 26 Mai 1805. L'Empereur prit la couronne sur l'autel, se la mit sur la tête en prononçant ces mots: "Dieu me la donne, gare à qui la touche!" On ne put cette fois obtenir du pape d'être présent à la cérémonie.

Le 8 Juin, le prince Eugène, que Napoléon avait nommé son fils adoptif, fut proclamé vice-roi d'Italie, et l'Empereur des Français rejoignit son armée pour commencer la mémorable campagne d'Austerlitz.

CHAPITRE III.

Nouvelle coalition contre la France.—Plan de la coalition.—Envahissement de la Bavière.—Hostilités.—Ulm.

L'AGRANDISSEMENT de la France, excita la jalousie des nations. L'ambition toujours croissante de Napoléon humilia les souverains, l'or de l'Angleterre fit sortir des armées de toute la Germanie et des glaces du Nord.

Une coalition se forma contre la France, elle était composée de l'Angleterre, de la Russie, de la Suède et de l'Autriche.

L'Angleterre devait attaquer les côtes de France; la Suède aurait débarqué des troupes pour affranchir la Hollande, et reprendre le Hanôvre; la Russie promettait cent quatre-vingt mille hommes en Allemagne, pour combattre Napoléon; et l'Autriche devait avoir quatre-vingt mille hommes sur l'Inn, et cent mille hommes sur l'Adige. La Prusse devait garder une neutralité armée, garantie par cent cinquante mille hommes prêts à entrer en ligne; mais, dès le commencement des hostilités, pendant que l'armée française marchait d'Ulm sur Vienne, le roi de Prusse avait adhéré à la coalition par le fameux traité de Postdam, où il avait juré haine à la France sur le tombeau du grand Frédéric: ainsi la Prusse n'attendait que le moment favorable pour se déclarer.

À ces premiers signes, précurseurs de l'orage, l'Empereur des Français se rendit au Sénat où il dit "L'Autriche et la Russie se sont réunies à l'Angleterre . . . . . . La méchanceté du continent s'est dévoilée ; ils craignaient encore la manifestation de mon profond amour pour la paix . . . . . Mon peuple m'a donné, dans toutes les circonstances, des preuves de sa confiance et de son amour . . . . . Dans cette circonstance, si importante pour sa gloire et pour la mienne, il continuera de mériter le nom de *Grand Peuple*, dont je le saluai au milieu des champs de bataille."

L'Autriche envahit la Bavière alliée de la France: aussitôt, Napoléon se rendit à Boulogne où son armée était encore, il la nomma la Grande-Armée, et avec elle, il porta pour la première fois les aigles françaises sur les bords du Rhin ; en peu de temps il fut en Allemagne à la tête de cent quatre-vingt mille hommes, et Masséna avec quatre-vingt mille devait faire face au Prince Charles.

Napoléon était arrivé sur le Danube, que Mack le croyait encore dans les dunes. Le 8 Octobre 1805, les hostilités commencèrent. Lannes, Murat et Oudinot détruisirent une division autrichienne à Wertingen. Le 9, Ney mit en fuite l'Archiduc Ferdinand à Guntzbourg, et Soult entra dans Augsbourg. Le 12, Bernadotte prit Munich ; ainsi en quatre jours, la Grande-Armée délivra la Bavière et rejeta les Autrichiens au delà du Danube.

Le 14, Ney défit quinze mille autrichiens qui défendaient le pont d'Elchingen, et passa le fleuve.

Le 20, Mack qui s'était vu forcé de se jeter dans Ulm capitula et se rendit, lui et trente mille hommes.

Murat à la tête de la cavalerie française cherchait le prince Ferdinand, qui opérait une prompte retraite emmenant à peine avec lui la moitié de l'armée autrichienne, il l'atteignit à Nuremberg, lui prit dix-huit mille hommes, plusieurs généraux, cinquante canons et quinze cents caissons. Enfin le 11 Novembre, Mortier qui n'avait avec lui que cinq mille hommes rencontra un corps d'armée russe de vingt-cinq mille, contre lequel il soutint avantageusement un combat de quatre heures.

Le 12, Vienne était entièrement évacuée, l'Empereur même avait abandonné sa capitale ; et le 13, les Français y firent leur entrée.

Les Autrichiens rassemblèrent dans la Bohême leurs forces dispersées et appelèrent à eux l'armée du Prince Charles que Masséna avait réduite à la défensive.

L'armée française d'Italie passa successivement l'Adige, la Piave, le Tagliamento et fit éprouver une grande perte aux Autrichiens à Castel-Franco. Augereau, de son côté, obtenait des succès dans la Forêt Noire et restait maître de tout le Voralberg.

Le 29 Novembre, après une marche des plus habiles et des plus glorieuses, l'armée française d'Italie opéra sa jonction avec celle d'Allemagne à Klagenfurth.

CHAPITRE IV.

Austerlitz.—Paix de Presbourg.—La Bavière et le Wurtemberg érigés en royaumes.—Système-continental.

Sur ces entrefaites, une seconde armée russe avait rejoint celle du général Kutusof, la Prusse prenait une attitude menaçante, la position de l'armée française

devenait critique. Déjà le comte de Haugwitz, premier ministre du roi de Prusse, était arrivé à Brün, nul doute, pour y annoncer les intentions hostiles de la Prusse ; Napoléon le reçut et lui dit : " Une bataille s'annonce, je les battrai, ne me dites rien aujourd'hui, je ne veux rien savoir ; allez à Vienne et attendez-y l'issue de l'affaire." En diplomate habile Haugwitz obéit.

Le 1er Décembre, les Austro-Russes concentrèrent leurs forces au village d'Austerlitz, afin de tourner la droite des français ; ils présentaient en ligne cent vingt mille combattants, commandés par l'Empereur François II. et l'Empereur Alexandre Ier en personnes, ce qui fit donner à la bataille d'Austerlitz le nom de bataille des Trois Empereurs.

À la chute du jour, Napoléon pour bien s'assurer de l'esprit de ses troupes, visita à pied les différents quartiers du camp : il désirait garder l'incognito ; mais il fut bientôt reconnu. À l'instant, mille feux s'allumèrent, les cris de " Vive l'Empereur" retentirent de tous côtés; un des grenadiers de la vieille garde s'avança vers lui et lui dit : " C'est demain l'anniversaire de ton couronnement, pour le célébrer nous t'apporterons les drapeaux de tes ennemis, compte sur nous et ne t'expose pas."

À une heure du matin, Napoléon parcourut de nouveau les avant-postes, examina les feux des ennemis et ayant appris qu'ils avaient passé la nuit dans la débauche. " Avant demain soir," dit-il, " cette armée est à moi."

Il donna alors les ordres nécessaires pour la bataille, et aux premiers rayons d'un soleil brillant, on entendit

des coups de canon, qui annoncèrent le commencement de cette terrible journée.

L'Empereur ne négligea rien pour faire passer dans l'âme de ses soldats tout le feu de la sienne. Il leur fit une longue harangue, dans laquelle il leur rappela leurs anciennes victoires, et leur dit ce qu'il attendait encore d'eux, puis au premiers coups de canon, il termina par ces mots: "Soldats! il faut finir cette campagne par un coup de tonnerre qui confonde l'orgueil de nos ennemis." À ces mots tous les shakos, tous les bonnets à poil, furent élevés en l'air au bout des sabres et des baïonnettes, les échos de Pratzen répétèrent le cri d'enthousiasme des Français, auquel succéda le roulement prolongé d'une canonnade terrible. Bientôt, à travers la fumée, le soleil parut aux deux armées comme un immense globe rouge dont le disque semblait réfléchir le sang qui teignait les eaux stagnantes de Sokolnitz.

Sur toute la ligne, deux cents bouches à feu et cent quatre-vingt mille mousquets répandaient la terreur, le carnage et la mort, enfin la garde impériale russe parut pour soutenir l'armée austro-russe qui commençait à plier: au même instant Bessières reçut l'ordre de leur opposer la vieille garde de Napoléon. Ces braves, qui furent réellement les premiers soldats du monde, s'avancèrent tête baissée, la baïonnette en avant, et renversant tout devant eux, décidèrent de la bataille.

Dans leur retraite, deux colonnes russes se portèrent sur les lacs glacés d'Augezd et de Monitz; un long roulement, semblable à celui du tonnerre quand il s'éloigne, se fit entendre. C'était la glace qui rompait sous le poids qui la pressait: elle s'ouvrit, en un

clin d'œil vingt mille hommes, cinquante pièces de canon et un immense matériel furent engloutis. . . . . Spectacle digne des grandeurs impériales! et dont le souvenir fait frémir l'humanité.

À Austerlitz les Français remportèrent une victoire qui sera toujours célèbre dans les annales militaires de la France.

Quand la nuit eut enveloppé de son voile glacé, cet horrible champ de bataille ; quand le long silence de la mort eut succédé au bruit du carnage, à dix heures du soir, Napoléon dans une proclamation remercia ses soldats qui avaient si bien défendu l'honneur de sa couronne.

" Soldats de la Grande Armée !" leur dit-il, " avant que ce jour mémorable ait disparu dans l'océan de l'éternité, votre Empereur a besoin d'exprimer sa satisfaction à tous les braves qui ont combattu dans cette journée. Soldats ! vous êtes les premiers guerriers du monde. Le souvenir de ce jour et de vos actions durera aussi long-temps que l'univers. Les habitants de l'Autriche et du Nord, vous ont défié il y a quatre mois: leurs armées ne sont plus ! Quand vous rentrerez dans vos foyers on dira : ' Voilà les héros d'Olmutz, qui en une campagne prirent à leurs ennemis plus de cinquante mille hommes, cent cinquante pièces de canon et quarante-cinq drapeaux.' J'enverrai ces drapeaux à l'Église Notre-Dame de Paris, où chaque citoyen pourra sans cesse contempler le fruit de vos exploits ! Soldats Français ! quand un de vous dira : ' J'étais à Austerlitz,' on le regardera avec admiration, et l'on s'écriera : ' Voilà un brave !' "

Un instant après parut le décret suivant.

"Les veuves des généraux morts à la bataille jouiront d'une pension viagère de six mille francs; les veuves des colonels et des majors, deux mille francs; des capitaines, douze cents francs; des lieutenants et sous-lieutenants, huit cents francs; des soldats, deux cents francs. Nous adoptons les enfants des généraux, officiers et soldats morts à la bataille d'Austerlitz. Ils seront entretenus et élevés à nos frais; les garçons, dans notre palais impérial de Rambouillet; les filles, dans notre palais impérial de Saint-Germain. Les garçons seront ensuite placés et les filles mariées par nous.—Indépendamment de leurs noms de baptême et de famille, ils auront le droit d'y joindre celui de Napoléon."

Un beau pont de fer fut construit à Paris, et nommé pont d'Austerlitz.

Le lendemain François II. visita Napoléon. Dans cette entrevue l'Empereur d'Autriche, après avoir montré le désir d'accéder à toutes les conditions qu'on lui imposait, demanda que l'on traitât l'Empereur de Russie avec égard. "J'y consens," dit Napoléon, "mais voyez:" il démontra alors sur une carte, qu'Alexandre et son armée étaient cernés de toutes parts et qu'ils ne pouvaient s'échapper: "cependant," ajouta-t-il, "je leur ouvrirai un passage, pourvu qu'ils évacuent sur le champ les états autrichiens ainsi que la Pologne-autrichienne par la route que je leur tracerai." Cela parut juste, on accepta, et Alexandre 1er, qui devait un jour détrôner Napoléon, reçut de lui la liberté.

On signa alors la paix de Presbourg. En voici les conditions.

L'Autriche céda les anciens États de Venise, l'Albanie Vénitienne et l'Albanie au royaume d'Italie.

Elle dut abandonner la principauté d'Eichstett, une partie du territoire de Passau, le Tyrol et la ville d'Augsbourg, à l'électeur de Bavière, qui prit le titre de Roi.

Toutes les possessions autrichiennes dans la Souabe, le Brisgau et l'Ortenau, durent être cédées pour former les royaumes de Bavière et de Wurtemberg.

L'Autriche obtint Salzbourg et Bergletsaden.

La souveraineté de Wurzbourg fut soumise à l'électeur de Salzbourg.

L'indépendance de la République Batave et de l'Helvétique fut reconnue, et la Confédération du Rhin réglée de manière à donner de grands avantages à la France.

Le ministre de Prusse Haugwitz, vint féliciter Napoléon, et protester de l'amitié de la Prusse. "Voilà," dit Napoléon en riant, "un compliment dont la fortune a changé l'adresse." Un nouveau traité entre la Prusse et l'empire français fut signé à Vienne, le 15 Décembre. Par ce traité, la Prusse cédait le pays d'Anspach, Bareuth, Clèves et le grand duché de Berg, que Napoléon donna en apanage à son beau-frère Murat. En indemnité, ce royaume reçut l'électorat de Hanôvre.

Le système continental, prohibant les marchandises anglaises sur tout le continent fut ordonné, Napoléon le regarda même comme la base de ses traités.

CHAPITRE V.

Ordre.—Situation.—Pitt.—Espoir de paix.—Fox.—Italie.—Conseil d'Etat. —Code.—Université.

Au commencement de l'année 1806, Napoléon ordonna la reprise du calendrier grégorien, et cette dernière forme républicaine disparut.

À cette époque mourut le célèbre Pitt, l'homme de l'aristocratie européenne, sur qui Napoléon se plaisait à rejeter tous les malheurs causés par la guerre, dont il le regardait comme le moteur. À la mort de Pitt, Fox parvint au ministère. C'était un homme sincère, il avait de la droiture et ceux de ses contemporains qui crurent qu'il n'avait pas des idées justes, peuvent, s'ils vivent encore, se convaincre du contraire, à la vue des progrès qu'a faits la politique de ce grand homme. Tôt ou tard, disait Napoléon, l'école de Fox doit régir le monde.

À l'avènement de Fox au ministère, l'Empereur des Français entama des négociations avec l'Angleterre. La paix sans doute eût été le résultat des ouvertures qui se firent à ce sujet, si Fox eût vécu ; mais à peine eût il fermé les yeux, qu'une autre politique dirigea le cabinet de Saint-James.

Cependant, Napoléon ne cessait de s'occuper d'agrandir son empire, et d'affermir son trône, par des alliances. Sous la date du 6 Janvier, il adressa la lettre suivante au Sénat.

"La paix a été conclue à Presbourg, et ratifiée à Vienne, entre moi et l'empereur d'Autriche : je voulais,

dans une séance solennelle vous en faire connaître moi-même les conditions; mais ayant depuis long-temps arrêté avec le roi de Bavière le mariage de mon fils le prince Eugène, avec la princesse Auguste sa fille, et me trouvant à Munich au moment où la célébration du mariage devait avoir lieu, je n'ai pu résister au plaisir d'unir moi-même les jeunes époux, qui sont tous deux le modèle de leur sexe . . . . . Le mariage aura lieu le 15 Janvier. Mon arrivée au milieu de mon peuple sera donc retardée de quelques jours."

Au retour de l'Empereur à Paris, le Sénat le salua du nom de *Grand;* et quelques jours après on apprit que le sultan Sélim III., reconnaissait Napoléon 1er, Empereur des Français.

Joseph Bonaparte fut déclaré roi de Naples et des Deux-Siciles; Murat grand-duc de Clèves et de Berg; Eugène Beauharnais épousa Auguste-Amélie, princesse de Bavière. Stéphanie de Beauharnais, nièce de Joséphine, épousa le prince électoral de Bade: et Berthier reçut la principauté de Neuchâtel et de Wagram, cédée à la France par la Prusse qui la possédait depuis cent ans. Le Pape fit un Saint-Napoléon qui prit dans le calendrier la place occupée par Saint-Roch, 15 Août, jour de naissance de l'Empereur.

À l'ouverture du Corps-Législatif, qui eut lieu le 2 Mars, Napoléon fit le discours suivant: "Mes armées n'ont cessé de vaincre que lorsque je leur ai ordonné de ne plus combattre. J'ai vengé les droits des États faibles . . . . . La maison de Naples a perdu sa couronne sans retour; la presqu'île de l'Italie, toute entière, fait partie du grand empire. J'ai garanti, comme chef suprême, les souverains et les constitutions qui en gouvernent les différentes parties . . . . . La

Russie ne doit le retour des débris de son armée qu'au bienfait de la capitulation que je lui ai accordée. Maître de renverser le trône impérial d'Autriche, je l'ai raffermi . . . . . J'ai ajouté une entière confiance aux protestations d'amitié qui m'ont été faites par l'empereur d'Autriche. D'ailleurs, les hautes destinées de ma couronne ne dépendent pas des sentiments et des dispositions des cours étrangères . . . . . Il m'est doux de déclarer que mon peuple a rempli tous ses devoirs . . . . . Français, je n'ai pas été trompé dans mon espérance. Votre amour, plus que l'étendue et la richesse de notre territoire, fait ma gloire . . . . . Rien ne vous sera proposé qui ne soit nécessaire pour garantir la gloire et la sûreté de mes peuples . . . . ."

Par des manœuvres habiles, tous les trônes se trouvèrent renversés, les parents, les ministres et les généraux de Napoléon pourvus aux dépens de l'étranger. L'électeur, archichancelier d'Allemagne, prince Primat, nomma le cardinal Fesh pour son coadjuteur et successeur. Louis Bonaparte fut proclamé roi de Hollande. Talleyrand reçut par un décret impérial, la principauté de Bénévent. Bernadotte fut nommé prince de Ponté-Corvo. Quatorze princes allemands se séparèrent du Corps germanique et mirent leur nouvelle Confédération sous la protection de l'Empereur des Français.

Bientôt l'empereur François II. renonça au titre d'Empereur d'Allemagne, et se désigna comme Empereur héréditaire d'Autriche, sous le nom de François Ier.

Pendant que toutes ces révolutions s'opéraient, Napoléon préparait ses lois au Conseil-d'État. Sous le Consulat, il avait assisté à presque toutes les séances pendant la rédaction du Code de procédure civil; sous l'Empire il le fit promulguer. Au sujet du code de

lois, connu depuis sous le nom de Code-Napoléon, on dit alors, que Tronchet en fut l'âme et Napoléon le démonstrateur.

Ce fut aussi en 1806, que fut fondée l'Université Impériale: en un mot dans toutes les branches d'administration tout s'agrandissait progressivement.

Mais était-il probable que l'Allemagne humiliée verrait d'un œil tranquille l'homme qui l'avait en quelque sorte anéantie assis en paix sur son trône? D'abord la Prusse avait hésité à occuper le Hanôvre, conformément au traité du 15 Décembre 1805, cependant elle s'y décida; mais elle fit de grands préparatifs de guerre, évidemment contre la France. Cette lettre de Napoléon au roi de Bavière fit d'abord craindre une rupture, que la jeunesse prussienne rendit ensuite inévitable. " Monsieur et cher Frère, il y a plus d'un mois que la Prusse arme, et il est connu de tout le monde qu'elle arme contre la France et la Confédération du Rhin. . . . . . Les lettres qu'on nous écrit sont amicales . . . . . Les armements de la Prusse ont amené le cas prévu par l'un des articles du traité du 12 Juillet; et nous croyons nécessaire que tous les souverains qui composent la Confédération du Rhin arment pour défendre ses intérêts, pour garantir son territoire et en maintenir l'inviolabilité. Au lieu de deux cent mille hommes que la France doit fournir, elle en fournira trois cent mille."

Les contingents étaient pour la Bavière trente mille hommes; Bade huit mille; le Wurtemberg douze mille.

CHAPITRE VI.

Prusse.—Hostilités.—Jéna.

La jeunesse prussienne demandait hautement à combattre les Français, et se vouait à la délivrance de l'Allemagne. La Reine de Prusse partagea l'élan de la nation et se servit du pouvoir d'une belle femme douée d'une grande âme pour animer l'armée. Jamais guerre ne fut plus populaire que celle que la Prusse commença contre la France, à la fin de 1806.

Dans toutes les parties du royaume on partageait l'enthousiasme pour la guerre, et à chaque moment quelque officier prussien allait aiguiser son sabre sur les marches, à la porte de la résidence de l'ambassadeur français.

La campagne s'ouvrit par le combat de Schleitz et celui de Saafeld, où le prince Louis de Prusse fut tué.

Napoléon fit marcher sa grande armée avec tant de rapidité, qu'en moins de quatre jours, il prit l'armée prusienne en flagrant délit, lui enleva ses magasins et la tourna.

Les Prussiens voulurent se diriger sur Magdebourg: mais les Français avaient déjà gagné trois marches, ils bordaient la Saale, ayant le dos à l'Elbe et poussaient leurs ennemis entre eux et le Rhin.

Enfin, le 13 Octobre, après avoir employé plusieurs jours à rappeler tous ses détachements, l'armée prussienne, forte d'environ cent cinquante mille hommes, se présenta en bataille entre Capeldorf et Aurestaëdt.

Le même jour, Napoléon arriva à Jéna ; il se porta aussitôt sur un petit plateau occupé par l'avant-garde française, et pensa, d'après les dispositions des Prussiens, qu'ils se proposaient d'attaquer le lendemain et de forcer les divers débouchés de la Saale.

Le 14, à la pointe du jour, trois cent mille hommes d'excellentes troupes bien armés, avec environ sept cent cinquante pièces de canon, en vinrent aux mains, et donnèrent cette fameuse bataille d'Jéna, où pendant que la mort volait de tous côtés, on manœuvra de part et d'autre comme à une revue. Un beau pont de pierre, que Napoléon fit construire sur la Seine vis-à-vis l'école militaire et qu'il nomma pont d'Jéna, rappelle aux Parisiens cette mémorable journée.

BATAILLE D'JÉNA.

Formidables moments précurseurs des batailles,
Où s'élève et s'émeut le grand cœur des héros ;
Magnifiques apprêts de tant de funérailles,
Où l'ordre et l'harmonie enfantent le chaos ;
Vous êtes accomplis. Un funeste présage
De Guillaume incertain retient encore le bras.
Son terrible rival, impétueux, mais sage,
Retardait à dessein le signal des combats ;
Mais l'ardeur des Français malgré lui le devance :
Ils attaquent. Dès-lors, certains d'être vainqueurs,
Plus le péril est grand, plus s'exaltent leurs cœurs.
L'audace et le bonheur font entre eux alliance.
Le Prussien superbe avance avec fracas,
La bataille aussitôt de toutes parts s'allume ;
L'airain tonne, foudroie, et la terre au loin fume ;
La mort de rang en rang décime les soldats.

Les premiers bataillons marchaient pleins d'assurance ;
L'ennemi tout à coup arrête leur vaillance ;

Le fier héros du Gers accourt et les soutient.
"Justifiez," dit-il, "votre heureuse imprudence,
Soldats, je suis à vous!" À leur tête il s'élance,
Et marche à l'ennemi que la crainte retient.
Tel, aux champs d'Ilion, Diomède en silence,
Souffrant du fils d'Atrée un reproche odieux,
Pour en tirer soudain la plus noble vengeance,
Renversait les Troyens et combattait les dieux;
Sa rapide valeur fesait son éloquence.

Du fleuve ensanglanté qui coule sous ses lois,
Soult au génie ardent laisse en paix les Naïades;
Suivi de ses guerriers, il marche au fond des bois,
Et court de l'ennemi délivrer leurs Dryades:
Par de fiers combattants il se voit arrêté.
"Soldats," dit-il aux siens, "redoublez de courage:
Il faut vaincre ou mourir sous cet affreux ombrage.
Une mort glorieuse est l'immortalité!"
Les Français ranimés par ce noble langage,
Pénètrent à la fin dans ce lieu redouté.

Comme on voit les métaux, sur l'ardente fournaise,
Soulever en grondant leurs solides bouillons,
Tels des guerriers du Nord les nombreux bataillons
Frémissent en cédant à la fougue française.

Réservée au besoin pour de plus grands dangers,
La Garde impériale, immobile et brûlante,
S'indignait de voir fuir ces braves étrangers,
Sans hâter par ses coups leur déroute sanglante.
Tels aux jeux de l'Elide, attendant le signal,
Les plus nobles coursiers rangés à la barrière,
De leurs regards en feu dévoraient la carrière,
Et leurs pieds ébranlaient tout l'empire infernal;
Tels sont ces fiers guerriers. Une jeune cohorte
Que le devoir retient, que la valeur emporte,
D'un dépit généreux laisse échapper les cris:
En avant! en avant! Le conquérant surpris,
"Jeunes gens," leur dit-il, "sans barbe ni prudence,
Est-ce à vous de vouloir préjuger mes desseins?

Pour donner des conseils, attendez que la France
Ait reçu trente fois ses laurieurs de vos mains."
Il dit, et ces guerriers demeurent en silence.

Kalkreuth et Mollendorff, animés par leur-roi,
Dirigent contre nous la plus forte tempête.
Ils sèment devant eux et la fuite et l'effroi;
Mais, plus rapide encore, Averstatt les arrête:
Averstatt! c'est ici que ce nom glorieux,
Conquis par ta valeur, doit voler jusqu'aux cieux.
En vain de l'ennemi les dévorantes laves
Ont roulé contre toi leurs flots les plus ardents;
Ta noble fermeté, la valeur de tes braves,
Ont arrêté vingt fois le cours de ces torrents.
Tels ces monts, souverains des mers tyrrhéniennes,
Du Vésuve irrité méprisent les fureurs;
Tels d'Achille en courroux l'aspect et les clameurs
Arrêtaient, fesaient fuir les phalanges troyennes.

Attaqué, repoussé, vaincu de toutes parts,
L'ennemi ne fuit pas: il marche et se retire.
Comme on voit les troupeaux, dans l'Arcadie épars,
Retourner au bercail au doux son de la lyre;
Un lion sort des bois; ses nombreux lionceaux
S'élancent, affamés, sur les tendres agneaux;
Tout fuit, bergers, troupeaux, tout fuit à perdre haleine,
Tandis que les lions ensanglantent la plaine:
Tel, à travers les feux, la poussière et les dards,
Murat des Prussiens vient frapper les regards.
Actif comme le feu, prompt comme le tonnerre,
Il conduit au combat ces belliqueux coursiers,
Dont le pied seul écrase et fait gémir la terre.
Leurs guides ont tiré leur pesant cimeterre.
"Hâtez-vous, leur criait le prince des guerriers,
On triomphe sans vous." À ces mots, sur leurs armes
Leurs yeux étincelants laissent tomber des larmes.
Des centaures français la poitrine d'airain
Se gonfle de regret et pousse un cri terrible.
"Cuirassiers, reprend-il, chargez, lâchez le frein;

Quand on pleure de rage on doit être invincible."
Ils partent. Sur leurs flancs prenant un libre essor,
Volent ces escadrons armés d'un casque d'or.

O monts retentissants! ô sanglante vallée!
Quels cris, quels hurlements ont frappé vos échos!
Qui peindra les horreurs de l'ardente mêlée?
Qui chantera la gloire et la mort des héros?
L'acier frappe, est frappé; tout coup porte, et la rage,
Se fatigue elle-même à force de carnage.
L'orbe roulant des chars est teint du sang des morts,
Sur ces chars l'airain tonne, et l'escadron qui vole
Ecrase les blessés sans pitié ni remords.
Plus loin le soldat meurt sans savoir qui l'immole,
Les vainqueurs, les vaincus, les Français, les Germains,
Réunis dans la tombe, ont les mêmes destins.
Tel est le bruit confus de l'Océan qui gronde,
Quand il roule en courroux les fureurs de son onde;
Tels enfin, sous les coups des globules glacés,
L'ivraie et les épis sans choix sont terrassés.
De votre dévoûment glorieuses victimes,
Chefs de nos légions, vous tombez tour à tour,
Higonet, Viala, Marigny, Dulembourg;
Debilly, noble chef de ces chefs magnanimes;
Harispe, ardent guerrier, toi dont le souvenir
S'unissait à celui de mes jeunes années;
C'en est donc fait, adieu, héros des Pyrénées!
Je ne pourrai donc plus sur tes pas les gravir!
Et toi, La Motte-Houdart! faut-il que tant de larmes,
Pour moi, de la victoire obscurcissent les charmes!
Sort cruel! il n'est plus .... Jeune et vaillant guerrier,
De l'amour filial toi qui fus le modèle,
Permets, ombre chérie, à l'amitié fidèle
D'attacher sur ton front le funèbre laurier.
Oui, pleurez, ô soldats! vous perdez votre père.
France, il suivait les pas de tes plus grands héros.
Il eût peut-être un jour .... Mais les pleurs de sa mère,
Hélas! font à mes chants succéder les sanglots.

Ah ! du moins ces héros, en perdant la lumière,
Ont vu nos ennemis à leurs pieds abattus;
Vingt fois mille guerriers couchés sur la poussière
Sont la noble hécatombe offerte à leurs vertus.

Des Saxons, des Hessois, dans ce péril extrême,
Guillaume abandonné, vers le Nord fuit lui-même:
Tel, l'arbre impérieux, assiégé par les vents,
Courbe son front superbe et ses rameaux mouvants,
Tandis que sous l'abri de sa royale tête,
L'humble fleur, à ses pieds, ignore la tempête ;
Lorsqu'enfin contre lui les autans déchaînés
Renversent en éclats ses fils déracinés,
Si, près du tronc noueux, le voyageur s'appuie,
Il le sent ébranlé par Éole en furie,
Et, prévoyant le sort du monarque des bois,
Fuit l'abri dangereux dont il avait fait choix :
Tel un prince, au moment de perdre sa couronne,
Voit tous ses alliés s'écarter de son trône;
Hélas ! de la tempête il brave en vain l'effort ;
Rien ne les retient plus, ils ont prévu son sort..

CHAPITRE VII.

Aurestaëdt.—Berlin.—Lubeck.—Magdebourg.—La Reine de Prusse.—Système continental.—Les Russes.—Pologne.—Varsovie.—Saxe.—Pultusk.—Golymin.—Perse.—Turquie.

PENDANT la bataille d'Jéna, Davoust se couvrit de gloire à Aurestaëdt : non seulement il contint le gros des troupes prussiennes qui devaient déboucher du côté de Koësen ; mais il les mena battant pendant trois lieues.

Dans la journée du 14 Octobre, la Prusse eut vingt mille hommes tués et trente mille faits prisonniers;

elle perdit deux cent cinquante pièces de canon, et des magasins immenses : elle vit la retraite de son armée coupée, la gauche était jetée sur Weimar par Davoust au moment même ou la droite et le centre se retiraient de Weimar sur Naumbourg : enfin elle contempla son roi fuyant à travers champs à la tête d'un régiment de cavalerie.

Deux jours après la bataille, Erfurth se rendit ; les Français y prirent quatorze mille hommes et cent vingt pièces approvisionnées. Leipsick, Halberot, Brandebourg, Spandau et Postdam furent occupés : et le 27, Napoléon, à la tête de sa garde, fit son entrée à Berlin.

Le 28, le Prince Hohenlohe, et quinze mille hommes de la garde royale prussienne se rendirent à Preutzen.

Le 29, Stettin capitula, et dix mille hommes déposèrent les armes. Andlarv et Custrin se rendirent le même jour. Le 1er Novembre, Soult atteignit Blucher à Lubeck. Après deux jours de combat, quinze mille hommes d'infanterie, cinq mille cavaliers, dix généraux, cinq cents officiers, le duc de Brunswisk-Oëls, Blucher lui même et soixante drapeaux furent pris. Enfin, Ney fit capituler Magdebourg, où se trouvaient dix-huit mille hommes, vingt généraux, six cent cinquante pièces de canon et de grands approvisionnements.

Après la prise de Magdebourg et le combat de Lubeck, la campagne contre la Prusse se trouva entièrement finie. En un mois, cette puissance avait perdu cent quarante cinq mille hommes : tous ses étendards, tous ses canons, tous ses bagages, tous ses généraux avaient été pris. Il ne restait au roi de Prusse que douze à quinze mille hommes d'infanterie,

enfermés dans quelques places. Le roi et la reine s'étaient sauvés à Kœnigsberg, avec quelques officiers et deux ou trois mille hommes. La belle reine de Prusse, un des premiers provocateurs à la guerre, et que l'on avait vue à la tête de son régiment parcourir les rues de Berlin pour exalter la jeunesse de cette ville, déplorait amèrement alors cette guerre fatale. "La mémoire du grand Frédéric nous a perdus," disait-elle, "nous nous sommes crus pareils à lui, et nous ne le sommes pas!"

La reine de Prusse portait au plus haut degré le sentiment de l'honneur national......elle mourut de chagrin.

Napoléon envoya à l'hôtel des Invalides de Paris, l'épée du grand Frédéric, son cordon de l'Aigle-Noire, sa ceinture de général, et les drapeaux que portaient sa garde dans la fameuse guerre de sept ans.

Le 21 Novembre, Napoléon rendit à Berlin ce décret impuissant, dans lequel, quoiqu'il n'eût pas de marine, il déclarait les Iles Britanniques en état de blocus, et ordonnait ce *Système Continental*, qui ne fut jamais observé, ni par les souverains vaincus, ni par les rois de la nouvelle trempe, pas même par ses frères.

À la nouvelle d'une guerre entre la France et la Prusse, la Russie avait tremblé, avec juste raison, pour ses possessions en Pologne. Elle avait donc résolu d'aider les Prussiens; mais ne supposant pas que les descendants du grand Frédéric pussent être anéantis en six semaines, elle n'arriva à leur secours qu'après leur défaite. Ce ne fut qu'au mois de Novembre que le général Benigsen entra dans Varsovie et que la Pologne prussienne fut envahie par les Russes.

Napoléon vit bien qu'il faudrait commencer une

seconde campagne; il partit donc de Berlin le 25 Novembre, et porta le quartier-général de la Grande-Armée à Posen.

À l'approche des Français, les Russes ne tentèrent qu'une légère escarmouche et évacuèrent Varsovie.

L'entrée des Français dans cette grande ville fut un triomphe. L'amour de la patrie était non-seulement conservé en entier dans le cœur de toutes les classes, mais il s'était retrempé par le malheur. La première passion du peuple polonais, son premier désir, était de redevenir nation. Les plus riches sortaient de leurs châteaux pour venir demander à grands cris le rétablissement du royaume et offrir leurs enfants, leur fortune, leur influence : déjà ils avaient partout repris leur ancien costume, leurs anciennes habitudes.

Napoléon commit à deux reprises différentes la grande faute de ne point prononcer la régénération de la Pologne. La première fois, il voulut ménager Alexandre dont il commençait de comprendre la force militaire. La seconde fois, il craignit de déplaire à l'Empereur d'Autriche devenu son beau père. Ainsi, l'Empereur des Français, quand il pouvait avec honneur et sans grand danger, acquitter la dette sacrée de la France envers la Pologne, cette contrée mère des Francs et presque Française, cette contrée qui compta des Français parmi ses Jagellons, qui défendit l'Allemagne contre les Turcs et fut, pour le midi de l'Europe, un rempart contre les irruptions des barbares; l'Empereur des Français, l'élu du peuple, préféra les intérêts de sa grandeur personnelle à la gloire réelle de son trône et aux désirs des Français. L'histoire indignée le redira toujours, et les générations futures le reliront avec étonnement. Napoléon à la tête de la

Grande-Armée, qui comptait des polonais parmi ses plus braves soldats, fut deux fois reçu en triomphe à Varsovie, et il ne remit point la Pologne au nombre des états européens.

Le royaume de Pologne se rétablira-t-il ? La grande nation polonaise reprendra-t-elle son rang ? Recouvrera-t-elle son indépendance ? Connaîtra-t-elle la liberté ? Ses villes sortiront elles de leurs cendres ? Ses mines produiront-elles encore du fer ? Du fond de son tombeau sanglant, la Pologne renaîtra-t-elle à la vie ? L'Éternel seul, qui tient dans ses mains les sceptres de la terre, les soutient, ou les brise, dont la volonté préside à la combinaison de tous les évènements, l'Éternel, est l'arbitre de cette triste cause : seul, il peut résoudre ce grand problême politique.

Pendant que les Français occupaient et fortifiaient Varsovie, Napoléon signa la paix à Posen, avec l'électeur de Saxe qu'il créa roi. Tous les princes de Saxe furent admis dans la Confédération du Rhin et leurs contingents ajoutèrent aux forces de la Grande-Armée, qui recevait aussi des renforts de France.

L'année 1806 se termina par les combats de Pultusk et de Golymin où les Russes eurent le dessous. Dans leurs marches et dans leurs diverses rencontres avec les Français ils avaient déjà perdu près de vingt cinq mille hommes, quatre vingts canons et beaucoup de bagage ; ils quittèrent donc Ostrolenka. Tout le territoire de la Pologne-prussienne fut ainsi évacué, et l'armée française se mit en quartier d'hiver.

La Perse et la Porte Ottomane déclarèrent alors la guerre à la Russie, ce qui empêcha les Russes de diriger toutes leurs forces contre les Français.

CHAPITRE VIII.

Russie.—Eylau.—Dantzick.—Friedland.—Entrevue des deux empereurs.—Tilsitt.

Au commencement de 1807, le général russe Essen arriva de la Moldavie, amenant son corps d'armée d'abord destiné à combattre les Turcs; plusieurs régiments, partis des diverses provinces du vaste empire de Russie, rejoignirent l'armée, qui se mit en marche pour porter le théâtre de la guerre sur le bas de la Vistule.

Napoléon fit sortir ses soldats de leurs quartiers d'hiver, donna l'ordre de battre en retraite pour attirer les Russes, et arriva le 31 Janvier à Villenberg.

Le 1er Février, la Grande-Armée se mit en marche et rencontra les Russes à Passenheim; ils prenaient l'offensive; mais leur avant-garde ayant été repoussée, ils rétrogradèrent pendant deux jours, après quoi ils se rangèrent en bataille près de Bergfried, où il y eut un engagement, dans lequel les Français enlevèrent les postes de leurs ennemis et les repoussèrent pendant quatre jours. Plusieurs combats eurent lieu jusqu'à Preussich-Eylau que les Français enlevèrent de vive force le 7 Février.

Le lendemain, eut lieu la bataille d'Eylau. À la pointe du jour, les Russes commencèrent l'attaque par une vive canonnade sur la ville. Napoléon se porta à la position de l'église, que les Russes avaient tant défendue la veille. Il fit avancer le corps du maréchal Augereau et canonner la monticule par quarante pièces

d'artillerie de sa garde. Une épouvantable canonnade s'engagea de part et d'autre. L'armée russe, rangée en colonnes, était à demi-portée de canon : tout coup portait. Impatientée de tant souffrir, elle voulut déborder la gauche des Français. Au même moment les tirailleurs du maréchal Davoust se firent entendre sur les derrières de l'armée russe. Augereau déboucha en même temps sur le centre, et le général Saint-Hilaire, sur la droite. L'un et l'autre devaient manœuvrer pour se réunir à Davoust ; mais à peine eurent-ils débouché, qu'une neige épaisse, et telle qu'on ne distinguait pas à deux pas, couvrit les deux armées. Dans cette obscurité, le point de direction fut perdu, et les colonnes, s'appuyant trop à gauche, flottèrent incertaines. Le temps s'étant éclairci au bout d'une demi-heure, Murat, à la tête de la cavalerie, tourna la division Saint-Hilaire, et tomba sur l'armée ennemie : manœuvre audacieuse s'il en fut jamais, et qui était devenue nécessaire dans les circonstances où se trouvaient les colonnes françaises. Cette charge inouïe, qui avait culbuté plus de vingt mille hommes d'infanterie, et les avait obligés à abandonner leurs pièces, aurait décidé sur-le-champ la journée, sans le bois et quelques difficultés de terrein. La victoire, long-temps incertaine, fut enfin décidée lorsque le maréchal Davoust déboucha sur le plateau, et déborda les Russes, qui, après avoir fait de vains efforts pour le reprendre, battirent en retraite.

La bataille d'Eylau fut des plus sanglantes. Pendant douze heures, trois cents bouches à feu vomirent la mort de part et d'autre. Les Français eurent environ quatorze mille homme tués ; les Russes près de vingt mille. Ainsi sur un point bien circonscrit, en moins d'un jour,

trente-quatre mille âmes rentrèrent au sein de Dieu. trente-quatre mille familles furent jetées dans le deuil; et pourquoi? Interrogez les bords silencieux de la Vistule asservie, ils vous diront: "Comme jadis, depuis le mont Skalza jusqu'à la Baltique, le fleuve arrose une terre esclave!"

Dans cette entrée en campagne, les Russes perdirent en tout quinze mille hommes faits prisonniers, vingt mille hors de combat, dix-huit drapeaux et cinquante-cinq canons; ils ne quittèrent le terrein qu'après l'avoir bien disputé. Alors les Français rentrèrent en quartier d'hiver; sans cependant négliger le siége de Dantzick, que le maréchal Lefebvre fit capituler le 26 Mai.

Sur ces entrefaites l'empereur Alexandre était arrivé à son armée avec sa garde et d'autres renforts: il tenait souvent des Conseils de guerre, dont le Roi de Prusse et le Grand-Duc Constantin fesaient partie, tout annonçait une nouvelle campagne.

En effet, dès le 5 Juin, les Russes se mirent en marche pour reprendre l'offensive. Sept fois ils attaquèrent le pont de Spandau; mais ils furent repoussés et y laissèrent douze cents hommes. Ils firent les mêmes efforts sur le pont de Lomitten, ils furent encore repoussés, et perdirent près de onze cents hommes, sans pouvoir forcer les retranchements français.

Le 6, le général en chef russe avec la garde impériale et une division, se porta sur le maréchal Ney qui se retira d'abord sur Ackendorf; mais arrêta les Russes et leur tua deux mille hommes.

Dans ces engagements, les Français qui n'agirent que sur la défensive, et qui avaient de bons retranchements ne perdirent que peu de monde.

Le 8, Napoléon arriva au camp, et se porta sur Guttstadt. Le 10, il fit diriger la Grande-Armée sur

Heilsberg, enlevant partout les camps russes. Il y eut à Heilsberg un engagement où les Russes firent des prodiges de valeur pour maintenir leurs positions; mais vers le soir ils furent forcés à s'éloigner.

Le 11, Napoléon passa la journée sur le champ de bataille de la veille, et le 12, il fit mettre toute la Grande-Armée en mouvement. Le 13, un régiment de hussards entra à Friedland: mais il en fut chassé.

Le 14, à trois heures du matin, des coups de canon se firent entendre, et les Russes débouchèrent sur le pont de Friedland; en les voyant Napoléon s'écria: "C'est un jour de bonheur, c'est l'anniversaire de Marengo!" Croyant qu'ils n'avaient devant eux qu'une quinzaine de mille hommes, les Russes continuèrent leur mouvement pour filer sur Kœnigsberg; mais, à cinq heures du soir, les différents corps d'armée étaient à leur place. Les Russes déployèrent alors toutes leurs forces, leur gauche appuyée à la ville, et leur droite se prolongeant à une lieue et demie. Napoléon, après avoir reconnu les positions décida sur-le-champ d'enlever la ville de Friedland, en fesant brusquement un changement de front. Il fit commencer l'attaque par l'extrémité de sa droite. À cinq heures et demie, le maréchal Ney commença le mouvement. Au même moment, la division Marchand s'avança vers les Russes, l'arme au bras. Dès l'instant où le général Benigsen s'aperçut que Ney avait quitté le bois, il le fit déborder par des régiments de cavalerie et une nuée de cosaques; les dragons de Latour-Maubourg partirent au galop et repoussèrent cette charge. Une batterie de trente canons fut alors placée au centre, et fit éprouver une perte horrible à l'armée russe. Les démonstrations que fit ensuite le général Benigsen pour opérer une diver-

sion furent inutiles. Plusieurs colonnes d'infanterie russe, qui attaquèrent la droite du maréchal Ney, furent chargées à la baïonnette et, précipitées dans l'Alle, où plusieurs milliers de soldats trouvèrent la mort. La garde impériale russe, embusquée au ravin qui entoure Friedland, déboucha avec intrépidité, et fit une charge sur la gauche de Ney, qui fut un moment ébranlée; mais la division Dupont marcha sur la garde impériale, et la culbuta. L'effort que venaient de faire les Russes sur la droite ayant échoué, ils voulurent en essayer un autre sur le centre. C'était Lannes qui le commandait; ils furent reçus comme on devait l'attendre des braves sous ses ordres. Les charges de l'infanterie et de la cavalerie russes ne purent pas retarder la marche des colonnes françaises; tous les efforts de la bravoure des Russes furent inutiles: ils ne purent rien entamer et trouvèrent la mort sous les baïonnettes françaises. Le maréchal Mortier, qui, pendant toute la journée, avait maintenu la gauche avec le plus grand sang-froid, marcha alors en avant, et culbuta tout ce qui lui était opposé; la victoire ne fut pas un instant indécise. Le champ de bataille fut un des plus horribles à voir: mais il y périt moins de monde qu'à Eylau. Les Russes y laissèrent environ dix huit mille hommes, cent vingt pièces de canon, vingt mille prisonniers et un grand nombre de drapeaux. Les Français perdirent près de six mille hommes.

Les restes de l'armée vaincue coururent se mettre à couvert en passant la Prégel, et en détruisant tous les ponts. Kœnisberg fut abandonné après que Murat eut pris en flanc l'armée prussienne du général Lestocq.

L'empereur d Russie et le roi de Prusse se trouvaient depuis quelques jours à Tilsitt.

Les généraux russes, Bagration et Benigsen, demandèrent alors un armistice, qui fut conclu le 22 Juin.

Le 25, eut lieu la première entrevue entre les deux Empereurs. Un large radeau, sur lequel on avait élevé un pavillon, fut placé au milieu du Niémen pour cette entrevue. Napoléon, Murat, Berthier, Bessières, Duroc, et Caulincourt s'embarquèrent d'un côté, en même temps qu'Alexandre, le Grand Duc Constantin, Benigsen, Ouvaroff, Labanoff, et le comte Liéven s'embarquaient de l'autre. Les deux bateaux arrivèrent en même temps; les deux Empereurs s'embrassèrent, et entrèrent dans le pavillon, où ils eurent une conférence de deux heures. Le lendemain, eut lieu une seconde entrevue, à laquelle le roi de Prusse assista. Dès cet instant, on s'occupa, au milieu des fêtes et des manœuvres militaires, de la conclusion de la paix, qui fut signée à Tilsitt, le 8 Juillet, et ratifiée le lendemain.

L'Empereur Napoléon fit, en cette circonstance, une paix avantageuse à la France; mais il traita Alexandre plutôt en rival qu'en vaincu : il dut comprendre alors les progrès que l'art militaire avaient faits dans l'empire du Nord; et ne se sentant pas encore en force de l'anéantir, il fit la paix: nul doute avec la résolution d'asservir plus tard cette grande puissance.

CHAPITRE IX.

Retour de Napoléon à Paris.—Westphalie.—Portugal.—La Cour.—Sa moralité.

De retour à Paris, Napoléon reçut les félicitations de tous les corps. Après la victoire, quand les fa-

milles sont dans le deuil, les grands donnent des fêtes et des bals.

Parmi les députations qui se rendirent auprès de Napoléon, on remarque celle d'Italie à qui il fit la réponse suivante: " J'agrée les sentiments que vous m'exprimez au nom de mon peuple d'Italie. J'ai éprouvé une joie particulière, dans le cours de la campagne dernière, de la conduite distinguée qu'ont tenue mes troupes italiennes. Pour la première fois, depuis bien des siècles, les Italiens se sont montrés avec honneur sur le grand théâtre du monde : j'espère qu'un si heureux commencement excitera l'émulation de la nation ; que les femmes elles-mêmes renverront d'auprès d'elles cette jeunesse oisive qui languit dans leurs boudoirs, ou du moins ne les recevront que lorsqu'ils seront recouverts d'honorables cicatrices . . . . ."

Le 15 Août, l'Empereur des Français se rendit en grand cortége à l'église Notre Dame où il assista à un Té Déum en actions de grâces de la paix de Tilsitt.

Le 16, il prononça le discours suivant au Corps-Législatif: " Messieurs les députés des départements au Corps-Législatif, Messieurs les tribuns et les membres de mon Conseil-d'État, depuis votre dernière session de nouvelles guerres, de nouveaux triomphes, de nouveaux traités de paix ont changé la face de l'Europe. Je désire la paix maritime. Mon ressentiment n'influera jamais sur mes déterminations; je n'en saurais avoir contre une nation, jouet et victime des partis qui la déchirent, et trompée sur la situation de ses affaires comme sur celles de ses voisins. Mais quelle que soit l'issue que le décret de la Providence ait assignée à la guerre maritime, mes peuples me trouveront toujours le même, et je trouverai toujours mes peuples dignes de moi, ..."

Napoléon ordonna l'invasion du Portugal, et au mois de Novembre, vingt-huit mille français commandés par le général Junot s'emparèrent de ce pays. Le 30, l'armée française entra à Lisbonne où elle prit quatre vaisseaux, deux frégates, douze bricks, un arsenal considérable et leva une contribution de cent millions.

En Décembre, Jérome Bonaparte prit les rênes de son gouvernement de Westphalie, tandis que l'Empereur son frère parcourait l'Italie. À la séance royale du Corps-Législatif italien, Napoléon fit le discours suivant : " Messieurs les possidenti, dotti et commercianti, je vous vois avec plaisir environner mon trône. De retour après trois ans d'absence, je me plais à remarquer les progrès qu'ont faits mes peuples ; mais que de choses il reste encore à faire pour effacer les fautes de vos pères, et vous rendre dignes des destins que je vous prépare ! . . . ."

Pendant que tous ces grands évènements se passaient, la cour de l'Empereur des Français animée par la douceur et la grâce de Joséphine voyait sa splendeur s'accroître tous les jours. Une foule de princes allemands vinrent assaillir le palais ; ils en remplissaient les salons, modestement confondus avec les généraux et les préfets de l'empire. Quelques-uns de ces princes briguaient la faveur de devenir aides-de-camp de Napoléon : d'autres, croyant qu'il était prêt à renouveler dans sa personne l'étiquette et les formes du Saint-Empire Romain, demandaient à être, l'un le grand échanson, l'autre le grand panetier, etc. En un mot, Napoléon se trouva alors entouré de rois qui s'empressaient de lui être agréables en tout. Toutefois, il exigeait des mœurs ; il regardait l'immoralité comme la disposition la plus funeste qui puisse se

trouver dans un souverain, en ce qu'il la met aussitôt à la mode, qu'on s'en fait honneur pour lui plaire, qu'elle fortifie tous les vices, entame toutes les vertus, infecte toute la société.

Mais les affaires de la Péninsule vinrent bientôt empêcher Napoléon de s'occuper de sa cour, de sa capitale et des travaux publics.

CHAPITRE X.

Affaires d'Espagne.—Pie VII.—Angleterre.

La chaîne des évènements conduit à mentionner ici deux grands coups d'état de Napoléon, l'affaire d'Espagne et celle du Pape.

Dans ces temps malheureux où tous les pays étaient en guerre, l'Espagne eut aussi ses troubles, qui commencèrent en 1807 et finirent en 1814.*

La révolution d'Espagne prit naissance dans les querelles entre Charles IV. et son fils, depuis Ferdinand VII. Napoléon profita habilement de ces désordres de famille pour s'emparer de la couronne d'Espagne et, comme il le disait, chasser définitivement les Bourbons de tous les trônes de l'Europe. L'invasion du Portugal dont le roi Charles devait partager les dépouilles fut le premier pas de Napoléon dans cette malheureuse entreprise. Par suite de prétendues médiations, ou plutôt d'intrigues politiques, la famille royale d'Espagne resta prisonnière en France; et la Junte suprême, le Conseil de Castille et la Munici-

* Voyez Histoire de la Guerre d'Espagne.

palité de Madrid *prièrent* l'Empereur Napoléon de leur donner pour roi son frère Joseph Bonaparte. On conçoit que l'objet de leur prière leur fut accordé.

Voici la proclamation que Napoléon fit alors aux Espagnols; "Après une longue agonie, votre nation périssait : j'ai vu vos maux, je vais y porter remède. Votre grandeur, votre puissance fait partie de la mienne. Vos princes m'ont cédé leurs droits à la couronne des Espagnes...... Soyez pleins d'espérance et de confiance dans les circonstance actuelles : car je veux que vos derniers neveux conservent mon souvenir et disent : Il est le régénérateur de notre patrie."

Un Sénatus-Consulte du même jour, 24 Mai 1808, réunissant à l'Empire Français le duché de Parme, celui de Plaisance et les Etats de la Toscane, détrôna encore un Bourbon. Cambacérès eut le duché de Parme, Lebrun, celui de Plaisance.

Cependant Joseph avait fait son entrée à Madrid. Il fut proclamé roi des Espagnes, suivant le cérémonial usité en pareille circonstance, et reçut les serments de tous les corps de l'état. Seul le conseil de Castille, qui avait été le premier à le demander pour souverain, semblait, en tardant à lui présenter l'hommage de son dévoûment, vouloir être le dernier à le reconnaître oomme roi.

Déjà cette reconnaissance avait été faite par toutes les puissances de l'Europe, l'Angleterre exceptée : leurs ambassadeurs auprès de Joseph étaient en route pour Madrid, ou même déjà arrivés dans cette capitale.

Toute la noblesse, les grands d'Espagne, les comtes, les vicomtes, les barons, les chevaliers des ordres militaires, prêtèrent sans hésiter le serment demandé, et le conseil de Castille tardait toujours à donner cette dernière marque de soumission. On connut bientôt la

cause de ce retard. Le président du conseil savait que le peuple espagnol était prêt à se soulever pour la défense de son indépendance nationale, et qu'il s'opérait un mouvement militaire dans l'Andalousie: il voulait en attendre le résultat pour se décider. Le résultat de ce mouvement ne fut pas favorable aux Français; il amena la capitulation de Baylen.

Dès que cette nouvelle parvint à Madrid, les témoignages de dévouement de la part des grands s'arrêtèrent; la plupart des seigneurs qui s'étaient empressés de donner des gages d'attachement à un roi qu'ils pensaient alors devoir régner à jamais sur l'Espagne, quittèrent sa cour sur le champ, et sans prendre congé de lui. Ils ne voulurent plus soutenir un pouvoir qui paraissait chanceler. Quant au peuple, excité par les moines, il déploya dans son insurrection toute l'énergie du fanatisme religieux et de l'amour du pays exaltés au plus haut degré.

Au mois de Juin, la Biscaye, la Navarre, le Léon, l'Arragon, la Catalogne, et les deuxC astilles étaient occupés par des troupes françaises; cependant la Junte suprême déclara la guerre à Napoléon Ier. au nom de Ferdinand VII. La déclaration commençait par ces mots prophétiques: "Le voile qui couvre ta perfidie est déchiré. Le mystère dans lequel l'hypocrisie s'enveloppait est éclairci. Elle est dévoilée ton ambition effrénée, qui ne ne connaît ni bornes ni lois. Tremble, Napoléon! il s'approche le moment où tu cesseras d'être invincible!"

Au mois de Juillet, les Espagnols s'étaient emparés de la flotte française, et une armée Anglaise débarquée en Portugal était à Léiria, à trente lieues de Lisbonne.

Le 21 Août, eut lieu la bataille de Vimeiro. Les Français, inférieurs en nombre aux Anglais, soutinrent

le combat pendant cinq heures et se retirèrent en bon ordre. Voici la capitulation qu'ils obtinrent à Cintre, à cinq lieues de Lisbonne: "Les troupes françaises évacueront le Portugal avec armes et bagages: elles ne seront point considérées comme prisonnières de guerre, et à leur arrivée en France elles auront la liberté de servir. Le gouvernement anglais fournira des moyens de transport à l'armée française, qui sera débarquée dans un port de France, entre Rochefort et Lorient. L'armée emporte, avec tout son artillerie de calibre français, ses caissons, bagages, chevaux et propriétés particulières." Cette convention fut honorable pour les Français commandés par le général Junot, qui n'avait que trente mille hommes contre cinquante mille commandés par Wellington.

Napoléon jugea alors sa présence nécessaire en Espagne; il y fut avec dix mille hommes et bientôt il occupa Madrid; son premier acte d'autorité fut d'abolir l'Inquisition. Les divers corps d'armée eurent l'ordre de soumettre les provinces. Le 21 Février 1809, le maréchal Lannes prit Saragosse: il ne s'en empara qu'après dix mois quatorze jours de tranchée ouverte et vingt-trois jours de combats de rue en rue, de maison en maison.

Les Anglais ne cessèrent d'alimenter la guerre vraiment nationale que l'Espagne fesait à la France; ils aidèrent les Espagnols, de vaisseaux, d'armes, d'argent, d'excellentes armées de terre et de leurs meilleurs généraux. En 1812, Wellington occupait Madrid, après avoir triomphé aux Aropyles. La battaille de Vittoria, en 1813, amena les Anglais jusque sur la Bidassoa: ainsi ce fut sur le territoire français que finit cette guerre dans laquelle la France perdit six cent

mille de ses braves, qui au milieu de toutes les horreurs d'une guerre à mort, d'une guerre qu'ils blâmaient hautement; accablés de souffrances et de privations, soutinrent toujours leur réputation sur le champ de bataille, comme on peut le voir dans l'histoire de leur défense et de leur retraite et dans la destruction de Moore et de son armée.

C'est une erreur de penser que le génie de Wellington, seul, délivra le sol de l'Espagne. Dès 1809, comme on va le voir, Napoléon avait dû s'occuper de nouveau de l'Allemagne; plus tard il rappela ses meilleures phalanges qu'il fit voyager tantôt en poste, tantôt à grandes journées, depuis Madrid jusqu'aux confins de la Pologne. Voyant toute l'Europe armée contre lui, et la France épuisée d'efforts, il dut aussi ordonner, qu'en Espagne, la guerre soutînt la guerre. Comment ce fantôme d'armée opposé aux bonnes troupes de Wellington, harassé par les *Guérillas*, attaqué par les prêtres, par les femmes, par les enfants même, eut-il pu tenir la campagne ?

La guerre d'Espagne, disait-on lorsqu'elle traînait ses ravages, sera le tombeau de la France, et elle le fut en quelque sorte; parce que Napoléon ne put jamais y porter un de ses grands coups militaires.

Cette malheureuse guerre a perdu Napoléon; elle a divisé ses forces, multiplié ses efforts, attaqué sa moralité; elle fut une véritable plaie, la cause première des malheurs de la France. Après les conférences d'Erfurth entre Napoléon et Alexandre, l'Angleterre devait être contrainte à faire la paix, par la force des armes ou par celle de la raison : elle se trouvait perdue, déconsidérée sur le continent; son affaire de Copenhague avait révolté tous les esprits, et la France brillait alors

de tous les avantages contraires, quand cette désastreuse affaire d'Espagne est venue tourner subitement l'opinion contre Napoléon, et réhabiliter l'Angleterre. Elle a pu dès lors continuer la guerre ; les débouchés de l'Amérique-Meridionale lui ont été ouverts ; elle s'est fait une armée dans la péninsule, et de là, elle est devenue l'agent victorieux, le nœud redoutable de toutes les intrigues qui ont pu se former sur le continent : c'est ce qui a perdu Napoléon.

Toutefois, que l'on ne croie pas qu'il n'ait point prévu, dès le commencement de cette malheureuse affaire, tous les obstacles, toutes les difficultés qu'il éprouverait. Il compta trop sur la magie de son nom, sur sa fortune, qu'une gelée arrêta, comme elle arrête le plus grand vaisseau sur le plus grand fleuve.

La lettre suivante, qu'il écrivit au grand duc de Berg, le 29 Mars 1808, fait voir la rapidité, le coup d'œil d'aigle avec lequel Napoléon, jugeait immédiatement les hommes et les choses ; elle prouve aussi combien l'exécution des subalternes, détruisait ou gâtait, la plupart du temps, les plus belles, les plus hautes combinaisons. Voici cette lettre.

"M. le grand duc de Berg, je crains que vous ne me trompiez sur la situation de l'Espagne, et que vous ne vous trompiez vous-même. L'affaire du 20 Mars a singulièrement compliqué les évènements : je reste dans une grande perplexité.

"Ne croyez pas que vous attaquiez une nation désarmée, et que vous n'ayez que des troupes à montrer pour soumettre l'Espagne. La révolution du 20 Mars prouve qu'il y a de l'énergie chez les Espagnols. Vous avez affaire à un peuple neuf : il a tout le courage, et il

aura tout l'enthousiasme que l'on rencontre chez des hommes que n'ont point usés les passions politiques.

« L'aristocratie et le clergé sont les maîtres de l'Espagne. S'ils craignent pour leurs priviléges et pour leur existence, ils feront contre nous des levées en masse qui pourront éterniser la guerre. J'ai des partisans ; si je me présente en conquérant, je n'en aurai plus.

« Le prince de la Paix est détesté, parce qu'on l'accuse d'avoir livré l'Espagne à la France ; voilà le grief qui a servi à l'usurpation de Ferdinand ; le parti populaire est le plus faible.

« Le prince des Asturies n'a aucune des qualités qui sont nécessaires au chef d'une nation ; cela n'empêchera pas que, pour nous l'opposer, on n'en fasse un héros. Je ne veux pas que l'on use de violence envers les personnages de cette famille : il n'est jamais utile de se rendre odieux, et d'enflammer les haines. L'Espagne a plus de cent mille hommes sous les armes, c'est plus qu'il n'en faut pour soutenir avec avantage une guerre intérieure : divisés sur plusieurs points, ils peuvent servir de soulèvement total à la monarchie entière.

« Je vous présente l'ensemble des obstacles qui sont inévitables, il en est d'autres que vous sentirez : l'Angleterre ne laissera pas échapper cette occasion de multiplier nos embarras ; elle expédie journellement des avisos aux forces qu'elle tient sur les côtes du Portugal, et dans la Méditerranée : elle fait des enrôlements de Siciliens et de Portugais.

« La famille royale n'ayant point quitté l'Espagne pour aller s'établir aux Indes, il n'y a qu'une révolution qui puisse changer l'état de ce pays : c'est peut-

être celui de l'Europe qui y est le moins préparé. Les gens qui voient les vices monstrueux de ce gouvernement, et l'anarchie qui a pris la place de l'autorité légale, font le plus petit nombre ; le plus grand nombre profite de ces vices et de cette anarchie.

" Dans l'intérêt de mon Empire, je puis faire beaucoup de bien à l'Espagne. Quels sont les meilleurs moyens à prendre ?

" Irai-je à Madrid ? exercerai-je l'acte d'un grand protectorat en prononçant entre le père et le fils ? Il me semble difficile de faire régner Charles IV. ; son gouvernement et son favori sont tellement dépopularisés, qu'ils ne se soutiendraient pas trois mois.

" Ferdinand est l'ennemi de la France, c'est pour cela qu'on l'a fait roi. Le placer sur le trône sera servir les factions qui, depuis vingt-cinq ans, veulent l'anéantissement de la France. Une alliance de famille serait un faible lien ; la reine Elisabeth et d'autres princesses françaises ont péri misérablement lors qu'on a pu les immoler impunément à d'atroces vengeances. Je pense qu'il ne faut rien précipiter, qu'il convient de prendre conseil des évènements qui vont suivre . . . . . . Il faudra fortifier les corps d'armée qui se tiendront sur les frontières du Portugal, et attendre . . . . . .

" Je n'approuve pas le parti qu'a pris V. A. I. de s'emparer aussi précipitamment de Madrid. Il fallait tenir l'armée à dix lieues de la capitale. Vous n'aviez pas l'assurance que le peuple et la magistrature allaient reconnaître Ferdinand sans contestation. Le prince de la Paix doit avoir dans les emplois publics des partisans ; il y a, d'ailleurs, un attachement d'habitude au vieux roi, qui pouvait produire des résultats. Votre entrée à Madrid, en inquiétant les Espagnols, a puis-

samment servi Ferdinand. J'ai donné ordre à Savary d'aller auprès du vieux roi pour voir ce qui s'y passe: il se concertera avec V. A. I. J'aviserai ultérieurement au parti qui sera à prendre; en attendant, voici ce que je juge convenable de vous prescrire:

" Vous ne m'engagerez à une entrevue, en Espagne, avec Ferdinand, que si vous jugez la situation des choses telle, que je doive le reconnaître comme roi d'Espagne. Vous userez de bons procédés envers le roi, la reine et le prince Godoy. Vous exigerez pour eux, et vous leur rendrez les mêmes honneurs qu'autrefois. Vous ferez en sorte que les Espagnols ne puissent pas soupçonner le parti que je prendrai: cela ne vous sera pas difficile, je n'en sais rien moi-même.

" Vous ferez entendre à la noblesse et au clergé que, si la France doit intervenir dans les affaires d'Espagne, leurs priviléges et leurs immunités seront respectés. Vous leur direz que l'Empereur désire le perfectionnement des institutions politiques de l'Espagne, pour la mettre en rapport avec l'état de la civilisation de l'Europe, pour la soustraire au régime des favoris. . . . . . Vous direz aux magistrats et aux bourgeois des villes, aux gens éclairés, que l'Espagne a besoin de recréer la machine de son gouvernement, et qu'il lui faut des lois qui garantissent les citoyens de l'arbitraire et des usurpations de la féodalité, des institutions qui raniment l'industrie, l'agriculture et les arts. Vous leur peindrez l'état de tranquillité et d'aisance dont jouit la France, malgré les guerres où elle s'est toujours engagée; la splendeur de la religion, qui doit son établissement au concordat que j'ai signé avec le pape. Vous leur démontrerez les avantages qu'ils peuvent tirer d'une régénération politique:

l'ordre et la paix dans l'intérieur, la considération et la puissance à l'extérieur; tel doit être l'esprit de vos discours et de vos écrits. Ne brusquez aucune démarche; je puis attendre à Bayonne, je puis passer les Pyrénées, et, me fortifiant vers le Portugal, aller conduire la guerre de ce côté.

"Je songerai à vos intérêts particuliers, n'y songez pas vous-même. . . . . . Le Portugal restera à ma disposition. . . . . . Qu'aucun projet personnel ne vous occupe, et ne dirige votre conduite, cela me nuirait et vous nuirait encore plus qu'à moi.

"Vous allez trop vite dans vos instructions du 14; la marche que vous prescrivez au général Dupont est trop rapide, à cause de l'évènement du 19 Mars. Il y a des changements à faire; vous donnerez de nouvelles dispositions, vous recevrez des instructions de mon ministre des affaires étrangères.

"J'ordonne que la discipline soit maintenue de la manière la plus sévère: point de grâce pour les plus petites fautes. L'on aura pour l'habitant les plus grands égards; l'on respectera principalement les églises et les couvents.

"L'armée évitera toute rencontre, soit avec des corps de l'armée espagnole, soit avec des détachements: il ne faut pas que, d'aucun côté, il soit brûlé une amorce.

"Laissez Solano dépasser Badajos, faites-le observer; donnez vous-même l'indication des marches de mon armée, pour la tenir toujours à une distance de plusieurs lieues des corps espagnols: si la guerre s'allumait, tout serait perdu.

"C'est a la politique et aux négociations qu'il appartient de décider des destinées de l'Espagne. Je

vous recommande d'éviter des explications avec Solano, comme avec les autres généraux et les gouverneurs espagnols.

" Vous m'enverrez deux estafettes par jour; en cas d'évènements majeurs, vous m'expédierez des officiers d'ordonnance: vous me renverrez sur-le-champ le chambellan, qui vous porte cette dépêche, vous lui remettrez un rapport détaillé. Sur ce, etc.

" NAPOLÉON."

Le second coup d'état de Napoléon, fut de faire enlever le Pape qui fut gardé à vue à Fontainebleau.

Le Pape considérait la souveraineté de Rome comme inséparable de son caractère spirituel; Napoléon ne pensait pas de même, et voulait, partout où son pouvoir s'étendait, séparer entièrement le spirituel du temporel. La raison du plus fort, fut encore la meilleure; mais le Pape lança une bulle d'excommunication contre Napoléon. Dès lors, tous les catholiques-romains réellement attachés à leur religion, regardérent l'Empereur comme un réprouvé, ils ne le nommaient plus que tyran et priaient sans cesse pour sa destruction. Une prière à la Sainte-Vierge, la suppliant de reprendre la France sous sa protection, circula dans toutes les paroisses, il fallait la réciter pour obtenir l'absolution. Avec cette prière, circula aussi, de la part de Louis XVIII., une longue addresse au peuple français développant les vues politiques de ce chef profond de la branche ainée des Bourbons, promettant la liberté de la presse, l'abolition des droits réunis et de la conscription.

Dès 1808, Napoléon n'eut plus la nation pour lui. Les hommes vraiment religieux et toutes les femmes

qui n'étaient point intéressés à la promotion d'un ami à quelque grade détestèrent l'Empereur, et beaucoup le dirent hautement.

Le projet de Napoléon, était de rendre Paris le centre de la Religion Catholique Romaine. "Sans les évènements de Russie," dit-il après sa chute, "en 1813, le Pape eût été évêque de Rome et de Paris, et logé à l'Archevêché : le Sacré-Collège, la Datterie, la Pénitencerie, les Missions, les Archives l'eussent été autour de Notre-Dame et dans l'île Saint-Louis. Rome eut été transportée dans l'antique Lutèce." Les glaces du Nord ont détruit à jamais tous ces grands projets.

Mais retournons à 1808. Ce fut à cette époque que Napoléon et l'empereur de Russie, après une conférence tenue à Erfurth, écrivirent collectivement à S. M. B., la priant "d'écouter la voix de l'humanité en fesant taire celle des passions; de chercher, avec l'intention d'y parvenir, à concilier tous les intérêts, et par-là garantir toutes les puissances qui existent, et assurer le bonheur de l'Europe. . . . . Beaucoup d'États ont été bouleversés. . . . . De plus grands changements encore peuvent avoir lieu, et tous contraires à la politique anglaise. . . . ." Le ministère anglais répondit : "Le roi a fait connaître en chaque occasion ses désirs et sa volonté pour une paix générale, à des conditions qui puissent être compatibles avec la tranquillité et la sûreté de l'Europe. . . . . Le roi d'Angleterre ayant pris des engagements avec les rois de Portugal, de Sicile et de Suède et avec le gouvernement espagnol actuel, il ne lui est pas permis de prendre part sans eux à la négociation à laquelle S. M. B. a été invitée."

On n'entra pas même en pour-parler. Ainsi le

Midi était devenu ennemi de la France ; l'Angleterre en profitait et ne cessait d'armer ; l'Allemagne humiliée ressemblait au lion assoupi, et l'habitant du Nord, ferme sur ses glaçons, y préparaît les moyens d'arrêter le char triomphant de Napoléon.

CHAPITRE XI.

Aix.—Réfractaires.—Autriche.—Bavière.—Hostilités.—Wagram.—Abénsberg.—Landshut.—Eckmühl.—Ratisbonne.—Vienne.—Lobau.

On voit que Napoléon ne se rendait maître du continent qu'avec la plus grande peine. Déjà, sous son empire, le sang français avait arrosé le Nord et le Midi, et cependant de nouveaux symptômes de guerre se firent encore craindre dès le commencement de 1809.

Les Anglais, de leur côté, fesaient autant d'efforts pour l'empire des eaux que les Français en fesaient pour celui de la terre. Dans toutes les mers on voyait le pavillon de la Grand Bretagne cherchant s'il n'y avait point quelque bâtiment français qu'il pût détruire. Quand les Anglais avaient porté au loin leurs ravages, et ne trouvaient plus de proie dans les mers du Nord et du Sud, ils voguaient vers l'Orient ; pendant la durée de la guerre ils bloquèrent en quelque sorte tous les ports de France. Ils étaient partout. Ils entrèrent même jusque dans le golfe de Gascogne, où le 12 Avril 1809, avec trois vaisseaux, deux frégates et quelques canonnières, ils attaquèrent douze vaisseaux français mouillés sous le feu des batteries de l'île d'Aix ; forcèrent un vaisseau de cent vingt ; cinq

de soixante quatorze; et deux frégates à s'échouer : brûlèrent un vaisseau de quatre-vingts ; deux de soixante quatorze ; un de cinquante ; et deux frégates. Dans cette affaire, les Anglais ne perdirent aucun bâtiment, deux vaisseaux français seulement parvinrent à remonter la Charente.

Pour amener l'Angleterre à faire la paix, Napoléon voulait détruire le commerce des anglais. De là ses projets gigantesques du Grand Empire, ses vues sur les Indes, ses caresses aux Américains, son système continental. Mais le grand génie de Napoléon suivait la ligne courbe, pour arriver au but qu'il s'était proposé. Etait-il probable, que pour satisfaire la France et faire finir la guerre maritime, toutes les nations de l'Europe consentissent à recevoir le joug des Bonaparte?

Si l'empereur des Français eut senti l'importance de faire la paix avec le cabinet de Saint-James, au lieu d'humilier les nations et d'en faire ainsi des alliés de l'Angleterre, il se les fût attachées par des concessions honorables, concessions qui eussent été avantageuses à la France elle-même ; car, comme on le fit souvent observer à Napoléon, la France était perdue et démoralisée dans l'Empire Français : ce n'était plus la France. Si Napoléon n'eût pas préféré sa grandeur et sa gloire à la paix, il eût dirigé tous ses efforts vers l'Angleterre sans s'occuper des rapports de cette dernière avec les autres pays, dont il eût pu faire semblant d'ignorer les vues et les projets ; il eût jeté de l'or, des hommes, la religion Catholique Romaine, l'indépendance et la liberté en Irlande et il eût acquis la paix et peut-être de la gloire. Il agit différemment, et il n'acquit qu'une grandeur passagère et du renom.

Dès 1809, la France était fatiguée de guerre et commençait à se courber sous le poids de sa gloire.

Les levées d'hommes se fesaient avec moins de facilité : dans le départment du Nord, dans celui du Pas de Calais, et même dans celui de la Somme, il y avait beaucoup de réfractaires et de déserteurs. Ces hommes étaient encouragés à la désobéissance par leurs amies, par leurs mères, par leurs sœurs, quelquefois même par leurs curés. Ils s'assemblèrent en troupes et trouvèrent un refuge dans les bois, dans les marais et dans les villages, aux environs d'Aire, de Saint-Venant, de Lillers, d'Eters, de Béthune et de Lille. Il fallut faire occuper ces villes par des régiments de jeune garde qui eussent été bien utiles à la Grande-Armée. Ces excellentes troupes qui désiraient suivre leur idole, irritées d'avoir à faire la chasse à ce qu'ils appelaient des lâches, furent quelquefois cruelles. Elles tuèrent beaucoup de paysans: mais le mal au lieu de diminuer augmenta. Les réfractaires ne firent qu'une guerre d'embuscade, où ils avaient toujours le dessus, parce qu'ils connaissaient mieux le pays que ceux qui les poursuivaient : ils se choisirent un chef qu'ils nommèrent Louis XVII. : deux malheureux laboureurs qui s'honoraient du titre d'aide-de-camp de ce nouvel ennemi du gouvernement militaire de la France, furent pris, mis en jugement et fusillés sur l'esplanade de Béthune. La jeune garde perdit beaucoup de soldats et ne soumit point les rebelles dont le nombre augmenta toujours, et qui en 1814, furent assez nombreux et assez hardis pour tenter un coup de main contre Béthune, où ils ne réussirent pas. Ils s'assemblèrent encore en 1815.

Le 17 Mars 1809, la cour de Vienne se plaignit à

celle de France des infractions faites au traité de Presbourg du 26 Décembre 1805. Le Prince Charles partit pour l'armée, où il donna l'ordre du jour suivant: "Braves Allemands, votre cause est juste; si elle ne l'était pas, vous ne me verriez pas à votre tête. Sur les mêmes champs d'Ulm et de Marengo, dont la janctance de l'ennemi nous rappelle si souvent le souvenir, nous renouvellerons les glorieuses journées de Wurtzbourg et d'Ostrach, de Liptingen, de Zurich, et de Vérone, de la Trébia et de Novi; nous conquerrons pour notre patrie une paix durable."

L'Empereur d'Autriche lui-même prit les armes et fit ainsi ses adieux aux Autrichiens. "Je quitte ma capitale pour me rendre auprès des braves défenseurs de la patrie qui sont rassemblés sur nos frontières, pour la défense de la monarchie. Depuis trois ans j'ai tout fait pour vous procurer une paix durable; tous mes efforts ont été vains. La monarchie autrichienne était destinée à succomber sous l'ambition de l'Empereur Napoléon; de même qu'il travaille à subjuguer l'Espagne, qu'il humilie insolemment le chef sacré de l'Eglise, qu'il s'approprie successivement les provinces d'Italie, et que, d'après son bon plaisir, il dispose de celles de l'Allemagne, ou les opprime; de même l'Autriche devait rendre hommage à ce Grand Empire, que depuis quelques années il proclame avec tant d'emphase."

Le Prince Charles ne négligea rien pour exciter la nation allemande à s'armer: on lit dans une de ses proclamations. "Allemands, connaissez votre situation; accueillez les secours que nous vous offrons; contribuez à votre salut; l'Empereur d'Autriche se voit

forcé de prendre les armes, parce que l'Empereur Napoléon veut qu'il ne subsiste pas un seul état qui ne reconnaise sa suprématie, et qui ne serve d'instrument à ses projets d'agrandissement ; parce qu'il exige que l'Autriche, renonçant à son indépendanee, désarme et se livre à sa volonté ; parce que les armées de l'empereur des Français et de ses alliés, qui ne sont que ses vassaux, se mettent en mouvement contre l'Autriche . . . . ."

Le 9 Avril, les Autrichiens firent annoncer aux Français en Bavière qu'ils marchaient en avant, et ils passèrent l'Inn.

Le 13, Napoléon était à Strasbourg avec l'Impératrice.

Le 17, le quartier général des français était à Donawert. L'Autriche, s'était preparée à cette guerre avant la France ; mais Napoléon avait fait arriver ses vieilles troupes à marches forcées sur la rive droite du Rhin.

Les hostilités commencèrent le 19, par le combat de Tann ; où les Autrichiens perdirent leurs positions et laissèrent onze cents prisonniers.

Le 20, Napoléon fit attaquer de front l'armée de l'archiduc Louis à Abensberg. Les Autrichiens ne combattirent qu'une heures et se retirèrent, laissant aux Français huit drapeaux, douze canons et dix-huit cents prisonniers.

Le 21, l'Empereur marcha sur Landshut, il culbuta les Autrichiens dans la plaine, puis sur le pont ; leur enleva la ville, trente pièces de canon, neuf mille hommes, six cents caissons de parc attelés, trois mille voitures et trois équipages de ponts.

Le 22, les Français, ayant leur Empereur à leur tête

arrivèrent devant Eckmühl, où l'archiduc Charles était en position avec quatre corps d'armée, formant ensemble cent dix mille hommes.

Ce fut à la bataille d'Eckmühl que l'on vit un des plus grands spectacles que la guerre ait jamais offerts : cent dix mille hommes, attaqués sur tous les points, tournés par leur gauche et successivement dépostés de toutes leurs positions. Les Autrichiens battirent en retraite, abandonnant leurs blessés, presque toute leur artillerie, quinze drapeaux, et vingt mille prisonniers. Le lendemain, Napoléon s'avança sur Ratisbonne, que les Autrichiens voulurent défendre.

La ville fut attaquée et prise d'assaut, tout ce qui fit résistance fut passé au fil de l'épée. Les Autrichiens y laissèrent huit mille prisonniers, et n'ayant point eu le temps de couper le pont, se trouvèrent pêle mêle avec les Français sur la rive gauche du Danube. Ratisbonne souffrit beaucoup, le feu y fut toute la nuit : dans cet engagement Napoléon fut blessé au talon droit.

Le 10, les Français arrivèrent devant Vienne qui avait été mise en état de défense. Le général d'artillerie Lariboissière eut ordre de faire attaquer la ville : il plaça trente obusiers en batterie derrière une maison du faubourg et mit le feu à la capitale de l'Autriche qui ouvrit ses portes.

Après la prise de Vienne, Napoléon se dirigea de nouveau vers le Prince Charles qui s'approchait par la rive gauche du Danube ; et à deux lieues au dessus de la ville, il résolut de s'établir dans l'île de Lobau. Cette île a dix-huit toises d'étendue, elle est séparée de la rive droite par le grand bras du Danube qui a cinq

cents toises, et de la rive gauche par un petit bras de soixante toises.

CHAPITRE XII.

Passage du Danube.—Essling.

Le 19 Mai, le général Bertrand jeta un pont de bateaux sur le Danube ; dès le lendemain matin, l'armée commença de passer : dans l'après-midi, le Danube grossit de trois pieds, les ancres des bateaux chassèrent, le pont rompit ; mais en peu d'heures il fut raccommodé et l'armée continua de passer dans l'île de Lobau ; vers les six heures, le général Lasalle s'avança sur Essling.

Napoléon bivouaqua sur la rive gauche, à la tête du petit pont, et le 21, à la pointe du jour, il se porta sur Essling. Un bataillon fut posté au village d'Enzersdorf ; une partie des cuirassiers d'Espagne et de Nansouty passèrent ; mais à midi le Danube grossit encore de quatre pieds, le grand pont fut emporté de nouveau : le reste de la cavalerie et les réserves du parc ne purent passer. Pendant la journée le général Bertrand rétablit deux fois les ponts, deux fois le courant les emporta.

A quatre heures de l'après-midi, Napoléon apprit que l'armée de l'archiduc Charles était en marche. L'archiduc, dont on observa les mouvements du haut du clocher d'Essling, voulut attaquer Gros-Arpen par sa droite, Essling par son centre, Enzersdorf par sa gauche, formant ainsi une demi-circonférence autour d'Essling.

Napoléon donna l'ordre de rentre dans l'île de Lobau, en laissant dix mille hommes dans le bois en avant du petit pont; mais on apprit alors que le Danube baissait et que les parcs passaient. Napoléon resta en position, pour éviter d'avoir à reprendre Essling le lendemain: les Autrichiens furent repoussés dans toutes leurs attaques; ainsi vingt-cinq mille hommes attaqués par cent mille, conservèrent leur champ de bataille pendant trois heures. A la nuit, le placement des feux des deux armées annonçait une bataille pour le lendemain.

Ce fut le 22 Mai, que se livra la bataille d'Essling, les Français étaient en plus grand nombre; mais à minuit, le Danube grossit encore et le passage fut interrompu de nouveau. Napoléon monta à cheval et fit attaquer la ligne du Prince Charles, qui avait plus de trois lieues d'étendue. L'attaque réussit: déjà la Jeune-Garde marchait sur le flanc gauche des Autrichiens lorsqu'il fallut arrêter les troupes victorieuses; tous les bateaux avaient été emportés et il fallait plusieurs jours pour les rétablir; or la moitié des cuirassiers, le corps du maréchal Davoust et toutes les réserves d'artillerie étaient encore sur la rive droite. C'était un contre-temps, sans doute; mais l'armée ne courait aucun danger.

L'empereur envoya l'ordre à Lannes et à Masséna de s'arrêter et de reprendre leurs positions, ce que ces généraux firent, manœuvrant comme à une revue. Les Autrichiens qui étaient en retraite, s'arrêtèrent étonnés de ce mouvement rétrograde des Français, dont ils apprirent bientôt la cause. Ils reprirent donc leur première position: il était dix heures du matin. Depuis cette heure jusqu'à quatre heures de l'après-midi, cent

mille autrichiens, avec cinq cents pièces de canon, attaquèrent sans aucun succès cinquante mille français n'ayant que cent pièces en position, et obligés de ménager leur feu faute de munition.

Le succès de la bataille était dans la possession du village d'Essling: cinq fois le Prince Charles le fit attaquer avec des troupes fraîches; deux fois il le prit: cinq fois il en fut chassé. Une charge de la jeune garde l'ayant arrêté au moment où il allait commencer une sixième attaque, il cessa son feu et se retira. Il était alors quatre heures; ainsi pendant cinq heures de jour qu'il restait encore, les Français occupèrent le champ de bataille où Masséna passa la nuit.

Telle fut la sanglante bataille d'Essling, dans laquelle périrent deux héros, les meilleurs amis de Napoléon, Lannes et Saint-Hilaire; plus de cinq cents officiers et de vingt mille soldats furent tués ou blessés. Dans sa relation de la bataille, le Prince Charles annonça qu'il avait perdu quatre mille trois cents hommes tués et seize mille sept cent blessés; il dit aussi que le premier jour, deux cents quatre-vingt-huit canons autrichiens avaient tiré cinquante et un mille coups, et que le lendemain, près de cinq cents pièces avaient tiré tant à boulet, qu'à mitraille.

En vingt jours, le général Bertrand fit établir trois ponts sur pilotis, ouvrage qui fut bien plus difficile que celui de César sur le Rhin.

Sur ces entrefaites, le prince Eugène avait défait l'archiduc Jean sur la Piave, et après avoir remporté la victoire à Raab, fit sa jonction avec la Grande-Armée.

CHAPITRE XIII.

Préparatifs.—Enzersdorf.—Wagram.—Znaïm.—Armistice.—Tentative d'assassinat.—Paix de Vienne.—Gustave IV.

Au 1er Juillet 1809, après un repos de quarante jours, pendant lequel les deux armées reçurent des renforts considérables, Napoléon réunit toutes ses forces dans l'île de Lobau, pour déboucher sur l'armée autrichienne.

Les généraux autrichiens avaient aussi fortifié leurs positions. Les villages d'Arpen, d'Essling et d'Enzersdorf, ainsi que les intervalles qui les séparaient, étaient couverts de redoutes palissadées, fraisées et armées de cent cinquante pièces de canon.

L'armée autrichienne se composait alors d'environ deux cent mille hommes, avec près de neuf cents pièces d'artillerie.

Napoléon avait fait armer de mortiers, d'obus et de pièces de position, plusieurs petites îles qui battaient Enzersdorf. Le 4, à onze heures du soir, ces batteries commencèrent le feu : le beau village d'Enzersdorf fut brûlé, et en moins d'une demi-heure, les batteries autrichiennes furent éteintes. À deux heures du matin, pendant un orage affreux, lorsque la pluie tombait par torrents, la Grande-Armée, qui avait quatre ponts, déboucha dans l'obscurité.

Le 5, aux premiers rayons du soleil, les soldats qui avaient en quelque sorte blâmé la témérité de leur chef, à l'aspect des retranchements formidables qu'il avait paru vouloir attaquer, reconnurent le génie de

Napoléon et comprirent son projet. La Grande-Armée se trouvait alors en bataille sur l'extrémité de la gauche de l'ennemi. Ainsi Napoléon avait tourné les camps retranchés des Autrichiens, rendu leurs ouvrages inutiles et les forçait à sortir de leurs positions et à venir lui livrer bataille dans le terrein qui lui convenait.

À huit heures du matin, commença l'attaque sur Enzersdorf, qui fut facilement enlevé.

Napoléon fit ensuite déployer toute l'armée dans l'immense plaine d'Enzersdorf. Depuis midi jusqu'à dix heures du soir, les Français manœuvrèrent dans cette plaine, occupèrent tous les villages et les camps retranchés des Autrichiens à qui un travail de quarante jours ne fut d'aucune utilité. Le Prince Charles voyant l'infériorité de son feu, le fit cesser, laissa cet immense champ de bataille couvert de débris, et prit position.

Tout annonçait une grande bataille, aussi Napoléon passa-t-il la nuit entière à rassembler ses forces sur son centre, où il était lui même.

Le 6, à la pointe du jour, le maréchal Bernadotte occupa la gauche, ayant en seconde ligne Masséna; le vice-roi d'Italie le liait au centre, formé de sept à huit lignes. Le maréchal Davoust marcha de la droite pour arriver au centre. Son corps d'armée et celui du général autrichien Rosemberg se rencontrèrent aux premiers rayons du soleil et donnèrent le signal de la bataille; en moins de trois quarts d'heure, le beau corps du maréchal Davoust avait culbuté celui de Rosemberg, et l'avait rejeté au-delà de Neusiedel, après lui avoir fait beaucoup de mal. Pendant ce temps, la canonnade s'engagea sur toute la ligne. Les Autrichiens se développèrent: toute leur gauche se garnit

d'artillerie. Napoléon ordonna à Masséna de faire une attaque sur le village qu'occupaient les Autrichiens. Il ordonna en même temps au maréchal Davoust de tourner la position de Neusiedel, et de pousser de là sur Wagram ; il fit aussi former en colonne le général Marmont et le général Macdonald pour enlever Wagram au moment où déboucherait le maréchal Davoust.

Sur ces entrefaites, l'ennemi attaqua avec fureur e village qu'avait enlevé Masséna, et déborda la droite des Français de trois mille toises : ce fut une grande faute dont Napoléon s'empressa de profiter. Il fit marcher aussitôt le général Macdonald avec plusieurs divisions en colonnes, soutenues par la garde à cheval et par une batterie de cent bouches à feu, presque toutes de la garde : cette batterie arriva au trot à demi portée de canon, et commença un feu qui éteignit celui des Autrichiens, et porta la mort dans leurs rangs. Le général Macdonald marcha alors au pas de charge. En peu de temps, le centre des Autrichiens perdit une lieue de terrein : sa droite, épouvantée, sentit le danger de la position où elle s'était placée, et rétrograda en grande hâte. Masséna l'attaqua alors en tête : en même temps la gauche du Prince Charles était attaquée et débordée par le maréchal Davoust, qui marchait sur Wagram. Le général Oudinot se dirigea aussi sur Wagram pour aider l'attaque de Davoust : cette position importante fut enlevée.

Dès dix heures, les Autrichiens ne se battirent plus que pour leur retraite ; dès midi, cette retraite était prononcée, et se faisait même en désordre ; et beaucoup avant la nuit, toute l'armée autrichienne était en pleine déroute, bien loin du champ de bataille.

La journée de Wagram fut décisive : dix drapeaux,

quarante pièces de canon, vingt mille prisonniers et treize mille blessés restèrent au pouvoir des Français. Les Autrichiens, poursuivis l'épée dans les reins, perdirent encore beaucoup de monde les jours suivants. Enfin, le 11 Juillet, l'empereur François envoya le prince de Lichtenstein au quartier-général pour implorer un armistice: il fut conclu dans la nuit, et signé le lendemain à Znaïm. Napoléon retourna à Shœnbrunn, où, quelques jours après, un jeune allemand qui avait formé le projet de mettre fin aux malheurs de son pays, malheurs qu'il attribuait à Napoléon, faillit l'assassiner pendant qu'il passait une revue. Cette tentative faite par un jeune patriote qui dédaigna sa grâce, fit impression sur l'Empereur des Français et accéléra la paix, qui fut signée à Vienne le 14 Octobre 1809. La France acquit l'Illyrie et l'Istrie, et imposa à l'Autriche de nouvelles concessions de territoire en faveur de ses alliés et de l'Italie.

La guerre d'Espagne, et l'incorporation de Rome à l'Empire Français, ne furent pas les seuls évènements importants qui se passèrent à peu près à l'époque de la campagne de Wagram. Ce fut à cette même époque qu'eut lieu la révolution de Suède, qui amena la déchéance du roi, le 6 Juin 1809.

Gustave IV. s'était annoncé comme un héros, sa carrière avait été marquée de bonne heure par des traits fort remarquables; encore enfant, on l'avait vu insulter Catherine par le refus de sa petite-fille, au moment où cette grande impératrice sur son trône, et au milieu de sa cour, n'attendait plus que lui pour la cérémonie du mariage. Plus tard il n'avait pas moins insulté Alexandre, en refusant, après la catastrophe de

Paul, l'entrée de ses États à un des officiers du nouvel empereur. Il se déclara ensuite grand antagoniste de Napoléon, et l'on eût dit qu'il voulait faire renaître en lui le grand Gustave-Adolphe.

Mais bientôt il ne fut plus que l'aveugle instrument des Anglais, auxquels il sacrifiait les revenus de sa couronne. Enfin, il acheva de se rendre odieux par un acte de violence qui lui fit tourner son épée contre des conseillers courageux et patriotes. On lui ôta cette épée, qui lui avait été donnée pour la patrie et non contre elle. Une conspiration peu commune l'arracha du trône et le déporta. L'unanimité contre lui prouve sans doute ses torts : toutefois, il est extraordinaire et sans exemple, que dans cette crise, il ne se soit pas tiré une seule épée pour sa défense. Ainsi le trône de Suède fut vacant.

CHAPITRE XIV.

Divorce de Napoléon.—Joséphine.—Mariage.—Marie-Louise.—Bernadotte.—Marchandises anglaises.—Guadeloupe.—Ile de France.—Hollande.—Valais.—Empire.

Dans le cours de cette grande carrière de gloire que parcourut Napoléon depuis son mariage jusqu'au trône de France, Joséphine avait donné le bonheur à son mari, le seul bonheur qu'il connût jamais. En tous temps elle s'était montrée épouse soumise et tendre amie : dans toutes les occasions elle avait fait voir le dévouement le plus absolu, la complaisance la plus achevée. Joséphine avait encore un autre mérite, et

ce mérite servait bien Napoléon: elle avait compris les Français.

Aux temps de sa grandeur, elle n'avait jamais oublié ses privations passées: pauvre veuve, elle avait senti l'aiguillon du malheur; grande impératrice, son règne s'était borné à faire des heureux, à soulager l'indigence, à consoler l'infortune.

Napoléon préparait à cette femme excellente, qu'il avait couronnée deux fois, le coup le plus terrible que l'on puisse porter au cœur d'une femme aimante. Son ambition demandait un fils auquel il pût laisser ce grand empire, qui s'agrandissait, mais qui devait, disait-il, s'agrandir bien plus encore; Joséphine vieillissait comme Sarah; et le ciel ne répondait pas à ses prières comme il répondit à celles de l'épouse du Patriarche.

Le Code-Napoléon permettait le divorce, dont l'empereur donna l'exemple à la Grande-Nation. L'Eglise Catholique Romaine, ou plutôt ses ministres, qui pour eur malheur ont trop souvent paru faire une vérité de ce vers mensonger:

"Il est avec le ciel des accommodements."

arrangèrent l'affaire et déclarèrent le mariage nul, *parce qu'il ne s'était pas célébré devant témoins.*

Voici le fait. Les actes civils en France, depuis la Révolution, sont entièrement séparés des actes religieux. On fait enregistrer un enfant qui vient de naître à la mairie, avant de le porter au temple de Dieu, où il reçoit l'onction du baptême. Cette formalité est nécessaire pour établir chaque année le tableau général et exact des jeunes gens de vingt ans, qui à cet âge sont sujets à la loi de Conscription.

La même regularite d'administration a passe dans

tous les actes civiles. Voilà pourquoi en France le mariage se célèbre deux fois. D'abord devant un maire ou son adjoint, de qui les parties contractantes reçoivent un bulletin, au moyen duquel ils peuvent ensuite se faire marier devant Dieu, selon les rites de leur croyance.

La loi civile, sous l'Empire, permit la rupture du mariage, d'où il est résulté que les riches et les puissants se sont facilement divorcés. Ceux-là parce qu'ils pouvaient payer des hommes de loi, ceux-ci parce qu'ils pouvaient dire : " Je le veux."

Toutefois le mariage civil n'ayant rien de commun avec le mariage religieux, ceux qui, après s'être divorcés, se sont remariés, ne se sont pour la plupart remariés qu'à la municipalité : parce que, bien qu'on pût acheter la bénédiction nuptiale, il fallait la payer cher ; et l'on était devenu indifférent sur les cérémonies religieuses, du moins quand il fallait de l'or pour les obtenir.

Quand Napoléon épousa Joséphine, le culte était aboli, le Dimanche même avait disparu.

Ceux qui aimaient réellement la religion, se mariaient et faisaient baptiser leurs enfants en secret, ces cérémonies se célébraient d'ordinaire dans les granges, ou dans les caves, et généralement en famille.

Monsieur et Madame Bonaparte ne se marièrent alors que devant les autorités civiles. Plus tard, à l'avénement de Napoléon au trône, avant de procéder au Sacre, le Pape insista pour que la célébration du mariage eût lieu ; il en avait d'ailleurs été prié par Joséphine, qui l'avait toujours désiré. Napoléon, qui vit bien que le Pape ne le sacrerait Empereur qu'autant qu'il cèderait sur ce point, accorda à l'ambition

ce qu'il avait constamment refusé à l'amour et à l'amitié. Le mariage religieux fut célébré, en secret il est vrai, mais non sans témoin. Dans l'affaire de son divorce, Napoléon, qui aimait Joséphine et qui savait qu'il était aimé d'elle, sacrifia les sentiments les plus tendres du cœur humain à l'ambition, il brisa le dernier chaînon qui l'attachait encore à ses semblables que ses succès et la faiblesse de ses admirateurs avaient mis bien au dessous de lui.

Joséphine avait monté aux grandeurs avec modestie, elle en descendit avec dignité. Bien plus, elle continua d'aimer celui qui la délaissait et qui la délaissait pour en prendre une plus jeune. Elle conseilla à son fils, au brave Eugène, de rester fidèle à la France, à son épée, et de continuer de défendre l'homme qui n'allait plus avoir d'amis désintéressés autour de lui !—Eugène obéit à sa mère.

Quand Napoléon fut malheureux, elle lui écrivit et lui offrit des consolations qu'elle finit par cette phrase mémorable, phrase qui suffirait pour renverser toutes les calomnies de celles qui n'ont su ni l'apprécier ni l'imiter. "Vous êtes malheureux et abandonné, si je suis la SEULE femme qui veuille faire son devoir et se dévouer à vous, dites que vous me désirez, et Joséphine ira vous consoler." Napoléon ne répondit pas . . . . . Joséphine mourut. Tous les souverains de l'Europe alors à Paris lui rendirent hommage sur son lit de mort.

L'opinion de la France entière était contraire à cette politique qui donna à Napoléon le conseil de se divorcer.

Quand Joséphine dut quitter les Tuileries, il faut le dire à la honte des familles régnantes du continent, elles briguèrent toutes de s'allier à Napoléon.

La politique de la France nommait trois princesses : une de la maison de Russie, une d'Autriche et une de Saxe.

L'Empereur Alexandre n'hésitait pas d'unir sa famille à Napoléon, mais il exigeait que la princesse qui deviendrait Impératrice des Français, eût une chapelle russe dans l'intérieur du château des Tuileries, avec son clergé, etc., c'est à dire, avec des espions auprès de l'empereur.

Une lettre du Comte de Narbonne ayant annoncé que la cour de Vienne avait fait quelques avances, on s'arrêta à Marie-Louise Archiduchesse d'Autriche. Le mariage fut bientôt conclu, et cette princesse, au milieu de la pompe impériale, monta sur le trône de France. Elle y monta en silence, elle en descendit de même. On ne cite d'elle aucune action, aucune parole qui la rappelle aux Français, ni même aux Parisiens. À l'approche du danger, elle s'enfuit avec son fils. Elle est maintenant duchesse de Parme et de Plaisance, où elle accorde à ses sujets tous les priviléges qui découlent d'un gouvernement autrichien.

Elle n'attendit point la mort de Napoléon pour lui choisir un successeur, ce successeur étant mort dernièrement, elle s'est hâtée de le remplacer.

Pendant que ces affaires de famille se passaient, les Suédois pensaient à s'élire un roi. Toutes les nations continentales n'avaient d'espoir de salut et d'indépendance qu'en s'alliant à la France. La Suède demanda donc un roi à Napoléon. Il fut d'abord question d'Eugène ; mais il fallait changer de religion, et Eugène n'eût point fait ce sacrifice pour un trône.

Napoléon attacha trop d'importance à mettre la couronne de Suède sur la tête d'un Français : le

véritable souverain que nommait la politique de la France, c'était le roi de Danemark.

Bernadotte fut élu. Il le dut à ce que sa femme était belle-sœur de Joseph Bonaparte. Quand il demanda à Napoléon la permission d'accepter le trône de Suède, ce dernier lui dit : "Elu du peuple, je ne sais point m'opposer aux choix des nations, vous avez mon assentiment et mes vœux."

Lorsqu'il eut une couronne, Bernadotte ne pensa plus qu'à la garder. Il entrevit que son intérêt personnel lui dictait de s'allier à l'Angleterre, de suivre la politique de la Russie, d'agir contre Napoléon et contre la France, et il le fit.

Il devint une des grandes causes des malheurs de sa patrie. Il donna aux ennemis de Napoléon la clef de la politique du cabinet des Tuileries, et de la tactique des armées françaises : il montra aux alliés le chemin du sol sacré de la patrie. En agissant ainsi, il avait non seulement la certitude de garder sa couronne, et il la possède encore ; mais il avait aussi l'espoir qu'Alexandre le mettrait sur le trône de France ; Alexandre en parla en 1814 ; mais l'opinion était trop prononcée, et lorsque Bernadotte parut dans la capitale de la France, au milieu du cortége de rois qui y entrèrent armés, il put voir qu'on l'y regarda avec indignation ; il put s'y entendre huer et siffler, malgré les hordes de cosaques campés sur le Carrousel : il repartit pour sa patrie adoptive. Alexandre dut alors perdre l'espoir d'étendre son sceptre sur la Suède, et Bernadotte l'idée de régner en France. Les Français, comme toutes les grandes nations, peuvent se laisser attendrir par le malheur, ils peuvent se laisser surprendre par les succès d'un grand homme ; mais la trahison, de tous

temps ils l'ont marquée du sceau réprobateur de leur mépris.

Le 6 Février 1810, un autre traître, le général Ernouf, livra l'île de la Guadeloupe aux Anglais. Napoléon ordonna la mise en jugement de ce capitaine-général, qui, en 1814, obtint de Louis XVIII. une ordonnance exprimant "la volonté d'user *d'indulgence*," et enjoignant de "ne donner aucune suite à la procédure."

Napoléon, pour irriter le commerce de l'Angleterre, ordonna de faire brûler toutes les marchandises anglaises qui se trouvaient dans l'Empire Français, en Hollande, dans les villes Anséatiques et généralement depuis le Mein jusqu'à la mer.

Les Anglais se vengèrent par la prise de l'Ile de France, où ils trouvèrent beaucoup de munitions et de marchandises, cinq grosses frégates, quelques petits bâtiments de guerre, et vingt-huit vaisseaux de la Compagnie des Indes, tombés au pouvoir des corsaires français.

Pour réparer la perte de ses colonies, Napoléon ajoutait des provinces à son Empire. Louis Bonaparte, ne voulant pas régner comme Napoléon le désirait, abdiqua. L'Empereur son frère, rejeta l'abdication et ordonna l'incorporation de la Hollande à l'Empire Français.

Le Valais devint aussi partie de la Grande France.

D'après toutes les réunions, à la fin de 1810, l'Empire Français s'étendit de la Baltique au Garigliano, de l'Adriatique à l'Océan. Il embrassa du cinquante-quatrième au quarante-et-unième degré de latitude, et vingt-quatre dégrés de longitude. Sa surface, de plus de trente-six mille lieues carrées, fut divisée en cent

trente départements. Sa population excéda quarante-trois millions d'habitants. Le sénateur Sémonville, dans son rapport, dit: "Enfin, après dix ans d'une lutte glorieuse pour la France, le génie le plus extraordinaire qu'ait produit le monde, réunit dans ses mains triomphantes les débris de l'empire de Charlemagne . . . . . "

CHAPITRE XV.

Roi de Rome.—Vues.—Russie.—Préparatifs de guerre.

L'ANNÉE 1811, qui devait être la dernière année heureuse de la carrière de Napoléon, s'annonça en comblant tous ses vœux. Le 20 Mars, Marie-Louise lu donna un fils : l'Empereur se précipita aussitôt à la porte du salon, où tous les dignitaires se trouvaient réunis et s'écria en l'ouvrant : "C'est un roi de Rome."

Dans un transport d'ivresse, Napoléon dit à M. de Pradt: "Dans cinq ans je serai le maître du monde; il ne reste que la Russie, mais je l'écraserai." Il répéta plusieurs fois : "Ce Paris viendra jusqu'à Saint-Cloud. Je bâtis quinze vaisseaux par an, je n'en mettrai pas un à la mer jusqu'à ce que j'en aie cent cinquante; j'y serai le maître comme sur la terre, et alors il faudra bien qu'on passe par mes mains pour le commerce; je ne recevrai qu'autant qu'on emportera de chez moi millions par millions."

Le projet de Napoléon était, dès que la paix eût régné en Europe, c'est à dire dès que l'Europe eut été

asservie, de faire voyager son fils dans toute la France pour lui faire son apprentissage royal, et de l'associer ensuite à l'Empire. Alors la Dictature de l'Empereur eût fini, et le règne constitutionnel de son fils eût commencé.

Cependant il s'était élevé depuis quelque temps de la mésintelligence entre la France et la Russie. Napoléon reprochait à la Russie la violation du système continental. Alexandre exigeait une indemnité pour le duché d'Oldembourg, et élevait d'autres prétentions. Des rassemblements russes s'approchaient du duché de Varsovie, et une armée française se formait au nord de l'Allemagne. Toutefois, on était encore loin d'être décidé à la guerre; mais tout-à-coup une nouvelle armée russe se mit en marche vers Varsovie; en même temps, une note hautaine fut présentée à Paris, comme *ultimatum*, par l'ambassadeur de Russie, qui, au défaut de son acceptation, menaçait de quitter la capitale sous huit jours.

L'Empereur des Français crut alors la guerre déclarée. Depuis long-temps il n'était plus accoutumé à un pareil ton; il n'avait pas l'habitude de se laisser prévenir: il pouvait marcher contre la Russie à la tête du reste de l'Europe, et il croyait d'ailleurs l'entreprise populaire. Même dans l'exil, il dit que c'était une cause européenne, celle du bon sens et des vrais intérêts; celle du repos et de la sécurité de tous: il regardait cette expédition comme le seul effort qui restât à faire à la France; ses destinées, celles du nouveau système européen étaient au bout de la lutte. La Russie était la dernière ressource de l'Angleterre; la paix du globe était en Russie, et le succès ne paraissait point douteux à l'homme qui ne connaissait que la victoire.

CHAPITRE XVI.

Guerre de Russie.—Départ de Napoléon.—Marche de la Grande-Armée.—Entrevue.—Hostilités.—Pologne.

QUAND Napoléon crut avoir fait tous les préparatifs nécessaires pour faire refouler les barbares du Nord jusque sur les glaces du Pôle, quand il eut donné ses ordres pour le départ des troupes et des généraux, il partit lui-même de Paris le 9 Mai, et arriva à Dresde le 26.

Dans cette ville, il eut une entrevue avec l'Empereu d'Autriche, le Roi de Prusse et tous les souverains, du Rhin à la Baltique, réunis pour le saluer à son passage. Le luxe et la magnificence de la cour de Napoléon surpassèrent tout ce qu'on avait vu de pompeux dans la vieille monarchie, ce fut l'époque la plus brillante et la plus glorieuse du grand règne de l'Empereur des Français: il parut vraiment le roi des rois.

Cependant les souverains laissèrent entrevoir quelque mécontentement, et les princesses d'Allemagne parurent très-piquées des manières hautaines de Marie-Louise, qui avait accompagné Napoléon jusqu'à Dresde, d'où elle repartit pour Paris, lorsque ce dernier se rendit à sa Grande-Armée.

Cette armée, comptait quatre cent mille fantassins, soixante dix mille cavaliers et environ quinze cents bouches à feu. Singulier effet des vicissitudes de la guerre; on comptait pour un quart dans ces masses

effrayantes les divers contingents de l'Autriche, de la Prusse, de la Confédération du Rhin, de l'Italie : et chose plus étrange encore, on y voyait des Espagnols, dont la patrie gémissait sur les horreurs d'une guerre commencée par les ordres de Napoléon.

A l'arrivée de leur chef, ces colonnes vivantes s'ébranlèrent et se dirigèrent vers la Pologne. Le cabinet des Tuileries avait fait de nouvelles ouvertures de paix à celui de Saint-James ; mais l'Angleterre ayant déclaré ne vouloir traiter qu'autant que l'Espagne, le Portugal, la Sicile et Naples redeviendraient royaumes indépendants, et seraient gouvernés par leurs anciens rois, la guerre maritime continua et avec elle les massacres de la Péninsule, qui eut à gémir, non seulement sur les excès de ses ennemis ; mais encore sur ceux des Anglais, qui n'eussent jamais dû oublier que leur caractère, caractère très-honorable, celui de libérateurs de l'Espagne, leur faisait un devoir sacré de respecter les biens, la terre et la vie des Espagnols : et certes, ils se manquèrent à eux-mêmes, quand après la reddition de Saint-Sébastien, le 8 Septembre 1813, ils commirent le pillage, puis incendièrent la ville.

À la guerre maritime entre la France et l'Angleterre se joignit, en 1812, la déclaration d'hostilités de la part des États-Unis d'Amérique contre les Anglais.

Bernadotte, roi de Suède dans une entrevue qu'il eut avec l'Empereur Alexandre, où il fut décidé d'appeler Moreau en Russie, signa une coalition avec l'Empire du Nord et la Grande-Bretagne contre la France sa patrie. La Turquie incertaine était sous les armes, et dans toutes les nations les opinions politiques étaient aux prises. Ainsi se réalisait en 1812, la fiction que Virgile a placée à la fin du premier livre de ses Géorgiques :

Hinc movet Euphrates, illinc Germania, bellum:
Vicinæ, ruptis inter se legibus, urbes
Arma ferunt; *sævit toto Mars impius orbe!*

D'abord, la Grande-Armée mena battant les avant-gardes russes, et le 28 Juin, Napoléon, enflé de ses premiers succès, entra dans Wilna. Une députation du Grand-Duché de Varsovie se rendit auprès de l'Empereur des Français et lui annonça que la diète générale s'était constituée en Confédération de la Pologne et qu'elle avait proclamé le rétablissement du Royaume. Le président de la députation finit par ces paroles: " Dites, Sire, que le Royaume de Pologne existe, et ce décret sera pour le monde l'équivalent de la réalité."

Napoléon ne fit qu'une réponse évasive, qui ne changea pas les bonnes dispositions des Polonais envers les Français, mais qui glaça leur ardeur et arrêta l'élan général.

" Dans ma situation," dit le conquérant, " j'ai beaucoup de devoirs à remplir, beaucoup d'intérêts à concilier. Si j'avais régné lors du premier, du second et du trosième partage de la Pologne, j'aurais armé mes peuples pour la défendre . . . J'aime votre nation . . . J'autorise les efforts que vous voulez faire . . . Je dois ajouter que j'ai garanti à l'empereur d'Autriche l'intégrité de ses domaines."

On continua de marcher, et l'on arriva bientôt aux frontières de la Moscovie.

Voici la division de l'armée russe.

Première armée d'occident, général Barklai de Tolly; deuxième armée, Bragation; armée de réserve, Tormasou; différents corps détachés; cavalerie irrégulière; en tout, cinq cent soixante-dix mille hommes qui accep-

tèrent la guerre "au nom de Dieu protecteur du culte grec où réside la vérité."

L'armée Française était divisée en dix corps. Premier corps, général Davoust; 2e, Oudinot; 3e, Ney; 4e, Eugène; 5e, Poniatowsky; 6e, Gouvion-Saint-Cyr; 7e, Régnier; 8e, Junot; 9e, Victor; 10e, Macdonald; la Vieille-Garde, Lefebvre; la Jeune-Garde, Mortier; réserve de cavalerie, commandée par Nansouty, Montbrun, Grouchy, Latour-Maubourg, tous les quatre sous les ordres de Murât. La cavalerie de la Garde agit à part; et un corps autrichien marcha séparément; en tout cinq cent mille hommes.

Cette armée passa le Niémen à l'endroit où il reçoit la Wilna, vis-à-vis de Kowno. En arrivant sur la rive moscovite, Napoléon s'écria: "La fatalité entraîne les Russes, que les destins s'accomplissent!" et la grande guerre fut irrévocablement décidée.

Il faut remonter au berceau de la civilisation, aux grands rois d'Égypte pour trouver le parallèle d'une telle expédition conduite par le génie d'un seul homme.

L'histoire, dans ses pages sanglantes, ne nous montre de comparable à Napoléon que l'ambitieux Sésostris partant pour la conquête du monde avec six cent mille fantassins, vingt-quatre mille cavaliers, vingt-sept mille chariots et quatre cents vaisseaux. Comme Sésostris, Napoléon fit construire de grands édifices; comme Sésostris, il distribua des statues qui le représentaient dans sa gloire; comme le Roi d'Egypte, l'Empereur des Français attela des souverains à son char triomphal: mais pas un des rois humiliés ne se retourna pour regarder la roue du chariot de Napoléon et lui dire, comme jadis un roi captif dit à Sésostris. "O Roi! Les rotations de cette roue, me rappellent les

vicissitudes de la fortune; car de même que chacune des jantes est tantôt en haut, tantôt en bas; de même l'homme, ajourd'hui roi, demain peut n'être plus qu'un misérable esclave."

Sésostris étonné s'arrêta au milieu de ses triomphes: Napoléon alla jusqu'à Moscou.

CHAPITRE XVII.

Campagne de Russie.—Wilna.—Ostrowno.—Mohilow.—La Drissa.—Smolensk.—Polotsk.—Valontina.—La Moskowa.

Napoléon, avant d'envahir la Russie, avait établi à Wilna un gouvernement provisoire indépendant de celui de Varsovie.

Dix jours après l'ouverture de la campagne, l'armée française arriva sur la Dwina, après de légers combats à Minsk, à Bialistock, à Nowogrodeck et à Konim. Le 25, le 26, et le 27 Juillet, on combattit à deux lieues en deçà d'Ostrowno, les Russes perdirent les batteries qu'ils avaient dressées et furent repoussés. Le lendemain, un combat d'avant-garde s'engagea à une lieue au-delà d'Ostrowno, où les Français enlevèrent la position des Russes et les bois à la baïonnette.

Le 27, à la pointe du jour, on aperçut l'arrière-garde Russe. En une heure, Murat lui enleva ses positions et la repoussa au delà d'une petite rivière qui se jette dans la Dwina. Les Russes prirent position sur les bords de cette rivière, à une lieue de Vitepsk: ils déployèrent dans la plaine quinze mille cavaliers et

soixante dix mille fantassins. On s'attendait à une bataille et Napoléon prit ses dispositions pour l'attaque ; mais pendant la nuit, les Russes avaient battu en retraite et s'étaient retirés sur Smolensk.

Le 28, l'armée française entra à Witepsk, pendant que le corps du maréchal Davoust était attaqué à Mohilow, où, après un jour entier de combat, les positions russes furent enlevées.

Dans cette journée, Bragation perdit quatre mille hommes. Jusque-là le système parut être de ne faire qu'une guerre d'escarmouches, d'éviter les batailles rangées, et après chaque engagement, de se retirer, laissant aux Français des morts, des blessés et des débris, pour embarrasser leur marche.

Cependant les Russes, qui venaient d'abandonner Dunabourg, après avoir travaillé cinq mois à fortifier cette ville et les environs, semblèrent vouloir s'arrêter. Le 1er Août ils repassèrent la Drissa, et se mirent en bataille devant le deuxième corps de la Grande-Armée. Ce corps les attaqua aussitôt, leur tua quatre mille hommes, leur en prit trois mille et quatorze canons, et les rejeta de l'autre côté de la rivière.

La chaleur était alors fort grande en Russie, l'armée française s'arrêta quelques jours, puis se dirigea sur Smolensk.

Le 16 Août, Napoléon fit couronner les hauteurs de cette ville, entourée de murailles élevées, mêlées de tours, et armées de gros calibre. Dès le 12, l'armée russe était partie de Smolensk et s'éloignait lentement ; mais Ney et Murat, qui avaient passé le Borysthène (Dniéper) vis-à-vis Komino, tournèrent les Russes, qui se virent forcés de revenir sur leurs pas et de combattre.

Le 17, Napoléon fit attaquer les faubourgs de Smo-

lensk et la partie de l'armée russe placée sur la rive droite. Le faubourg de droite et celui de gauche furent enlevés et le corps russe repoussé. Les Français battirent en brèche et combattirent toute la soirée; mais pendant la nuit, les Russes mirent le feu à la ville, et à deux heures du matin, quand les grenadiers montèrent à l'assaut, ils ne trouvèrent plus de résistance: Smolensk était évacué!

L'armée Française y trouva deux cents pièces de canon de gros calibres, des cadavres et des cendres.

Cent mille hommes combattirent de part et d'autre à Smolensk: les Russes perdirent environ douze mille hommes tués et deux mille faits prisonniers. La Grande-Armée laissa cinq mille hommes sur ce champ de bataille.

Le 17 et le 18, il y eut aussi une bataille à Polotsk sur la Duna, à vingt lieues nord-ouest de Witepsk. Gouvion-Saint-Cyr y défit entièrement Wittgenstein et lui prit vingt canons: pour prix de sa victoire il reçut le bâton de maréchal.

Le 19 Août, Ney déboucha sur la rive droite du Borysthène, par un pont jeté pendant la nuit, et poursuivit les Russes; il rencontra bientôt le dernier échelon de l'arrière-garde, fort de quatre mille hommes, dont il prit trois mille prisonniers. Le second échelon était placé sur les hauteurs de Valontina, on l'y attaqua: alors les autres échelons revinrent sur leurs pas et livrèrent bataille aux Français. Cette bataille fut un des plus grands faits-d'armes de toute la campagne: les Russes, après avoir long-temps disputé la victoire, ne cédèrent qu'à une charge brillante du général Gudin, qui fut tué sur le champ de sa gloire. Dans cette journée, les Russes perdirent huit mille deux

cents hommes, mis hors de combat; et mille, faits prisonniers. Les Français éprouvèrent une perte de plus de trois mille hommes; mais ils s'ouvrirent la route de Moscou.

La Grande-Armée s'affaiblissait, sans pouvoir se flatter d'avoir vaincu les Russes; car ces derniers en perdant deux fois autant d'hommes que les Français ne voyaient pas leurs forces diminuer dans la même proportion. Pour un grand empire comme la Russie, où les hommes sont esclaves, la perte de vingt mille combattants était un coup moins terrible que la perte de mille soldats pour la Grande-Armée.

Tous les généraux de Napoléon avaient compris le plan des Russes, qui était d'attirer les Français le plus loin possible dans le Nord, où l'hiver ferait ce que les armes de la Russie ne pouvaient faire. Les Maréchaux de France conjurèrent leur Empereur de s'arrêter: mais en vain ils lui montrèrent une ligne d'opération trop longue, une disette éminente, et les souffrances de l'armée; en vain ils parlèrent de la saison avancée, des dangers de laisser en arrière la Prusse, l'Autriche et surtout la Suède: Napoléon voulut marcher en avant "Une journée de Moscou," dit-il, "tous les obstacles disparaîtront, nous aurons l'abondance et la paix." On marcha sur Moscou.

Le 30 Août, le quartier-général français fut à Viazma; le 2 Septembre, à Chjat; et le 5, on se trouva en présence des Russes, qui avaient pris position, résolus de livrer bataille aux Français.

La bataille eut lieu le 7 Septembre, à vingt-cinq lieues de Moscou, sur les bords de la Kologha petite rivière qui se jette dans la Moskowa, à une lieue et demie du village de Borodino: les Russes la nommè-

rent bataille de Borodino, et les Français bataille de la Moskowa.

Napoléon avait fait dès la veille de grands préparatifs; Kutusof, de son côté, n'avait rien négligé. À deux heures du matin l'Empereur harangua son armée: "Soldats!" dit-il, "voilà la bataille que vous avez tant désirée. Désormais la victoire dépend de vous..... Elle vous donnera l'abondance, de bons quartiers d'hiver, et un prompt retour dans votre patrie. Conduisez-vous comme à Austerlitz, à Friedland, à Smolensk, et la postérité la plus reculée parlera avec orgueil de vôtre conduite pendant cette journée..... En Europe on dira de chacun de vous: "Il était à cette grande bataille sous les murs de Moscou.""

À la pointe du jour, il plut un peu; mais au lever du soleil, au moment où l'Empereur, entouré de ses marechaux, parut sur les positions enlevées la veille, les nuages se dispersèrent. Alors Napoléon, comme inspiré, se tourna vers ses troupes et s'écria: "Soldats! Voilà le soleil d'Austerlitz!" et l'engagement commença par une canonnade semblable aux roulements prolongés de deux orages qui se rencontrent.

Les Russes avaient en ligne plus de mille bouches à feu; les Français n'en avaient guère moins. Pendant toute une journée cette masse d'artillerie lança le feu, le fer et la mort.

Bientôt une épaisse fumée obscurcit le soleil et déroba aux deux armées la clarté du jour: elles combattirent à la lueur horrible des feux qu'elles allumaient l'une contre l'autre. Au cliquetis des sabres de quarante mille dragons s'attaquant, se repoussant tour à tour; au froissement des baïonnettes dans les charges d'une innombrable infanterie; aux cris de rage, de victoire

ou de douleur; au son des instruments guerriers; au roulement du tambour qui se prolongeait à travers ce jour infernal; on eût dit qu'un volcan sorti soudain des entrailles de la terre tremblante, en déchirait la surface.—Enfin les Russes s'enfuirent, le combat cessa; la nuit couvrit de son horreur solennelle cet affreux champ de bataille, où soixante mille hommes, les membres noircis, les vêtements brûlés, sur le sol humide de leur sang, gisaient endormis du sommeil éternel.

Qu'importe qu'il n'y ait eu qu'un Français sur cinq Russes. Qu'importe la victoire de Napoléon et la gloire de ses immortels généraux; soixante mille hommes étaient là!—À ce triste souvenir l'histoire en pleurs laisse tomber ses crayons,—ils y restèrent sans sépulture, ils furent la proie des oiseaux carnivores de ces régions. Les Russes se retirèrent au-delà de Moscou, et les Français effrayés de leur victoire, la tête baissée et dans un morne silence, s'enfoncèrent sur la route de la seconde capitale des Czars.

CHAPITRE XVIII.

Moscou.—Incendie.

Après la bataille de la Moskowa, Kutusof n'osa plus défendre Moscou, et malgré la promesse qu'il avait faite à Rostopschin, gouverneur de cette ville, de mourir aux portes plutôt que de permettre aux Français d'entrer, il s'éloigna avec son armée.

L'armée française était encore forte de près de cent mille hommes au 14 Septembre.

Ce jour-là même, Napoléon, enfin persuadé que Kutusof ne s'était pas jeté sur son flanc droit, rejoignit son avant-garde. Il monta à cheval à quelques lieues de Moscou. Il marchait lentement, avec précaution, faisant sonder devant lui les bois et les ravins, et gagner le sommet de toutes les hauteurs, pour découvrir l'armée ennemie. On s'attendait encore à une bataille : le terrein s'y prêtait, des ouvrages étaient ébauchés, mais tout avait été abandonné, et l'on n'éprouvait pas la plus légère résistance.

Enfin, une dernière hauteur reste à dépasser ; elle touche à Moscou, qu'elle domine ; c'est le Mont du Salut. Il s'appelle ainsi parce que, de son sommet, à l'aspect de leur ville sainte, les habitants se signent et se prosternent. Les éclaireurs l'eurent bientôt couronné. Il était deux heures ; le soleil faisait étinceler de mille couleurs cette grande cité. À ce spectacle, frappés d'étonnement, ils s'arrêtent ; ils crient : " Moscou ! Moscou !" Chacun alors presse sa marche ; on accourt en désordre, et l'armée entière, battant des mains, répète avec transport : " Moscou ! Moscou !" comme les marins crient : " Terre ! terre !" à la fin d'une longue et pénible navigation.

Dans cet instant, dangers, souffrances, tout fut oublié. Pouvait-on acheter trop cher le superbe bonheur de pouvoir dire toute sa vie : " J'étais de l'armée de Moscou !"

Napoléon lui-même était accouru. Il s'arrêta transporté ; une exclamation de bonheur lui échappa. Depuis la grande bataille, les maréchaux mécontents s'étaient éloignés de lui ; mais à la vue de Moscou pri-

sonnière, à la nouvelle de l'arrivée d'un parlementaire, frappés d'un si grand résultat, enivrés de tout l'enthousiasme de la gloire, ils oublièrent leurs griefs. On les vit tous se presser autour de l'Empereur, rendant hommage à sa fortune, et déjà tentés d'attribuer à la prévoyance de son génie le peu de soin qu'il s'était donné le 7, pour compléter sa victoire: car à la bataille de la Moscowa, Napoléon ne seconda pas bien ses maréchaux, et ménagea trop sa Vieille Garde.

La capitale de la Moscovie, justement nommée par ses poètes Moscou aux coupoles dorées, était un vaste et bizarre assemblage de deux cent quatre-vingt quinze églises et de quinze cents châteaux, avec leurs jardins et leurs dépendances. Ces palais de briques et leurs parcs, entremêlés de jolies maisons de bois et même de chaumières, étaient dispersés sur plusieurs lieues carrées d'un terrein inégal; ils se groupaient autour d'une forteresse élevée et triangulaire, dont la vaste et double enceinte, d'une demi-lieue de pourtour, renfermait encore, l'une, plusieurs palais, plusieurs églises et des espaces incultes et rocailleux; l'autre, un vaste bazar, ville de marchands, où les richesses des quatre parties du monde brillaient réunies.

Ces édifices, ces palais, et jusqu'aux boutiques, étaient tous couverts d'un fer poli et coloré; les églises, chacune surmontée d'une terrasse et de plusieurs clochers que terminaient des globes d'or, puis le croissant, enfin la croix, rappelaient l'histoire de ce peuple; c'était l'Asie et sa religion, d'abord victorieuse, ensuite vaincue, et enfin le croissant de Mahomet, dominé par la croix du Christ.

Un seul rayon de soleil fesait étinceler cette ville superbe de mille couleurs variées! À son aspect, le

voyageur enchanté s'arrêtait ébloui. Elle lui rappelait ces prodiges dont les poètes orientaux avaient amusé son enfance. S'il pénétrait dans son enceinte, l'observation augmentait encore son étonnement; il reconnaissait aux nobles les usages, les mœurs, les différents langages de l'Europe moderne, et la riche et légère élégance de ses vêtements. Il regardait avec surprise le luxe et la forme asiatiques de ceux des marchands; les costumes grecs du peuple, et leurs longues barbes. Dans les édifices, la même variété le frappait; et tout cela cependant, empreint d'une couleur locale et parfois rude, comme il convient à la Moscovie.

Enfin, quand il observait la grandeur et la magnificence de tant de palais, les richesses dont ils étaient ornés, le luxe des équipages, cette multitude d'esclaves et de serviteurs empressés, et l'éclat de ces spectacles magnifiques, le fracas de ces festins, de ces fêtes, de ces joies somptueuses, qui sans cesse y retentissaient, il se croyait transporté au milieu d'une ville de rois, dans un rendez-vous de souverains, venus de toutes les parties du monde, avec leurs usages, leurs mœurs et leur suite.

À l'approche des Français, qu'il n'ignorait pas, Rostopschine avait d'abord adressé des proclamations à tous les habitants; on a remarqué, comme singularité toute locale, que la plupart de ces proclamations étaient en style biblique et en prose rimée.

En même temps, non loin de Moscou, et par l'ordre d'Alexandre, on fesait diriger par un artificier allemand la construction d'un ballon monstrueux. La première destination de cet aërostat ailé avait été de planer sur l'armée française, d'y choisir son chef, et de l'écraser par une pluie de fer et de feu: on en fit plusieurs essais qui échouèrent, les ressorts des ailes s'étant toujours brisés.

Rostopschine, feignant de persévérer, fit achever la confection d'une multitude de fusées et de matières à incendie. Moscou elle-même devait être la grande machine infernale, dont l'explosion nocturne et subite dévorerait l'Empereur et son armée. Si l'ennemi échappait à ce danger, du moins n'aurait-il plus d'asile, plus de ressources; et l'horreur d'un si grand désastre, dont on saurait bien l'accuser, comme on avait fait de ceux de Smolensk, de Dorogobouje, de Viazma et de Gjatz, soulèverait toute la Russie.

Tel fut le terrible plan de ce noble descendant de l'un des plus grands conquérants de l'Asie. Il fut conçu sans efforts, mûri avec fermeté, exécuté sans hésitation.

Le premier soin du gouverneur de Moscou fut de faire enlever tout ce qui pourrait nourrir les vaincus ou être utile aux vainqueurs.

Des le 3 Septembre, il avait fait partir les Archives, les caisses publiques, le trésor, les nobles et les principaux marchands. Les habitants comprirent qu'ils devaient aussi s'émigrer. On vit une multitude immense d'hommes et de femmes désolés, emportant leurs biens, leurs saintes images, et traînant leurs enfants après eux. Leurs prêtres, tous chargés des signes sacrés de la religion, les précédaient. Ils invoquaient le ciel par des hymnes de douleur, que tous répétaient en pleurant.

Cette foule d'infortunés, parvenus aux portes de la ville, les dépassèrent avec une douloureuse hésitation; leurs regards se tournant encore vers Moscou, semblaient dire un dernier adieu à leur ville sainte: mais peu à peu leurs chants lugubres et leurs sanglots se perdirent dans les vastes plaines qui l'environnent.

Ainsi fuyait en détail, ou par masses, cette popula-

tion. Les routes de Cazan, de Voladimir et d'Jaroslaf, étaient couvertes, pendant quarante lieues, de fugitifs à pied, et de plusieurs files non interrompues de voitures de toute espèce.

Enfin le dernier moment était venu, ce fut le 14 Septembre. Kutusof ne voulait plus combattre: la ville fut vouée à la destruction. On ne chercha plus à cacher à Moscou le sort qu'on lui destinait; ce qui restait d'habitants n'en valait plus la peine: il fallait, d'ailleurs, les décider à fuir pour leur salut.

La nuit, des émissaires allèrent donc frapper à toutes les portes; ils annoncèrent l'incendie. Des fusées furent glissées dans toutes les ouvertures favorables, et surtout dans les boutiques couvertes de fer du quartier marchand. On enleva les pompes; la désolation monta à son comble, et chacun, suivant son caractère se troubla ou se décida. La plupart se groupèrent sur les places; ils se pressèrent, ils se questionnèrent réciproquement, ils cherchèrent des conseils; beaucoup errèrent sans but; les uns tout effarés de terreur, les autres dans un état effrayant d'exaspération. Enfin l'armée, le dernier espoir de ce peuple, l'abandonna; elle commença à traverser la ville, et, dans sa retraite, elle entraîna avec elle les restes encore nombreux de cette population.

Elle sortit par la porte de Kolomna, entourée d'une foule de femmes, d'enfants et de vieillards désespérés. Les champs en furent couverts; ils fuyaient dans toutes les directions, par tous les sentiers, à travers champs, sans vivres, et tous chargés de leurs effets, les premiers que dans leur trouble, ils avaient trouvés sous leur main. On en vit qui, faute de chevaux, s'étaient attelés eux-mêmes à des chariots, traînant ainsi leurs

enfants en bas âge, ou leur femme malade ; ou leur père infirme ; enfin, ce qu'ils avaient de plus précieux. Les bois leur servirent d'abri : ils vécurent de la pitié de leurs compatriotes.

Ce dernier jour de Moscou venu, Rostopschine rassembla tout ce qu'il avait pu retenir et armer. Les prisons s'ouvrirent. Une foule sale et dégoûtante en sortit tumultueusement. Ces malheureux se précipitèrent dans les rues avec une joie féroce.

Le gouverneur s'adressant à ces misérables, les appela Enfants de la Russie, et leur ordonna d'expier leurs fautes en servant leur patrie. Enfin, il sortit le dernier de cette malheureuse ville, et rejoignit l'armée russe.

Dès lors, la grande Moscou n'appartint plus ni aux Russes, ni aux Français ; mais à cette foule impure, dont quelques officiers et des soldats de police dirigèrent la fureur. On les organisa ; on désigna à chacun son poste, et ils se dispersèrent, pour que le pillage, la dévastation et l'incendie éclatassent partout à la fois.

Cependant l'empereur des Français était inquiet. Déjà, à sa gauche et à sa droite, il voyait Eugène et Poniatowsky déborder Moscou et aucune députation ne se présentait : seulement un officier de Miloradowitch vint déclarer que ce général mettrait le feu à la ville si on ne lui laissait pas le tems de l'évacuer. Napoléon accorda tout. Les premières troupes des deux armées se mêlèrent quelques instants, pendant lesquels Murat, entouré par les Cosaques qui exaltaient sa bravoure leur distribua les montres de ses officiers.

Cependant le jour s'écoula et Moscou resta morne, et comme inanimée. Les soldats étaient impatients, quelques officiers pénétrèrent dans la ville,

elle était déserte! Napoléon descendit alors de la montagne du Salut et s'approcha de la Moskowa et de la porte Dorogomilou. Il s'arrêta un instant à cette entrée; mais inutilement. Murat le pressa d'entrer. "Eh bien! lui répondit-il, entrez donc, puisqu'ils le veulent! Peut-être que ses habitants ne savent pas même se rendre; car ici tout est nouveau, eux pour nous, et nous pour eux," et il recommanda la plus grande discipline.

Depuis une heure, Murat et la colonne longue et serrée de sa cavalerie envahissaient Moscou; ils pénétraient dans ce corps gigantesque, encore intact, mais sans vie. Frappés d'étonnement, à la vue de cette grande solitude, ils répondaient à l'imposante taciturnité de cette Thèbes moderne, par un silence aussi solennel. Ces guerriers écoutaient avec un secret frémissement les pas de leurs chevaux retentir seuls au milieu de ces palais déserts. Ils s'étonnaient de n'entendre qu'eux au milieu d'habitations si nombreuses.

Tout-à-coup la colonne s'arrêta: ses derniers chevaux couvraient encore la campagne; son centre était engagé dans une des plus longues rues de la ville: sa tête touchait au Kremlin. Les portes de cette citadelle étaient fermées. On entendit des rugissements sortir de son enciente, quelques hommes et des femmes d'une figure dégoûtante et atroce se montraient tout armés sur ses murs. Ils exhalaient une sale ivresse et d'horribles imprécations. Murat leur fit porter des paroles de paix; elles furent inutiles. Il fallut enforcer la porte à coups de canon.

L'infatigable Murat ne s'était arrêté qu'un instant au Kremlin: ardent, comme en Italie et en Egypte, après neuf cents lieues faites et soixante combats livrés

pour atteindre Moscou, il traversa cette cité superbe sans daigner s'y arrêter, et s'acharnant sur l'arrière-garde russe, il s'engagea fièrement et sans hésiter sur le chemin de Voladimir et d'Asie.

Plusieurs milliers de Cosaques, avec quatre pièces de canon, se retiraient dans cette direction. Là cessait l'armistice. Aussitôt Murat, fatigué par cette paix d'une demi-journée, ordonna de la rompre à coups de carabine. Mais ses cavaliers croyaient la guerre finie, Moscou leur en paraissait le terme, et les avant-postes des deux empires répugnaient à renouveler les hostilités. Un nouvel ordre vint, une même hésitation y répondit. Enfin, Murat irrité commanda lui-même; et ces feux, dont il semblait menacer l'Asie, mais qui ne devaient plus s'arrêter qu'aux rives de la Seine, recommencèrent.

Napoléon n'entra dans Moscou qu'à la nuit. Il nomma Mortier gouverneur, en lui disant "Surtout point de pillage. Vous m'en répondez sur votre tête. Défendez Moscou envers et contre tous."

La nuit fut triste: en vain l'Empereur chercha du repos: à tous moments des rapports annonçant l'incendie se succédaient; il n'y voulait pas croire; mais, vers deux heures du matin, il apprit que le feu éclatait; il se plagnit de l'insubordination des troupes.

On lui fit observer des maisons couvertes de fer, toutes fermées, encore intactes, et sans la moindre effraction, d'où une fumée noire sortait déjà. Napoléon pensif entra dans le Kremlin; où son premier soin fut d'écrire à Alexandre des paroles de paix. Alexandre ne répondit point.

Le jour favorisa les efforts des troupes qui se rendirent maîtresses du feu. Les incendiaires se tinrent

cachés et l'ordre s'étant rétabli, chacun alla s'emparer à son choix d'une maison ou d'un palais.

Deux officiers s'établirent dans un des bâtiments du Kremlin, d'où leur vue pouvait embrasser le Nord et l'Ouest de la ville. Vers minuit une clarté extraordinaire les réveilla. Des flammes, des flammèches et des débris ardents poussés par le vent menaçaient le Kremlin ; trois fois le vent changea du Nord à l'Ouest, trois fois ces feux ennemis, vengeurs, obstinés et comme acharnés contre le quartier-impérial, en prirent la direction.

On comprit alors la férocité du courage des Russes, ne pouvant vaincre les Français, ils avaient résolu de les brûler avec leur Empereur ! Ceux qui ont vu le danger se sont étonnés que Napoléon et toute sa garde n'aient pas été engloutis dans les flammes de Moscou.

En effet, non-seulement le Kremlin renfermait un magasin à poudre ; mais, même, les gardes, endormies et placées négligemment, avaient laissé tout un parc d'artillerie entrer et s'établir sous les fenêtres de Napoléon.

Ces flammes furieuses étaient alors dardées de toutes parts, et avec le plus de violence, sur le Kremlin ; car le vent, sans doute attiré par cette grande combustion, augmentait à chaque instant d'impétuosité. L'élite de l'armée et l'Empereur étaient perdus, si une seule de ces flammèches qui volaient sur leurs têtes s'était posée sur un des caissons. C'est ainsi que, pendant plusieurs heures, de chacune des étincelles qui traversaient les airs dépendit le sort de l'armée entière.

Enfin le jour, un jour sombre parut ; il vint s'ajouter à cette grande horreur, la pâlir, lui ôter son éclat.

Beaucoup d'officiers se réfugièrent dans les salles du palais. Les chefs, et Mortier lui-même, vaincus par l'incendie, qu'ils combattaient depuis trente-six heures, y vinrent tomber d'épuisement et de désespoir. Ils se taisaient et accusaient l'armée d'indiscipline ; mais des officiers arrivèrent de toutes parts ; tous leurs rapports s'accordèrent. Les Russes avaient allumé l'incendie !

Dès la première nuit, celle du 14 au 15, un globe enflammé s'était abaissé sur le palais du prince Troubetskoï, et l'avait consumé : c'était un signal. Aussitôt le feu avait été mis à la Bourse ; on avait aperçu des soldats de police russe l'attiser avec des lances goudronnées. Ici, des obus perfidement placés venaient d'éclater dans les poëles de plusieurs maisons ; ils avaient blessé les militaires qui se pressaient autour. Alors, se retirant dans des quartiers encore debout, ils étaient allés se choisir d'autres asiles ; mais, près d'entrer dans ces maisons toutes closes et inhabitées, ils avaient entendu en sortir une faible explosion ; elle avait été suivie d'une légère fumée, qui aussitôt était devenue épaisse et noire, puis rougeâtre, enfin couleur de feu, et bientôt l'édifice entier s'était abîmé dans un gouffre de flammes.

Tous avaient vu des hommes d'une figure atroce, couverts de lambeaux, et des femmes furieuses errer dans ces flammes, et compléter une épouvantable image de l'enfer. Ces misérables, enivrés de vin et du succès de leurs crimes, ne daignaient plus se cacher ; ils parcouraient triomphalement ces rues embrasées ; on les surprenait armés de torches, s'acharnant à propager l'incendie : il fallait leur abattre les mains à coups de sabre pour leur faire lâcher prise.

Aussitôt l'ordre fut donné de juger et de fusiller sur place tous les incendiaires. L'armée était sur pied. La Vieille Garde, qui tout entière occupait une partie du Kremlin, avait pris les armes: les bagages, les chevaux tout chargés, remplissaient les cours ; on était morne d'étonnement, de fatigue, et du désespoir de voire périr un si riche cantonnement. Maîtres de Moscou, il fallait donc aller bivouaquer sans vivres à ses portes !

Pendant que les soldats luttaient encore avec l'incendie, et que l'armée disputait au feu cette grande proie, Napoléon, dont on n'avait pas osé troubler le sommeil pendant la nuit, s'était éveillé à la double clarté du jour et des flammes. Dans son premier mouvement, il s'irrita, et voulut commander à cet élément: mais bientôt il fléchit, et s'arrêta devant l'impossibilité. Surpris, quand il a frappé au cœur d'un empire, d'y trouver un autre sentiment que celui de la soumission et de la terreur, il se sent vaincu ou surpassé en détermination.

Cette conquête, pour laquelle il à tout sacrifié, c'est comme un fantôme qu'il a poursuivi, qu'il a cru saisir, et qu'il voit s'évanouir dans les airs en tourbillons de fumée et de flammes. Alors une extrême agitation s'empare de lui; on le croirait dévoré des feux qui l'environnent. À chaque instant, il se lève, marche et se rassied brusquement. Il parcourt ses appartements d'un pas rapide; ses gestes courts et véhéments décèlent un trouble cruel: il quitte, reprend, et quitte encore un travail pressé, pour se précipiter à ses fenêtres et contempler les progrès de l'incendie. De brusques et brèves exclamations s'echappent de sa poitrine oppressée ! " Quel effroyable spectacle ! Ce sont eux-

mêmes ! Tant de palais ! Quelle résolution extraordinaire ! Quels hommes ! Ce sont des Scythes !"

Entre l'incendie et lui, se trouvait un vaste emplacement désert, puis la Moskowa et ses deux quais ; et pourtant les vitres des croisées contre lesquelles il s'appuyait étaient déjà brûlantes, et le travail continuel des balayeurs, placés sur les toits de fer du palais, ne suffisait pas pour arrêter les nombreux flocons de feu qui cherchaient à s'y poser.

Dans cette triste conjoncture, tous les généraux s'assemblèrent autour de Napoléon et le supplièrent, même à genoux, de quitter le Kremlin ; mais envain : Napoléon ne voulait pas céder sa conquête, même, aux flammes ; quand tout à coup un cri général se fit entendre : " Le feu est au Kremlin." L'incendiaire avait été arrêté. On l'amena à l'Empereur, qui l'interrogea : " Oui, tout est voué au feu," fut la seule réponse qu'on obtint de ce barbare.

Cet incident décida Napoléon. Il descendit rapidement cet escalier du nord, fameux par le massacre des Strélitz, et ordonna qu'on le guidât hors de la ville, à une lieue sur la route de Pétersbourg, vers le château impérial de Pétrowsky.

Mais les fugitifs étaient assiégés par un océan de flammes ; elles bloquaient toutes les portes de la citadelle, et repoussèrent les premières sorties qui furent tentées. Après quelques tâtonnements, on découvrit, à travers les rochers, une poterne qui donnait sur la Moskowa. Ce fut par cet étroit passage que Napoléon, ses officiers et sa garde, parvinrent à s'échapper du Kremlin. Mais qu'avaient-ils gagné à cette sortie ? Plus près de l'incendie, ils ne pouvaient ni reculer, ni demeurer ; et comment avancer ? Comment s'élancer à

travers les vagues de cette mer de feu ? Ceux qui avaient parcouru la ville, assourdis par la tempête, aveuglés par les cendres, ne pouvaient plus se reconnaître, puisque les rues disparaissaient dans la fumée et sous les décombres.

Il fallait pourtant se hâter. À chaque instant croissait autour d'eux le mugissement des flammes. Une seule route étroite, tortueuse et toute brûlante s'offrait, plutôt comme l'entrée que comme la sortie de cet enfer. L'Empereur s'élança à pied et sans hésiter dans ce dangereux passage. Il s'avança au travers du pétillement de ces brasiers, au bruit du craquement des voûtes et de la chute des poutres brûlantes et des toits de fer ardent qui croulaient autour de lui. Ces débris embarrassaient ses pas. Les flammes, qui dévoraient avec un bruissement impétueux les édifices entre lesquels il marchait, dépassant leur faîte, fléchissaient alors sous le vent et se recourbaient sur sa tête. Il marchait sur une terre de feu, sous un ciel de feu, entre deux murailles de feu ! Une chaleur pénétrante brûlait ses yeux, qu'il fallait cependant qu'il tînt ouverts et fixés sur le danger. Un air dévorant, des cendres étincelantes, des flammes détachées, embrasaient sa respiration courte, sèche, haletante, et déjà presque suffoquée par la fumée. Ses mains brûlaient en cherchant à garantir sa figure d'une chaleur insupportable, et en repoussant les flammèches qui couvraient à chaque instant et pénétraient ses vêtements.

Dans cette inexprimable détresse, et quand une course rapide paraissait le seul moyen de salut, le guide incertain et troublé s'arrêta. Là, se serait peut-être terminée sa vie, si des pillards du premier corps n'avaient point reconnu l'Empereur au milieu de ces tourbillons de flammes ; ils accoururent, et le guidèrent vers les

décombres fumants d'un quartier réduit en cendres dès le matin.

Ce fut alors que l'on rencontra le prince d'Eckmühl. Ce maréchal, blessé à la Moskowa, se fesait rapporter dans les flammes pour en arracher Napoléon, ou y périr avec lui. Il se jeta dans ses bras avec transport : l'Empereur l'accueillit bien ; mais avec ce calme qui, dans le péril, ne le quittait jamais.

Pour échapper à cette vaste région de maux, il fallut encore qu'il dépassât un long convoi de poudre qui défilait au travers de ces feux. Ce ne fut pas son moindre danger, mais ce fut le dernier, et l'on arriva avec la nuit à Pétrowsky.

Le lendemain matin, 17 Septembre, Napoléon tourna ses premiers regards sur Moscou, espérant voir l'incendie se calmer. Il le revit dans toute sa violence: toute cette cité lui parut une vaste trombe de feu qui s'élevait en tourbillonant jusqu'au ciel, et le colorait fortement. Absorbé par cette funeste contemplation, il ne sortit d'un morne et long silence que pour s'écrier: " Ceci nous présage de grands malheurs ! "

CHAPITRE XIX.

Evacuation.—Kremlin.—Retraite.—Joraslavetz.—Smolensk.—Mallet.

Pour plaire à l'Empereur, quelques bataillons de la Vieille Garde avaient, à force d'efforts, conservé le Kremlin; Napoléon résolut d'y rentrer. Les camps qu'il traversa pour y arriver offraient un aspect sin-

gulier. On voyait çà et là au milieu des champs, dans une fange épaisse et froide, de vastes feux entretenus par des meubles d'acajou, des fenêtres et des portes dorées. Autour de ces feux, sur une litière de paille humide, qu'abritaient mal quelques planches, les soldats et leurs officiers, tout tachés de boue et noircis de fumée étaient assis dans des fauteuils, ou couchés sur des canapés de soie. A leurs pieds étaient étendus ou amoncelés des cachemires, de riches fourrures de la Sibérie, des étoffes d'or de la Perse, et des plats d'argent dans lesquels ils n'avaient à manger qu'une pâte noire, cuite sous la cendre, et des chairs de cheval à demi grillées et sanglantes. Singulier assemblage d'abondance et de disette, de richesse et de saleté, de luxe et de misère!

En entrant dans la ville, l'Empereur fut frappé d'un spectacle encore plus étrange; il ne retrouvait de la grande Moscou que quelques maisons éparses, restées debout au milieu des ruines. L'odeur qu'exhalait ce colosse abbattu, brûlé et calciné, était importune. Des monceaux de cendres, et de distance en distance, des pans de murailles ou des piliers à demi écroulés, marquaient seuls la trace des rues.

Les faubourgs étaient semés d'hommes et de femmes russes, couverts de vêtements presque brûlés. Ils erraient comme des spectres dans ces décombres; accroupis dans les jardins, les uns grattaient la terre pour en arracher quelques légumes, d'autres disputaient aux corbeaux des restes d'animaux morts que l'armée avait abandonnés. Plus loin, on en aperçut qui se précipitaient dans la Moskowa : c'était pour en retirer des grains que Rostopschine y avait fait jeter, et qu'ils dévoraient sans préparation, tout aigris et gâtés qu'ils étaient déjà.

Ce fut au travers de ce bouleversement que Napoléon rentra dans Moscou. Il l'abandonna au pillage, espérant que son armée, répandue sur ces ruines, ne les fouillerait pas infructueusement. Mais quand il sut que le désordre s'accroissait; que la Vieille Garde elle-même était entraînée; que les paysans russes, enfin attirés avec leurs provisions, et qu'il fesait payer généreusement afin d'en attirer d'autres, étaient dépouillés de ces vivres qu'ils apportaient, par les soldats affamés; quand il apprit que les différents corps, en proie à tous les besoins, étaient prêts à se disputer violemment les restes de Moscou; qu'enfin toutes les ressources encore existantes se perdaient par ce pillage irrégulier, alors il donna des ordres sévères, il consigna sa garde. Les églises, où les cavaliers s'étaient abrités, furent rendues au culte grec. La maraude fut ordonnée dans les corps par tour de rôle comme un autre service, et l'on s'occupa enfin de ramasser les traîneurs russes. Mais il était trop tard. Ces militaires avaient fui; les paysans, effarouchés, ne revenaient plus: beaucoup de vivres étaient gaspillés.

Cependant l'armée russe, par une manœuvre habile, et exécutée à la faveur de la nuit, se jeta par Podal, entre Moscou et Kalougha. Cette marche nocturne des Russes autour de Moscou, dont un vent violent leur portait les cendres et les flammes, fut sombre et religieuse. Ils s'avancèrent à la lueur sinistre de l'incendie qui dévorait le centre de leur commerce, le sanctuaire de leur religion, le berceau de leur empire! Tous pénétrés d'horreur et d'indignation, gardaient un morne silence, que troublait seul le bruit monotone et sourd de leurs pas, le bruissement des flammes, et les sifflements de la tempête. Souvent, la lugubre clarté

était interrompue par des éclats livides et subits. Alors on voyait la figure de ces guerriers, contractée par une douleur sauvage, et le feu de leurs regards sombres et menaçants, répondre à ces feux qu'ils croyaient l'ouvrage des français: il décelait déjà cette vengeance qui fermentait dans leurs cœurs, qui se répandit dans tout l'empire, et dont tant de français furent victimes.

Napoléon rentré au Kremlin, affectait de croire la guerre finie. Il y attendit ses convois, ses renforts et ses traîneurs, et surtout la soumission d'Alexandre.

Mais son agitation trahissant son inquiétude, montrait que son génie était sinon vaincu, du moins étonné, arrêté dans sa carrière: et lui, qui n'avait jamais donné que des ordres, appela ses généraux pour les consulter.

Alors eut lieu ce grand conseil de guerre, où les généraux, dont la figure froide et silencieuse n'exprimait d'abord que l'étonnement, développèrent leurs vues avec calme, avec dignité, avec ardeur, ou avec colère; selon le caractère personnel de chacun. Ce conseil rappelle dans ses détails cette grande assemblée des rois de la Grèce, en présence d'Agamemnon, dans laquelle, selon les récits d'Homère, chaque chef émit son opinion avec franchise.

Napoléon parla avec feu de marcher sur Saint-Pétersbourg. Murat de se précipiter sur Kutusof. Un autre de nettoyer Moscou, d'y camper, d'en occuper les caves et d'y passer l'hiver; mais le mal était sans remède: personne n'osa prononcer le mot de retraite, et ce fut cependant pour la retraite que Napoléon se décida.

Cependant, on attendait toujours; on espérait la

paix. Toutefois il fut facile de voir que de tous côtés les Russes couraient aux armes. La nation entière s'assemblait. Les paysans aux environs de Moscou brûlaient leurs villages et s'éloignaient. Les officiers de l'armée de Kutusof, dans leurs entrevues avec les officiers de Murat, leur montrèrent les chevaux de remontes et les recrues qui arrivaient de tous côtés. " Tout cela," disaient-ils, " vous harcellera quand l'hiver vous aura retiré vos forces." Enfin le 18 Octobre la première colonne de Murat fut attaquée, et renversée, son artillerie prise, sa position enlevée.

À cette nouvelle, le génie de Napoléon se réveilla ; avant la fin du jour, il fit mettre toute l'armée en mouvement, et lui-même, avant que le soleil du 19 l'éclairât, il sortit de Moscou en s'écriant : " Marchons sur Kalougha, et malheur à ceux qui se trouveront sur notre passage."

Napoléon, entré dans Moscou avec quatre-vingt-dix mille combattants et vingt mille malades et blessés, en sortait avec plus de cent mille combattants. Il n'y laissait que douze cents malades. Son séjour, malgré les pertes journalières, lui avait donc servi à reposer son infanterie, à compléter ses munitions, à augmenter ses forces de dix mille hommes, et à protéger le rétablissement ou la retraite d'une grande partie de ses blessés. Mais, dès cette première journée, il put remarquer que sa cavalerie et son artillerie se traînaient plutôt qu'elles ne marchaient.

Un spectacle fâcheux ajoutait aux tristes pressentiments de Napoléon. L'armée, depuis la veille, sortait de Moscou sans interruption. Dans cette colonne de cent quarante mille hommes et d'environ cinquante mille chevaux de toute espèce, cent mille combattants

marchant à la tête avec leurs sacs, leurs armes, plus de cinq cent cinquante canons et deux mille voitures d'artillerie, rappelaient encore cet appareil terrible des guerriers vainqueurs du monde. Mais le reste, dans une proportion effrayante, ressemblait à une horde de Tartares, après une heureuse invasion. C'était sur trois ou quatre files d'une longueur infinie, un mélange, une confusion de calèches, de caissons, de riches voitures et de chariots de toute espèce. Ici, des trophées de drapeaux russes, turcs, et persans, et cette gigantesque croix du grand Yvan: là, des paysans russes à longues barbes, conduisant ou portant le butin, dont ils fesaient partie: d'autres, traînant à force de bras jusqu'à des brouettes, pleines de tout ce qu'ils avaient pu emporter. Les insensés ne pouvaient atteindre ainsi la fin de la première journée; mais, devant leur folle avidité, huit cents lieues de marche et de combats disparaissaient.

On remarquait surtout dans cette suite d'armée une foule d'hommes de toutes les nations sans uniformes, sans armes, et des valets jurant dans toutes les langues, et fesant avancer, à force de cris et de coups, des voitures élégantes, traînées par des chevaux nains, attelés de cordes. Elles étaient pleines de butin, arraché à l'incendie, ou de vivres. Elles portaient aussi des femmes françaises avec leurs enfants. Jadis ces femmes furent d'heureuses habitantes de Moscou; elles fuyaient alors la haine des Moscovites, que l'invasion avait appelée sur leurs têtes; l'armée était leur seul asile.

Quelques filles russes, captives volontaires, suivaient aussi. On croyait voir une caravane, une nation errante, ou plutôt une de ces armées de l'antiquité, reve-

nant toute chargée d'esclaves et de dépouilles après une grande destruction.

Le 24, auprès de Malo-Jaroslavetz, dix-huit mille italiens et français, eurent à soutenir un combat terrible contre cinquante mille russes, qu'après bien des efforts et des prodiges de valeur, ils repoussèrent au-delà de la ville; mais derrière eux, des obus avaient embrasé cette ville de bois ; en reculant, ils rencontrèrent l'incendie, le feu les repoussa sur le feu ; les recrues russes fanatisées s'acharnèrent, on se battit corps à corps : on en vit se saisir d'une main, frapper de l'autre, et, vainqueur ou vaincu, rouler au fond des précipices et dans les flammes sans lâcher prise. Là, les blessés expirèrent, ou étouffés par la fumée, ou dévorés par des charbons ardents. Bientôt leurs squelettes, noircis et calcinés, furent d'un aspect hideux, offrant à peine à l'œil un reste de forme humaine.

Cependant les Russes sentant la supériorité de leur nombre et l'approche de l'hiver s'enhardissaient. Dans une marche, Napoléon faillit être pris par une horde de Cosaques qui traversèrent l'armée, alors menacée de tous les côtés. En effet, au Nord étaient des déserts et des ruines ; au Midi Kutusof et cent vingt mille hommes en position, aidés par Platof et ses hordes de Cosaques.

Dans cette circonstance difficile, Napoléon fit battre en retraite sur le Nord, pour s'éloigner de l'ennemi le plus tôt possible : cet effort coûta tant à sa fierté, qu'il perdit connaissance. Les Russes de leur côté, se retirèrent vers le Midi : coïncidence bizarre, qui, si les Français en eussent été informés, eût changé le résultat de cette triste guerre !

Davoust, avec vingt-cinq mille hommes, resta à l'arrière-garde. Pendant qu'il avançait de quelques pas,

et jetait, sans le savoir, la terreur chez les Russes, la Grande-Armée étonnée leur tournait le dos. Elle marchait les yeux baissés, comme honteuse et humiliée. Au milieu d'elle son chef, sombre et silencieux, paraissait mesurer avec anxiété sa ligne de communication avec les places de la Vistule.

Pendant que la Grande-Armée opérait sa retraite, Mortier ne quittait Moscou que lentement : en se retirant, il avait déposé dans un lieu sûr et secret, un artifice habilement préparé, qu'un feu lent dévorait déjà ; les progrès en étaient calculés : on savait l'heure à laquelle le feu devait atteindre l'immense amas de poudre renfermé dans les fondations du Kremlin.

Mortier se hâta de fuir ; mais, en même temps qu'il s'éloigna rapidement, d'avides Cosaques et de sales Mougiks, attirés, par la soif du pillage, accoururent, s'approchèrent ; et s'enhardissant du calme apparent qui régnait dans la forteresse, ils osèrent y pénétrer ; ils montèrent, et déjà leurs mains avides de pillage s'étendaient ; quand tout à coup, tous furent détruits, écrasés, lancés dans les airs avec ces murs qu'ils venaient dépouiller, et trente mille fusils qu'on y avait abandonnés : puis, avec ces débris de murailles et ces tronçons d'armes, leurs membres mutilés allèrent au loin retomber en une pluie effroyable.

La terre trembla sous les pas de Mortier. À dix lieues plus loin, à Feminskoé, l'Empereur entendit l'explosion.

Dès les premiers jours de la retraite, le 26 Octobre, on avait brûlé des voitures de vivres que les chevaux ne pouvaient traîner. L'ordre fut alors donné à l'armée de tout brûler derrière elle, ce qui fut exécuté en fesant sauter dans les maisons des caissons de poudre dont les attelages étaient déjà épuisés.

Le 28, l'armée arriva à Mojaïsk. Cette ville était remplie de blessés, on en emporta quelques-uns, les autres furent réunis et abandonnés à la générosité des Russes.

Alors l'hiver commença de se faire sentir: et la Grande-Armée, seulement à trois journées de Moscou et manquant de vivres, éprouva les premières atteintes de ces souffrances inouies qui devaient la dévorer. Les figures et les courages changèrent avec la température. La consternation régna dans l'armée, qui devint morne dans sa marche pénible; et le désordre commença au passage de la Kologha. Dès lors, il sembla que chaque corps d'armée marchât pour son compte. Bientôt un cri de saisissement se fit entendre: chacun regarda autour de soi; on vit une terre toute piétinée, nue, dévastée, les arbres coupés à quelques pieds du sol, et plus loin des mamelons écrêtés; le plus élevé paraissait le plus difforme. Il semblait que ce fût un volcan éteint. La terre était couverte de débris de casques et de cuirasses, de tambours brisés, de tronçons d'armes, de lambeaux d'uniformes et d'étendarts tachés de sang. Sur ce sol désolé, gisaient plus de trente mille cadavres à demi dévorés! . . . . . Quelques squelettes restés sur l'éboulement d'une de ces collines, dominaient tout. Là, la Grande-Armée étonnée crut contempler l'empire de la mort: qui y régnait dans toute son horrible majesté, dans son silence, interrompu seulement par ce long et triste murmure: "C'est le champ de la grande bataille!"

On passa vite; le froid, la faim et l'ennemi ajoutaient encore à l'agitation des cœurs. Devant ce champ funeste, l'armée défilait dans un grave et silencieux recueillement, lorsqu'une des victimes de la sanglante

bataille de Borodino fut aperçue, vivante encore, et perçant l'air de ses gémissements. On y courut : c'était un soldat français. Ses deux jambes avaient été fracassées. Le corps d'un cheval éventré par un obus avait d'abord été son abri ; ensuite, pendant cinquante jours, l'eau bourbeuse d'un ravin où il avait roulé et la chair putréfiée des morts avaient servi d'appareil à ses blessures, et de soutien à son être mourant.

Plus loin on revit la grande abbaye, ou l'hôpital de Kolotskoï, spectacle non moins affreux que celui du champ de bataille. Là, souffraient pêle-mêle les blessés de la Moskowa. Quand ces infortunés virent que l'armée repassait, ils poussèrent des cris affreux. Ceux qui pouvaient se traîner, bordèrent le chemin et tendirent à leurs compagnons d'armes des mains suppliantes. L'Empereur ordonna que dans chaque voiture on prît un de ces infortunés. On obéit. Mais à la première halte, des vivandiers qu'on avait forcés à prendre quelques blessés sur leurs voitures ralentirent leur marche : ils se laissèrent dépasser par leur colonne ; puis, profitant d'un instant de solitude, ils jetèrent dans des fossés tous ces infortunés confiés à leurs soins. Un seul survécut !

À Gjatz on trouva des russes tout nouvellement tués. On remarqua que chacun d'eux avait la tête brisée de la même manière et que sa cervelle sanglante était répandue auprès de lui ; c'étaient les deux mille prisonniers qui marchaient devant, conduits par des espagnols et des portugais !

Napoléon fut informé de ce crime. Il garda un morne silence : le lendemain toutefois ces fusillades cessèrent. On se contenta de laisser mourir de faim

ces malheureux dans les enceintes où, pendant la nuit, on les parquait comme des bêtes.

Les Russes, qui n'étaient point pressés par les calamités qui poursuivaient la Grande-Armée, traitèrent les prisonniers français avec autant de cruauté : ainsi tout fut destruction, malheur, carnage !

La route était à chaque instant traversée par des fonds marécageaux. Une pente de verglas y entraînait les voitures ; elles s'y enfonçaient : pour les en retirer, il fallait gravir contre la rampe opposée, sur un chemin de glace, où les pieds des chevaux, couverts d'un fer usé et poli, ne pouvaient pas mordre ; à tout moment eux et leurs conducteurs tombaient épuisés les uns sur les autres. Aussitôt des soldats affamés se jetaient sur ces chevaux abattus, et les dépéçaient ; puis, sur des feux faits des débris de leurs victoires, ils grillaient ces chairs toutes sanglantes, et les dévoraient.

Cependant les artilleurs, troupe d'élite, et leurs officiers, tous sortis de la première école du monde, écartaient ces malheureux, et couraient dételer leurs propres calèches et leurs fourgons qu'ils abandonnaient pour sauver les canons. Ils y attelaient leurs chevaux ; ils s'y attelaient eux-mêmes ; les Cosaques, qui voyaient de loin ce désastre, n'osaient en approcher, mais, avec leurs pièces légères portées sur des traîneaux, ils jetaient des boulets dans tout ce désordre et l'augmentaient.

À toutes ces difficultés se joignit bientôt la nécessité de combattre les armées russes, et leurs nuées de cosaques, qui harcelèrent les Français avec vigueur et ne leur laissèrent d'autre passage que le grand chemin, entièrement dévasté sur sept lieues de large, dans toute l'étendue de la Russie. À chaque rencontre on voyait

des chefs, blessés depuis la Moskowa, l'un le bras en écharpe, l'autre la tête enveloppée de linges, soutenir les meilleurs soldats, retenir les plus ébranlés, s'élancer sur les batteries ennemies, les faire reculer, se saisir même de leurs pièces, enfin étonner à la fois les ennemis et leurs fuyards, et combattre l'exemple du mal par un noble exemple.

Quand les divers corps se comptèrent, à la lueur de l'incendie de Vrasma, ils furent étonnés de leur petit nombre ; chaque régiment formait à peine un bataillon, chaque bataillon un peloton. L'espoir de trouver du secours et des vivres à Smolensk et un soleil brillant soutenaient encore les vainqueurs du monde devenus des fugitifs; quand, tout-à-coup, le 6 Novembre, le ciel se déclara. L'armée marcha enveloppée de vapeurs froides: ces vapeurs s'épaissirent; bientôt ce fut un nuage immense qui s'abaissa et fondit sur elle, en gros flocons de neige. Tout alors fut confondu, tout fut méconnaissable. Les objets changèrent d'aspect; on marcha sans savoir où l'on était. Écoutons un témoin oculaire.

"Tout devient obstacle. Pendant que le soldat s'efforce pour se faire jour au travers de ces tourbillons de vents et de frimas, les flocons de neige, poussés par la tempête, s'amoncellent et s'arrêtent dans toutes les cavités; leur surface cache des profondeurs inconnues qui s'ouvrent perfidement sous nos pas. Là, le soldat s'engouffre, et les plus faibles s'abandonnant y restent ensevelis.

"Ceux qui suivent se détournent, mais la tourmente leur fouette au visage la neige du ciel et celle qu'elle enlève à la terre; elle semble vouloir avec acharnement s'opooser à leur marche. L'hiver moscovite, sous cette

nouvelle forme, les attaque de toutes parts : il pénètre au travers de leurs légers vêtements et de leur chaussure déchirée. Leurs habits mouillés se gèlent sur eux ; cette enveloppe de glace saisit leur corps et raidit tous leurs membres. Un vent aigre et violent coupe leur respiration ; il s'en empare au moment où ils l'exhalent et en forme des glaçons qui pendent par leur barbe autour de leur bouche.

" Les malheureux se traînent encore, en grelottant, jusqu'à ce que la neige, qui s'attache sous leurs pieds en forme de pierre, quelques débris, une branche, ou le corps de l'un de leurs compagnons, les fasse trébucher et tomber. Là, ils gémissent en vain ; bientôt la neige les couvre ; de légères éminences les font reconnaître : voilà leur sépulture ! La route est toute parsemée de ces ondulations, comme un champ funéraire : les plus intrépides ou les plus indifférents s'affectent ; ils passent rapidement en détournant leurs regards. Mais devant eux, autour d'eux, tout est neige ; leur vue se perd dans cette immense et triste uniformité ; l'imagination s'étonne : c'est comme un grand linceuil dont la nature enveloppe l'armée ! Les seuls objets qui s'en détachent, ce sont de sombres sapins, des arbres de tombeaux, avec leur funèbre verdure, et la gigantesque immobilité de leurs noires tiges, et leur grande tristesse qui complète cet aspect désolé d'un deuil général, d'une nature sauvage, et d'une armée mourante au milieu d'une nature morte.

" Tout, jusqu'à leurs armes, se tourna alors contre eux-mêmes. Elles parurent à leurs bras engourdis un poids insupportable. Dans les chutes fréquentes qu'ils fesaient, elles s'échappaient de leurs mains, elles se brisaient ou se perdaient dans la neige. S'ils se rele-

vaient, c'était sans elles ; car ils ne les jetèrent point la faim et le froid les leur arrachèrent. Les doigts de beaucoup d'autres gelèrent sur le fusil qu'ils tenaient encore, et qui leur ôtait le mouvement nécessaire pour y entretenir un reste de chaleur et de vie.

“ Bientôt l'on rencontra une foule d'hommes de tous les corps, tantôt isolés, tantôt par troupes. Ils n'avaient point déserté lâchement leurs drapeaux, c'était le froid, l'inanition qui les avait détachés de leurs colonnes. Dans cette lutte générale et individuelle, ils s'étaient séparés les uns des autres, et les voilà désarmés, vaincus, sans défense, sans chefs, n'obéissant qu'à l'intérêt pressant de leur conservation.

“ La plupart, attirés par la vue de quelques sentiers latéraux, se dispersent dans les champs avec l'espoir d'y trouver du pain et un abri pour la nuit qui s'approche ; mais, dans leur premier passage, tout a été dévasté sur une largeur de sept à huit lieues ; ils ne rencontrent que des Cosaques et une population armée qui les entourent, les blessent, les dépouillent, et les laissent, avec des rires féroces, expirer tout nus sur la neige. Ces peuples, côtoient l'armée sur ses deux flancs, à la faveur des bois. Tous ceux qu'ils n'ont point achevés avec leurs piques et leurs haches, ils les ramènent sur la fatale et dévorante grand' route.

“ La nuit arrive alors, une nuit de seize heures ! Mais, sur cette neige qui couvre tout, on ne sait où s'arrêter, où s'asseoir, où se reposer, où trouver quelques racines pour se nourrir, et des bois secs pour allumer les feux ! Cependant, la fatigue, l'obscurité, des ordres répétés arrêtent ceux que leurs forces morales et physiques et les efforts des chefs ont maintenus ensemble. On cherche à s'établir ; mais la tempête, toujours ac-

tive, disperse les premiers apprêts des bivouacs. Les sapins, tout chargés de frimas, résistent obstinément aux flammes ; leur neige, celle du ciel, dont les flocons se succèdent avec acharnement, celle de la terre, qui se fond sous les efforts des soldats et par l'effet des premiers feux, éteignent ces feux, les forces et les courages.

" Lorsqu'enfin la flamme l'emportant s'élève, autour d'elle les officiers et les soldats apprêtent leurs tristes repas : c'étaient des lambeaux maigres et sanglants de chair, arrachés à des chevaux abattus, et, pour bien peu, quelques cuillerées de farine de seigle, délayée dans de l'eau de neige. Le lendemain, des rangées circulaires de soldats étendus raides morts, marquèrent les bivouacs ; les alentours étaient jonchés des corps de plusieurs milliers de chevaux."

Depuis ce jour, on commença à moins compter les uns sur les autres. Dès lors, à chaque bivouac, à tous les mauvais passages, à tout instant, il se détacha des troupes encore organisées quelque portion qui tomba dans le désordre. Il y en eut pourtant qui résistèrent à cette grande contagion d'indiscipline et de découragement. Ce furent les officiers, les sous-officiers et des soldats tenaces. Ceux-là furent des hommes extraordinaires : ils s'encourageaient en répétant le nom de Smolensk, dont ils se sentaient approcher, et où tout leur avait été promis.

Ce fut ainsi que, depuis ce déluge de neige et le redoublement de froid qu'il annonçait, chacun, chef comme soldat, conserva ou perdit sa force d'esprit, suivant son caractère, son âge et son tempérament.

De Gjatz à Mikalewska, village entre Dorogobouje et Smolensk, il n'arriva rien de remarquable dans la

colonne impériale, si ce n'est qu'il fallut jeter dans le lac de Semlewo les dépouilles de Moscou ; des canons, des armures gothiques, ornements du Kremlin, et la croix du grand Yvan, y furent noyés : trophées, gloire, tous ces biens auxquels on avait tout sacrifié, devenaient à charge : il ne s'agissait plus d'embellir, d'orner sa vie, mais de la sauver. Dans ce grand naufrage, l'armée, comme un grand vaisseau battu par la plus horrible des tempêtes, jetait sans hésiter à cette mer de neige et de glace tout ce qui pouvait appesantir ou retarder sa marche.

Napoléon apprit alors la conspiration de Mallet; mais il apprit en même temps le crime et le châtiment.*

Les ruisseaux que l'on avait à peine remarqués en

* Mallet, dans une maison d'arrêt, où il était depuis long-temps détenu, forma le projet de renverser le gouvernement impérial. Il avait fabriqué des Sénatus-Consultes, au moyen desquels il espérait former un nouveau gouvernement, en déclarant que Napoléon était mort. Le 23 Octobre, 1812, à trois heures du matin, il revêtit son uniforme de général et se rendit à la Force : il fit demander le général Lahorry, qui y était détenu, et lui dit: "Le Sénat vous rend votre épée et vous nomme Ministre de la police" puis il le conduisit au ministère et l'installa. Il signifia au ministre Rovigo qu'il était destitué par le Sénat et le conduisit en prison. Il se rendit ensuite à la Préfecture ordonna de préparer un local pour l'installation du Gouvernement Provisoire. Le colonel d'une légion arriva alors devant l'hôtel de la Préfecture avec douze cents hommes, et reçut les ordres de Mallet, qui destitua sur le champ le Préfet de Police Pasquier. Mallet se rendit ensuite chez le général Hullin, ne le trouvant pas disposé à lui obéir, il lui tira un coup de pistolet à la tête ; mais ne le tua pas. Il courut ensuite chez Doucet Commandant de la place et lui annonça sa destitution au nom du Sénat. Doucet croyant remarquer en Mallet de l'hésitation et de l'embarras, sauta sur lui et l'arrêta. Une commission militaire le condamna à mort, lui et quatorze officiers, qui n'étaient point dans la conspiration ; mais qui lui avaient obéi. Mallet dit à ses juges. "Je n'ai pas réussi, je dois mourir ; autrement on m'élèverait une statue, et l'on me prodiguerait des éloges comme on a fait à Buonaparte après la journée de Saint-Cloud. Je vous prédis que vous ne crierez pas longtemps Vive Napoléon. Cet homme perd la France."

été, étaient alors devenus des torrents, de grands obstacles, devant lesquels s'arrêtait tout ce qu'on avait conservé ! C'était un singulier aspect que celui des richesses de Paris et de Moscou éparses et dédaignées sur la neige.

La plupart des artilleurs désespérés enclouaient leurs pièces et dispersaient leur poudre. D'autres en établissaient des traînées, qu'ils poussaient jusque sous des caissons arrêtés au loin en arrière des bagages. Ils attendaient que les Cosaques les plus avides fussent accourus, et quand ils les voyaient en grand nombre, ils jetaient la flamme d'un bivouac sur cette poudre. Le feu courait, en un instant il atteignait son but; les caissons sautaient, les obus éclataient, et ceux des Cosaques qui n'étaient pas détruits se dispersaient d'épouvante.

Cependant soldats, administrateurs, femmes et enfants, malades et blessés, poussés par les boulets ennemis, se pressaient sur la rive des torrents. Mais, à la vue des eaux grossies, des glaçons massifs et tranchants, et de la nécessité d'augmenter, en se plongeant dans ces flots glacés, le supplice d'un froid déjà intolérable, tous hésitaient !

Alors un chef donnait l'exemple, il s'élançait le premier; puis les soldats s'ébranlaient, et la foule suivait. Il restait les plus faibles, les moins déterminés, ou les plus avares. Ceux qui ne surent point rompre avec leur butin et quitter la fortune qui les quittait, ceux-là furent surpris dans leur hésitation. Le lendemain, on voyait de sauvages Cosaques, au milieu de tant de richesses, être encore avides des vêtements sales et déchirés de ces malheureux devenus leurs prisonniers ; ils les dépouillaient, les réunissaient en-

suite en troupeaux, puis les fesaient marcher nus sur la neige, à grands coups du bois de leurs lances.

Pénétrés des eaux des torrents, sans vivres, sans abri, il fallait passer la nuit sur la neige. Apercevait-on un village, on allait en arracher tout, portes, fenêtres, et jusqu'à la charpente des toits, il n'y avait plus d'asile respecté : soldats, officiers, généraux et rois avaient les mêmes maux à souffrir. Quand au bruit des gémissements de ceux restés en arrière, et des imprécations de ceux qui achevaient de franchir un obstacle, ou qui du haut des berges roulaient et se perdaient dans les glaçons, on avait allumé des feux, on voyait arriver des hommes la figure sillonnée par un rire déchirant : poussant des cris convulsifs, et exprimant ainsi une joie délirante causée par l'aspect du feu. On en vit beaucoup, qui sans paraître comprendre le danger, se jetèrent sur les brasiers où ils furent . . . . . . On en vit qui portèrent à leurs bouches . . . . . mais il est des malheurs si grands, qu'on ne saurait essayer de les décrire. Puisse le récit de la terrible campagne de 1812 être tracé par une plume de feu, et devenir la leçon des rois ! Puissent les nations ne combattre désormais que pour l'intégrité de leur territoire et l'égalité devant la loi ! Et si jamais le génie des conquêtes reparaïssait, puisse le génie du commerce, le contenir, le forcer à s'arrêter devant l'union des peuples.

À Smolensk, on ne trouva que le désordre et des ruines : alors les plus courageux furent abattus.

Napoléon se vit séparé du maréchal Ney par les Russes. En vain il combattit, en vain il retourna sur ses pas ; on le vit alors, se laisser dépasser par toute sa colonne, s'avançant lentement, à pied, un bâton à

la main, se retournant sans cesse du côté où il espérait voir venir son compagnon d'armes. Enfin, à Krasnoé, l'espoir de revoir Ney perdu, entouré d'ennemis, son armée anéantie et réduite à un corps de colonels, d'officiers, de généraux redevenus soldats pour le garder, et se pressant autour de leur empereur dont ils reçurent le nom de Bataillon Sacré : on le vit se coucher sur la neige : et là, résigné, calme, acceptant son malheur, regardant tour à tour la plaine et ses ennemis ; il traça le plan de sa retraite qu'il effectua jusqu'à la Bérézina ; où Ney, après des fatigues inouies et les plus beaux faits-d'armes le rejoignit.

Dans cette retraite nul corps d'armée ne se rendit. Quand un régiment se voyait entouré et sommé de se rendre, il marchait sans répondre. Si les Russes lançaient leur mitraille à bout portant, ceux qui ne tombaient pas, continuaient leur route sans parler.

CHAPITRE XX.

La Bérézina.—Départ de Napoléon.—Murat.—Eugène.

Tremble, je vois pâlir ton étoile éclipsée.
La force est sans appui, du jour qu'elle est sans frein.
Adieu ! ton règne expire et ta gloire est passée !

CASIMIR DELAVIGNE.

AVANT d'arriver sur les bords de la Bérézina, l'ombre de la Grande-Armée avait rencontré le corps du maréchal Victor qui forma dès lors l'arrière-garde. Par des manœuvres habiles, le 26 et le 27 Novembre, Napoléon fit jeter un pont : mais tout le monde voulant passer à la fois, il y eut un désordre affreux. Il avait dégelé ; puis le froid avait recommencé et la terre

était encore couverte de neige, en sorte que cet amas d'hommes de femmes et de chevaux assemblés, formait une masse noire qui servait de but aux Cosaques pour diriger leurs boulets. À mesure que les Russes s'avançaient, on accélérait le passage, et l'encombrement augmentait. Il est pénible d'avoir à rapporter que des hommes égarés, se frayèrent un chemin de sang avec leurs armes : enfin le pont rompit, les infortunés qui n'avaient point atteint l'autre rive roulèrent avec les glaçons du fleuve qu'ils teignirent de leur sang. La division Partonneaux, qui formait l'extrême arrière-garde, se crut sacrifiée au salut de ceux qui l'avaient précédée, elle se résigna. Le général et ses soldats ne pensèrent plus qu'à vendre chèrement leur vie : mais s'étant égarés pendant la nuit, ils se trouvèrent entre le feu des Russes et un précipice ; ils mirent bas les armes.

Le 28, Napoléon livra bataille aux armées russes de la Dwina et de Volhynie qui lui barraient les routes : il les défit complètement, leur tua quatre à cinq mille hommes, leur fit sept mille prisonniers, et leur prit six canons et deux drapeaux. Dans cette bataille, les cuirassiers français enfoncèrent six carrés d'infanterie russe. Le lendemain 29, l'armée française occupa d'abord le champ de bataille, puis se dirigea sur Wilna. Le 3 Décembre, Napoléon eut son quartier-général à Molodetchno où l'armée reçut ses premiers convois de Wilna.

Le 5 Décembre, à Smirgono, après avoir fait brûler tous les papiers qui, s'ils eussent été pris, eussent pu être de quelque utilité aux Russes, Napoléon quitta ses braves qui tous désiraient de le voir partir, persuadés que ses efforts à Paris leur seraient plus utiles que sa présence à l'armée.

Sur un seul traîneau, l'Empereur des Français commença son voyage, pendant lequel il prit le nom du Duc de Vicence qui l'accompagnait. Il passa par Varsovie, où il s'arrêta quelques heures ; le 14 il arriva à Dresde, où il vit le roi de Saxe : il ne quitta son traîneau qu'à Erfurth, et arriva à Paris le 18 Décembre, à onze heures du soir, un jour après le vingt-neuvième bulletin qui portait la nouvelle des désastres de la retraite ; ce qui fit dire à quelques personnes que Napoléon n'avait point partagé les souffrances de son armée.

Napoléon quitta ses soldats sans avoir eu à s'en plaindre un seul instant. Tous le respectèrent et se dévouèrent à lui pendant cette malheureuse retraite. Beaucoup moururent sous ses yeux ; mais aucun d'eux, en mourant, ne poussa de plainte qui pût lui causer de la peine ou ajouter à ses souffrances.

L'armée arriva enfin à Wilna ; où après une attente de dix heures, causée par la confusion et par la surprise ; dix heures pendant lesquelles il périt encore beaucoup de monde, les malheureux échappés a l'incendie de Moscou, aux frimas de la Moscovie et à la cruauté des Cosaques, se virent enfin logés dans les maisons d'une ville habitée.

Murat avait été chargé du commandement de l'armée ; mais ayant reçu de Naples une lettre qui l'agita, au point qu'en une heure sont teint changea et devint jaune, il quitta son état major sans avertir aucun des généraux et retourna dans ses États. Le Prince Eugène prit alors le commandement. Murat se joignit à la coalition contre Napoléon, son protecteur, son frère d'armes, et son Empereur !

Tout ce qu'il avait été possible de faire, la Grande-

Armée l'avait fait en Russie ; mais on avait dépassé toutes les bornes ; comptant sur Moscou, on avait oublié les dangers de l'hiver ; dont les Russes, eux-mêmes, souffrirent beaucoup, ce dont on se convaincra en jetant les yeux sur les rapports officiels où se trouve l'énumération des pertes d'hommes causées par les froids de 1812.

Au 1er Janvier 1813, on comptait plus de cent mille français prisonniers de guerre en Russie.

On ne fit point le dénombrement des hommes morts dans les hôpitaux. Dans les environs de Moscou, de Kalouga, de Smolensk et de Wilna, les autorités firent brûler, pendant l'hiver de 1812, les restes de deux cent quarante-trois mille six cent douze hommes, et de cent vingt-trois mille cent trente-deux chevaux. Les gouverneurs avaient déjà fait brûler un grand nombre de morts, avant que l'ordre arrivât d'en faire le dénombrement. On évalue à trois cent cinquante mille, le nombre des cadavres livrés aux flammes. On voit donc, que les Russes aussi ont fait de bien grandes pertes pendant ce rude hiver.

CHAPITRE XXI.

Armée Française.— Lutzen.— Bessières.—Dresden.—Eugène.—Wurtchen. —Décret.—Bautzen.—Armistice.—Congrès de Prague.

Aussitôt arrivé à Paris, Napoléon s'occupa de reformer une armée ; jamais, même dans sa jeunesse, il n'avait montré plus d'activité. Dans le cours des trois mois qu'il passa dans sa capitale, il fit tant d'efforts, il se montra si vigilant, que la France espérant encore en lui, parut décidée à le seconder.

Pendant ce temps Eugène, rassemblait tous les débris de la Grande-Armée dont il forma un excellent corps, prêt à combattre de nouveau et à montrer l'exemple aux nouvelles levées que Napoléon allait amener de France.

Le 30 Mars, l'Empereur des Français conféra la régence à Marie-Louise, et partit pour commencer une nouvelle campagne.

Nul doute que si Napoléon n'eût eu contre lui que la Russie, il l'eût vaincue; il est même probable qu'il eût vaincu la Russie et la Prusse réunies: mais les défections se succédèrent si rapidement, il fut si souvent forcé de changer ses plans de campagne, que sa ruine devint en quelque sorte inévitable.

Des écrivains ont crié à la trahison; ils ont accusé les Prussiens, les Autrichiens et la Confédération Germanique d'avoir manqué de foi envers leur allié: ce fut une erreur. Napoléon n'eut jamais d'alliés, ainsi ils ne l'ont pu tromper. Les Autrichiens, les Prussiens et quelques autres peuples, suivirent Napoléon dans son expédition de Russie; mais ils n'agirent point. Quand ils virent les Français accablés de malheurs, leur joie fut ouverte, franche; ils ne firent rien pour soulager les souffrances de la Grande-Armée. Ils suivaient Napoléon, parce que leurs pays avaient trop souffert pour qu'ils osassent alors résister aux désirs du chef de la France; mais ils ne perdirent point de vue un seul instant leur besoin de se venger, de reprendre chacun leur rang comme peuple, et d'obtenir des indemnités pour les maux extrêmes que l'Allemagne avait endurés.

Aussitôt après les désastres de Moscou, la Prusse déclara franchement la guerre à la France, et dans ses

intérêts elle avait raison : elle ne devait à la France aucun service, et la France n'avait alors à offrir à l'Allemagne aucun avantage qui pût porter cette immense contrée à se laisser occuper militairement par les Russes. Par mesure de prudence même, afin de ne point ajouter aux malheurs des Allemands et aux ravages de l'Allemagne ; lors même que les souverains vaincus par Napoléon lui eussent été sincèrement dévoués, il était de leur devoir de ménager la Russie. Toutefois, il n'en était point de l'Autriche comme de la Prusse. Un mariage unissait Napoléon à l'empereur François : aussi les Autrichiens se conduisirent-ils, d'abord avec ménagement. Ils reculèrent devant les Russes, il est vrai ; mais en reculant, ils couvrirent les Français auxquels ils laissèrent toujours l'avance de deux ou trois marches : de plus ils ne reculèrent que devant des forces qu'il eût été inutile d'essayer d'arrêter ; car toute la Russie était armée et s'avançait contre la France. Plus tard, quand l'empereur François se déclara ouvertement contre les Français, ce ne fut, affirma-t-il, que pour hâter la paix ; il écrivit même à son gendre, et lui dit : " Je ne vois qu'un seul moyen de vous amener à des conditions raisonnables, c'est de vous montrer tous vos ennemis, plus vous en aurez plus vous sentirez la nécessité de traiter sur des bases d'équité."

Peut-être toutes ces puissances réunies n'eussent-elles point encore abattu l'Empereur des Français, si on ne lui eût point cherché des ennemis jusque dans son cœur.

Bernadotte, pour rester roi, avait abandonné la France ; pour agrandir ses états il prit, le 3 Mars 1813, l'engagement de faire marcher trente mille Sué-

dois contre elle. L'Angleterre, pour prix de cette infamie, lui donna ce qu'une autre infamie avait arraché à la France; elle lui donna la Guadeloupe, et un subside de vingt-quatre millions de francs.

Bernadotte, ainsi encouragé, sûr de sa couronne, et peut-être voyant déjà dans l'avenir une couronne plus belle encore, s'avança pour aller tremper ses mains dans le sang de ses frères. Il développa aux alliés toutes les ressources de la tactique de Napoléon, sous lequel il avait commandé et combattu dans les brillantes campagnes du Général Bonaparte. Par ses conseils, Moreau avait été demandé. Moreau arriva, il donna aussi tous les renseignements qu'il put contre Napoléon: "Avec des masses," dit-il, "vous l'accablerez: ne lui livrez point de grandes batailles, forcez-le à diviser ses forces:" Il ne s'en tint point aux avis, il se revêtit de l'uniforme russe et commanda des troupes moscovites contre la France.

L'armée que Napoléon eut à opposer à toutes les forces de la Russie et de la Prusse, qui arma jusqu'à ses *Landvehrs*, se composait au commencement de 1813 de deux cent cinquante mille hommes, dont cinquante mille étaient Saxons, Westphaliens, Bavarois, Wurtembergeois, Badois, Hessois ou Bergeois, troupes naturellement mal disposées, et qui firent plus de mal que de bien. Les Français avaient six ponts sur l'Elbe: un à Dresde, un à Meissen, un à Torgau, un à Wittemberg, un à Magdebourg, un à Hambourg.

Le 2 Mai, Napoléon ouvrit la campagne par la bataille de Lutzen, où il remporta une victoire mémorable. L'armée française, armée toute nouvelle et sans cavalerie, marcha avec fermeté contre les vieilles troupes

russes et prussiennes. Dans ce combat quatre-vingt-un mille fantassins français et quatre mille cavaliers repoussèrent leurs ennemis au nombre de cent sept mille dont vingt mille de cavalerie. L'empereur de Russie et le roi de Prusse étaient à la bataille avec leurs célèbres gardes que les jeunes conscrits de France enfoncèrent. Les Russes et les Prussiens perdirent vingt mille hommes, les Français douze mille. Faute de cavalerie, Napoléon ne put recueillir les fruits habituels des victoires. Ce fut à Lutzen que mourut le brave Bessières, duc d'Istrie. Le roi de Saxe lui fit élever un monument, à l'endroit même où il fut frappé, non loin du tombeau de Gustave-Adolphe.

Dix jours après la victoire de Lutzen, Napoléon ramena le roi de Saxe dans Dresde sa capitale.

Ce fut à Dresde que le Prince Eugène fit ses adieux à Napoléon, qui l'envoya à Milan.

Le 20 et le 21 Mai, les alliés avaient pris positions sur ce terrain, rendu célèbre par les campagnes du grand Frédéric, et s'y étaient retranchés.

Napoléon les attaqua et les força à se retirer précipitamment. Dans les deux journées de Wurtchen et de Bautzen, les alliés perdirent de dix-neuf à vingt mille hommes, les Français de dix à onze mille. Ces derniers suivirent leurs ennemis à travers la Lusace et la Silésie. Déjà un des corps d'armée était aux portes de Berlin ; Napoléon avait établi son quartier-général à Breslau ; Hambourg avait été repris. Alors on parla de paix. On conclut un armistice. Metternich proposa le congrès de Prague : il fut accepté.

Napoléon avait rétabli la magie de son nom comme homme de guerre : « L'hiver seul, » disaient ses soldats, « a vaincu le petit caporal. » On espéra la paix. C'eût

été une paix glorieuse.. Napoléon parut au comble de la joie, d'avoir sauvé l'honneur...puis il rêva de nouveau le Grand-Empire. Sur le champ de bataille de Wurtchen il rendit le décret suivant : " Il sera élevé sur le Mont-Cénis un monument. Sur la face de ce monument, qui regardera Paris, seront inscrits les noms de tous nos cantons des départements en-deçà des Alpes. Sur la face qui regardera Milan, seront inscrits les noms de tous nos cantons des départements au-delà des Alpes et de notre royaume d'Italie. À l'endroit le plus apparent du monument, l'inscription suivante sera gravée :

" L'empereur Napoléon, sur le champ de bataille de Wurtchen, a ordonné l'érection de ce monument, comme un témoignage de sa reconnaissance envers ses peuples de France et d'Italie, et pour transmettre à la postérité la plus reculée le souvenir de cette époque célèbre, où, en trois mois, douze cent mille hommes ont couru aux armes pour assurer l'intégrité du territoire de l'empire et de ses alliés."

" Vingt-cinq millions sont consacrés à l'érection de ce monument."

CHAPITRE XXII.

Autriche.—Hostilités.—Dresde.—Moreau.—Berlin.--Bohême.—Dannemarck.—Bavière.—Wurtemberg.

Au congrès de Prague, Metternich demanda les provinces Illyriennes et une frontière sur le royaume d'Italie, le Grand Duché de Varsovie, la renonciation de Napoléon au protectorat de la Confédération du Rhin, à la médiation de la Confédération Suisse, et à la possession de la trente-deuxième division militaire et

des départements de la Hollande. Napoléon ne put se résoudre à tant de sacrifices ; cependant il fit de grandes concessions et transmit ses offres à l'empereur d'Autriche par le comte de Bubna, qui résidait à Dresde: mais lorsque le comte arriva à Prague, le terme fixé pour la durée de l'armistice était expiré depuis quelques heures. Les alliés avaient mis le temps à profit, ils avaient reçu des excellentes manufactures de l'Angleterre des armes et des poudres, qu'ils avaient payées avec l'or du gouvernement anglais ; ils avaient promis des constitutions et la liberté à leurs peuples esclaves : ces peuples trompés se levèrent en masse contre la France. Ce fut alors que l'Autriche se déclara aussi contre Napoléon. La guerre recommença.

Les Français avaient une armée de trois cent mille hommes dont quarante mille de cavalerie. Ils occupaient le cœur de la Saxe, sur la rive droite de l'Elbe. Les alliés avaient cinq cent mille hommes, dont cent mille de cavalerie.

Le 26 Août, un coup de canon tiré par la garde impériale annonça la bataille de Dresde. Un des premiers boulets enleva les deux jambes du général Moreau, au moment où il venait de quitter l'Empereur de Russie. On le transporta en Bohême, où il mourut le 2 Septembre, après avoir souffert horriblement pendant sept jours. Les alliés lui firent élever un monument sur lequel on lisait ce mot HÉROS : un voyageur français l'y effaça, et y substitua celui de TRAÎTRE, que personne n'a effacé.

À Dresde soixante-cinq mille français se trouvaient aux prises avec cent quatre-vingt mille alliés, pendant que Napoléon s'attachait sur les pas de Blucher ; mais aussitôt qu'il apprit le danger de son corps d'armée

de Dresde, l'Empereur des Français y courut avec trente-cinq mille hommes de renfort. Le lendemain les alliés recommencèrent l'attaque de Dresde et furent repoussés. Dans ces deux journées, Alexandre vit périr quarante mille hommes de ses armées; et le 28, l'Autriche envoya des paroles de paix, qu'elle retira bientôt, en voyant changer la fortune. En effet, dès lors, Napoléon ne compta plus que des désastres.

L'armée de Silésie éprouva une perte de vingt cinq mille hommes, dans un engagement contre Blucher. L'armée de Berlin fut battue par Bernadotte. Presque tout le corps du général Vandamme succomba sous le refoulement de l'armée alliée qui se retirait de Dresde. À tous ces revers vint se joindre une forte indisposition de Napoléon, qui ajouta au découragement de son armée.

Cependant le Dannemarck fit un traité d'alliance offensive et défensive avec la France et envoya un contingent: ce qui encouragea Napoléon dans son projet de passer l'Elbe à Wittemberg, et de marcher sur Berlin. Plusieurs corps étaient déjà arrivés à Wittemberg, et les ponts des alliés avaient été détruits, lorsqu'on apprit la défection des Bavarois et des Wurtembergeois qui allèrent grossir de leurs contingents les armées des puissances coalisées: et Napoléon dut prévoir que bientôt cent mille hommes cerneraient Mayence.

CHAPITRE XXIII.

Nouveau plan de Campagne de Napoléon.—Leipsick.—Saxe.—Retraite.—Poniatowsky.—Hanau.—Réflexions de Napoléon.—Situation.

L'EMPEREUR des Français changea son plan de campagne, il se concentra autant qu'il put, et les armées se rencontrèrent sur le champ de bataille de Leipsick.

Dans la nuit du 15 au 16 Octobre, l'armée française vit s'élever dans les airs d'immenses fusées lancées par les alliés; c'était un signal annonçant la réunion de toutes les armées coalisées et la bataille du lendemain.

Les Français comptaient dans leurs rangs cent cinquante sept mille combattants, soutenus par six cent pièces d'artillerie; les alliés, trois cent cinquante mille baïonnettes et mille canons, cependant ils acceptèrent le combat: ils résistèrent pendant toute la journée du 16, et couchèrent sur le champ de bataille: si comme Napoléon l'espérait le corps d'armée de Dresde fut venu prendre part à l'affaire, ils eussent remporté une victoire signalée.

Le 18, les alliés, avec un immense renfort, renouvelèrent le combat. Les Français fesaient des efforts inouis pour s'assurer la victoire; lorsque l'armée Saxonne, qui occupait une des positions les plus importantes de la ligne, passa aux alliés avec une batterie de soixante pièces de canons qu'elle tourna aussitôt contre les Français. Napoléon irrité, se mit à la tête de sa garde, se jeta sur les Saxons et sur les Suédois et les chassa de leurs positions. À l'aspect de cette charge, les alliés firent un mouvement rétrograde sur toute la ligne, et établirent leurs bivouacs, laissant encore le champ de bataille aux Français.

Cependant ces derniers battirent en retraite. Voici les explications que Napoléon donna à ce sujet.

" Ces deux terribles journées, que l'histoire appellera des journées de géants, avaient coûté aux alliés cent cinquante mille hommes de leurs meilleures troupes, dont cinquante mille tués sur le champ de bataille. Il n'y avait nulle parité avec la perte des Français, qui ne s'élevait pas à cinquante mille hommes. L'immense

différence des forces avait donc considérablement décru, et une troisième bataille se présentait avec des chances beaucoup plus favorables; mais l'armée française se trouvait à bout de ses munitions, ses parcs n'offraient plus que seize mille coups; on en avait tiré deux cent vingt mille dans les deux batailles. Il fallut de nécessité ordonner la retraite."

On se retira dans la nuit pour aller se placer derrière l'Elster; mais les alliés s'en aperçurent; ils suivirent les Français et pénétrèrent avec eux dans Leipsick: on se battit dans les rues; mais la garde du seul pont sur l'Elster par lequel l'armée se retirait ayant été confiée à un chef timide, il le fit sauter trop tôt; ce qui fut cause que l'armée française fit des pertes considérables.

Le Prince Poniatowsky fut noyé en voulant traverser la rivière avec son cheval.

L'armée française repassa la Saale à Weissenfeld; elle devait s'y rallier; lorsque Napoléon apprenant que l'armée austro-bavaroise était arrivée à grandes journées sur le Mein, résolut de marcher à elle. Le 30 Octobre, il la rencontra rangée en bataille en avant de Hanau, interceptant le chemin de Francfort: il lui livra bataille, la renversa; puis continua sa retraite derrière le Rhin, que les Français repassèrent le 2 Novembre.

Voici les réflexions de Napoléon sur les opérations militaires de Leipsick, telles qu'il les a dictées.

"Cette mémorable campagne sera le triomphe du courage inné dans la jeunesse française; celui de l'intrigue et de l'astuce dans la diplomatie anglaise; celui de l'esprit chez les Russes; celui de l'impudeur dans le cabinet autrichien. Elle marquera l'époque de la désorganisation des sociétés politiques, celle de la

grande séparation des peuples avec leurs souverains; enfin, la flétrissure des premières vertus militaires, la fidélité, la loyauté, l'honneur. On aura beau écrire, commenter, mentir, supposer, il faudra toujours en arriver à ce hideux et triste résultat; et le temps en déroulera la vérité et les conséquences.

Toutefois, au milieu de tant d'infamies, jamais ne se trouvèrent plus de vertus. Au fond, les infamies demeurent étrangères aux rois, aux soldats, et aux peuples; elles furent l'ouvrage de quelques intrigants à épée, de quelques casse-cou politiques, qui, sous le spécieux prétexte de secouer le joug de l'étranger, et de reprendre l'indépendance nationale, n'ont, au fait, que vendu et livré sciemment leurs maîtres particuliers à des cabinets rivaux et convoiteurs. Les vrais résultats ne se sont pas fait long-temps attendre: le roi de Saxe, le plus honnête homme qui ait jamais tenu un sceptre, a été dépouillé de la moitié de ses provinces; le roi de Danemark, si fidèle à tous ses engagements, a été privé d'une de ses couronnes, et le roi de Bavière s'est vu forcé à des restitutions bien précieuses. Qu'importait aux traîtres? Ils tenaient leurs récompenses; les cœurs les plus droits, les âmes les plus innocentes reçurent les châtiments. Pour comble de douleur, c'est un Français, un homme à qui le sang français a procuré une couronne, un nourrisson de la France, qui a porté le coup de grâce à sa patrie!"

Napoléon ne se dissimulait plus l'imminense du danger; il voyait clairement arriver l'heure décisive: il se trouvait placé entre les coalisés qui menaçaient l'Empire, et l'esprit intérieur qui semblait s'associer avec eux. En France la fatigue et le découragement se fesait fortement sentir. Les grands généraux, pour

la plupart, ne voulant plus de guerre la conduisaient avec mollesse: Talleyrand nomma cette époque le commencement de la fin, et refusa de se rendre auprès des rois alliés, pour traiter de la paix, mettant à ses services une condition à laquelle Napoléon ne crut pas devoir consentir.

CHAPITRE XXIV.

Conférences.— Francfort. — Corps-Législatif. — Régence. — Murat. — Wellington.—Le Duc d'Angoulême.—Monsieur.—Décret de Troye.

En 1814, lorsqu'après vingt-cinq ans de combats, le territoire de la France fut enfin ouvert aux alliés, ils établirent des conférences à Francfort. Le but fut évidemment de priver Napoléon du secours de la nation; les souverains coalisés, ayant primitivement décidé entre eux de ne point traiter avec l'Empereur des Français. Les bases préliminaires étaient, que la France resterait entière dans ses limites naturelles; mais en même temps, on refusait d'admettre le plénipotentiaire Français, et on indiquait Châtillon-sur-Seine pour le lieu de la réunion d'un nouveau congrès.

Napoléon fit mettre les pièces relatives aux négociations sous les yeux du Corps-Législatif. Ce corps, jadis muet, eut tout à coup une fièvre de libéralisme; il fit à Napoléon une réponse hautaine et demanda une constitution. Ces hommes parurent ne point sentir que pour se faire des constitutions, il faut d'abord se mettre en état de se constituer: il n'y a rien de plus ridicule qu'une assemblée de législateurs pensant à donner des chartes à un pays envahi de tous côtés. On fit la même faute en 1815, on délibérait sur les lois à donner à la France, quand la France n'était plus à elle-même: la discussion finit à la pointe des baïonnettes de Blu-

cher. Il fallait en 1814, comme en 1815, arrêter les alliés, faire la paix avec eux, les indemniser pour tout ce qu'ils avaient souffert, puis choisir un chef et lui dire: "Vous règnerez s'il vous convient que les Français jouissent de telle et telle liberté: car ils ne veulent donner la couronne à un roi qu'à ces conditions." Voici à peu près, en quels termes Napoléon répondit à la commission du Corps-Législatif.

"J'ai supprimé l'impression de votre adresse; elle était incendiaire. Les onze douzième du Corps-Législatif sont composés de bons citoyens, je les reconnais, et je saurai avoir des égards pour eux; mais un autre douzième renferme des factieux, et votre commission est de ce nombre." Cette commission était composée de M. M. Lainé, Raynouard, Gallois, Maine-de-Biran, et Flaugergues. "Le nommé Lainé est un traître qui correspond avec le prince-régent par l'intermédiaire de De Sèze; je le sais, j'en ai la preuve: les quatre autres sont des factieux......Ce n'est pas dans le moment où l'on doit chasser l'ennemi des frontières que l'on doit exiger de moi un changement dans la constitution; il faut suivre l'exemple de l'Alsace, de la Franche-Comté, et des Vosges. Les habitants s'adressent à moi pour avoir des armes......Je vous ai rassemblés pour avoir des consolations; ce n'est pas que je manque de courage; mais j'espérais que le Corps-Législatif m'en donnerait; au lieu de cela, il m'a trompé; au lieu du bien que j'attendais, il a fait du mal......Vous cherchez dans votre adresse à séparer le souverain de la nation. Moi seul je suis ici le représentant du peuple......Si je voulais vous croire, je céderais à l'ennemi plus qu'il ne me demande. Vous aurez la paix dans trois mois, ou je périrai; c'est ici qu'il faut montrer de l'énergie: *j'irai chercher les*

ennemis, et nous les renverrons. Ce n'est pas au moment ou Huningue est bombardé, Béfort attaqué, qu'il faut se plaindre de la Constitution de l'État, et de l'abus du pouvoir......

"C'est contre moi que les ennemis s'acharnent plus encore que contre les Français; mais, pour celà seul, faut-il qu'il me soit permis de démembrer l'État?

"L'adresse était indigne de moi et du Corps-Législatif; un jour, je la ferai imprimer, mais ce sera pour faire honte au Corps-Législatif.

"En supposant même que j'eusse des torts, vous ne deviez pas me faire des reproches en public; c'est en famille qu'il faut laver son linge sale. Au reste, la France a plus besoin de moi que je n'ai besoin d'elle."

Après cette réponse, l'Empereur se rendit au Conseil-d'Etat, où il s'exprima ainsi: "Vous connaissez, la situation des choses et les dangers de la patrie. J'ai cru, sans y être obligé, devoir en donner une communication intime aux députés du Corps-Législatif. J'ai voulu les associer à leurs intérêts les plus chers; mais ils ont fait de cet acte de ma confiance une arme contre moi; c'est à dire contre la patrie. Au lieu de me seconder de leurs efforts, ils gênent les miens. Notre attitude seule pouvait arrêter l'ennemi; leur conduite l'appelle; au lieu de lui montrer un front d'airain, ils lui découvrent nos blessures. Ils me demandent la paix à grands cris, lorsque le seul moyen pour l'obtenir était de me recommander la guerre: ils se plaignent de moi, ils parlent de leurs griefs; mais quel temps, quel lieu prennent-ils? N'était-ce pas en famille, et non en présence de l'ennemi, qu'ils devaient traiter de pareils objets? Etais-je donc inabordable pour eux? Me suis-je jamais montré incapable de discuter la raison? Toutefois, il faut prendre un

parti : le Corps-Législatif, au lieu de m'aider à sauver la France, concourt à en précipiter la ruine, il trahit ses devoirs ; je remplis les miens, je le dissous !......

"Tel est le décret que je rends ; et si l'on m'assurait qu'il doit, dans la journée, porter le peuple de Paris à venir en masse me massacrer aux Tuileries, je le rendrais encore ; car tel est mon devoir. Quand le peuple Français me confia ses destinées, je considérai les lois qu'il me donnait pour le régir ; si je les eusse crues insuffisantes, je n'aurais pas accepté. Qu'on ne pense pas que je sois un Louis XVI. Qu'on n'attende pas de moi des oscillations journalières. Pour avoir été empereur, je n'ai pas cessé d'être citoyen. Si l'anarchie devait être consacrée de nouveau, j'abdiquerais pour aller, dans la foule, jouir de ma part de la souveraineté, plutôt que de rester à la tête d'un ordre de choses où je ne pourrais que compromettre chacun, sans pouvoir protéger personne. Du reste, ma détermination est conforme à la loi, et si tous aujourd'hui veulent faire leur devoir, je dois être invincible derrière elle, comme devant l'ennemi."

Après avoir fait tous les efforts que l'on devait attendre de son activité, Napoléon conféra une seconde fois la Régence à Marie-Louise ; puis ayant assemblé les officiers de la Garde-Nationale de Paris, il leur dit, en leur présentant l'Impératrice et le Roi de Rome. " Je pars, je vais combattre nos ennemis ; je laisse a votre garde ce que j'ai de plus cher . . . . . Vous m'avez élu, je suis votre ouvrage, c'est à vous de me défendre."

Cependant, Murat, pour conserver son royaume de Naples, s'était mis dans la coalition contre la France. Wellington était entré sur le territoire Français, d'où il avait adressé plusieurs proclamations en faveur des

Bourbons. Le Duc d'Angoulême était à St. Jean-de-Luz, d'où il appelait les soldats de Napoléon, qui n'allèrent pas le trouver. Monsieur, depuis Charles-Dix, était arrivé à Vesoul et fesait des promesses . . . . mais respect aux cheveux blancs et au malheur: Charles-Dix n'appartient pas encore à l'histoire.

Pour opposer quelque chose à toutes ces proclamations Napoléon décréta, "que tout Français prenant du service dans les armées des puissances qui envahissaient l'empire, seraient déclarés traîtres, et jugés comme tels."

CHAPITRE XXV.

Armés.—Campagne de France.

Les alliés mirent pied sur le territoire de la France, le 1er Janvier 1814.

Voici l'état des forces militaires des puissances Coalisées et de la France.

ARMÉE DES ALLIÉS.

	Hommes.
Grande armée alliée.—Schwartzenberg	190,000
Armée de Silésie.—Blucher	160,000
Armé du Nord.—Prince de Suède (Bernadotte)	130,000
Réserve allemande, en formation	80,000
Corps hollandais	12,000
Anglais en Belgique	8,000
Réserve autrichienne	50,000
Russes se formant en Pologne	60,000
Troupes employées au blocus, etc.	100,000
À reporter	790,000

	Hommes.
D'autre part	790,000
Armée autrichienne en Italie.—Bellegarde . .	70,000
Armée des Pyrénées se composant d'Anglais, d'Espagnols, de Portugais, de Siciliens, de Sardes, etc.—Le général Wellington	140,000
Le Roi de Naples (Murat)	30,000
Total	1,030,000

FORCES DE LA FRANCE.

Garnison des places au-delà du Rhin, sur l'Elbe, l'Oder, la Vistule, en Hollande, en Dalmatie .	100,000
Armée des Pyrénées, d'Arragon.—Les Maréchaux Soult, Suchet	90,000
Armée franco-italienne, sur l'Adige.—Le prince Eugène Beauharnais	50,000
Armée du Haut-Rhin.—Les maréchaux Marmont, Victor	38,000
Armée du Bas-Rhin.—Maréchal Macdonald . .	56,000
Armée des Vosges.—Maréchal Ney . . .	12,000
Armée de la Côte-d'Or, Yonne.—Le Maréchal Mortier	12,000
Armée du Rhône.—Maréchal Augereau . .	12,000
Total	370,000

Il faut remarquer ici, que l'armée Française se trouvait privée de celles de ses troupes qui occupaient des places fortes, et il y en avait un bien grand nombre ainsi éparses ; tandis que les alliés pouvaient disposer de toutes leurs masses, auxquelles ils ajoutèrent encore les milices Allemandes (*landwehrs*) ; les troupes irrégulières d'Espagne (*guerillas*) ; et plus de cent mille Cosaques

Les Français avaient donc à combattre près d'un million cinq cent mille hommes : et malgré le courage infatigable des troupes, la bravoure et les talents des généraux, malgré l'ardeur de Napoléon qui se multiplia dans cette campagne mémorable, il fallut succomber.

D'ailleurs, il n'y eut point de bonne foi dans cette guerre : les Français ne savaient plus sur quoi compter. On proposait la paix que l'on ne voulait pas faire : on acceptait des capitulations ; quand les places étaient évacuées ; on ne tenait pas aux conditions stipulées. Les soldats de Napoléon firent leur devoir : mais la nation ne les aida que de sa sympathie.

Toutes les maisons étaient ouvertes pour recevoir les blessés : les chariots des fermiers traînés par quatre chevaux se croisaient sur toutes les routes chargés de ce qu'ils pouvaient contenir ; la France entière n'était qu'une ambulance.

Napoléon eut voulu que le peuple se levât en masse. Le peuple ne le fit point. Pourquoi ? Parce qu'il n'y avait plus d'hommes capables de porter les armes. Ceux même qui avaient payé jusqu'à quinze et vingt mille francs pour se racheter du service de l'armée active ; qui avaient payé trois ou quatre mille francs pour se racheter de la garde nationale mobile ; puis quinze cents ou deux mille francs pour se racheter des gardes départementales, avaient dû s'armer, se monter et s'équiper pour former un corps de tous les hommes riches échappés aux levées, et que l'on nomma La Garde d'Honneur. Tous les hommes de seize à trente-deux ans, célibataires, mariés sans enfants, puis mariés et n'ayant qu'un enfant, avaient été appelés sous les armes pour les grandes guerres d'Allemagne, d'Espagne et de Russie. La Campagne de Saxe et celle de Leipsick s'étaient faites avec des imberbes ; il fallut faire la Campagne de France avec des vétérans, et avec les débris de la vieille et de la jeune garde. La France ne pouvait donc plus aider Napoléon. Les hommes qui étaient restés citoyens avaient tous trop à perdre

pour s'exposer : en mourant ils savaient qu'ils eussent laissé leurs familles dans la misère sur une terre conquise. Tous ces pères de famille, d'ailleurs, étaient obligés à des services militaires, deux ou trois jours par semaine ; car ils fesaient partie de la garde nationale, chacun dans son arrondissement.

Loin donc de blâmer les Français d'avoir laissé pénétrer les étrangers jusque dans le sein de leur capitale, on doit s'étonner qu'ils les aient arrêtes si long-temps. En effet, on ne saurait s'empêcher d'admirer les soldats de Napoléon et le génie du leur chef, quand on jette un coup d'œil sur la carte de France, et qu'on y voit les différents points où ils se portèrent successivement pour livrer des batailles, dans plusieurs desquelles, ils remportèrent des victoires signalées. Ils combattirent à Brienne, à Champ-Aubert, à Montmirail, à Château-Thierry, à Vauchamp, à Montereau, à Craonne, à Rheims, à Saint-Dizier, à Paris et à Toulouse. La campaigne de France coûta aux alliés plus de cent mille hommes ; c'est à dire plus de soldats que les Français ne pouvaient leur en opposer ! Pendant toutes ces batailles, le congrès de Châtillon se tenait ; mais on n'y décidait rien ; car les efforts de l'armée de Napoléon avaient été si grands, que pour un moment, l'empereur crut les alliés perdus sans ressource et retira à son plénipotentiaire la carte blanche qu'il lui avait donnée pour traiter de la paix.

Les masses russes s'avançaient à marches forcées sur Paris ; Napoléon avait poussé les autres corps de l'armée des alliés vers la capitale ; en sorte que ses ennemis se trouvaient sur le terrein que renferment la Marne, l'Oise, la Seine et Paris. Il avait calculé que les Parisiens résisteraient dix jours. Il ne supposait pas que

Talleyrand conseillerait à Marie-Louise de s'enfuir avec son fils, et qu'il donnerait le même avis à Joseph Bonaparte : il supposait encore moins qu'un pareil conseil serait suivi. Il savait que les alliés craignaient la population courageuse de Paris ; il ne pouvait s'imaginer que Talleyrand écrirait à l'Empereur de Russie d'avancer sans rien craindre : ce qui arriva. Il marchait donc sur Fontainebleau, avec cinquante mille hommes d'élite, restes arrachés aux ruines du monde. L'île Saint-Denis, sur la Seine, était occupée par un de ses Maréchaux ; il avait fait sauter tous les ponts sur la Marne et sur l'Oise, après le passage des Alliés, et se proposait de tombersur leurs arrières gardes pendant que leurs colonnes de front seraient engagées sous les buttes Montmartre, aux pieds de Mont-Louis et dans la plaine des Vertus. Peut-être Napoléon ne méritait-il plus de régner, mais les courageuses colonnes qu'il commandaient méritaient qu'on ne les trahît pas et qu'on leur laissât, sous les murs de leur capitale, cette victoire qui les eût consolés de la perte du monde. Mais la Providence en avait décidé autrement. Paris ne résista qu'un jour ! Il fut décidé que l'on tuerait une vingtaine de milliers d'hommes, d'un côté pour ne point paraître avoir acheté Paris, de l'autre, pour pouvoir dire au peuple qu'on ne l'avait pas vendu. Les gros calibres, les canons à vapeur qui fortifiaient Mont-Martre, Saint-Chaumont et la ligne disparurent, on ne sut point pourquoi. Les habitants demandèrent des armes, il y avait des fusils, on donna des piques à ceux qui voulurent absolument s'armer. Les braves élèves de l'école polytechnique se couvrirent de gloire ; mais bientôt ils virent que pour servir des pièces de douze on leur donnait des gargousses de quatre.

Alors ils tinrent leurs pièces embrassées, résolus à mourir auprès d'elles, plutôt que de se rendre et ils seraient morts, si l'empereur Alexandre, étonné du courage de ces jeunes gens qui n'étaient pas dans le secret, n'eût fait défendre de tirer sur eux.

Ce fut le 29 Mars, que Paris fut ouvert aux alliés. A cinq heures du soir, après quelques heures de carnage, après avoir versé quelques flots de ce sang méprisé, le sang du peuple ; Marmont duc de Raguse demanda un armistice pour capituler. Le lendemain, les alliés entrèrent dans la vieille Lutèce.

Dès lors, on regarda le duc de Raguse comme un traitre ; s'il ne le fut point, s'il n'obéit qu'à la necessité, ou a des ordres supérieurs, il fut bien malheureux : car il fut haï de toute l'armée, détesté de toute la France ; et même maltraité par ceux que sa conduite a servis. Ce qu'on appela la défection de Marmont produisit une telle sensation en France, qu'on y fit le mot RAGUSER, pour signifier trahir : et dans les écoles, les enfants même, au milieu de leurs jeux, ne se servirent plus de l'expression si familière *tu triches :* ils la remplacèrent par *tu raguses.*

CHAPITRE XXVI.

Abdication.—Ile d'Elbe.

NAPOLÉON reçut la nouvelle de la capitulation de Paris à Fontainebleau. Il était trop grand pour faire une guerre de partisans : il se soumit à sa fortune. Il avait proclamé, pendant toute la campagne, qu'il n'ac-

cepterait point la France moindre qu'il l'avait reçue de la République. On déclara qu'on ne voulait plus de lui, il abdiqua en faveur de son fils. On ne voulut point de son fils. Il se résigna et se contenta de l'île d'Elbe, dont on lui donna la souveraineté.

Voici en quels termes Napoléon dicta son abdication. « Les puissances alliées ayant proclamé que l'Empereur Napoléon était le seul obstacle au rétablissement de la paix en Europe, l'Empereur Napoléon, fidèle à son serment, déclare qu'il renonce, pour lui et ses héritiers, aux trônes de France et d'Italie, parce qu'il n'est aucun service personnel, même celui de la vie, qu'il ne soit prêt à faire à l'intérêt de la France."

" NAPOLÉON."

Cette grande scène de Fontainebleau, qui scella la chute du Grand-Empire, accumula sur Napoléon, et presque en un instant, toutes les peines morales dont il est possible d'être affligé. Vaincu par la défection, non par les armes, il eut à éprouver tout ce qui peut indigner une grande âme, ou briser un grand cœur. Ses compagnons l'abandonnèrent, ses serviteurs le trahirent; l'un livra son armée, l'autre son trésor; ceux qu'il avait élevés, comblés de biens, furent ceux qui l'abattirent: ceux qui l'avaient loué, le calomnièrent.

Ce sénat qui l'avait tant flatté, ce sénat qui, la veille encore, lui offrait de décréter des levées d'hommes pour combattre les ennemis, n'hésita pas à se faire le vil instrument de ces mêmes ennemis; et, sous l'impulsion de leurs baïonnettes, il reprocha, il imputa à crime ce qui fut son propre ouvrage; il brisa lâchement l'idole que lui-même avait créée, et qu'il avait si

servilement et si bassement encensée. Enfin, et ce dernier coup fut le plus sensible pour Napoléon, sa femme, son fils lui furent enlevés; en dépit des traités et des lois, et il ne les revit plus!

Ce fut au milieu de tant de maux, que l'on présenta à Napoléon le traité de Fontainebleau du 11 Avril, qui venait d'être rédigé à Paris, par les ministres des puissances alliées. Du moment qu'il ne s'agissait plus que de sa personne, il n'y avait plus de traité à faire. Napoléon était vaincu, il cédait aux sort des armes: seulement il demandait à n'être pas prisonnier de guerre, et pour cela un simple cartel suffisait.

Vainement chercha-t-on à le ramener sur sa situation personnelle, son existence, ses besoins à venir. "Et que m'importe," répondit-il toujours, "un petit écu par jour et un cheval, voilà tout ce qui m'est nécessaire." On eut toutes les peines du monde à lui faire ratifier ce traité, et on ne l'obtint qu'en alléguant de grandes vues politiques.

Le départ de Napoléon pour l'île d'Elbe fut retardé par le parti, qui craignait de le voir aussi près de la France. Toutes les difficultés furent enfin levées, par le zèle infatigable du duc de Vicence.

Dans la matinée du 20 Avril, Napoléon se montra à sa garde, qui n'avait pas cessé de l'accompagner dans ses jours de malheur.

Il y eut d'abord une longue pause d'émotion, un de ces silences solennels que l'on ne décrit pas. L'ex-empereur et roi, promena long-temps ses regards attendris sur cette garde fidèle, qui l'entourait encore avec un respect religieux, et qui eût encore marché à la mort pour lui. Enfin, d'une voix émue, il dit.

"Generaux, officiers, sous officiers et soldats de ma

Vieille Garde! je vous fais mes adieux. Depuis vingt ans je suis content de vous. Je vous ai toujours trouvés sur le chemin de la gloire.

" Les puissances alliés ont armé toute l'Europe contre moi; une partie de l'armée a trahi ses devoirs, et la France elle-même a voulu d'autres destinées.

" Avec vous et les braves qui me sont restés fidèles, j'aurais pu entretenir la guerre civile pendant trois ans; mais la France eût été malheureuse, ce qui était contraire au but que je me suis proposé.

" Soyez fidèles au nouveau roi que la France s'est choisi; n'abandonnez pas notre chère patrie, trop long-temps malheureuse. Aimez-la toujours, aimez-la bien, cette chère patrie!

" Ne plaignez pas mon sort; je serai toujours heureux lorsque je saurai que vous l'êtes.

" J'aurais pu mourir; rien ne m'eût été plus facile; mais je suivrai sans cesse le chemin de l'honneur. J'ai encore à écrire ce que nous avons fait.

" Je ne puis vous embrasser tous; mais j'embrasserai votre général . . . . . Venez général" . . . . . il serra le général Petit dans ses bras " qu'on m'apporte l'aigle" . . . . . . il la baisa. " Chère aigle! que ces baisers retentissent dans le cœur de tous les braves! . . . . . Adieu, mes enfants! . . . . . mes vœux vous accompagneront toujours; conservez mon souvenir."

Comme le vieillard qui vient de perdre son dernier appui, chacun de ces vétérans, resta immobile dans l'attitude de la douleur qui n'attend plus de consolation. La plupart appuyèrent négligemment leur arme sur leur bras gauche, puis de la main droite firent à leur chef le geste d'adieu. Il n'y eut point de cris, point de murmures. Quand Napoléon eut disparu;

chefs et soldats tous se regardèrent en silence, on vit des larmes mouiller ces barbes rougies par tant de soleils, blanchies par tant de frimas.

Napoléon partit. Il fut d'abord bien traité ; mais en Provence il fut insulté par le peuple. Il faillit être massacré à Maubreuil ; et à Orgon, il n'échappa qu'à la faveur d'un déguisement.

Il arriva enfin à Fréjus, le 27 Avril, et le lendemain, il monta sur une frégate anglaise, et s'éloigna de la France.

Le 5 Mai, à six heures du soir, il débarqua à Porto Ferrajo, où il fut reçu par le général Dalesme. "Général," lui dit Napoleon, "j'ai sacrifié mes droits aux intérêts de ma patrie, et je me suis réservé la propriété et la souveraineté de l'île d'Elbe ; faites connaître aux habitants le choix que j'ai fait de leur île pour mon séjour ; dites-leur qu'ils seront toujours pour moi l'objet de mon intérêt le plus vif."

On lui présenta les clefs de la ville. Il choisit l'Hôtel de la municipalité pour sa résidence.

Bertrand, Drouot, Cambronne et quinze cents braves restèrent avec le conquérant détrôné, qui vit bientôt venir à lui sa mère, et sa sœur la Princesse Borghèse.

L'île d'Elbe, fut alors un théâtre animé. On y perça des routes ; on y construisit des quais et l'on y bâtit plusieurs maisons.

Le pavillon de l'île d'Elbe était blanc et amaranthe ; parsemé d'abeilles, comme jadis l'étendard des Francs.

CHAPITRE XXVII.

Retour en France.

Louis XVIII., frère de Louis XVI., était monté sur le trône de ses ancêtres et governait les Français à qui il avait *octroyé* une excellente constitution (La Charte de 1814). Les alliés étaient retournés dans leurs régions diverses et Napoléon s'ennuyait dans son exil, où il entendait journellement parler de projets de l'enlever et de le transporter à Sainte Hélène. Un congrès était assemblé à Vienne, où l'on traçait les bases d'un traité appelé depuis : "La Sainte Alliance."

En France, les vieux soldats étaient méprisés et abandonnés à leurs propres ressources ; c'est à dire à la misère.

Les nobles et les prêtres étaient devenus d'une arrogance insupportable ; au point que Louis XVIII., dit un jour en parlant d'eux "Ces gens-là, sont plus royalistes que moi !" Le Duc de Wellington avant de quitter Paris avait donné aux Bourbons des conseils qu'ils ne suivaient pas. On murmurait, le peuple était désappointé et l'armée humiliée.

Un officier supérieur, sans doute au nombre des mécontents, résolut de partir pour l'île d'Elbe. Il se rendit d'abord en *Italie*, puis après des aventures et des incidents sans nombre, qui donnent à son voyage tout l'interêt d'un beau roman il arriva à Porto-Ferrajo.

Il obtint facilement une entrevue avec Napoléon ; à

qui il exposa la situation de la France, il alla même jusqu'à faire entendre à l'ex-empereur, que les grands de l'état avaient l'intention de changer le gouvernement. Alors le génie assoupi de Napoléon se réveilla. Il marcha dans son salon à pas précipités et évidemment dans une grande agitation : puis tout-à-coup rompant le silence, il dit : "On m'a donc oublié en France?" "Non, sire," reprit le voyageur, "au contraire on vous regrette, on vous désire . . . . ." "Hé bien! Allez à Paris, voyez mes compagnons d'armes, mes généraux, mes maréchaux : Allez en Italie, voyez ma famille. Tenez voici un chiffre pour correspondre avec moi." Le voyageur repartit ; mais il n'arriva à Paris qu'après Napoléon.

Après le départ de celui devant qui il venait en quelque sorte d'ouvrir son âme, Napoléon se crut conspirateur ; un rôle si bas lui parut indigne de lui, et au moment même il résolut de ne devoir son retour en France à aucune intrigue, de n'exposer qui que ce soit et de ne reparaître qu'armé de son grand nom.

Napoléon parut donc résigné et tranquille sur son rocher ; mais ses yeux, ses pensées étaient toujours tournés vers la France. L'idée qu'il pût un jour débarquer sur les côtes de France, pour faire la guerre au roi, n'était pas admise ; elle n'avait été prévue par aucune puissance, grâce aux libellistes. Il y avait bien une corvette Anglaise qui croisait entre Gênes, Livourne, Civitta-Vecchia et l'île d'Elbe ; mais elle n'avait aucune mission relative à Napoléon, que celle de se comporter convenablement, et de rendre aux Français de l'île d'Elbe tous les petits services en son pouvoir. Ce bâtiment servait au Colonel Campbell, Commissaire désigné par Castlereagh, tant pour ses

commissions, que pour la traversée des voyageurs Anglais qui, de Livourne ou de Gênes, voulaient se rendre à l'île d'Elbe.

Cette île, située à deux lieues des côtes de Piombino, a sept ports ou anses de débarquement, où il arrive et d'où il part tous les jours un grand nombre de bâtiments français, italiens, etc. Plus de quatre cents navires, depuis sept jusqu'à cinquante tonneaux, appartiennent aux insulaires, et sont employés pour le transport des vins ou du minerai; pour le service des salines et des madragues, ou pour l'approvisionnement de l'île. En outre de cela, des centaines de félouques, de pinques napolitaines, génoises, etc. stationnent dans ces parages pour pêcher; enfin, il n'est pas de mois, il n'est pas de semaine, où il ne mouille à Porto-Ferrajo, ou à Porto-Longone, un grand nombre de bâtiments barbaresques, espagnols, portugais, français, génois, toscans ou napolitains, qui vont s'y réfugier contre la tempête.

Le 26 Février, le bataillon de la garde, les autres soldats, et les officiers de la maison de Napoléon, reçurent ordre de s'embarquer; tous pensaient qu'ils allaient se diriger vers Naples ou vers quelque autre point de l'Italie. À huit heures du soir, Napoléon mit le pied sur le brick *l'Inconstant*, en disant; "*Le sort en est jeté!*" Les officiers, les soldats de la flottille regardaient silencieusement Napoléon, tout le monde brûlait d'apprendre où l'on allait. Au bout d'une heure, il rompit le silence: "*Grenadiers,*" dit-il, "*nous allons en France, nous allons à Paris.*" À ces mots, la joie cessa d'être inquiète, tous les visages s'épanouirent, et les cris de "Vive la France!" "Vive

Napoléon !" retentirent sur les sept bâtiments composant la flottille.

Au moment du départ de l'île d'Elbe, la corvette Anglaise était à Livourne ; on n'avait donc rien à craindre d'elle ; mais, le lendemain, on aperçut un brick de guerre français qui venait vent arrière sur *l'Inconstant*. C'était le *Zéphyre*, commandé par le capitaine Andrieux. Le capitaine de *l'Inconstant* proposa d'aborder ce brick, et de l'enlever ; mais Napoléon repoussa cette idée comme absurde, excepté dans le cas où l'on serait forcé d'en venir aux extrémités. Il ordonna à ses grenadiers de se cacher dans l'entrepont. Les deux bricks furent bientôt à portée de la voix, et se firent les saluts d'usage sur mer. Le commandant du *Zéphyre* ayant reconnu le brick de l'île d'Elbe, demanda des nouvelles de l'Empereur, et l'Empereur lui répondit lui-même, avec un porte-voix, qu'il se portait fort bien. Le Capitaine Andrieux ne se douta nullement de la proie qu'il laissait échapper.

Avant de quitter l'île d'Elbe, Napoléon avait rédigé deux proclamations, mais lorsqu'il voulut les faire mettre au net, personne ne put les déchiffrer. Il les jeta dans la mer et en dicta deux autres, l'une, adressée à l'armée, l'autre au peuple français. Tous ceux qui savaient écrire furent engagés à en faire des copies : les tambours, les bancs, les bonnets servirent de pupitres, et chacun se mit gaîment à l'ouvrage.

Les généraux, les officiers firent aussi une adresse à l'armée. Elle était à peine achevée que l'on aperçut au loin les côtes d'Antibes. Le sol sacré de la France fut salué avec enthousiasme.

Le 1er Mars, à trois heures, la flottille mouilla au golfe Juan, et à cinq heures Napoléon débarqua, non sans éprouver la plus vive émotion. En mettant pied à terre, il s'écria : " Voilà le congrès de Vienne dissous." Le bivouac fut établi dans un champ d'oliviers. Vingt-cinq grenadiers et un officier de la garde furent aussitôt envoyés à Antibes, pour sonder les dispositions de la garnison, et la débaucher, s'il était possible ; mais, entraînés par leur ardeur, les grenadiers entrèrent dans la place aux cris de " *Vive l'Empereur !* " Le commandant fit lever le pont-levis, et les retint prisonniers. En apprenant cet échec, quelques officiers émirent l'opinion de marcher sur Antibes, et de l'enlever de vive force, afin de prévenir le mauvais effet que pouvait produire la résistance de cette place. Napoléon leur fit observer que la prise d'Antibes ne fesait rien à la conquête de la France, que les moments étaient précieux, qu'il fallait voler, et remédier à l'évènement d'Antibes, en marchant plus vite que la nouvelle. Sur la route Napoléon parlait à tous les voyageurs qu'il rencontrait.

Il se plut à interroger quelques paysans qui s'étaient approchés du bivouac ; l'un d'eux, ancien militaire, voulut absolument suivre Napoléon, qui dit en riant au Comte Bertrand : " Voilà déjà un renfort."

Le bivouac fut rompu au lever de la lune, et Napoléon se mit en marche pour Paris, à la tête de cinq cents hommes de sa garde, de deux cents chasseurs corses, et de cent lanciers polonais. Ceux-ci n'ayant pu embarquer leurs chevaux, en avaient emporté l'équipement, et marchaient gaîment courbés sous ce poids. Napoléon ne s'arrêta pas à Cannes ; il traversa la ville de Grasse le matin, et fit faire halte sur une hauteur un peu au-delà. Il y fut bientôt entouré de

la population de cette ville, et il parcourut cette multitude comme il l'eût fait à un cercle des Tuileries: ce furent la même attitude, les mêmes demandes que s'il n'eût jamais quitté la France: l'un se plaignait à l'Empereur de n'avoir pas encore reçu sa pension; l'autre priait qu'on voulût bien augmenter la sienne; la croix de celui-ci avait été retenue dans les bureaux, celui-là demandait de l'avancement, et, il lui fallut recevoir une foule de pétitions qu'on venait d'écrire à la hâte, et qu'on lui remettait, comme s'il arrivait de Paris; fesant une tournée départementale. Napoléon croyait trouver à Grasse une route qu'il avait ordonnée; elle n'avait pas été éxécutée; il fallut se résoudre à laisser dans cette ville sa voiture et les quatre pièces d'artillerie qu'il avait débarquées, et passer par des défilés difficiles et pleins de neige. Néanmoins, il marchait comme l'éclair: le succès devait être dans sa célérité. Le soir, il coucha au village de Cirenon, après avoir fait vingt lieues. Le 3 Mars, il arriva à Barême; le 4, à Digne, et le 5, à Gap. Ce fut dans cette ville qu'il fit imprimer, pour la première fois, ses proclamations: elles se répandirent avec la rapidité de la pensée. Le 6, Napoléon quitta Gap à midi, et alla à Gorp. À mesure qu'il avançait, toutes les populations se prononçaient avec ardeur. Toutefois, l'Empereur n'était pas sans de vives inquiétudes: les habitants, il est vrai, accouraient en foule sur la route; mais il n'avait encore vu aucun soldat. Ce ne fut qu'entre la Mure et Vizille, que le général Cambronne, marchant à l'avant-garde avec quarante grenadiers, rencontra un bataillon envoyé de Grenoble pour fermer le passage. Le chef de ce bataillon refusa de parlementer. Napoléon n'hésita pas; il

s'avança seul : cent de ses grenadiers le suivaient à quelque distance, les armes renversées. La vue de l'Empereur, son chapeau, sa petite redingote grise firent un effet magique sur les soldats, qui demeurèrent immobiles : arrivé à quelques pas d'eux, il s'arrêta, effaça sa poitrine, et s'écria : "S'il est parmi vous un soldat qui veuille tuer son général, son Empereur, il le peut : me voilà." Le cri unanime de "*Vive l'Empereur!*" fut leur réponse. Napoléon alla droit alors à un vétéran dont le bras était chargé de chevrons, et, le prenant rudement par la moustache, il lui demanda s'il aurait eu le cœur de tuer son Empereur. Le soldat, les yeux mouillés de larmes, mit la baguette dans son fusil pour montrer qu'il n'était pas chargé. "Tiens, regarde si j'aurais pu te faire beaucoup de mal : tous les autres sont de même." Napoléon commanda au bataillon un demi tour à droite, et tout marcha sur Grenoble.

Les paysans du Dauphiné bordaient les routes, ils étaient ivres de joie. Quand le premier bataillon hésitait encore, il s'en trouvait des milliers sur les derrières qui cherchaient à le décider par leurs cris de "*Vive l'Empereur!*" tandis qu'une foule d'autres étaient sur les derrières de Napoléon, excitant la petite troupe à s'avancer, l'assurant qu'il ne lui serait fait aucun mal. Une vallée surtout offrit le spectacle le plus touchant qu'on puisse imaginer. C'était la réunion d'un grand nombre de communes, ayant avec elles leurs maires et leurs curés. Du milieu de cette foule sort un des plus beaux grenadiers de la garde, qui manquait depuis le débarquement, et sur lequel on avait formé des doutes ; ses yeux étaient remplis de grosses larmes de joie : il tenait dans ses bras un

vieillard de quatre-vingt-dix ans. C'était son père qu'il était allé chercher, et qu'il avait conduit au milieu de cette multitude, pour lui procurer le plaisir de voir l'Empereur avant de mourir.

Bientôt après, on entendit au loin de nombreuses acclamations: c'était le 7e de ligne, commandé par Labédoyère, qui venait se joindre à Napoléon. Les deux troupes, impatientes de se réunir, rompirent leurs rangs, et coururent s'embrasser, aux cris de "*Vive Napoléon !*" "*Vive la garde !*" "*Vive le septième !*" Alors, l'impulsion fut prononcée, et la question à peu près décidée.

En continuant sa marche sur Grenoble, Napoléon fut arrêté par un jeune négociant, officier de la garde nationale : "Sire," lui dit-il, "je viens offrir à V. M. cent mille francs et mon épée." "J'accepte l'un et l'autre, lui répondit Napoléon ; restez avec nous."

Un peu plus loin, il fut rejoint par un détachement d'officiers.

Cependant, le général Marchand, commandant à Grenoble, et le préfet s'étaient déclarés contre Napoléon. Les remparts étaient couverts par le troisième régiment du génie, composé de deux mille vieux soldats; par le 4e régiment d'artillerie de ligne, dans lequel Napoléon avait servi ; des deux autres bataillons du 5e de ligne, et des hussards du quatrième.

Napoléon arriva sous les murs de Grenoble, à huit heures du soir ; la célérité de sa marche avait déjoué toutes les mesures ; on n'avait pas eu le temps de couper les ponts ; mais les portes de la ville étaient fermées, et le commandant de la place refusa de les ouvrir. Une circonstance qui doit caractériser spécialement cette époque sans pareille, c'est que les

soldats jusqu'à un certain point, ne manquèrent ni de discipline, ni d'obéissance envers leurs chefs; seulement, ils employèrent, pour leur compte, la force d'inertie, comme un droit qu'ils crurent leur appartenir. C'est ainsi qu'on vit le premier bataillon exécuter toutes les manœuvres commandées, ne vouloir pas communiquer; mais il ne chargea point ses armes: il n'aurait pas tiré. Devant Grenoble, toute la garnison sur les remparts criait "vive l'Empereur!" on se donnait les mains par les guichets; mais on n'ouvrait pas parce que les supérieurs l'avaient défendu. Il fallut que Napoléon fit enfoncer les portes, ce qui s'exécuta sous la bouche de dix pièces d'artillerie des remparts chargées à mitraille.

Du reste il n'est point de bataille où Napoléon ait couru plus de dangers qu'en entrant à Grenoble. Les soldats, les habitants se jetèrent sur lui avec toutes les apparences de la rage; on frémit un instant, on eût pu croire qu'il allait être mis en pièces; il fut enlevé lui et son cheval; mais ce n'était que le délire de la joie. A peine commençait-il à respirer dans l'auberge où il avait été déposé, qu'un redoublement de tumulte se fit entendre: c'étaient les portes de la ville que les habitants venaient lui offrir, au défaut des clés qu'on n'avait pu lui présenter.

Une fois dans Grenoble, Napoléon, devenu une véritable puissance, eût pu nourrir la guerre, s'il eût été nécessaire de la faire: il jugea que tout était décidé, et se crut assuré d'aller à Paris.

Le lendemain de son entrée à Grenoble, le clergé, l'état-major, la cour impériale, les tribunaux et toutes les autorités civiles et militaires, allèrent reconnaître Napoléon, et lui offrirent leurs félicitations. L'au-

dience finie, il passa la revue de la garnison, forte de cinq à six mille hommes, qu'il fit partir immédiatement pour Lyon.

Le 9 Mars, après avoir rendu trois décrets qui signalèrent le rétablissement du pouvoir impérial, Napoléon se mit en route pour Lyon, et alla coucher à Bourgoing : la foule et l'enthousiasme allaient en augmentant.

On approchait de Lyon. Napoléon s'était fait devancer par des émissaires qui le firent prévenir que le comte d'Artois, le duc d'Orléans et le Maréchal Macdonald, voulaient défendre la ville, et qu'on allait couper le pont Morand et le pont de la Guillottière.

Il rit de ces préparatifs, parce qu'il n'avait aucun doute sur les dispositions des Lyonnais, encore moins sur celles des soldats. En effet, une reconnaissance du 4ᵉ de hussards étant arrivée en vue du pont, elle fut accueillie par l'immense population du faubourg, aux cris de "*Vive l'Empereur!*" Napoléon mit à profit ce premier mouvement d'enthousiasme, pour s'établir dans le faubourg.

Le Maréchal Macdonald était parvenu à faire barricader le pont, et y conduisait en personne deux bataillons d'infanterie, lorsque les hussards débouchèrent : ils étaient, précédés, entourés et suivis de toute la jeunesse du faubourg, le maréchal contint les soldats pendant quelques moments ; mais, émus, séduits, entraînés par les provocations du peuple et des hussards, ils se jeterent sur les barricades, les brisèrent, et furent bientôt dans les bras et dans les rangs des soldats de Napoléon. A cinq heures du soir la garnison tout entière s'élança au-devant de l'Empereur. Une heure après, l'armée impériale prit possession de la ville.

Napoléon y fit son entrée à sept heures, seul, en avant de ses troupes, mais précédé et suivi d'une foule immense, qui fesait retentir l'air d'acclamations.

Durant les quatre jours que Napoléon demeura à Lyon, il y eut constamment plus de vingt mille âmes sous ses fenêtres : les cris ne discontinuèrent pas. C'était comme un souverain qui n'aurait jamais quitté ses sujets : il signait des décrets, expédiait des ordres, passait des revues, recevait toutes les administrations ; toutes les classes de citoyens s'empressaient de faire preuve de dévouement. Il n'y eut pas jusqu'à la garde nationale à cheval, composée de ce qu'il y avait de plus ardent dans le parti opposé, qui ne sollicitât l'honneur de garder sa personne : ils furent les seuls maltraités. "Je vous remercie de vos services," leur dit Napoléon ; "nos institutions ne reconnaissent point de gardes nationales à cheval, et d'ailleurs votre conduite envers M. le comte d'Artois m'apprend ce que vous feriez si la fortune venait à m'abandonner ; je ne vous soumettrai pas à cette nouvelle épreuve." En effet en quittant Lyon, M. le Comte d'Artois n'avait trouvé qu'un seul de ces gardes nationaux qui fût assez dévoué pour le suivre. Napoléon apprit la fidélité de ce volontaire, et le décora de l'étoile de la légion, en disant qu'il n'avait jamais laissé une belle action sans récompense.

Napoléon, dans Lyon, administrait déjà par des cartes publics, avec cette précision, cette fermeté, cette confiance compagne d'une stabilité non interrompue : rien en lui ne laissait apercevoir la trace des grands revers qui avaient précédé, ou des chances immenses qui pouvaient suivre.

A peine sorti de Lyon, Napoléon fit écrire au Maré-

chal Ney, alors à Lons-le-Saunier avec son armée, qu'il eût à mettre ses troupes en marche et à venir le joindre. Le Maréchal Ney était parti de Paris tout dévoué au roi ; mais, au milieu de l'entraînement général, abandonné par ses soldats, frappé des proclamations de Napoléon, des adresses du Dauphiné, de la défection des troupes de Lyon, de l'élan des provinces voisines et des populations environnantes ; Ney, l'enfant de la révolution, se livra au torrent, et publia son fameux ordre du jour. Il est de fait que Ney, au lieu de commander à ses troupes, fut commandé par elles, et qu'il ne se décida à abandonner le parti du roi pour prendre celui de Napoléon, que parce que déjà la plupart de ses régiments l'avaient abandonné, et que le reste allait se déclarer. Dès ce moment, il correspondit avec le grand-maréchal, fesant fonctions de major-général ; on savait où étaient ses troupes, et quel jour elles arriveraient à Auxerre. Toutefois, Ney, se rappelant sa conduite à Fontainebleau, écrivit à Napoléon que tout ce qu'il venait de faire était principalement en vue de la patrie, et que, sentant qu'il avait dû perdre sa confiance, il allait se retirer chez lui ; mais Napoléon lui fit répondre de venir le joindre, qu'il le recevrait comme le lendemain de la bataille de la Moskowa.

Napoleon coucha à Macon le 13 et le lendemain à Châlons. Il n'avait plus besoin, comme à Grenoble et à Lyon, d'attendre aux portes des villes; le peuple et les magistrats accouraient à sa rencontre, et se disputaient l'honneur d'être les premiers à lui offrir leurs hommages.

À Châlons, Napoléon fut fort étonné de voir des caissons et de l'artillerie ; on lui apprit alors que ces

canons étaient destinés à agir contre lui, mais qu'on les avait arrêtés au passage pour les lui présenter.

Napoléon marchait presque en poste; il n'y eut ni combat, ni lutte, ni opposition; ce n'était à son aspect qu'un changement de décorations théâtrales. Il entra le 17 à Auxerre, où, pour la première fois, il fut reçu par un préfet. Le Maréchal Ney arriva à huit heures du soir; il se montra embarrassé, et ne demanda à Napoléon qu'une place parmi ses grenadiers. Effectivement, il s'était assez mal conduit envers l'Empereur; mais le moyen d'oublier un si beau courage et tant de belles actions! Napoléon lui sauta au cou, en l'appelant le *brave des braves*, et dès lors tout fut comme jadis.

Napoléon apprit en route, que des Vendéens étaient partis de Paris déguisés en femmes et en soldats pour l'assassiner; les officiers de sa maison redoublèrent de surveillance; mais il semblait avoir pris à tâche de défier les coups de ses ennemis; il était sans cesse dans la foule, confondu avec le peuple et les soldats.

En avant de Fossard, on aperçut, rangés en bataille les dragons du régiment du Roi, qui avaient abandonne leurs officiers pour venir joindre Napoléon: il mit pied à terre, et alla au-devant de ce régiment, qui le salua par les plus vives acclamations.

Quoique Napoléon eût appris que l'on avait fait de grands préparatifs pour lui disputer l'approche de la capitale, il n'en continua pas moins sa marche rapide. S'il l'eût voulu, ou qu'il ne s'y fût pas opposé, il aurait pu arriver à Paris avec un grand nombre de paysans, mais il se borna à s'entourer des troupes qu'il rencontrait sur son passage. Les generaux Gérard et Com-

bronne marchaient en avant, avec quelques centaines de braves; cette avant-garde avait des cartouches; l'armée de Napoléon traînait à sa suite une soixantaine de pièces de canon, afin de surmonter les obstacles qu'on pourrait lui opposer. Napoléon n'a pas dit au général Cambronne: "Vous ne brûlerez pas une amorce," puisque cela ne dépendait pas de lui; mais il lui a dit: "J'espère que vous ne tirerez pas un seul coup de fusil," et cet espoir se réalisa.

Le 20 Mars, à neuf heures du soir, Napoléon arriva à Paris. Comme à Grenoble, comme à Lyon, à la fin d'une longue journée de marche, et à la tête des troupes mêmes qui avaient été réunies pour s'opposer à son entrée. Les appartements offrirent en ce moment la réunion confuse d'une foule immense de généraux, d'officiers, de fonctionnaires, qui couraient dans tous les sens, s'embrassaient et épanchaient, sans contrainte, leur joie et leur ravissement: les salles semblaient métamorphosées en un champ de bataille, où des frères, des amis échappés inopinément à la mort, se retrouvent après la victoire. L'heure avancée put seule mettre fin à ces scènes attendrissantes. Durant le reste de la soirée, Napoléon s'entretint longuement avec le duc d'Otrante et les autres ministres et dignitaires de l'État; tous montraient un merveilleux étonnement de son arrivée à Paris. Napoléon leur répétait sans cesse: "Ce sont les gens désintéressés qui m'ont ramené dans ma capitale; ce sont les sous-lieutenants et les soldats qui ont tout fait. C'est au peuple, c'est à l'armée que je dois tout."

CHAPITRE XXVIII.

Second règne de Napoléon, dit " Les cent jours."

Aussitôt après son arrivée à Paris, Napoléon donna les ordres nécessaires pour forcer toute la famille des Bourbons à quitter la France. Le Comte d'Artois et le Duc de Berry se retirèrent en Belgique par la route d'Eters. Ils étaient à Béthune avec une division de dix mille hommes, tant Gardes-du-Corps que volontaires royaux, et comptaient se diriger sur Lille; comme Louis XVIII. l'avait fait quelques jours plus tôt; mais environ quatre cents hommes de la Vieille-Garde vinrent prendre position jusque sous le canon de la ville, à l'angle où se joignent la route d'Arras et celle de Lille, et les princes qui ne voulaient point verser de sang dans une cause désespérée sortirent de France par une route difficile, à travers les marais et les tourbières du Nord.

La Duchesse d'Angoulême sembarqua à Bordeaux après des efforts vraiment héroïques; et le Duc, son époux, ayant été fait prisonnier, fut mis en liberté par ordre de Napoléon, à condition qu'il quitterait le territoire de la France.

Voici la capitulation accordée au Prince: 1° L'armée royale est dissoute, les gardes nationaux qui en fesaient partie retourneront dans leurs foyers, après avoir mis bas les armes; les officiers garderont leurs épées, les troupes de ligne se rendront dans les garnisons qui

auparavant leur seront assignées. 2° Le Duc d'Angoulême se rendra au port de Cette, où il s'embarquera pour le lieu qu'il choisira; il aura une escorte sûre pour le voyage. 3° Tous les officiers et autres personnes qui voudront le suivre, auront la liberté de s'embarquer avec lui. 4° La présente convention restera secrète jusqu'à ce que S. A. R. ait quitté la France. Fait avec l'agrément du général commandant-en-chef, au quartier-général du Pont-Saint-Esprit, le 8 Avril, 1815.

Le Drapeau tricolore fut dès lors arboré partout, et le royaume reprit le nom d'Empire Français.

L'Empereur essaya de se concilier les souverains de l'Europe par la déclaration solennelle de se soumettre au traité de Paris de 1814: de plus, il écrivit à chacun des souverains alliés la lettre suivante.

"Monsieur mon frère, vous aurez appris, dans le cours du mois dernier, mon retour sur les côtes de France; mon entrée à Paris, et le départ de la famille des Bourbons. La véritable nature de ces évènements doit maintenant être connue de votre Majesté. Ils sont l'ouvrage d'une irrésistible puissance, l'ouvrage de la volonté unanime d'une grande nation, qui connaît ses devoirs et ses droits. La dynastie, que la force avait rendue au peuple Français, n'était plus faite pour lui: les Bourbons n'ont voulu s'associer ni à ses sentiments, ni à ses mœurs: la France a dû se séparer d'eux. Sa voix appelait un libérateur: l'attente qui m'avait décidé au plus grand des sacrifices avait été trompée. Je suis venu, et du point où j'ai touché le rivage, l'amour de mes peuples m'a porté jusqu'au sein de ma capitale. Le premier besoin de mon cœur est de payer tant d'affection par le maintien d'une honorable tranquillité. Le rétablissement du trône

impérial était nécessaire au bonheur des Français. Ma plus douce pensée est de le rendre en même temps utile à l'affermissement du repos de l'Europe. Assez de gloire a illustré tour-à-tour les drapeaux des diverses nations; les vicissitudes du sort ont assez fait succéder de grands revers à de grands succès. Une plus belle arène est aujourd'hui ouverte aux souverains, et je suis le premier à y descendre. Après avoir présenté au monde le spectacle de grands combats, il sera plus doux de ne connaître désormais d'autre rivalité que celle des avantages de la paix, d'autre lutte que la lutte sainte de la félicité des peuples. La France se plaît à proclamer avec franchise ce noble but de tous ses vœux. Jalouse de son indépendance, le principe invariable de sa politique sera le respect le plus absolu pour l'indépendance des autres nations: si tels sont, comme j'en ai l'heureuse confiance, les sentiments personnels de votre Majesté, le calme général est assuré pour long-temps; et la justice, assise aux confins des divers états, suffira seule pour en garder les frontières."

"Je saisis avec empressement, &c. &c. &c."

Napoléon ne reçut aucune réponse et il apprit bientôt que l'on avait décidé à Vienne de ne jamais traiter avec lui.

Les souverains alliés prétendirent que tous les torts étaient du côté de l'Empereur des Français, qui rompait son abdication formelle; mais ils n'ajoutaient pas, qu'eux-mêmes avaient, eu égard à Napoléon et à sa famille, entièrement enfreint le traité de 1814, où il était stipulé que Marie-Louise et son fils recevraient des passeports, &c. &c.

Napoléon se prépara donc à la guerre, puis pendant

que de toutes parts on cherchait des hommes des chevaux et des armes, il s'occupa de la réorganisation du gouvernement impérial. Il laissa la presse entièrement libre, et s'éclaira des lumières de Carnot, de Benjamin de Constant Rebec, et de Sismondi; et en attendant que la paix permît de s'occuper plus à loisir de l'établissement d'un gouvernement tout-à-fait constitutionnel; il rédigea avec ces grands hommes l'Acte additionel aux Constitutions de l'Empire; acte qui ne satisfit ni les républicains, ni les libéraux qui auraient dû comprendre que l'on n'avait pas le temps alors de mieux faire.

Cependant les vieux vétérans, encore capables de porter les armes, s'assemblaient sur les divers points de l'Empire: partout les aigles et les N. reparaissaient. A l'approche des Bourbons, en 1814, on avait provisoirement couvert à la hâte, avec du plâtre, les armes de l'Empire sur tous les édifices publics; or il ne s'était point écoulé assez de temps, pour les effacer et les mutiler. On vit des régiments entiers s'arrêter devant les aigles cachées, et à mesure que le plâtre tombait sous la main de l'ouvrier chanter en chœur, sur l'air de la Marseillaise:

"Je te salue, aigle chérie!
Toi dont le vol audacieux,
Vient annoncer à ma patrie,
Le héros, l'envoyé des Dieux:
Reprends tes foudres immortelles,
Repousse au loin nos ennemis;
Que le Rhin et le Mont Cénis
Recouvrent l'abri de tes ailes!
Vive Napoléon! Honneur à nos Guerriers
Jurons! Jurons! de conserver la France et nos lauriers."

Ces scènes de l'enthousiasme de l'armée firent une grande impression sur la jeunesse d'alors: qui fortement agitée par les malheurs de la patrie avança dans la carrière de la vie, grave, pensive et pleine d'amour national. Ce fut cette jeunesse qui, arrivée à l'âge viril, frappa le grand coup, en Juillet 1830: renversa l'édifice des baïonnettes étrangères, et eût rendu à la France les limites de la République, si les têtes blanchies à Moscou et le désir de régner de la famille d'Orléans, n'eussent entravé sa marche, arrêté son élan, paralysé ses efforts. En 1832 le gouvernement militaire de Louis-Philippe détruisit par la mitraille une partie de cette belle jeunesse.

Napoléon pendant son séjour à Paris passa souvent des revues, on l'entendit dire à ses troupes:

"Soldats! je suis venu avec neuf cents hommes en France, parce que je comptais sur l'amour de mon peuple, et sur le souvenir des vieux soldats; je n'ai pas été trompé dans mon attente. Soldats! je vous remercie. Soldats! le trône des Bourbons était illégitime, puisqu'il avait été relevé par des mains étrangères, puisqu'il avait été proscrit par le vœu de la nation. Le trône impérial peut seul garantir les droits du peuple, et surtout le premier des intérêts, celui de notre gloire. Soldats! nous allons marcher pour chasser du territoire ces princes auxiliaires de l'étranger. Le peuple français et moi, nous comptons sur vous: nous ne voulons pas nous mêler des affaires des nations étrangères; mais malheur à qui se mêlerait des nôtres!"

On convoqua le Champ de Mai, qui se tint le 1er Juin, en face de l'Ecole Militaire. Là, sur un trône élevé, entouré des autorités civiles de Paris, des députations des départements, d'un état major nombreux,

d'une armée nouvelle, de la garde nationale de Paris, et de la pompe du culte catholique romain, Napoléon assis et couvert, dit:

" Comme ce roi d'Athènes, je me suis sacrifié pour mon peuple, dans l'espoir de voir se réaliser la promesse donnée à la France, son intégrité naturelle, ses honneurs et ses droits, &c. . . . . . Français! ma volonté est celle du peuple, mes droits sont les siens; mon honneur, ma gloire, mon bonheur, ne peuvent être autres que l'honneur, la gloire et le bonheur de la France."

On proclama, que le peuple acceptait l'Acte Additionnel et l'on présenta le Saint Evangile à Napoléon, qui prêta serment en ces mots :

" Je jure d'observer, de faire observer les constitutions de l'Empire."

L'assemblée fit alors serment de fidélité. On chanta un Té Déum, et Napoléon ayant distribué des drapeaux, s'écria :

" Soldats de la garde nationale de l'empire! soldats des troupes de terre et de mer! je vous confie l'aigle impériale aux couleurs nationales; vous jurez de la défendre au prix de votre sang, contre les ennemis de la patrie et de ce trône! vous jurez qu'elle sera toujours votre signe de ralliement! vous le jurez!"

Le 14 Juin, Napoléon était en Belgique, à la tête d'une armée; décidé, puisqu'on ne voulait point traiter avec lui, à attaquer les ennemis avant qu'ils eussent le temps de se réunir et de se concerter. Il addressa à ses troupes la proclamation suivante :

" Soldats! c'est ajourd'hui l'anniversaire de Marengo et de Friedland, qui décida deux fois du destin de l'Europe. Alors, comme après Austerlitz, comme après Wagram, nous fûmes trop généreux. Nous crûmes

aux protestations et aux serments des princes que nous laissâmes sur leurs trônes; aujourd'hui cependant, coalisés entre-eux, ils en veulent à l'indépendance et aux droits les plus sacrés de la France. Ils ont commencé la plus injuste des agressions; marchons donc à leur rencontre; eux et nous, ne sommes-nous pas les mêmes hommes?

"Soldats! à Jéna contre ces mêmes Prussiens, aujourd'hui si arrogants, vous étiez un contre trois; et à Montmirail, un contre six.

"Que ceux d'entre vous qui ont été prisonniers des Anglais, vous fassent le récit de leur position et des maux affreux qu'ils ont sufferts.

"Les Saxons, les Belges, les Hanovriens, les soldats de la Confédération du Rhin, gémissent d'être obligés de prêter leurs bras à la cause des princes ennemis de la justice et des droits de tous les peuples; ils savent que cette coalition est insatiable; après avoir dévoré douze cent mille Polonais, douze cent mille Italiens, cent mille Saxons, six cent mille Belges, elle voudra dévorer les états secondaires de l'Allemagne.

"Les insensés! un moment de prospérité les aveugle. L'oppression et l'humiliation du peuple français sont hors de leur pouvoir: s'ils entrent en France, ils y trouveront leur tombeau.

"Soldats! nous avons des marches forcées à faire, des batailles à livrer, des périls à courir; mais avec de la constance, la victoire sera à nous: les droits, l'honneur et le bonheur de la patrie seront reconquis. Pour tout Français qui a du cœur, le moment est arrivé de vaincre ou de mourir."

Napoléon commença la campagne de 1815 avec cent dix-sept mille huit cent cinquante hommes et trois cent

soixante-deux canons. Le premier coup qu'il frappa, fut la bataille de Fleurus.

Le 15 Juin, à trois heures du matin, les Français attaquèrent et culbutèrent les Prussiens, forcèrent le passage de la Sambre à Thuin, à Lobbes et à Marchiennes au Pont ; à midi ils furent maîtres de Charleroi de Gosselies et de Gilly : à cinq heures, les Prussiens furent chassés des hauteurs de Fleurus, avec une perte de deux mille hommes et de huit pièces d'artillerie.

La bataille de Ligny suivit immédiatement. Le 16 l'Armée de Blucher était concentrée à Sambre et occupait Ligny, Saint-Amant, et Brys. L'armée Anglaise et des Pays-Bas arriva de Nivelles aux Quatre-Bras ; l'armée française avait son quartier général, la Garde Impériale et le sixième Corps à Charleroi, l'aile gauche à Frasnes, l'aile droite derrière Fleurus.

L'aile gauche marcha sur les Quatre-Bras, repoussa une division Anglaise, prit le drapeau du soixante neuvième régiment de ligne Anglais ; mais ayant été attaquée par vingt-cinq mille hommes du Prince d'Orange, elle se replia sur la position de Frasnes, d'où l'on chercha en vain à la débusquer. L'Empereur marchait avec la garde sur Fleurus : à trois heures il attaqua, à sept heures il fut maître de Ligny, de Sambre et de Saint-Amant. Les coalisés occupèrent avec toutes leurs forces le plateau du moulin Bussy ; la Vieille Garde les aborda à la baïonnette et les mit en déroute. Ils laissèrent sur le champ de bataille quinze mille hommes, quarante bouches à feu et plusieurs drapeaux. Les Français perdirent quatre mille hommes. Pendant la nuit, Blucher rétrograda sur Tilly et Wavre, Wellington évacua sur Génappes. Le 17, la droite de l'armée française, se porta en avant sur la

route de Wavre; Napoléon avec l'aile gauche et la réserve sur les Quatre-Bras : le quartier général était à la ferme Caillou. La pluie tombait par torrents; les Anglais prirent position au Mont Saint-Jean. L'acharnement avec lequel on se battit dans cette journée, fit frémir les hommes les plus habitués à contempler de sang-froid les horreurs de la guerre. Les ruines fumantes de Ligny et de Saint-Amand, étaient encombrées de morts et de mourants; le ravin en avant de Ligny ressemblait à un fleuve de sang, sur lequel surnageaient des cadavres; aux Quatre-Bras, même spectacle ! le chemin creux qui bordait le bois, avait disparu sous les corps ensanglantés des braves Ecossais et des cuirassiers français.

Enfin, la mémorable Bataille de Waterloo finit la campagne. Le 18, à neuf heures du matin, commença ce grand combat, qui se termina par la déroute complète de l'armée française.. L'orgueil national raconte cette bataille de cent manières différentes; mais de quelque manière que l'historien s'y prenne, il faudra toujours, qu'il finisse par dire que les Français succombèrent. On combattit de part et d'autre avec valeur. Il est géneralement reconnu, que le duc de Wellington eût commandé la retraite et abandonné le champ de bataille aux Français, sans l'arrivée de Bulow, avec l'armée Prussienne. Une troisième armée toute fraîche, arrivant à la fin d'une bataille et se jetant sur le champ de carnage, fera toujours, marcher la victoire avec les drapeaux dont elle prendra la défense.

Waterloo, d'ailleurs, la valeur seule des soldats de Napoléon pouvait vaincre. Les généraux français se méfiaient les uns des autres. L'Empereur à chaque instant s'attendait à des défections. Grouchy qui

devait contenir les Prussiens et seconder les efforts de Napoléon, laissa passer ses ennemis, et ne fit point un pas vers l'Empereur, pas même lorsqu'il entendit la terre trembler sous lui, au bruit de la bataille. En vain tous ses officiers le pressèrent d'agir, lui répétant que le canon est le rappel des généraux. Malgré les prières de son état-major, et les cris de ses soldats, il resta dans l'inaction, et quand on crut qu'il arrivait sur le champ de Waterloo pour décider de la victoire, lorsque de toute part on s'écria dans l'armée française " Victoire !" " Voilà Grouchy !" . . . . C'était Bulow avec son immense corps d'armée !

On se fera une idée de l'agitation de Napoléon et de celle de ses soldats pendant la bataille de Waterloo, si l'on se souvient qu'à tous moments, des officiers sortaient des rangs, et couraient annoncer à leurs chefs des trahisons, dont la plupart n'étaient point vraies ; mais cela prouvait qu'il n'y avait pas dans l'armée cette confiance qu'il faut pour gagner des batailles. Qu'il soit permis de citer ici, une notice biographique sur le général Bourmont, publiée à Paris, le 14 Février 1830. Cette pièce est doublement importante. D'abord elle démontre l'incertitude qui régna dans l'armée Française, pendant la campagne de 1815 ; elle la démontre, non dans la chaleur du dépit, et sans preuves ; mais après quinze longues années ; pendant lesquelles, les passions des hommes de guerre ont eu le temps de se calmer : ensuite elle donne une idée de l'opinion publique ; et de la hardiesse de la presse au commencement de cette année qui vit la branche ainée des Bourbons forcée de retourner en exil.

"Louis-Auguste-Victor De Gaisne de Bourmont naquit le 2 Septembre 1773, dans un château gothique

de l'Anjou, non loin d'un village dont son père était suzerain et maître.

Il avait seize ans, à peu près, lorsque la révolution éclata. Alors officier aux gardes-françaises, il émigra et rejoignit à Coblentz l'armée du prince de Condé. Celui-ci le jugeant digne d'être chargé d'une mission secrète l'envoya à Nantes pour organiser et diriger les mouvements insurrectionnels de l'Ouest. Cette noble tâche, digne en tout du caractère et du patriotisme de Son Excellence en herbe, fut remplie à la plus grande satisfaction de S. A. qui rappela bientôt le jeune guerrier et le garda auprès d'elle jusqu'à la fin d'Octobre 1793. Ennuyé probablement de son oisiveté, il quitta définitivement le prince de Condé pour se rendre au quartier-général de M. *de Scépeaux*, autre *illustre patriote*, qui commandait dans la Vendée. M. de Bourmont, qui s'était déjà distingué par ses *principes* et ses *glorieux exploits*, ne tarda pas à capter la bienveillance de son nouveau patron, et fut presque aussitôt nommé major-général de l'armée des insurgés. Ennemi implacable de nos libertés, il donna constamment de nouvelles preuves de son zèle et de son savoir-faire.

Au mois de Décembre du la même année, il fut chargé par le vicomte de Scépeaux d'aller en Angleterre, afin d'y réclamer les secours que ce gouvernement avait promis; mais sa négociation eut peu de succès. Le seul avantage, qui en résulta pour lui, fut l'honneur insigne d'être admis au château d'Edimbourg, devenu la résidence de Mgr. le Comte d'Artois. Le prince accueillit avec bonté le major général, parut charmé de ses manières de *Chouan*, et voulut se donner

le plaisir de l'armer chevalier, en lui accordant l'accolade et la croix de Saint-Louis.

"Cette cérémonie," dit un biographe, "était jadis une prérogative royale; mais les usages monarchiques se sont tellement modifiés, que M. de Bourmont en recevant l'ordre de la chevalerie des mains d'un prince, obtint en même temps l'autorisation de le conférer aux gentilshommes qui défendaient, dans la Vendée, le régime des priviléges et des abus féodaux."

Comme on le pense bien, M. de Bourmont usa largement de la permission, dans le but de stimuler l'amour propre des nobles timorés, et n'oublia pas de décorer d'abord le vicomte de Scépeaux, qui certes avait mérité autant que lui une telle faveur.

En 1796, le général Hoche étant parvenu à pacifier la Vendée, M. de Bourmont repassa la Tamise, et alla se fixer à Londres. Mais, comme nous l'avons déjà dit, le repos pesait à son génie si actif, si bouillant.

En effet, il revint en France dès que les hostilités recommencèrent dans l'Ouest, et vola, à la tête d'une division de *Chouans*, au secours de ses braves compagnons. Le 16 Octobre 1796, il pénétra dans la ville du Mans, chef-lieu du département de la Sarthe. Ici la plume nous tombe des mains!!! Comment retracer les horribles scènes auxquelles donna lieu la présence de ces tigres furieux? Sous quelles couleurs dépeindre leur lache férocité? *La rapine, le . . . . l'incendie, l'assassinat, le carnage,* tous les moyens de destruction furent employés par M. de Bourmont.

"Il est impossible," dit un témoin oculaire, "de

comparer la conduite de ses troupes, dans cette malheureuse ville, autrement qu'à celle des *Tartares de Gengiskan*. On pilla toutes les caisses publiques, et particulières; la poste aux lettres fut dévastée; les papiers, les registres de *l'état-civil* furent brûlés; mais surtout, ce qu'on ne se rappellera jamais qu'avec le sentiment de la plus profonde horreur; c'est que *des soldats blessés de la* 40e *demi-brigade furent égorgés dans leurs lits!....*" Et l'auteur de ces meurtres est ministre DE LA GUERRE!

Peu de temps après cette fatale époque, les revers nombreux qu'essuyèrent les insurgés les forcèrent à solliciter un nouvel armistice; il leur fut accordé, mais il ne dura pas long-temps. M. de Bourmont fit bien vite reprendre les armes à sa division et se préparait à traiter la ville de Morlaix comme celle du Mans, quand il apprit tout-à-coup qu'un des principaux chefs Vendéens venait de capituler et avait déposé les armes avec le corps qu'il commandait. Se ravisant alors, et momentanément dégoûté de cueillir de tels lauriers, ou n'ayant pas assez de forces pour tenir plus long-temps contre les Républicains, il prit le parti de suivre l'exemple de M. M. *de Châtillon et de la Prévalaie*.

M. de Bourmont fit donc sa soumission, et de plus dépêcha un courrier à GEORGES CADOUDAL pour l'engager à l'imiter; mais ce dernier, loin d'écouter ce Conseil, considéra la conduite de M. de Bourmont comme une VÉRITABLE DÉFECTION; et il l'en punit à sa manière, en fesant plus tard fusiller M. de *Becdelièvre*, beau-frère de M. de Bourmont. Telle était la justice des chefs Vendéens.

Dès ce moment, notre héros, paraissant décidé à ne plus soutenir la cause royale, vint s'établir à Paris, et s'occupa sans relâche de gagner les bonnes grâces et la faveur du Consul. Le *tyran*, qui était alors d'une bonne pâte, se laissa séduire par les protestations du chef de Chouans et voulut se l'attacher.

Le 3 Nivose, an X.; après l'explosion de la machine infernale, dirigée contre Bonaparte, au moment où il se rendait à l'opera, M. de Bourmont alla le trouver dans sa loge, et chercha à lui persuader que cet attentat était l'œuvre des Jacobins. M. de Bourmont savait bien le contraire et connaissait probablement les auteurs de ce crime, mais il crut qu'il ferait prendre le change. M. de Bourmont crut mal : cette dénonciation le rendit, avec raison, suspect au Ministre Fouché qui, alors tout à Bonaparte, sut bientôt à quoi s'en tenir et donna l'ordre d'arrêter le chef de Chouans.

Tour-à-tour renfermé au Temple, dans la citadelle de Dijon et ensuite dans celle de Besançon, où il resta jusqu'en 1805, il eut le bonheur de s'échapper de cette dernière prison et passa en Portugal. En 1810, lorsque l'armée française, sous les ordres du Maréchal Junot, évacua ce pays, M. de Bourmont intéressa assez vivement le duc d'Abrantès pour se faire comprendre dans la capitulation, et parvint, par ce moyen, à revoir le sol natal.

L'Empereur Napoléon, toujours clément, toujours généreux, et qui déjà, pendant l'absence de M. de Bourmont, avait consenti à ce que le séquestre apposé sur ses biens fût lévé, oublia de nouveau le passé, et, d'après le repentir que fit éclater le chef de Chouans,

il le nomma d'abord Colonel-adjudant, commandant à l'armée de Naples, et finit par lui remettre son grade de général.

Nous allons voir de quelle manière M. de Bourmont, qui se disait alors pénétré de la plus vive reconnaissance, saura le témoigner au chef de l'État et à son bienfaiteur.

D'abord, semblant vouloir réparer de longues erreurs, il se comporta dignement, et il est même juste de convenir que ce général déploya, dans plusieurs occasions, une brillante valeur ; mais qu'est-ce aujourd'hui que le courage des champs de bataille ? En France, tous nos soldats ont de la bravoure et nous ne devons pas faire de cette qualité plus de cas qu'elle n'en mérite. C'est le courage civil qui caractérise un homme ; c'est son patriotisme, sa constance dans ses opinions et dans ses serments qui lui assurent un beau renom...et certes, sous ce rapport, l'inflexible postérité ne ménagera pas la mémoire de M. de Bourmont.

Toutefois il servit avec distinction, et se signala sous les murs de *Dresde* et à la bataille de *Nogent* après laquelle il fut fait général de division.

Jusque là tout allait bien ; mais le ciel nous réservait de rudes épreuves et l'ancien émigré devait y succomber.

La journée du 18 Mars 1814, vint changer les destinées de la France. Soit souvenirs de fraîche date, soit amour du changement, notre héros ne fut pas des derniers à se déclarer en faveur de l'ancienne dynastie. Cette transition subite est certainement condamnable ; mais elle était plus naturelle chez M. de Bourmont que chez la plupart de nos maréchaux et généraux, qui n'attendirent même pas le départ de Napoléon pour

venir fléchir le genou devant le monarque légitime...... et pourtant ils avaient tous aussi du courage en face de l'ennemi!

L'ancien chef de Chouans parut donc à la nouvelle cour, et quoiqu'il eût servi le corse, il n'en fut pas plus mal traité. Louis XVIII., voulant sans doute récompenser les anciens services de M. de Bourmont (et celui-ci ayant probablement rejeté sur le compte des circonstances sa petite *félonie*), le nomma au commandement de la 6[e] division militaire, à Besançon.

Mais en voici bien d'une autre! *eccè iterùm Crispinus!* Napoléon, las de régner à l'île d'Elbe, débarque, un beau matin, à Cannes en Provence. Vous vous imaginez peut être que, cette fois, notre héros va tenir bon......pas du tout: diversité est sa devise, et il va trahir le Roi de nouveau, pour trahir plus tard l'Empereur et la France.

En effet, notre héros reçoit l'ordre de rejoindre le Maréchal Ney; il part, tout chaud et tout bouillant de royalisme; mais à peine a-t-il fait quelques lieues, que son zèle se refroidit, et, ma foi, comme il lui sembla meilleur et surtout plus sûr de se prononcer pour une *restauration* qui marchait sur Paris, que pour une restauration qui se disposait à partir pour Gand, il se décida sur-le-champ, et arriva près de Ney, avec les dispositions les plus pacifiques.

Le maréchal, de son côté, flottait entre ses anciens et ses nouveaux souvenirs. Notre héros, le voyant indécis, jugea à propos de lui faire quelques objections, et lui représenta, entr'autres, "*que défendre les Bourbons, c'était folie; qu'il fallait se joindre à Napoléon, que le gouvernement du Roi avait commis trop de sottises et qu'enfin on devait abandonner l'ancienne*

dynastie." Le maréchal se laissa entraîner....puis, comme il était encore incertain, ne sachant s'il devait publier les proclamations, en faveur de Napoléon, qu'il venait de recevoir, il somma M. de Bourmont, sur *l'honneur* (c'était une distraction du prince de la Moskowa), de lui dire ce qui se passait. Notre héros, impatient d'en finir, lui répéta que tous les régiments criaient: "*Vive l'Empereur!*" et qu'il était d'avis de publier les proclamations. Aussitôt il courut rassembler les troupes et vint chercher le maréchal, afin qu'il leur lût ce mémorable discours qui conduisit à la mort *le brave des braves.*

M. de Bourmont *entendit* cette fameuse lecture et fit chorus avec les soldats, dont l'enthousiasme l'électrisa à tel point que, pour un rien, il aurait demandé *bis* du petit opuscule impérial.

Après cette belle équipée, notre héros prit la poste, et revenu à Paris, s'empressa d'offrir ses services à Napoléon.

Mais l'exil avait rendu ce monarque défiant, et il refusait toujours d'employer M. de Bourmont, disant: "*Les bleus sont toujours bleus, les blancs sont toujours blancs,*" lorsqu'il céda enfin aux pressantes sollicitations du Maréchal Ney, du général Gérard et de l'infortuné colonel Labédoyère. Le comte Gérard répondit, *sur sa tête,* de la fidélité du général Bourmont. Après la désertion de ce dernier, l'empereur, passant devant le 4e corps, dit, en s'adressant au comte Gérard, " Eh! général, et votre tête?"

M. de Bourmont, à force de courbettes et de promesses fallacieuses, obtint le commandement de la 2e division du corps d'armée aux ordres du général Gérard, dans la Flandre. C'était prendre le plus long

pour arriver à Gand; mais telle est la bizarrerie du caractère de notre héros qu'il ne sait rien faire comme un autre.

Toute la France sait le reste. Le 15 Juin 1816, la veille de la bataille de Fleurus, l'ancien chef de Chouans, toujours fidèle à son système, fit tout-à-coup volte-face et alla livrer ou vendre aux Anglais les projets de Napoléon.

Tandis qu'il galopait sur la route de Namur on le jugeait comme traître dans le camp français, et l'on mettait à l'ordre du jour de l'armée ces lignes INFAMANTES:

Ordre du jour: Charleroi, 15 Juin 1815, au soir.

" Le général Gérard vient d'annoncer à l'Empereur que le lieutenant-général *Bourmont*, le colonel *Clouet*, et le chef d'escadron *Villoutray* sont passés à l'ennemi; le major-général a ordonné qu'ils fussent jugés sur-le-champ conformément aux lois."

Certes c'était justice, et l'infortuné duc de Berry sembla lui même blâmer la nouvelle trahison de notre héros, lorsqu'en le voyant, il lui dit publiquement et d'un ton sévère: " Monsieur, c'est trop tôt ou trop tard."

Enfin arriva le procès du maréchal Ney, M. de Bourmont ne manqua pas de venir poursuivre l'illustre accusé de ses dépositions, auxquelles il eut l'impudence de mêler les plus cruelles ironies. Au fait, notre héros lui devait cette marque de gratitude pour les nombreux témoignages d'amitié et de confiance qu'il avait reçus du maréchal.

Le prince de la Moskowa n'est plus . . . . et M. de Bourmont vit encore! . . . . Traître à la patrie, traître

au Roi, traître à Napoléon, traître à l'amitié, notre héros devait à la fin recevoir la juste récompense de tant d'actes glorieux. Il est ministre de la Guerre!

C'est le chef de CHOUANS, le BOURREAU des citoyens du Mans, le DÉSERTEUR de Waterloo qui représente aujourd'hui la gloire française et qui est chargé de protéger contre toute atteinte le dépôt de nos vieux et de nos modernes lauriers.

Chacun peut juger à sa guise l'honorable vie de son Excellence. Quant à nous, vieux soldats et citoyens français, la nomination de M. de Bourmont au ministère de la Guerre a réveillé dans nos cœurs de pénibles souvenirs et nous n'hésitons pas à déclarer, que c'est une insulte pour la France, dont on a blessé l'orgueil national, et un outrage pour l'armée qu'on a avilie, en lui donnant un pareil chef . . . . . Puissent la France et l'armée oublier un jour un si cruel affront!"*

* Nul doute que Napoléon fut grand, et qu'avec le temps il eût ennoblit les peuples; mais il ne trouva point les peuples préparés, et pendant son règne les rois étaient encore trop puissants. Toutefois, soit avec les rois, soit avec les peuples; soit en public, soit en particulier, Napoléon fut grand.

Ce n'est point dans des conjectures, dans des spéculations d'écrivains, qu'il faut apprendre à juger les hommes qui se sont élevés au-dessus de leurs semblables: c'est leur conduite qu'il faut suivre pas à pas; ce sont leurs actions qu'il faut voir, leurs paroles qu'il faut entendre.

Napoléon mourut le cinq mai 1821. Ecoutons-le encore, lorsque, deux jours avant d'expirer, il rassembla ses amis autour de lui.

Se plaignit-il de ses persécuteurs? Fit-il la moindre allusion aux vexations continuelles dont il avait été l'objet! . . Non—Ces bassesses étaient trop au-dessous de lui. Pour ne point les voir, il s'était privé d'un exercice nécessaire; ne voulant pas même les nommer, il se contenta de dire à son docteur: "Quand je ne serai plus, vous irez à Rome, vous verrez ma mère et ma famille; vous leur rendrez compte de ce que vous avez observé sur ma situation, sur ma maladie, sur ma mort. Vous direz que Napoléon le Grand a rendu le dernier soupir sur ce triste rocher, dans

La bataille de Waterloo décida du sort de Napoléon et de celui de la France,—tout fut desorganisé. Un

l'état le plus déplorable, manquant de tout, abandonné à lui-même et à sa gloire.—Vous direz qu'en expirant, il a légué à toutes les familles régnantes la honte dont on a voulu envelopper ses derniers jours.

Telle fut la manière dont Napoléon, dans le sein de l'intimité, exprima ses tourments à son docteur: écoutons-le parler à ses compagnons d'exil: "Je meurs, je me sépare de vous: vous allez revoir l'Europe, où vous serez l'objet de la curiosité d'un grand nombre, où de nouvelles sollicitudes vous attendent encore. Rappelez-vous que vous avez partagé mon exil; rappelez-vous que vous avez donné un exemple honorable de fidélité et d'attachement. Vous avez prouvé que parmi les hommes, il en est qui ne sont mus ni par l'intérêt, ni par l'égoïsme, ni par l'ambition. Vous avez prouvé qu'il est des êtres qui savent sympathiser avec le malheur. Ne ternissez ce beau trait par aucune action blâmable. Les principes de la morale sont gravés dans notre conscience, vous les trouverez aussi dans mes lois, dans mes actions. Respectez ma mémoire et faites-la respecter de ceux qui ne me connaissent pas. Dites hautement, et à tout le monde, que mes intentions étaient pures: que je voulais le bien-être des peuples, l'ordre et la justice dans la société, que je désirais régénérer en enchaînant le pouvoir, en démasquant l'imposture, en punissant l'iniquité. Les temps où j'ai régné étaient bien difficiles; j'avais de grands ennemis à vaincre. Mes peuples me chérissaient; mais les passions des intrigants entraînent toujours les peuples. Malgré moi, j'ai dû me montrer sévère; mais jamais je n'ai été ingrat, jamais je n'ai été cruel.

"Il ne m'a point été donné de construire l'arche; et mes peuples sont restés privés des institutions libérales que je leur avais préparées, parce que mes ennemis en auraient profité. Que l'on fasse attention à l'usage que la France a fait de la liberté, lorsque les désastres de Waterloo m'ont enlevé le pouvoir de l'aider. Faites que l'on me connaisse avant de me juger; faites rendre justice à mes principes, à ma gloire . . . . . . Adieu!"

On conçoit bien qu'un ambitieux assis sur le trône mente pour ajouter un brillant à sa couronne, une feuille à ses lauriers; mais que le chrétien mourant profère des sentiments contraires à ses vues et à son cœur; que le grand homme arrivé aux bords de la tombe se déshonore en laissant tomber le mensonge de ses lèvres glacées, cela ne se conçoit point; cela n'est pas dans l'homme.

Au milieu de la grandeur qu'il faut reconnaître en Napoléon, gardons-nous, toutefois, de nous laisser entraîner trop loin; gardons-nous de trop admirer ce qui paraît grand. Rendons justice au réformateur, au restaurateur de l'ordre et de la religion en France, au législateur, au guerrier qui défend glorieusement sa

dernier bataillon de réserve, illustre et malheureux débris de la colonne de granit des champs de Marengo,

patrie ; mais n'allons pas pousser notre enthousiasme jusqu'à supposer, même pour un instant, que le plus beau chemin vers le temple de la gloire soit celui que suivent les conquérants. Gardons-nous de cesser de mettre la guerre au rang des plus terribles fléaux qui affligent, qui flétrissent, qui dégradent l'humanité.

La guerre est la source des plus grands malheurs qui puissent peser sur le monde, le berceau des crimes les plus honteux dont l'espèce humaine puisse avoir à rougir.

Nous sommes tous mortels, il est vrai, nous ressemblons à la pluie tombée sur le sable, on ne la peut recueillir ; cependant nous ne saurions, sans nous émouvoir, contempler un grand nombre de nos semblables arrachés à la vie en un instant. Oubliera-t-on la terreur que cause une mort subite, qui, en un clin d'œil, conduit devant le tribunal du Juge suprême un être qui peut-être n'était point préparé à y paraître ! Et dans la guerre, hélas ! combien de milliers sont ainsi moissonnés !

Sans remonter à l'histoire ancienne ; aux guerres dévastatrices dont on trouve le récit dans nos livres sacrés ; aux expéditions de la Perse, de Rome et de Carthage, aux invasions des Césars et des Clodions, des Sarrazins et des Croisés ; aux conquêtes des Titus, des Mahomet, des Tamerlan, des Charlemagne, des Frédéric, des Charles XII et des Louis XIV ; sans énumérer les proscriptions et les fureurs des Sylla, les cruautés des Néron ; sans rappeler les discordes civiles, les guerres religieuses et leurs martyrs, les persécutions du fanatisme et ses tortures : dans le petit nombre d'années dont nous venons d'esquisser les évènements sous Napoléon, de six millions d'individus qui ont paru sur les champs de carnage, il n'en est resté que bien peu ; quelques centaines, qui ont flétri ça et là, oubliés et inutiles, comme la fleur solitaire échappée à la faux du moissonneur sèche et tombe inaperçue ! Mais la fleur n'a qu'une vie, l'homme en doit connaître deux, et malheur à l'homme quand sa première vie ne peut point être une préparation pour sa seconde.

Oui, six millions d'individus semblables à nous, animés par la même nature, doués des mêmes avantages, agités par les mêmes passions, partageant les mêmes espérances, sont descendus au tombeau, à la fleur de l'âge, dans le court espace de 14 ans ! Que de mères inconsolables ! Que de vieillards sans appui ! Que de veuves éplorées ! Que de frères sans amis ! Que de pleurs ont coulé des yeux des jeunes vierges, et pâli leurs joues au printemps de la vie ! Dieu seul en sait le nombre. Dans plusieurs contrées de l'Europe, à peine est-il une famille qui n'ait pas eu à regretter quelqu'un des siens !

Bien que tous les hommes soient destinés à mourir, bien que la vie et la mort se partagent sans cesse l'empire sur la terre ; pendant la paix du moins la vie paraît toujours victorieuse. Il n'en

était resté inébranlable au milieu des flots tumultueux de l'armée. L'Empereur se retira dans les rangs de

est point ainsi pendant la guerre: alors, la mort, la mort hideuse et sous mille formes, règne sans rivale, et sans rencontrer d'obstacle qui l'arrête, fait rouler partout son char funèbre. Les guerres sont l'élément et le triomphe de la mort. Elle est dans tout, elle est partout. Elle plane sur le jeune et sur le vieux; elle frappe le faible et le puissant. Quand la mort s'appesantit sur quelque point du globe, pendant la paix, ce sont en général les âgés ou les maladifs qui succombent: ces êtres-là, d'ailleurs, ne pourraient vivre que peu de temps: les uns sont destinés à ne compter que quelques printemps, les autres ont parcouru la carrière plus ou moins vite. Mais dans les combats, ce sont les hommes actifs et robustes qui périssent.

Pendant la paix, a dit un de nos plus anciens poètes, ce sont les enfants qui rendent les derniers devoirs à leur parents; pendant la guerre, ce sont les vieilles gens qui ensevelissent leurs enfants. Triste spectacle! Les enfants pleurent bien quand ils perdent ceux qui les ont précédés sur ce monde et leur ont enseigné comment ils doivent s'y conduire; mais la nature a mis dans leur chagrin l'espérance, tendre et riante compagne de la jeunesse. Quand des parents âgés pleurent la fin prématurée de leurs enfants, le désespoir ajoute à leur douleur; ils n'ont plus la force d'essuyer leurs larmes, ils n'ont plus que l'espérance des tombeaux!

Ce n'est pas la mort seule qui fait l'horreur des champs de bataille, où les héros ne voient que de la gloire. Que ceux qui ont vu quelque parent, quelqu'ami, quelqu'étranger même, souffrir ou expirer, se rappellent l'émotion qu'ils ont éprouvée;—puis qu'ils se transportent en imagination sur un champ de bataille:—De l'or perdu, des voitures renversées, des armes brisées, des membres épars: cela n'est que peu de chose.—Des morts: ce n'est-là que le silence! Mais ces milliers de blessés, meurtris, abandonnés sans secours et sans pitié! Voyez-les ô conquérants! —Ils sont là, épars sur votre champ d'honneur! La nuit seule couvre leurs blessures, le froid s'y glisse, et gelant le sang qui en sort, en fait un ciment affreux qui les colle sur la terre bouleversée où ils sont tombés pour vous servir, où l'ennemi les insulte, les foule aux pieds, les achève!

Si l'ennemi prend pitié d'eux, si on les emporte loin du champ de destruction, hélas! on ne fait qu'ajouter à leurs souffrances!—On les traîne dans de mauvais chariots dont le cahot les torture, à travers des chemins difficiles; on les jette pêle-mêle dans des ambulances malsaines et dépourvues du nécessaire; heureux encore si la peste ne les y poursuit point! En vain l'humanité paraîtrait dans ces asiles de douleur et de désespoir: le nombre des souffrants est trop grand, il est impossible que chacun reçoive des secours.

Quand le soldat ne combat point, il souffre des marches péni-

ces braves, commandés encore par Cambronne! Il les fit former en carré, et s'avança à leur tête au devant de l'ennemi; tous ses généraux, Ney, Soult, Bertrand, Drouot, Corbineau, de Flahaut, Labédoyère, Gourgaud, &c. mirent l'épée à la main, et redevinrent soldats. Les vieux grenadiers, incapables de trembler pour leur vie, s'effrayèrent du danger qui menaçait celle de l'Empereur. Ils le conjurèrent de s'éloigner: "Retirez-vous," lui dit l'un d'eux, "vous voyez bien que la mort ne veut pas de vous." L'Empereur résista et commanda le feu. Les officiers qui l'entourèrent s'em-

bles auxquelles il est forcé, de l'intempérie des saisons, de la variété des climats, et il fait peser autour de lui tous les malheurs inséparables des invasions.—Villes brûlées, campagnes ravagées, jeunesse flétrie, vieillesse outragée, voilà ce qu'il laisse sur son passage.

La guerre corrompt les mœurs, détruit les liens sociaux et égare même les grands hommes. C'est la guerre, la guerre seule qui enfanta cette maxime honteuse, trop répétée par des émigrés, des républicains, des Murats, des Bernadottes et des Moreaux: "Qu'il est des cas où l'on peut, sans crime, porter les armes contre la patrie?"

La guerre, aussi, démoralise les peuples qu'elle ruine. Pour ne citer qu'un fait, rappelons-nous les horreurs commises le 1er Janvier 1813 à Kœnigsberg, où le peuple assaillit les blessés français dans les ambulances, jeta les malades par les fenêtres des maisons, et voyant que sa vengeance ne se satisfaisait pas assez vite, incendia les hôpitaux! . . . . .

Cesse donc, ô jeunesse, née pour de plus beaux destins, cesse de ne voir que de la gloire dans les combats. Et vous, peuples policés, portez votre civilisation chez les barbares, et donnez-vous sagement des lois qui assurent votre indépendance nationale, votre commerce et votre liberté. Alors vous serez forts, personne n'osera vous attaquer: vous serez riches, vous serez heureux, vous ne penserez point à envahir les terres de vos voisins; et s'il apparaît parmi vous de ces hommes utiles, de ces êtres privilégiés, de ces esprits ardents qui ne sauraient vivre dans la foule, ils chercheront l'honneur ailleurs que dans les combats, ils trouveront la gloire, non dans les ruines, les désolations et le carnage; mais dans le commerce, les arts et les sciences qu'une Providence bienfaitrice a bien voulu inspirer à l'homme pour le rendre social, charitable, heureux et bon.

parèrent de son cheval, et l'entraînèrent. Cambronne et ses braves se pressèrent autour de leurs aigles expirantes, et dirent à Napoléon un éternel adieu. Les Anglais, touchés de leur héroïque résistance, les conjurèrent de se rendre. "Non," dit Cambronne, "la garde meurt, et ne se rend pas!" Au même moment ils se précipitèrent tous sur l'ennemi, aux cris de "Vive l'Empereur!" On reconnut à leurs coups les vainqueurs d'Austerlitz, de Jéna, de Wagram, de Montmirail. Les Anglais et les Prussiens, dont ils suspendirent les chants de victoire, se réunirent contre cette poignée de héros, et les abattirent. Les uns, couverts de blessures, tombèrent à terre, noyés dans leur sang. Les autres, plus heureux, furent tués; ceux, enfin, dont la mort trompa l'attente, se fusillèrent entre eux pour ne point survivre à leurs compagnons d'armes, ni mourir de la main de leurs ennemis.

Napoléon vaincu par les forces étrangères et pressé par l'opposition à l'intérieur, abdiqua une seconde fois en ces termes:

"Français! en commençant la guerre pour soutenir l'indépendance nationale, je comptais sur la réunion de tous les efforts, de toutes les volontés, et sur le concours de toutes les autorités de la France. J'étais fondé à en espérer le succès, et j'avais bravé toutes les déclarations des puissances contre moi. Les circonstances paraissent changées. Je m'offre en sacrifice à la haine des ennemis de la France; puissent-ils être sincères dans leurs déclarations, et n'en avoir jamais voulu qu'a ma personne! Ma vie politique est terminée, et je proclame mon fils sous le titre de Napoléon II., Empereur des Français. Les ministres actuels formeront provisoirement le conseil du gouvernement.

L'intérêt que je porte à mon fils m'engage à inviter les chambres à organiser sans délai la régence par une loi. Unissez-vous tous pour le salut public et pour rester une nation indépendante."

Les alliés marchèrent sur Paris, où ils entrèrent, dispersant les fabricants de Constitutions, comme le voyageur fatigué secoue la poussière de ses pieds.

Louis XVIII. fut replacé sur son trône ; la France occupée militairement et à ses frais, pendant deux ans et demi, par trois cent mille hommes, et forcée à payer aux puissances coalisées une indemnité de sept cent millions de francs ; dont cent vingt-cinq à l'Angleterre ; cent à la Russie ; cent douze à l'Autriche ; cent cinquante à la Prusse, &c.

En Italie on fusilla Murat. En France on fusilla le Maréchal Ney, le Colonel Labédoyère, et bien d'autres, pour faire croire à l'Europe qu'une conspiration, et non son génie, avait ramené Bonaparte à Paris.

Ainsi finit cette longue guerre de vingt-six ans, après mille quatre cent quatre-vingt-huit combats, dans lesquels la France prouva, que sur terre, nulle nation aidée de ses seules ressources ne saurait la vaincre.

Ainsi finit le règne militaire de Napoléon, qui de 1801 à 1815 a coûté à l'humanité, cinq millions trois cent quarante mille âmes !

> Un jour le laboureur, dans ces mêmes sillons
> Où dorment les débris de tant de bataillons,
> Heurtant avec le soc leur antique dépouille,
> Trouvera, plein d'effroi, des dards rongés de rouille :
> Verra de vieux tombeaux sous ses pas s'écrouler,
> Et de ces grands soldats les ossements rouler !

CHAPITRE XXIX.

Dès l'abdication de Napoléon, le Gouvernement provisoire avait fait mettre deux frégates à sa disposition : elles l'attendaient dans la rade de Rochefort. Pressé de s'éloigner par les intrigues de Fouché, l'ex-Empereur partit de Malmaison le 29 Juin, et arriva le 3 Juillet à Rochefort. Beaucoup de propositions lui furent faites par des généraux : il persista à quitter la France.

Un lieutenant de vaisseau de la marine française, commandant un bâtiment de commerce danois, s'offrit généreusement pour le sauver ; mais, le 8 Juillet, Napoléon gagna Fourras, et coucha à bord de la frégate la Saal. Le lendemain il débarqua à l'île d'Aix. La croisière anglaise était devant la rade : elle n'avait pas reçu le sauf-conduit pour laisser passer le fugitif. Toutes les passes étaient bloquées ; de jeunes aspirants s'offrirent pour conduire le guerrier vaincu aux États-Unis, sur des chasse-marées ; il refusa parce qu'on aurait été obligé de prendre des vivres sur les côtes de Portugal. Les frégates avaient refusé de sortir par la faiblesse de caractère du commandant.

Le 14, le capitaine Maitland, commandant le vaisseau anglais le Bellérophon, fit offrir à Napoléon de l'embarquer pour l'Angleterre : Napoléon accepta, ne pouvant soupçonner l'indigne traitement qu'on lui ménageait. Il écrivit aussitôt au prince régent :

“ Altesse royale, en butte aux factions qui divisent

mon pays, et à l'inimitié des plus grandes puissances de l'Europe, j'ai consommé ma carrière politique. Je viens, comme Thémistocle, m'asseoir sur le foyer du peuple britannique; je me mets sous la protection de ses lois, que je réclame de Votre Altesse Royale, comme celle du plus puissant, du plus constant, du plus généreux de mes ennemis."

"NAPOLÉON."

Le général Gourgaud partit sur-le-champ, sur la corvette anglaise le Slany, pour aller porter cette lettre au prince régent.

Le 15 Juillet, Napoléon se rendit à bord du Bellérophon; en montant sur ce vaisseau, il dit au capitaine Maitland: "Je viens à votre bord me mettre sous la protection des lois de l'Angleterre."

Le lendemain, on fit voile pour la Grande-Bretagne, et le 24, le Bellérophon mouilla à Torbay. Napoléon y apprit que le général Gourgaud n'avait pu communiquer avec la terre, et qu'il avait été obligé de se dessaisir de la lettre de l'Empereur. La rade de Torbay se couvrit de bateaux remplis de curieux. On ne cite ici que les faits; pour les détails il faut lire le récit du capitaine Maitland, la réponse de Maître Barthe et le Mémorial de Las-Cases.

Le 26, le Bellérophon appareilla de nouveau pour se rendre à Plymouth, où il arriva le soir. Des bruits commencèrent à circuler sur la déportation de Bonaparte à Sainte-Hélène; mais la magnanimité du grand homme réduit à l'exil lui fesait repousser ces craintes. Pourtant les papiers publics ministériels de l'Angleterre se déchaînaient contre lui, et c'était le cri des ministres préparant un coup d'État. Toute l'Angleterre se

portait à Plymouth : des milliers de bateaux étaient réunis autour du Bellérophon, la rade ressemblait à une vaste place publique, et lorsque Napoléon paraissait sur le pont, il était accueilli par des acclamations. Des femmes, des jeunes gens commençaient à se montrer parés d'œillets rouges. Toutes ces circonstances tournaient au détriment du captif, aux yeux des ministres anglais.

Le 30 Juillet, un commissaire ministériel notifia au *général Bonaparte* la résolution relative à sa déportation à Sainte-Hélène : les généraux Savary et Lallemand y étaient personnellement exclus de la suite de l'Empereur. Napoléon protesta contre cette décision dans les termes suivants :

" Je proteste solennellement ici, à la face du ciel et des hommes, contre la violence qui m'est faite ; contre la violation de mes droits les plus sacrés, en disposant, par la force, de ma personne et de ma liberté. Je suis venu librement à bord du Bellérophon ; je ne suis pas prisonnier, je suis l'hôte de l'Angleterre. J'y suis venu à l'instigation même du capitaine, qui a dit avoir des ordres du Gouvernement de me recevoir, et de me conduire en Angleterre avec ma suite, si cela m'était agréable. Je me suis présenté de bonne foi pour venir me mettre sous la protection de l'Angleterre. Aussitôt assis à bord du Bellérophon je fus sur le foyer du peuple britannique. Si le Gouvernement, en donnant ordre au capitaine du Bellérophon de me recevoir, ainsi que ma suite, n'a voulu que tendre une embûche, il a forfait à l'honneur et flétri son pavillon.

Si cet acte se consommait, ce serait en vain que les Anglais voudraient désormais parler de leur loyauté, de leurs lois ; la foi britannique se trouvera perdue dans l'hospitalité du Bellérophon.

J'en appelle à l'Histoire. Elle dira qu'un ennemi qui fit long-temps la guerre au peuple anglais, vint librement, dans son infortune, chercher un asile sous ses lois. Quelle plus éclatante preuve pouvait-il lui donner de son estime et de sa confiance? Mais comment répondit-on, en Angleterre, à une telle magnanimité? On feignit de tendre une main hospitalière à cet ennemi, et, quand il se fut livré de bonne foi, on l'immola."

"NAPOLÉON."

"*A bord du Bellérophon, à la mer.*"

Le 4 Août, le Bellérophon appareilla spontanément de Plymouth: on disait qu'un officier public était parti de Londres, avec un ordre d'*habeas corpus*, pour réclamer la personne de Napoléon, au nom des lois et d'un tribunal. Comme nation, l'Angleterre fut généreuse: mais pour le repos du monde le Gouvernement crut devoir être sévère.

Le 7 Août, Napoléon quitta le Bellérophon, pour passer à bord du Northumberland, commandé par l'amiral Cockburn. Ses effets furent visités, son argent séquestré: les personnes de sa suite furent désarmées: l'ordre ministériel portait aussi d'ôter l'épée à Napoléon, mais l'amiral Keith, ne voulut pas le faire exécuter.

Le lundi, 7 Août 1815, le Northumberland appareilla de la baie de Start pour Sainte-Hélène: et le grand homme qui, pendant vingt ans, avait rempli le monde de son nom, fut conduit sur ce rocher homicide, à deux mille lieues de l'Europe. Le ministère anglais avait réduit sa suite à quatre personnes: Bertrand, Montholon, Gourgaud, Las-Cases, et quelques domestiques.

Lorsque la terre de France se perdit à l'horizon, Napoléon s'écria: " Adieu terre des braves! Trois ou quatre traîtres de moins, et tu serais encore la Grande Nation, la maitresse du monde." Pendant la traversée il s'occupa de ses mémoires, qu'il finit à Sainte-Hélène.

Le 16 Octobre, soixante-dix jours après avoir quitté l'Angleterre, et cent dix jours après son départ de Paris, Napoléon posa le pied sur le rocher africain, qu'il ne devait plus quitter. Il fut d'abord logé dans la petite maison de Briars, appartenant à un négociant; et deux mois après, il fut installé à Longwood. L'horreur et les misères qu'il trouva à Sainte-Hélène l'indignèrent: il s'en plaignit au gouvernement anglais; mais ce fut vainement. L'exercice, si nécessaire à la santé de Napoléon, devint une chose très-humiliante, par la surveillance dont il était l'objet dans toutes ses promenades; il fut obligé d'y renoncer, sans toutefois être délivré de ses gardiens, qui poussèrent l'impudence jusqu'à vouloir forcer la porte de sa chambre. Napoléon ne vécut que de privations de toutes les sortes durant sa longue agonie à Sainte-Hélène. Les provisions qu'on lui envoyait étaient souvent mauvaises et toujours exiguës. Il fut obligé de faire vendre sa vaisselle, et d'accepter quatre mille louis que M. de Las-Cases avait à Londres, pour ne pas manquer du nécessaire, lui et ses compagnons d'exil. Toute communication avec l'Europe lui avait été interdite par le ministère anglais. Le gouverneur de Sainte-Hélène, Sir Hudson Lowe, semblait avoir pris à tâche de se rendre odieux par les vexations journalières qu'il fesait supporter à son prisonnier.

Bientôt les souffrances physiques vinrent s'unir aux

souffrances morales de Napoléon. Il fut attaqué de la maladie de foie, endémique et mortelle à Sainte-Hélène. Dès le mois d'Août 1818, le général Gourgaud fut obligé d'écrire à la princesse Borghèse. "Napoléon se meurt dans les tourments de la plus affreuse et de la plus longue agonie." Quelques mois après, le docteur O'Méara, épouvanté des progrès que fesait le mal chez son illustre malade, s'empressa d'annoncer au secrétaire de l'amirauté, "que la vie de Napoléon était en danger s'il résidait plus long-temps dans un climat tel que celui de Sainte-Hélène; surtout, si les périls de ce séjour étaient aggravés par la continuité de ces contrariétés et de ces violations auxquelles il avait été jusqu'alors assujéti."

Quelques voix généreuses adressèrent les plus vives réclamations en faveur du *patient* de Sainte-Hélène, aux ministres réunis en congrès à Aix-la-Chapelle. D'autres osèrent intercéder auprès de l'empereur de Russie et de celui d'Autriche. Le congrès et les monarques restèrent sourds aux cris de l'humanité.

Le docteur O'Méara écrivit de nouveau à lord Bathurst, "que la crise qu'il avait prévue était arrivée, que la mort prématurée de Napoléon était certaine, si le même traitement était continué à son égard."

Le 17 Mars 1821, le comte Montholon, annonça à la princesse Borghèse que la maladie de Napoléon avait fait, depuis six mois, des progrès effrayants. Le comte Bertrand avait précédemment écrit à lord Liverpool, pour lui faire connaître la situation de Napoléon, et demandé qu'il fût transporté dans un autre climat; mais le gouverneur Hudson Lowe s'était refusé de faire passer cette lettre à son gouvernement, sous le vain prétexte que le titre d'*Empereur* était donné à Na-

poléon. Une politique barbare rendit insensibles et les souverains alliés et leurs ministres.

Dès le 7 Mars, Napoléon s'était trouvé en danger imminent; ses forces l'avaient abandonné; il ne se levait plus qu'avec peine. A la fin d'Avril, la maladie fit de nouveaux progrès. Le 1er Mai, il s'était levé; mais une faiblesse l'obligea à se faire remettre au lit. Il avait fait placer devant lui le buste de son fils, sur lequel il avait constamment les yeux fixés. Le 3, les symptômes devinrent plus alarmants. Le lendemain, on eut quelque espoir; il fallut y renoncer le 5. Jamais agonie ne fut plus calme; aucun signe de douleur ne se manifesta sur son visage, aucune plainte n'échappa de sa bouche: son regard était serein, son âme tranquille. Sa faible voix fit souvent entendre ces mots: "*Nation française* . . . . . *Rien à mon fils que mon nom!* . . . . . . *Mon fils!* . . . . . . *France!* . . . . *France!* . . . ." A six heures du soir au moment où le soleil quittait l'horizon, Napoléon croisa les bras avec effort, prononça les mots de *tête* . . . . . . *armée* . . . . . . jeta un dernier regard sur le buste de son fils, et expira!

Ses dernières volontés portent: "*Je désire d'être enterré sur les bords de la Seine, au milieu des Français, que j'ai tant aimés.*" Mais le congrès d'Aix-la-Chapelle avait décidé, par avance, que Napoléon serait enterré à Sainte-Hélène.

Ses dépouilles mortelles furent exposées pendant deux jours; il était revêtu de l'uniforme des chasseurs de sa garde, et couvert, en partie, par le manteau qu'il portait à Marengo. Les honneurs funèbres les plus pompeux lui furent rendus au moment de son inhumation.

Napoléon, habillé comme il avait coutume de l'être pendant sa vie, repose au fond d'un site romantique, appelé la *Vallée du Géranium*, au-dessous de *Huts-Gate.* Son corps fut placé dans une caisse de fer-blanc, garnie d'une espèce de matelas, d'un oreiller, et de satin blanc; il a l'épée au côté, et un crucifix sur la poitrine. Le chapeau, n'ayant pu être placé sur sa tête, le fut à ses pieds; on y mit aussi des aigles, des pièces de toutes les monnaies frappées à son effigie, son couvert, son couteau, une assiette avec ses armes, etc. Le cœur, déposé dans un vase d'argent, et les intestins, placés dans un cylindre de même métal, furent mis au pied du cercueil. La caisse de fer-blanc, fermée et soudée avec soin, fut placée dans une autre caisse en acajou, qu'on mit dans une troisième en plomb, laquelle fut elle-même déposée dans une quatrième d'acajou, qu'on scella et qu'on ferma avec des vis en fer.

La tombe de Napoléon est de forme quadrangulaire, plus large dans le haut que dans le bas; sa profondeur est d'environ douze pieds. Le cercueil est placé sur deux fortes pièces de bois et isolé dans tout son pour tour. Ses pieds sont vers l'orient et sa tête à l'occident ....Quelques saules ombragent le terrein étroit où gît celui qui fut si grand.

Le roi de Rome, qu'un faible parti proclama empereur, sous le nom de Napoléon II, après la bataille de Waterloo et la seconde abdication de l'Empereur des Français, avait été enlevé en 1814 par Metternich.

L'Empereur d'Autriche parut s'attacher à son petit-fils; il lui donna le titre de Duc de Reichstadt, et le fit élever à la cour de Vienne, où il mourut en 1832, d'une maladie de poitrine occasionée, dit-on, par le

chagrin de se voir oublié des Français à la grande révolution de 1830.

Ainsi le pari de Napoléon fut éteint en France : et de même que la tombe de l'ex-Empereur s'élève loin des continents du monde, sur la solitude de l'Océan, les hauts-faits du grand homme brillent sur une page isolée de l'histoire.

CHAPITRE XXX.

L'HISTOIRE ne fournit point d'exemple qu'un simple sous-lieutenant d'artillerie ait parcouru en treize années l'espace de plusieurs siècles, comme grand capitaine, comme administrateur actif, et comme le plus puissant souverain.

Si pour obtenir de la postérité le titre de *Héros*, il faut tout sacrifier à la patrie et à l'honneur, Napoléon n'y a point droit; mais si l'on est convenu que ceux-là sont grands, qui savent arrêter l'anarchie, soumettre les passions, dicter de bonnes lois et remporter des victoires : certes l'histoire doit sanctionner la décision du Sénat Impérial qui salua Bonaparte du nom de NAPOLÉON LE GRAND.

On a comparé Napoléon Bonaparte à Cromwell et à Washington : sans doute parce que l'Empereur des Français n'était pas né sur le trône : mais laissant de côté ces hommes, dont les exploits, les vertus et la conduite furent autrement dirigés et avaient d'autres buts à atteindre : on peut, sous tous les rapports, comparer Napoléon aux plus grands hommes des monarchies anciennes ou modernes.

Comme conquérant Napoléon a surpassé Alexandre et Charlemagne : comme législateur il fut supérieur à Pierre le Grand et à Henri IV. : comme souverain, son règne ne le cède en rien à celui de Louis XIV. : Napoléon n'eut point l'austérité de Charles XII., mais il fut sobre comme lui; et il eut des mœurs bien moins légères que le grand roi qui a donné son nom au siècle qui le vit régner.

Nul doute, que si l'Empereur des Français fût mort sur le trône qu'il a relevé, son règne eût été nommé le Siècle de Napoléon : car dans toutes les sciences, dans tous les arts, dans tous les métiers, dans la littérature même, le règne de Bonaparte fut fécond en grands hommes : ce dont le lecteur se convaincra en jetant un coup-d'œil sur la Galerie Historique des contemporains.

Napoléon dut en partie son élévation à son génie; mais son étude du cœur humain y contribua beaucoup. Jamais homme ne parvint à se faire admirer et à se faire aimer même de ses ennemis comme Napoléon. Il est vrai qu'il disposa de tout à son gré, que la nation l'aida à s'agrandir, par des sacrifices immenses : mais si l'on considère toutes les révolutions qui ont agité la France, on verra que les Français ne se laissèrent pas souvent entraîner aussi loin. Il n'y a pas long-temps qu'un *roi légitime* ne put forcer les feuilles publiques à taire ou à voiler la vérité; il y a moins long-temps encore qu'un *roi citoyen* fut contraint d'effacer de ses armes la vieille fleur de lis de France.

Napoléon obtenait ce qu'il voulait, par des moyens nobles; rarement il descendit à la bassesse, et quand il le fit ce fut généralement malgré lui.

Ses soldats l'adoraient. Cela n'était pas surprenant.

Il paraissait les connaître tous. Il disait à l'un : "Hé bien ! mon vieux, comment se porte ton père que nous laissâmes tel jour à tel endroit ?" À un autre : "Tu t'es bien battu à tel engagement. Comment tu n'es pas décoré ? Tiens voilà la croix d'honneur, personne ne l'a plus méritée que toi " Et puis, il partageait les fatigues, les souffrances, les privations et les dangers.

Pour les fautes des braves, il était indulgent. Allait-il la nuit faire une ronde dans le camp ; s'il trouvait une sentinelle endormie, il prenait le fusil puis se mettait en faction. À son réveil le soldat éperdu s'écriait : " C'en est fait de moi ! c'est l'Empereur !"— " Non, mon ami," lui disait Napoléon avec bonté, après tant de fatigues il est bien permis à un brave comme toi de s'endormir, à la première bataille tu répareras cette faute." Le lendemain le soldat fesait des prodiges de valeur, ou mourait au cri de Vive l'Empereur !

Napoléon avait des ennemis et il les connaissait ; mais quand il était persuadé de la probité de ses adversaires, il n'hésitait pas à les employer. " On ne peut plaire à tout le monde," disait-il, " M. je sais que vous ne m'aimez pas ; je respecte les opinions : mais vous avez de l'honneur, vous pouvez servir votre pays en fesant telle ou telle chose, puis-je compter sur vous ?" Rarement on lui répondit non.

Ce fut encore cette connaissance du cœur humain qui lui fit éviter de multiplier ses ministres. VOICI LE TABLEAU DES HOMMES QUI LE SERVIRENT SOUS L'EMPIRE.

TABLEAU DES MINISTRES DE NAPOLÉON, EMPEREUR.*

	1805.	1806.	1807.	1808.	1809.	1810.	1811.	1812.	1813
Justice.	Régnier.	Régnier.	Régnier.	Régnier.	Régnier.	Régnier.	Régnier.	Régnier.	Régnier
Relations xtérieures.	Talleyrand-Périgord.	Talleyrand-Périgord.	Talleyrand-Périgord.	Champagny.	Champagny.	Champagny.	Champagny.	Maret.	Maret.
Intérieur.	Champagny.	Champagny.	Champagny.	Cretet.	Cretet.	Montalivet.	Montalivet.	Montalivet.	Montali
Finances.	Gaudin.	Gaudin.	Gaudin.	Gaudin.	Gaudin.	Gaudin.	Gaudin.	Gaudin.	Gaudin.
Trésor public.	Barbé-Marbois.	Mollien.	Mollien.	Mollien.	Mollien.	Mollien.	Mollien.	Mollien.	Mollien.
Guerre.	Alexandre Berthier.	Alexandre Berthier.	Alexandre Berthier.	Clarke.	Clarke.	Clarke.	Clarke.	Clarke.	Clarke.
dministration de la guerre.	Dejean.	Dejean.	Dejean.	Dejean.	Dejean.	Lacuée.	Lacuée.	Lacuée.	Lacuée.
Marine.	Decrès.	Decrès.	Decrès.	Decrès.	Decrès.	Decrès.	Decrès.	Decrès.	Decrès.
Police.	Fouché.	Fouché.	Fouché.	Fouché.	Fouché.	Fouché.	Savary.	Savary.	Savary.
Cultes.	Portalis père.	Portalis père.	Portalis père.	Bigot-Préameneu.	Bigot-Préameneu.	Bigot-Préameneu.	Bigot-Préameneu.	Bigot-Préameneu.	Bigot-Pmeneu

* Voyez "Biographie des Contemporains," et "Bonaparte's Court and Camp."

On a dit que Napoléon n'avait point de sensibilité. C'ést une erreur. Son goût pour la haute tragédie, son exclamation bien connue: "Si Corneille vivait je le ferais prince," la scène de Julio qu'il improvisa pour amuser Joséphine et ses amis, scène que l'on trouve dans les mémoires de Bourienne, son évanouissement au commencement de la retraite de Moscou, sa mort même, prouvent le contraire. On sait d'ailleurs qu'il fit grâce à des coupables et même à des hommes qui avaient voulu l'assassiner.

Le crime politique qu'il commit à la mort du duc d'Enghien prouve de l'ambition; mais non de la cruauté. Il en est de même de son divorce.

On a beaucoup commenté sur l'ambition de Napoléon; on pouvait la démontrer tout entière par cette anecdote.

Un ministre conseillait à l'Empereur des Français de ne point entreprendre la guerre de Russie. Il était midi, un beau soleil dardait ses rayons sur les Tuileries: Napoléon prit son ministre par le bras et le conduisit à la fenêtre qu'il ouvrit, puis montrant du doigt un point dans l'espace: "Voyez-vous cette étoile?" dit-il. "Non," répondit le ministre. "Hé bien, reprit Napoléon, moi je la vois." Cela explique les fautes envers la famille d'Espagne, le Pape et autres. Une aussi grande ambition dans un souverain rend les peuples malheureux et fait disparaître bien des vertus.

Napoléon avait le cœur noble, il aimait tout ce qui était grand. Aussi le vit-on pendant les guerres d'Italie rendre hommage à la République de Saint-Marin, qui avait refusé une augmentation de territoire. À Boulogne il donna de l'or et la liberté à des marins anglais qui, pour revoir leur patrie, s'étaient exposés sur

la Manche dans une petite barque qu'ils avaient faite eux-mêmes. Il était clément et généreux. En Prusse il dit à une dame dont le mari devait être fusillé pour trahison : " Connaissez-vous l'écriture de votre mari, lisez ; puis jetez la lettre au feu, cette pièce anéantie je ne pourrai plus faire condamner votre époux."

Il répandit des largesses dont le récit seul formerait des volumes. Il fut grand avec ses ennemis, quand il les eut vaincus ; et quand il fut renversé à son tour, il compta sur la générosité de ses vainqueurs, et il fut trompé. Ne le vit-on pas renvoyer à la Russie des prisonniers sans rançon, faire des remises à l'Allemagne sur les frais de la guerre, et se livrer aux Anglais ? En un mot, toutes ses vertus furent celles d'un grand génie, toutes ses fautes furent celles d'un grand ambitieux : mais peut-être l'ambition est-elle inséparable de tant de grandeur.

Napoléon poussait au plus haut degré la vigilance. Dans les comptes des ministres il corrigea souvent des erreurs au préjudice de l'état. Son activité n'avait point de bornes. Il surprenait des préfets dans leurs lits à huit heures du matin.

Il ne se reposait jamais quand il y avait quelque chose à faire : la veille d'une bataille il passait généralement la nuit à cheval. En un mot, cinq mille cinq cent soixante-deux lois furent promulguées sous l'Empire.

Il s'efforçait de communiquer son amour pour le travail à toute la nation. Il visitait les écoles, encourageait les enfants, et leur répétait souvent : " Jeunes écoliers, chaque heure que vous perdez vous enlève une chance de succès pour l'avenir." Il entrait dans les moindres détails. " Comment travaille celui-ci ?

Que faites-vous de celui-là?" Si on lui fesait une réponse favorable à l'étudiant. "Courage," disait-il, puis se tournant vers le président de l'Université, qui l'accompagnait toujours en pareille occasion, il ajoutait: "Ecrivez-moi le nom de ce jeune homme-là sur vos tablettes, monsieur l'Académicien."

Napoléon avait une connaissance profonde de l'histoire, et le montra souvent par les remarques qu'il fit pendant ses marches militaires. Ici, c'était la prison de Cœur-de-Lion; là, une scène de la guerre de trente ans. Ici, Turenne avait paru; là, Charles XII. avait passé. D'un côté, les Hébreux avaient combattu; de l'autre, Godefroy avait conduit ses croisés; tout lui était familier.

Napoléon avait beaucoup de goût: il le prouva en rendant hommage à David et aux autres grands peintres, aux sculpteurs, et à tous les artistes en général.

Il honora le célèbre tragédien Talma de son amitié.* Pierre David, l'auteur du beau poème épique français l'Alexandréide, fut par lui comblé d'honneurs.

Il persécuta la presse, il est vrai; mais Napoléon se considérait comme réformateur. Pour apaiser toutes les passions, il disait qu'il fallait empêcher les journalistes deles remuer, toutefois le régime constitutionnel était dans sa tête pour l'avenir. Si c'est une grande faute, pensait-il, de priver une nation de ses droits; c'en est une plus grande encore de jeter la liberté au milieu d'un peuple qui n'est point préparé à la recevoir.

D'ailleurs, Napoléon fut presque toujours en guerre.

* Voyez "Mordacque's History of the French Language; Biography of Talma."

La presse, si elle eût été libre, pouvait déranger ses plans, faire manquer une campagne, et sur ce point, l'expérience n'a pas encore prouvé qu'il se fût trompé. Il considérait les journalistes comme des mercenaires qui vendraient leur pays pour se faire des abonnés. Il n'aimait point les auteurs, dit-on. C'est encore une erreur. Il n'aimait pas les feseurs de livres. Il n'aimait pas qu'un ambassadeur passât son temps à écrire un roman, ou des libelles; mais il aimait la littérature, et la science. Comme Alexandre il désirait un Homère, et il le cherchait. On a de lui un problème sur la mesure du cercle qu'il a posé et résolu lui-même: mais d'autres soins dirigèrent ses efforts et ses moyens vers d'autres vues.

La belle colonne de bronze, faite avec les canons pris à Austerlitz, les routes, les canaux, les quais, les ponts, les abattoirs, les greniers d'abondance, les édifices de tous genres que Napoléon a laissés prouvent encore que son goût était bon, grand et bien dirigé.

Napoléon savait montrer beaucoup de présence d'esprit, même dans le malheur. Au passage de la Bérézina, quand le bataillon sacré l'eut entouré et que la musique militaire eut commençé de jouer l'air: "Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?" il s'écria, "Non, non, plutôt: "Veillons au salut de l'Empire:" fesant ainsi passer l'esprit de ses braves, de la douleur, à l'ardeur des combats.

Napoléon était doué d'un jugement profond, comme homme et comme souverain. Les grands évènements qui agitent l'Europe depuis quinze ans, il les a tous prévus et annoncés, cette preuve est incontestable.

L'organisation de son gouvernement fut adoptée par ses successeurs dans tous les points principaux. Pré-

fectures, droits réunis, loterie, cadastre, système colonial, police, cours prévôtales, conscription même, tout fut conservé. Le code changea de nom ; mais resta à peu près le même. La monnaie changea d'effigie ; mais fut battue d'après le même système. Les changements que l'on fit dans les règlements pour l'Instruction publique ne furent pas des améliorations.

La religion de l'état a bien obtenu quelques priviléges à la chute de Napoléon : mais ces priviléges l'ont ruinée.

Napoléon, pensant qu'il faut dans une monarchie une religion de l'état, avait rétabli les cultes et limité le pouvoir de l'Église, afin de la conserver ; le temps a prouvé que lui donner plus, c'était la perdre.

À la religion de l'état se rattachaient les cortéges, les fêtes, les pompes de l'Empire, que Napoléon jugeait nécessaires et dont on pourra se faire une idée par le tableau des dépenses du Gouvernement Impérial.

Du 18 Mai 1804 au 31 Mars 1814.

	Francs.
Liste civile de Napoléon, y compris les revenus des domaines, évalués à 42 millions ; pour dix ans	420,000,000
A sa famille, composée de huit personnes	120,000,000
A Joséphine, du 10 Mars 1810 au 31 Mars 1814, quatre ans, à 3 millions par an . .	12,000,000
Comme Premier Consul	2,208,333
Son retour de l'île d'Elbe, et les enlèvements d'or et d'argent faits par ses frères détrônés, peuvent être évalués . . .	60,000,000
Un Archichancelier (Cambacérès), à 500,000 francs par an ; dix ans	5,000,000
Un Architrésorier (Lebrun), à 500,000 francs par an	5,000,000
Un Secrétaire d'État (Maret), à 300,000 francs par an ; pour dix ans	3,000,000

	Francs.
Un Procureur général (Régnault-de-Saint-Jean-d'Angely), à 150,000 francs par an; pour quatorze ans	2,104,000
Un Grand-Chancelier de la légion d'honneur, à 100,000 francs par an; pour dix ans . .	1,000,000
Un Grand-Maître de l'Université, à 100,000 par an; pour dix ans	1,000,000
Trente Conseillers d'État, 25,000 francs par an chacun, pour dix ans 250,000 francs .	7,500,000
Seize Conseillers d'État ayant des directions, à 50,000 francs par an chacun; pour dix ans, 491,666 francs	8,000,000
Quarante-six Conseillers d'État, Officiers de la légion d'honneur, à 10,000 francs par an chacun; pour dix ans	460,000
Neuf Maîtres des requêtes, à 6,000 francs par an chacun; pour dix ans . . .	540,000
Deux cents Auditeurs, à 3,000 francs chacun; pour dix ans	6,000,000

CORPS-LÉGISLATIF.

CINQ CENTS MEMBRES.

Du 18 Mai 1804 au 31 Mars 1814, neuf ans neuf mois, à 12,000 francs par an chacun, 117,000 francs	58,500,000
Le Président du Corps-Législatif, à 100,000 francs; pour neuf ans neuf mois . . .	975,000
Huit Ministres, à 300,000 francs par an chacun; pour dix ans	24,000,000
Six cents commandants de la légion d'honneur, à 2,000 francs chacun par an; pour dix ans .	12,000,000
Deux mille Officiers de la légion d'honneur, à 1,000 francs chacun par an, pour dix ans . .	20,000,000
Vingt mille Légionnaires, à 250 francs par an chacun; pour dix ans . . .	5,000,000
Cent trente Préfets, à 25,000 francs par an chacun, l'un dans l'autre, pour quatorze ans . .	45,500,000

	Francs.
Cinq cent cinquante Sous-Préfets, à 6,000 francs par an chacun ; pour quatorze ans . .	46,200,000
Pour la police secrète	28,000,000
Cadeaux de Napoléon à ses favoris . .	50,000,000
Pour le règne des cent jours en 1815, des deux Chambres des Pairs et des Représentants .	777,134
Total	944,760,467

Des écrivains mercenaires ont dit que Napoléon n'avait point de religion : d'autres n'ont pas hésité à le considérer tout-à-fait comme un infidèle. Napoléon ne se nomma-t-il pas Empereur des Français, Roi d'Italie, Protecteur de la Confédération Suisse, et cela, PAR LA GRACE DE DIEU. Bourienne lui-même n'a pas craint d'avancer que Napoléon n'avait rétabli les cultes que pour se servir des prêtres ; il a même été jusqu'à mettre cette pensée dans la bouche du Consul lui-même. De soi-disant biographes anglais ont cru rendre Bonaparte odieux à leurs compatriotes en l'accusant d'infidélité, ce dont ils trouvaient des preuves dans les proclamations du général-en-chef aux Egyptiens. Quant à cette dernière assertion, sur quoi est-elle basée ? Sur cette remarque du général Bonaparte à ses soldats à leur entrée en Egypte : « *Les Mahométans croient qu'il n'y a d'autre Dieu que Dieu, et que Mahomet est son prophète.* NE LES CONTREDISEZ PAS. Or, que Dieu est Dieu, cela ne demande pas de commentaire ; pour ce qui est de Mahomet, plus on approfondira la grande révolution qu'il a opérée, plus on sera forcé peut-être de reconnaître en lui un messager de Dieu, chargé de régénérer l'Orient et de réveiller les peuples de l'Occident. Mais, pour décider cette question de la manière la plus simple, et

par l'argument le plus solide, que les historiographes qui s'occuperont de tracer le portrait de Bonaparte se rappellent que le 21 Avril 1821, l'Empereur déchu et mourant se fit administrer les secours de la religion dans laquelle il était né, par l'Abbé Vignoli, qui, lorsque le gourverneur de Sainte-Hélène eut poussé la cruauté jusqu'à priver son prisonnier des soins du chirurgien O'Méara, avait été envoyé à Napoléon avec le Docteur Autommarchi; et comme ce dernier parut montrer quelque surprise, l'Empereur se tourna vers lui et lui dit: "Voi siete forse superiore a tutte queste debolezze; ma io non sono nè filosofo, nè medico......Non può esser ateista chi vuole."*

Napoléon était violent, comme le sont tous ceux qui sentent vivement: mais il n'avait pas les manières communes: au contraire il manquait rarement de plaire et d'amener ses auditeurs à son opinion quand il voulait se donner la peine de développer les moyens de séduction qu'il avait reçus de la nature, et qu'avait polis une excellente éducation.

La moins importante de ses entrevues prouve qu'il savait persuader. Un jour une députation du Consistoire de l'Église réformée de Paris se rend aux Tuileries pour demander la permission de faire placer une cloche dans son temple. Napoléon écoute le président, lui parle avec douceur: puis finit par lui dire d'un air indifférent: "À quoi vous servira cette cloche?" "Mais, Sire," répond le président, "à moins que ce ne soit pour vous appeler, je n'en vois pas l'utilité."

* "Peut-être êtes-vous au-dessus de toutes ces faiblesses; mais moi, je ne suis ni philosophe, ni médecin.......N'est pas athée qui veut."

La Députation partit enchantée de n'avoir pas obtenu de cloche.

En un mot, pour bien juger Napoléon, il faut étudier les temps où il parut sur la scène politique, il faut le suivre chronologiquement depuis son départ pour Toulon jusqu'à sa mort à Sainte-Hélène, où il prononça sur lui-même ce jugement, que nul historien n'a encore surpassé.

"Après tout," disait l'ex-Empereur dans sa captivité, en rejetant le livre d'un historien anglais, "ils auront beau retrancher, supprimer, mutiler, il leur sera bien difficile de me faire disparaître tout-à-fait. Un historien français sera pourtant bien obligé d'aborder l'Empire, et, s'il a du cœur, il faudra bien qu'il me restitue quelque chose, qu'il me fasse ma part, et sa tâche sera aisée, car les faits parlent, ils brillent comme le soleil."

"J'ai refermé le gouffre anarchique, et débrouillé le cahos ; j'ai dessouillé la révolution, ennobli les peuples, et raffermi les rois. J'ai excité toutes les émulations, récompensé tous les mérites, et reculé les limites de la gloire. Tout cela est bien quelque chose. Et puis, sur quoi pourrait-on m'attaquer, qu'un historien ne puisse me défendre ? Serait-ce sur mes intentions ? mais il est en fonds pour m'absoudre. Mon despotisme ? mais il démontrera que la dictature était de toute nécessité. Dira-t-on que j'ai gêné la liberté ? mais il prouvera que la licence, l'anarchie, les grands désordres, étaient encore au seuil de la porte. M'accusera-t-on d'avoir trop aimé la guerre ? mais il montrera que j'ai toujours été attaqué. D'avoir voulu la monarchie universelle ? mais il fera voir qu'elle ne fut que l'œuvre fortuite des circonstances, que ce furent nos ennemis

eux-mêmes qui m'y conduisirent pas à pas. Enfin, sera-ce mon ambition? ah! sans doute, il m'en trouvera, et beaucoup; mais de la plus grande et de la plus haute qui fût peut-être jamais: celle d'établir, de consacrer enfin l'empire de la raison, et le plein exercice, l'entière jouissance des facultés humaines! et ici l'historien peut-être se trouvera-t-il réduit à devoir regretter qu'une telle ambition n'ait pas été accomplie, satisfaite!"............

FIN.

NOTE.

On s'est borné, dans cet ouvrage, à ne citer que des faits ; il est donc important de faire observer au lecteur que l'esquisse boigraphique sur M. de Bourmont (page 370), n'a été insérée que pour démontrer l'erreur dans laquelle sont tombes la plupart des historiens de l'Allemagne et de l'Angleterre, qui ont avancé que l'armée de Waterloo était une des meilleures que Napoléon eût jamais commandées. Ceux qui ont vu défiler cette armée se rappellent qu'il y avait de l'hésitation parmi les soldats, et tous les documents historiques prouvent qu'il n'y avait pas d'union parmi les chefs. Cet extrait est copie littéralement de l'ÉFFRONTÉ ARISTARQUE DES JOURNAUX *de Paris et des Départements*, en date du Dimanche 14 Février 1830, cinq mois avant la revolution de Juillet, quand M. de Bourmont était ministre de la guerre. C'est dans ces sortes d'écrits que l'on peut apprendre à juger des partis et des difficultes qui à de certaines époques gênent la marche des gouvernements. Peut-être en parcourant cette diatribe, sera-t-on moins surpris de la résolution que Charles X. avait formée, de mettre un frein à la licence des journaux.

Quant à M. de Bourmont, ce ne sera pas en un pareil langage que l'histoire impartiale écrira sa vie. Sans doute elle parlera de 1815; mais elle parlera aussi de 1814, et elle associera le nom du général exilé à la brillante expédition d'Alger, qui donna une belle colonie à la France, et purgea la Méditerranée des pirates de l'Afrique.

DE L'IMPRIMERIE DE C. WHITING BEAUFORT HOUSE.

PHILOLOGICAL WORKS

ON THE

FRENCH, GERMAN, ITALIAN,

AND

LATIN TONGUES.

BY LOUIS PHILIPPE R. F. DE PORQUET,

AUTHOR OF A SYSTEM FOR TEACHING LIVING LANGUAGES, NOW ADOPTED BY SEVERAL THOUSAND ESTABLISHMENTS OF EDUCATION IN ENGLAND, IRELAND, SCOTLAND, FRANCE, AND AMERICA.—(1)



(1) "The method M. F. de Porquet has adopted in the teaching of languages, is borne out by the first metaphysical minds, and the first of scholastic authorities, from John Locke or Roger Ascham downwards; and a more important, although less popular, personage than either of them in school establishments, *viz.* Common Sense. We think it a duty to the public, and to the author of the Fenwickian System, thus to state our opinion of its merits and advantages in the work of instruction."—*Educational Magazine.*

TO HEADS OF SCHOOLS AND FAMILIES.

Ladies and Gentlemen,

I am induced, from repeated solicitations of numerous members of the profession, residing at a distance from the Metropolis, and who consequently have little or no opportunity of seeing my advertisements in the London papers, to send you a statement of the utility of my extensive establishment, devoted to the interest of those engaged in tuition.

It may not be known that these ten years I have been acting as Scholastic-Agent, upon a plan totally different from that heretofore adopted: the chief object of my exertions being to get my Works generally known to all parts of the Empire, I only undertake the transfer of such property as is fully worth the attention of my numerous friends.

Principals of Schools can, almost at any time, find valuable and competent teachers, either natives or foreigners, *free of commission*: the greatest attention is paid in recommending none but such as can produce the highest testimony of unimpeachable character from their last employers.

Files of the most respectable Establishments in, and near London, as also throughout England, France, Belgium, Holland, and Germany, are kept for the perusal of those wishing to place pupils.

Pupils, articled-pupils, gentlemen or ladies, as boarders, either foreigners or natives of England, are introduced to establishments of indisputable character, well known to me from commercial or other transactions had with them.

Ladies wishing to enter the scholastic profession, and who may aspire to first-rate situations in noblemen's or gentlemen's families, are advised by me to repair, for a short time, to the continent, previously to accepting, perhaps, indifferent situations in England; and on their return, several valuable appointments in families of distinction will be offered to them, such as I am daily losing the opportunity of filling, for want of candidates sufficiently conversant with modern languages.

The high reputation I have had the good fortune to acquire in this country, during a professional career of upwards of twenty years, has secured to me the patronage of the highest families in the kingdom; and the strictness of my principles in the selection of teachers of both sexes, whom I have had to send, these ten years, to all parts of the globe, has insured a continuance of that high patronage I now enjoy.

Being constantly in correspondence with the different parts of the Continent, besides the East and West Indies, and America, I frequently receive orders from such Governments for male teachers of English, and for governesses for the families of those in command in those colonies.

I now lay before you a list of my own publications, adopted these twelve years in many thousand institutions, where their importance in the teaching of *Conversational* French is daily felt by those who have obtained by the use of them an extraordinary facility in speaking French, Italian, and German, in England.

I have the honor, Ladies and Gentlemen,
To subscribe myself, most respectfully,
Your obedient Servant,
Louis P. R. Fenwick de Porquet.

11, Tavistock Street,
Covent Garden, London.

[SPECIMEN]

OF

DE PORQUET'S
FIRST
FRENCH READING BOOK.

PUBLISHED AT 2s. 6d.

LA

PREMIERE SEMAINE
DES VACANCES.

Petit Dialogue entre Monsieur, Madame DUVILLE, *et leurs enfants à leur retour de la pension;*

OU,

INTRODUCTION AUX PETITES HISTOIRES INTERESSANTES.

PREMIÈRE PARTIE.

Monsieur Duville. Eh bien, mes enfants, avez-vous remporté des prix cette année?

Victor. Oui, mon cher papa, j'ai obtenu, pour mon compte, un prix de grammaire, un prix de Latin, et un autre de mathématiques de la 3me classe.

La, *the*; première, *first*; semaine, *week*; vacances, *vacations*; ou, *or*; entre, *between*; enfants, *children*; retour, *return*; pension, *school*; petites, *little*; eh bien, *well*; remporté, *obtained*; prix, *prizes*; année *year*; obtenu, *gained*; oui, *yes*; cher *dear*. pour mon compte, *as for me*.

JUST PUBLISHED, PRICE 3s. 6d. 216 pp.

The General Body of Schoolmasters and French Teachers, who have used the Works on the Fenwickian System, are particularly invited to take notice, that

MONS. FENWICK DE PORQUET'S

Petit

SECRETAIRE PARISIEN,

OR THE ART OF TRANSLATING EASY AND

FAMILIAR ENGLISH LETTERS,

INTO GOOD AND

ELEGANT FRENCH,

By the help of Foot-notes in French,

Has been most scrupulously revised by the Author, and several French and English Friends, who have assisted him in correcting the sixth edition for the press; it is now presented to the public free from errors, printed in a larger type, with occasional notes at the end of each Letter; with also a New Key: both works corresponding with each other, and the five preceding editions of those highly popular works, which will now leave nothing to be wished for as to exactness. pp. 200. Price 3s. 6d.

To prevent spurious editions being substituted, be careful to order DE PORQUET'S PETIT SECRETAIRE PARISIEN, 8th Edition. Dedicated, by permission, to HIS ROYAL HIGHNESS PRINCE GEORGE OF CUMBERLAND.

*** This work, conjointly with the TRESOR, will convince those engaged in teaching French, how necessary it is to make pupils read off, at first sight, easy ENGLISH into FRENCH— an operation not mechanical, but of the mind; which, when thus put into practice by a regular attention to this part, removes all difficulties in speaking the language fluently.

[SPECIMEN OF]

DE PORQUET'S FIRST ITALIAN READING-BOOK.

IL MATTINO FORTUNATO.

Mentre un pádre di famíglia éra occupato un mattino nel fár colazióne co' suói figli, víde entrár nélla cámera úno de' suói gastáldi, il quál gli recáva del denáro.

Il padre avendone contato la somma totale, si trovava, fra le monéte spárse súlla távola, úno acudo nuóvo, il cúi splendóre e la grazióza imprónta colpírono gli ócchi del più gióvane de' suói figli.

MATTINO, *MATINÉE;* FORTUNATO, *HEUREUX.*

Mentre, *pendant que;* padre, *père;* era, *était;* nel, *ne;* fare, *faire;* colazione, *à déjeûner;* co' suoi, *avec ses;* figli, *fils;* vide, *vit;* nella, *dans la;* camera, *chambre;* gastaldi, *fermiers;* il quale, *qui;* gli recava, *lui apportait;* del, *de l';* denaro, *argent.*

Avendone, contato, *en ayant compté;* somma, *somme;* fra, *parmi;* monete, *pièces de monnaie;* sulla, *sur la;* tavola, *table* sparse, *étalées;* si trovava, *il se trouvait;* scudo, *écu;* nuovo, *neuf;* il cui, *dont;* splendore, *éclat;* graziosa, *jolie;* impronta, *empreinte;* colpirono, *frappèrent;* occhi, *yeux;* piu, *plus;* giovane, *jeune.*

SECOND EDITION.

THE GERMAN TRÉSOR,

Der Deutsche Schatz.

Or, the Art of TRANSLATING ENGLISH INTO GERMAN AT SIGHT, with Notes at the end of each Lesson. Second Edition, Price 3s. 6d. bound.

A KEY TO THE GERMAN TRÉSOR,

Intended for those who Study without a Master. Price 3s. 6d.

"There is no better rule for the acquisition of a language than the frequent translation *into it* of easy sentences."—*Atlas.*

"We take this opportunity of recommending Mons. F. de Porquet's works."—*Literary Gazette.*

FIFTH EDITION.

THE FRENCH PUPIL'S OWN BOOK;

OR, TRADUCTEUR PARISIEN:

The art of rendering French into English; consisting of a Collection of Anecdotes, Historical Facts, Familiar Letters of celebrated characters, Extracts from Sacred Dramas, &c. To which is added, a Lexicon of the Words, Idioms, and Gallicisms contained in this work. Revised, with care. A NEW LEXICON just added, containing all the Words and Phrases with an English Translation. Price 4s. "*La mère en permettra la lecture à sa fille.*—BOUILLY.

SIXTH EDITION.

SYLLABAIRE PARISIEN;

A MODERN FRENCH SPELLING BOOK: the only true method of learning the French Language according to the Parisian accent, arranged upon the system adopted in the public schools at Paris, and adapted to the English student. With

A SHORT GRAMMAR FOR BEGINNERS,

And a small Collection of Easy and Familiar PHRASES.—Price 2s. 6d.

SEVENTH EDITION.

FRENCH GRAMMATICAL ANNOTATIONS.

Two Hundred Observations on several Constructions of the Parts of Speech, and most useful Idioms. *Multum in Parvo.* Price 1s. 6d.

"These are very useful little books."—*Athenæum.*

[SPECIMEN]

OF

DE PORQUET'S

FIRST GERMAN READING BOOK.

PUBLISHED AT 3s. 6d.

No. 1.

Der Vater, die Mutter und das Kind sind hier. Die Väter, die Mütter und die Kinder waren da. Der gute Vater und die gute Mutter. Die guten Väter und die guten Mütter. Der Vater und die Mutter des Kindes sind hier gewesen. Die Väter und die guten Mütter der Kinder haben viel Geduld.

No. 2.

Mein Vater und deine Mutter sind zu Hause, aber sein Bruder und seine Schwester sind hier.

Unser Bruder und eure Schwester, eure Mutter und sein Vater sind nicht hier. Mein Bruder

Vater, father—Mutter, mother—Kind, child—sind, are—hier, here—Väter, fathers—waren, were—da, there—gute good—viel, much—geduld, patience.

Mein, mine—deine, thy or your—zu Hause, at home—aber, but—sein, his—Bruder, brother—gewesen, been—Schwester, sister—sind, are—hier, here.

Unser, our—eure, your—sind are—zu Hause, at home—nicht, not.

[SPECIMEN]

OF

MODERN GERMAN PHRASEOLOGY.

PUBLISHED AT 3s. 6d.

AUSWAHL
NEUER GESPRÄCHE.

1.

Good morning,	Guten Morgen
Good afternoon,	Guten Tag.
Good night,	Guten Abend.
Speak loud,	Sprich laut.
He knows it,	Er weiß es.
Come,	Komme.
Do not come,	Komme nicht.
Go out,	Geh aus.
Do not go out,	Geh nicht aus.
See that,	Siehe daß.
I eat well,	Ich esse gut.
She sings badly,	Er singt schlecht.
Take my hat,	Nimm meinen Hut.
Sell my house,	Verkauf mein Haus.
Our master is coming,	Unser Lehrer ist gekommen
His shoes are worn out,	Seine Schuhe sind abgenutzt.
His shoes are not worn out,	Seine Schuhe sind nicht abgenutzt.
Are his shoes worn out?	Sind seine Schuhe abgenutzt?
Clean my boots,	Putze meine Stiefeln.
You stand before me,	Ihr steht vor mir.

R.C

